N° 522 31e Année. Tome CXXXVIII 15 Mars 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 2 fr. 50 | Etranger....... 2 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA CONTINUITÉ DE LA VIE SOCIALE

—

On a protesté, dans les milieux révolutionnaires, contre l'intention manifestée par M. le député Forgeot, au début de la nouvelle législature, de déposer un projet de loi tendant à la revision de l'exercice du droit de grève. Il ne faut pas s'étonner de ces protestations qui sont parfaitement dans la logique des partisans de la révolution sociale. Ils estiment, en effet, que la grève est l'arme indispensable du prolétariat « conscient et organisé » et que la proclamation de la grève générale sera la préface du mouvement décisif qui déterminera le renversement de « la société capitaliste ». Il en découle que le droit de grève est pour eux « tabou » et M. Forgeot était voué d'avance à tous leurs anathèmes.

Pour logique que soit ce fétichisme, il ne saurait cependant emporter le respect obligatoire de ceux qui ne croient pas à l'entrée dans la Terre promise par la magique vertu de l'instauration de la dictature du prolétariat. Le processus désastreux qui s'en poursuit en Russie est plutôt de nature à les fortifier dans une sage méfiance. Mais nous nous refusons à entrer dans la lutte des partis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, sociologiquement parlant, la grève reste un fait social soumis à la vérification de l'expérience, dont l'application relève par conséquent de la discussion, de

même que son statut légal est susceptible de modifications. C'est une vérité contre laquelle aucun fétichisme ne saurait prévaloir. Il ne peut pas y avoir de dogme social intangible, par cela seul que la société est en constante évolution. On a pu dire, — et non sans raison, — que le socialisme révolutionnaire était une religion, mais personne n'est tenu d'aller faire ses dévotions dans son temple, de se conformer à ses rites et de s'incliner devant sa révélation.

§

En réalité, les faits attestent que le socialisme révolutionnaire obéit de plus en plus à des tendances nouvelles et incline à une tactique qu'il convient d'examiner de très près. Il a évolué, lui aussi, et il a modifié ses méthodes. Dans quelle mesure et dans quel sens ?

La promulgation de la loi organique des syndicats professionnels a été le signal de la multiplication des grèves. Les statistiques du ministère du travail sont là pour le démontrer. On eût dit que le prolétariat avait l'impatience d'éprouver la puissance de l'instrument nouveau mis à sa disposition. Dès l'abord, d'ailleurs, le socialisme révolutionnaire s'efforçait de l'endoctriner pour qu'il considérât le syndicat comme une arme de guerre contre le patronat. Des grèves éclatèrent, nombreuses, disséminées sur tous les points du territoire, souvent violentes, attentatoires dans trop de cas à la liberté du travail, envenimées, il faut bien le dire aussi, par la résistance obstinée du patronat à la reconnaissance de la légalité des organisations syndicales. Un état d'hostilité permanente entre employeurs et employés fut la conséquence fatale de cette adultération de la lettre et de l'esprit de la loi. Les conflits résolus, le travail ne reprenait qu'au milieu d'une défiance réciproque.

La situation empira à dater du jour où fut instituée la Confédération Générale du Travail. Celle-ci, en effet, en s'affiliant à l'Internationale, fit dévier le syndicalisme de son but légalement professionnel et l'orienta illégalement

vers des buts politiques. Les grèves ne furent plus des incidents localisés entre salariés et salariants sur un point déterminé. Elles devinrent des soubresauts de la constante bataille internationale du prolétariat contre le capitalisme, des épisodes de la lutte universelle des classes. Les grandes Fédérations corporatives, peu à peu constituées sous les auspices de la C. G. T., prirent la direction effective des mouvements isolés. Dès que l'un d'eux se produisait, si restreint que fût le nombre des grévistes, on voyait arriver, dans la ville où il avait éclaté, le représentant d'une de ces Fédérations, qui se substituait au syndicat en cause et le prenait de haut avec les patrons. L'action de ces proconsuls de la C. G. T. ne facilitait guère la solution des conflits, parce qu'ils apportaient dans les pourparlers des idées préconçues et, en particulier, celle de l'exploitation des ouvriers par le patronat, en dehors de toute considération des conditions et des difficultés de l'entreprise, mais elle habituait le prolétariat à l'obéissance passive à un pouvoir supérieur, arbitre nécessaire de ses destinées, et elle lui inculquait peu à peu la nécessité de l'adhésion au syndicalisme international révolutionnaire en vue de la conquête du pouvoir politique.

Les socialistes révolutionnaires avaient, d'ailleurs, trouvé un argument sentimental, d'une adresse et d'une force incontestables, pour entraîner le prolétariat à cette abdication. Ils invoquaient la solidarité ouvrière. « Un pour tous et tous pour un », disaient-ils. Dès lors, les revendications professionnelles débordaient l'individu et le cadre de la corporation en cause. Idée respectable assurément que celle de la communauté des intérêts et de la solidarité de l'universalité des prolétaires. Elle ne va pas cependant sans quelque accroc à la dignité humaine et à la logique. Elle est, en effet, la négation même de la liberté individuelle et se révèle dès lors une diminution morale. Il est vrai qu'elle peut être représentée comme une abdication volontairement consentie, comme une discipline analogue à celle

des ecclésiastiques, morale, par conséquent, dans son principe et dans son but. En cela elle constitue une sorte de mystique prolétarienne, et l'on sait quelle est l'influence de la mystique sur la mentalité des foules.

Au regard des buts poursuivis par les socialistes révolutionnaires, cette mystique, comme je le disais tout à l'heure, était une suprême habileté. Elle facilitait et justifiait l'acceptation, par le prolétariat, de la direction des pontifes de la C. G. T. Elle avait, par contre, des inconvénients non douteux dans la pratique sociale. D'abord elle éloignait davantage l'ouvrier du patron et aggravait leur hostilité réciproque. Ensuite, elle interposait entre eux un intermédiaire qui apportait systématiquement dans les discussions des préoccupations extra-corporatives, et il pouvait se produire que ces intermédiaires ne fussent pas qualifiés moralement pour le rôle qu'ils s'assignaient ou qu'on leur tolérait. C'est ainsi qu'on a vu des anarchistes intervenir dans un grand nombre de grèves, et il va de soi qu'ils n'y intervenaient pas avec un désir de conciliation et de justice. En sorte que la mystique de la solidarité ouvrière, certainement défendable en principe, aboutit en fait à la sujétion totale de l'ouvrier à des meneurs souvent étrangers à sa corporation et dont les directives secrètes lui échappent. Elle a cette autre conséquence que, par le versement de sa cotisation confédérale, l'ouvrier alimente un trésor de guerre sociale sur lequel il n'exerce aucun contrôle direct et qui risque d'être employé à des fins qu'il n'approuverait peut-être pas, s'il était préalablement consulté.

Quoi qu'il en soit, cette évolution du syndicalisme sous l'impulsion du socialisme révolutionnaire eut un processus assez lent. Elle n'enthousiasma ni ne convainquit tout d'abord la grande majorité des ouvriers, puisque la C. G. T. a reconnu elle-même, avant la guerre, qu'elle ne pouvait guère accuser que 300.000 confédérés cotisants. Mais la guerre semble avoir déterminé une poussée énergique et imprévue du syndicalisme, et, concurremment, ses diri-

geants ont précisé leurs tendances et leurs méthodes. Il convient d'en déterminer l'esprit et la portée.

§

Ayant mesuré la puissance de la mystique de la solidarité ouvrière, et se croyant assuré qu'il lui fera produire tous ses effets avec la même facilité qu'un opérateur qui n'a qu'à manœuvrer la manette de commande pour que se propage le courant électrique, le socialisme révolutionnaire démasque ses buts politiques et agit en conséquence. Quelle est sa tactique?

Elle est double. D'abord, profitant des circonstances, il a poussé le prolétariat à exiger des salaires exorbitants qui, s'ils se maintenaient, nous aculeraient à une telle tension économique que le prix de la vie deviendrait insupportable. En quoi il a cultivé un ferment de guerre sociale dont il espère profiter, parce que l'élévation exagérée des salaires, loin d'être la source de satisfactions matérielles élargies, ne correspond qu'à un accroissement du prix de toutes choses et ne saurait engendrer que des désillusions. On entend d'ici l'argument qu'il ferait valoir le jour où cette désillusion s'imposerait au prolétariat : « Vous voyez, dirait-il, que la société capitaliste est impuissante à solutionner la question sociale. Vous gagnez trois fois plus et vous ne jouissez en réalité d'aucune amélioration de votre sort. A l'élévation de votre gain a correspondu une augmentation plus grande du prix des denrées et des objets nécessaires à la vie. Vous ne pourrez vaincre la rapacité capitaliste que par la dictature du prolétariat ! » Argumentation qui ne tiendrait aucun compte des lois économiques et serait singulièrement audacieuse en raison de la faillite du bolchevisme russe : mais raisonne-t-on avec la sentimentalité des foules?

Ensuite, le socialisme révolutionnaire s'applique désormais à parfaire son emprise sur les grandes industries qui intéressent la continuité de la vie sociale, et, en particulier,

sur les administrations de l'Etat. Un secours inespéré lui est venu de l'espèce de folie syndicaliste qui s'est emparée, depuis quelque temps, d'un grand nombre de fonctionnaires. Il a vu avec plaisir ceux-ci réclamer des augmentations considérables de traitements, parce que toute inflation immodérée du budget de l'Etat a pour répercussion une élévation générale des prix, qu'elle mécontente le contribuable, est par conséquent une semence de révolte sociale, et qu'il introduit ainsi un atout de plus dans son jeu. Il se félicite surtout du nouvel esprit syndicaliste des fonctionnaires, parce qu'il espère bien qu'il les conduira dans les voies ténébreuses de la mystique ouvrière, et parce que la désorganisation des services de l'Etat rentre dans son plan et dans ses calculs.

On peut évidemment s'étonner de la poussée syndicaliste qui emporte tant de fonctionnaires; mais la faute n'en est-elle pas à l'Etat lui-même? Nul ne conteste que les traitements des fonctionnaires méritaient d'être relevés. Seulement, cet acte de justice devait être conditionné par la sauvegarde de l'intérêt général dont l'Etat a la charge, et précédé de l'établissement d'un statut qui l'eût préalablement assurée. Or, non seulement l'Etat n'a pas su faire voter par le Parlement cet indispensable statut, mais, quand certains de ses fonctionnaires ont manifesté la volonté de s'organiser en syndicats, il a montré une telle absence de doctrine et une telle indécision au regard de cette question capitale, qu'il a fourni une prime à l'audace et à la violation des principes élémentaires de sa propre sécurité. Quand les fonctionnaires ont vu que les ouvriers de l'Etat obtenaient satisfaction pour leurs revendications, grâce à la pression syndicale qu'ils exerçaient sur le pouvoir, ils ont logiquement conclu que le syndicalisme était l'arme indispensable dont ils devaient se munir. L'inertie de l'Etat en présence de leurs tentatives ne peut que les encourager.

Le syndicalisme des fonctionnaires, disais-je tout à l'heure, est parfaitement adéquat au plan et aux calculs du

socialisme révolutionnaire. Il est, pour lui, le complément précieux et indispensable du syndicalisme ouvrier et l'une des conditions de la réussite de sa nouvelle tactique.

L'un des collaborateurs du *Mercure* exposait récemment que certaines corporations ouvrières, entre autres les cheminots et les mineurs, sont, dans la société moderne, les vrais maîtres de la continuité de la vie sociale, laquelle dépend de la continuité de leur activité, et c'est absolument indiscutable. L'Angleterre a failli en faire la cruelle expérience avec la grève des cheminots vers la fin de 1919, et il faut noter ici que cette grève était une grève de solidarité qui avait pour but de soutenir les mineurs. Il a fallu toute l'énergie de M. Llyod George et l'extraordinaire volonté de résistance pratique du public anglais, qui a volontairement suppléé aux activités défaillantes, pour que l'Angleterre ne connût pas une catastrophe dont les répercussions eussent été incalculables. Mais cette expérience avortée de grève générale n'en est pas moins un avertissement dont il faut tenir compte. Il est certain que la vie sociale moderne peut être totalement suspendue par la grève d'une ou plusieurs des grandes corporations ouvrières, dont le labeur quotidien préside aux échanges intérieurs, au ravitaillement alimentaire par le transport des denrées et des produits exotiques depuis leurs ports d'arrivée jusqu'aux centres où ils sont consommés ou manufacturés. Dans les pays centralisés comme le nôtre, et où l'Etat a des attributions étendues, combien la désorganisation serait plus rapide et plus complète si ses fonctionnaires syndiqués participaient à une grève générale de solidarité ouvrière ! Cela, le socialisme révolutionnaire le sait bien, et voilà pourquoi il accueille avec tant d'allégresse les fonctionnaires qui revendiquent le droit syndical et frappent à la porte de la C. G. T. Le jour où il serait sûr de l'obéissance passive de quelques-unes des grandes corporations ouvrières indispensables à la continuité de la vie sociale et d'une bonne partie des fonctionnaires de l'Etat, il lancerait

l'ordre de grève qui serait le signal de la révolution.

Sans doute, des tendances plus raisonnables se sont manifestées au sein de la C. G. T. et il serait injuste de méconnaître les efforts de ses dirigeants pour se désolidariser d'avec les politiciens et se débarrasser des éléments anarchistes. Qu'on ne s'y trompe pas cependant! Alors même que les tendances de la C. G. T. s'affirment d'ordre économique et prétendent être désormais exclusivement économiques, son but reste le même : il est le bouleversement de la société au profit d'une classe, et, en cela, il demeure révolutionnaire, parce que, en admettant qu'elle adopte définitivement un programme évolutionniste, rien ne prouve qu'elle aura assez d'autorité pour convaincre de la patience que son exécution comporte nécessairement un prolétariat dont l'éducation économique est à faire et à qui la lenteur même de l'évolution sociale risque de sembler un mirage décevant. Mais est-ce à dire que nous entrons dans une ère fatalement catastrophique et que nous n'avons plus, comme l'autruche, qu'à nous cacher la tête avec résignation pour ne pas voir accourir le péril mortel? Les sociétés meurent qui ne savent pas se défendre, et il y a toujours assez de bon sens en France pour qu'il ne faille jamais désespérer de faire utilement appel au raisonnement et à la raison.

§

La nouvelle tactique du socialisme révolutionnaire basée sur la désorganisation des rouages et des organes indispensables à la continuité de la vie sociale indique précisément le concept autour duquel il faut grouper les efforts et cimenter les bonnes volontés et l'union en vue du bien général.

Il n'y a pas que la solidarité ouvrière. Au-dessus d'elle il y a la solidarité sociale. La société a le droit de vivre et, partant, de rechercher les meilleurs moyens pour y parvenir. Elle a, par conséquent, au besoin, le droit d'assurer sa

sécurité et son développement. Mais, avant de réprimer, elle a le devoir d'essayer de convaincre et de trouver des solutions dans l'harmonie. Est-ce donc impossible ?

Si la continuité de la vie sociale est, pour toute société, un droit primordial qu'on ne peut décemment contester, combien n'apparaît-il pas plus impérieux dans la société moderne dont chaque progrès de l'esprit humain multiplie les organes et complique le mécanisme, et où chaque conquête matérielle ou spirituelle crée un besoin nouveau ? Nous sommes habitués à une variété de nourriture qui ne peut être assurée que par la rapidité et la facilité des échanges conditionnées par les transports ferroviaires, automobiles ou maritimes. Nous avons la nécessité et le goût de voyager vite comme de recevoir, chaque jour, nos correspondances régulièrement. Ce ne sont pas seulement nos besoins matériels qui sont en jeu, ce sont aussi nos besoins affectifs. Telle grève des cheminots compromet notre alimentation, nous interdit un voyage d'intérêt, d'affectivité parfois douloureuse, ou de plaisir. Telle autre, des mineurs, prive nos industries du combustible indispensable à leur fonctionnement et augmente le prix de leurs produits, supprime le chauffage nécessaire à la cuisson de nos aliments ou à l'adoucissement de la température dans nos appartements. Celle, encore, des postiers arrête la réception de nos lettres d'affaires ou d'intimité. Celle, aussi, des employés des services communaux, comme il est arrivé dans la banlieue de Paris, interdit l'accomplissement des formalités légales qui conditionnent maints actes de notre vie moderne. Le prolétariat, diront les socialistes révolutionnaires, n'est pas responsable de ces complications et de ces habitudes qui finissent par adopter la forme de besoins tyranniques. Evidemment, mais le prolétariat profite, comme tout le monde, du progrès et ne fait pas fi des améliorations qu'il comporte. Sans doute, toute la question est de le mettre à même d'en profiter dans la plus juste et la plus large mesure. Mais allez donc dire à un prolétaire qu'il ne pourra plus voyager

que si les cheminots y consentent, ne se chauffer que d'après le bon plaisir des mineurs, et ne recevoir sa correspondance que si les postiers veulent bien assurer leur service ? Il y a des chances pour que, posée sous cette forme, la question de la solidarité ouvrière ne lui apparaisse plus sous le même aspect. C'est que, en réalité, à côté et au-dessus de la solidarité ouvrière, il y a la solidarité sociale qui est autrement impérieuse, parce qu'elle englobe l'universalité des citoyens d'une même collectivité nationale ou de la collectivité internationale. Si les agriculteurs, qui sont en train, eux aussi, de se grouper en une Confédération générale, décidaient demain que, pour répondre à la grève de telle ou telle corporation ouvrière, ou pour maintenir les hauts prix des denrées agricoles, ils ne feraient du pain, n'élèveraient du bétail, ne produiraient des légumes que pour la consommation de leurs familles, ou s'ils refusaient de porter leurs récoltes de fruits au marché, les ouvriers n'auraient-ils pas raison de s'indigner et de trouver cette attitude révoltante ? Et, pourtant, les agriculteurs pourraient invoquer eux-mêmes la solidarité agricole. Ils ne s'en rendraient pas moins coupables d'un crime de lèse-solidarité sociale.

Parbleu, les socialistes révolutionnaires ne manqueront pas de rétorquer ici que c'est la preuve de la nécessité de la socialisation générale, et que, tant que celle-ci ne sera pas réalisée, nous sommes condamnés à tourner dans un cercle vicieux, d'où il appert que la révolution est indispensable. Pour que cet argument ait de la valeur, il faudrait que les socialistes révolutionnaires pussent garantir l'excellence de leur panacée et apportâssent un plan raisonné de la cité future. Nul théoricien socialiste n'est encore parvenu à dresser ce plan, et l'on se souvient que Jaurès ne put répondre au défi que lui en avait jeté M. Clemenceau du haut de la tribune de la Chambre. Le théoricien du socialisme intégral que fut l'Allemand Karl Marx éprouve aujourd'hui en Russie une si douloureuse et si effrayante

faillite que M. Merrheim, le délégué de la Fédération des métaux, en un courageux cri de conscience, n'a pas craint de dénoncer les folies du bolchévisme et « la vague d'immoralité qui menace de submerger toutes les classes sociales, la classe ouvrière plus encore que les autres ». L'argument des socialistes révolutionnaires porterait à faux. A moins de vouloir se suicider, la société ne peut pas se lancer, sous le vocable du marxisme, dans l'aventure catastrophique du socialisme intégral.

Mais si la solidarité sociale conditionne la continuité de la vie sociale, si la société a le droit de s'arranger pour assurer cette dernière, on est fondé à se demander si la tactique nouvelle du socialisme révolutionnaire n'appelle pas des mesures de précaution et de préservation, si, en particulier, l'extension du syndicalisme aux fonctionnaires est tolérable, et si l'exercice du droit de grève ne commande pas une réglementation plus judicieuse, ainsi qu'y tendrait évidemment le projet de M. le député Forgeot, dont nous parlions au début de cette étude.

La question a trois aspects. Elle comporte, d'abord, l'examen du droit syndical pour les fonctionnaires. Elle exige, ensuite, l'examen du droit de grève pour les ouvriers et employés d'entreprises d'intérêt général. Elle appelle, enfin, l'élaboration d'un programme de défense adéquat.

§

Il faut constater, en premier lieu, que l'esprit et la lettre de la loi organique des syndicats professionnels semblent définitivement adultérés sous la poussée du syndicalisme révolutionnaire. Quelle était l'une des caractéristiques fondamentales de cette loi ? Elle réservait expressément la liberté du travail et édictait des sanctions contre ceux qui la violaient. On ne pourrait citer que de rares exemples de pénalités prononcées contre la violation de la liberté du travail. En cela, la justice a contribué, par sa méconnaissance du droit, à l'énervement et à l'adultération de la loi. L'Etat,

aussi, y a sa part de responsabilité, parce qu'il a légitimé, par sa veulerie, toutes les atteintes à la liberté du travail commises par les ouvriers de ses industries. Or, qu'avons-nous vu hier ? Les grévistes des spectacles parisiens n'ont pas hésité à demander que les directeurs des théâtres subventionnés fussent astreints par les cahiers des charges, et que les autres directeurs s'engageassent à n'employer que des ouvriers syndiqués. Le ministre des Beaux-Arts a reculé devant cette atteinte mortelle à la liberté du travail. S'il avait cédé, c'était, en effet, l'instauration du syndicat obligatoire. « Crois ou meurs », écrivait le *Temps* à ce propos. Quelle aubaine pour le socialisme révolutionnaire !

Tout de même, cet incident est singulièrement symptomatique et il acquiert encore plus d'importance quand on le rapproche des exigences nouvelles du syndicalisme et des extraordinaires abdications de l'Etat, des municipalités et des employeurs, devant les ultimatums qui leur ont été posés. De plus en plus, les grévistes exigent la réintégration de tous les camarades sans exception, même quand ceux-ci se sont rendus coupables d'une faute qui motive leur renvoi. Bien mieux, ils exigent que les journées de grève leur soient payées, en sorte que la grève peut prendre la forme d'un repos que s'octroient les ouvriers sans aucun risque de perte. Ils exigent également, s'ils obtiennent une augmentation de salaires, qu'elle ait un effet de rétroactivité à dater du jour où la grève a été déclarée, et, souvent, à partir d'une date bien antérieure. Que deviennent, dans de telles conditions, l'intérêt des contribuables, la sécurité de l'industrie et, finalement, l'intérêt des consommateurs ?

De telles pratiques s'avèrent également déplorables, parce qu'elles détruisent la notion de responsabilité. Sans doute, quand des grévistes exigent la réintégration d'un camarade fautif, ils se retranchent derrière la solidarité ouvrière. Preuve, uniquement, que le meilleur principe peut avoir, si on le pousse jusqu'à l'absurdité, des conséquences immorales. L'irresponsabilité de l'Etat est une des raisons de l'épou-

vantable gabegie administrative dont nous souffrons. Il ne saurait y avoir d'irresponsabilité individuelle sous le couvert de l'irresponsabilité collective. Ou alors, que l'on raye du Code les délits et les crimes commis en réunion et que l'on proclame l'innocence obligatoire du syndiqué par le seul fait qu'il est syndiqué ! Le dogme de l'irresponsabilité est particulièrement anti-social dans une démocratie dont la souveraineté doit avoir précisément pour corollaire la responsabilité de chacun de ses groupes et de chaque citoyen individuellement.

Si donc la façon dont le socialisme révolutionnaire entend pratiquer l'exercice du droit de grève, en concordance avec sa tactique nouvelle, est contemptrice de l'esprit et de la lettre de la loi, immorale et dangereuse, la question du syndicalisme des fonctionnaires se pose avec d'autant plus de force que la grève des fonctionnaires est antinomique, d'une part, avec la solidarité sociale dont l'Etat est le gardien qualifié et, d'autre part, avec l'essence même de leurs fonctions.

Le gouvernement et les Chambres ont constamment louvoyé, et, disons-le, divagué, à propos de cette question du syndicalisme des fonctionnaires. Le Conseil d'Etat, il est vrai, n'a jamais été saisi par un citoyen quelconque d'une invitation à devoir se prononcer sur la légalité de telles mesures, tels décrets ou telles décisions, qui engageaient sur ce point la doctrine. Tant il est vrai que la démocratie française ne possède pas encore la conscience exacte de ses droits et de ses devoirs. Si nous avions eu, comme aux Etats-Unis, une Cour de justice armée des pouvoirs nécessaires pour rappeler l'Etat et l'individu au strict respect de la loi, il est vraisemblable que la question du syndicalisme des fonctionnaires aurait été depuis longtemps réglée dans le sens de la négative, et nous n'aurions pas pu lire dans les journaux des notes comminatoires à l'adresse de l'Etat patron.

Tous les fonctionnaires, au surplus, n'adhèrent pas aux

idées syndicalistes, et rien ne le prouve mieux que l'appel qui fut adressé, au mois de novembre 1919, par un groupe d'agents des P. T. T. aux chefs et sous-chefs de section et commis principaux de leur administration.

Que dit cet appel ? Ses signataires se déclarent d'abord « pénétrés des avantages de l'association en vue de la défense des intérêts corporatifs », mais ils ne sont pas moins conscients « du rôle qu'ils ont à remplir dans une carrière librement choisie ». En foi de quoi ils tiennent à se désolidariser des « groupements où les intérêts politiques ont pris la prédominance sur les intérêts corporatifs », et ils réprouvent l'abdication de leur ancienne Association générale devant les ordres de la C. G. T.

Pourquoi ces agents estiment-ils que l'assimilation des fonctionnaires « aux travailleurs ordinaires » constitue « une faute et une erreur » ?

Travailleurs nous sommes, observent-ils, mais travailleurs privilégiés, ne connaissant ni le chômage, ni la morte saison, ni la privation totale de salaire pendant six mois de maladie, ni la misère dans la vieillesse, nous jouissons de vingt jours de repos payé, nous voyons nos salaires augmenter avec l'âge.

Les avantages que la collectivité consent à ceux qu'elle charge de l'administration des intérêts publics constituent une convention synallagmatique :

En échange de ces avantages, écrivent ces agents, la collectivité pour laquelle nous vivons, avec laquelle nous avons contracté un engagement moral, à laquelle nous sommes aussi indispensables que l'air l'est aux poumons, nous demande une fidélité que nous n'avons pas le droit de lui refuser ; libre à chacun de nous de rechercher une autre carrière. Nous sommes opposés à tout mouvement devant interrompre les relations entre les hommes, même une minute. C'est une question d'honneur et de conscience pour notre corporation.

Cette conception du devoir des fonctionnaires n'entraîne pas l'abdication de leurs droits, mais le tout est de les concilier :

Notre but, poursuivent les signataires de l'appel, n'est pas de rester dans un rôle passif. Nous revendiquons nos droits, mais sans oublier ceux de la Société ; nous les revendiquerons sans faiblesse, mais avec calme et dignité ; nous resterons fidèles à nos devoirs, attachés à une discipline librement consentie, à une collaboration étroite avec les divers agents d'autorité et entre les divers services.

Nous poursuivrons l'amélioration des congés à partir d'un certain âge, lorsque le besoin du repos se fait davantage sentir, afin de conserver aux vieux serviteurs la force de résistance nécessaire, nous poursuivrons le droit à la participation aux bénéfices retirés par la collectivité du fruit des travaux personnels de ses fonctionnaires, et, en intéressant ainsi nos inventeurs, nous ferons de nos bureaux des foyers intellectuels ; nous poursuivrons la suppression des rouages inutiles et la simplification des méthodes ; nous poursuivrons la réalisation de tout ce qui peut être favorable aux intérêts du public, du commerce, de la nation.

Mais nous poursuivrons tous ces buts sans heurt, dans l'esprit d'une loyale collaboration, dans le progrès, l'ordre, la discipline et le travail.

On voit que cet appel n'est pas seulement la très sage et très logique définition des droits et des devoirs des fonctionnaires : il comporte également la plus heureuse compréhension de leur collaboration en vue de l'intérêt national et de la réforme administrative. Mais ce en quoi il est particulièrement intéressant, c'est qu'il proclame l'obligation pour les agents de l'administration de ne pas « interrompre, même une minute, les relations entre les hommes », c'est-à-dire d'assurer la continuité de la vie sociale, et si une telle vérité s'oppose à l'assimilation des associations de fonctionnaires aux syndicats ouvriers et à leur affiliation à la C. G. T., parce que leurs attributions sont en contradiction avec le droit de grève, elle n'en est pas moins indiscutable.

C'est dans le même esprit que les agents dirigeants des chemins de fer de l'Etat viennent de former un syndicat qui comprend déjà la presque totalité du personnel : chefs

de gare, chefs de district, chefs mécaniciens et tous les agents supérieurs.

Une note, communiquée à ce sujet, s'exprime dans les termes suivants sur le but et les caractères de ce nouveau groupement :

Il a pour but de défendre non seulement les intérêts matériels et moraux de ses adhérents, mais aussi les intérêts du public. A cet effet, il va s'organiser pour étudier et présenter auprès des autorités compétentes toutes propositions susceptibles d'améliorer le service des chemins de fer.

Exclusivement corporatif, ce syndicat s'interdit toute immixtion dans le domaine politique professionnel et par conséquent ne pourra, le cas échéant, se fédérer qu'avec des groupements qui se conforment rigoureusement à ces principes.

Il va sans dire que nous faisons toutes réserves sur la forme syndicale de ce groupement, mais nous ne pouvons qu'en approuver l'esprit.

Le danger du syndicalisme des fonctionnaires éclate avec plus d'évidence encore quand on sait comment certains agitateurs révolutionnaires, sous le prétexte d'une augmentation de traitements, n'hésitent pas à tromper les syndiqués. M. Marcel Hutin a reproduit, dans l'*Echo de Paris*, une partie du compte rendu d'une réunion de cheminots à la C. G. T., le 23 octobre 1919, où des meneurs avouèrent qu'ils présentaient des exigences démesurées sur des questions de salaires, parce qu'ils savaient que des demandes raisonnables seraient acceptées.

Cette manœuvre leur semblait nécessaire, en raison de a veulerie des masses ; certains orateurs prêchaient même une descente dans la rue, l'envahissement de la Chambre, la cessation inopinée du travail, etc...

M. Marcel Hutin conclut en disant qu'il ne faut pas exagérer la portée de ces grandiloquences, absolument opposées au bon sens corporatif des cheminots, qui ont déjà manifesté leur volonté de ne pas entrer dans cette voie; mais c'est une excuse sentimentale qui n'a pas force pro-

bante, parce que l'on ne peut pas mesurer exactement les ravages que sont susceptibles d'exercer en certaines occasions la surenchère et les excitations révolutionnaires, et parce que, en matière de gouvernement, la seule règle à laquelle on doive se référer est la loi écrite.

En fait, en ce qui concerne le syndicalisme des fonctionnaires, il faut se maintenir sur le terrain solide de la nécessité primordiale de la continuité de la vie sociale et du point de vue indiscutable des agents des P. T. T. que nous évoquions tout à l'heure. Le droit de grève ne peut pas être applicable aux fonctionnaires. Il est inadmissible, en principe, qu'un agent de l'Etat, chargé d'un service de la collectivité nationale, ayant librement choisi sa fonction, investi de privilèges spéciaux et de garanties dont ne jouissent pas les autres citoyens, puisse arrêter la vie sociale et, à un moment quelconque, sous le fallacieux prétexte de la solidarité ouvrière, rompre le contrat synallagmatique qu'il a virtuellement signé avec l'Etat et défaillir à la solidarité sociale. Qu'un statut équitable, tenant compte de l'esprit démocratique, règle toutes les questions qui intéressent les fonctionnaires, rien de plus juste, et il y a longtemps qu'il aurait dû être établi. Mais, du moment qu'un citoyen s'engage au service de la collectivité, il faut qu'il sache qu'il a des devoirs incoërcibles. Et il est évident que cette règle inflexible ne doit pas seulement s'appliquer à ceux qu'on appelle des agents d'autorité et qu'une trop subtile interprétation administrative distingue jusqu'ici des agents de gestion, mais qu'elle doit être imposée à ceux-ci. La continuité de la vie sociale dépend des premiers aussi bien que des seconds. A titre égal, et par privilèges semblables, ils sont mêmement des fonctionnaires. Les chemins de fer de l'Etat, par exemple, ne peuvent pas fonctionner sans les agents supérieurs de la traction et de l'exploitation, les employés des bureaux, les mécaniciens, les employés des gares et les ouvriers des lignes. Pourquoi établir entre eux une distinction contre laquelle s'inscrit l'équivalence pra-

tique des services qu'ils sont appelés à rendre dans la même administration ?

Nul doute, par conséquent, sur l'impossibilité d'accorder le droit syndical aux fonctionnaires, c'est-à-dire le droit de grève. Il est en opposition formelle avec les principes supérieurs de la solidarité sociale et de la continuité de la vie sociale dont la continuité de leurs fonctions est un élément indispensable. Mais n'hésitons pas, non plus, à tirer toutes les conséquences logiques de ces principes et disons qu'il faut les considérer comme non moins incompatibles avec la grève dans certaines industries qui ne sont, en réalité, que de grands services publics. Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que l'État intervient pour garantir des avantages aux agents de quelques-unes de ces industries, comme cela se produit, par exemple, en ce qui concerne les retraites des ouvriers mineurs et les pensions des inscrits maritimes. Ne peut-on pas même se demander si l'intérêt de la collectivité ne s'oppose pas au droit de grève du fait seul que l'Etat subventionne une industrie privée?

Sans doute, les socialistes révolutionnaires ne manqueront probablement pas de faire encore observer ici que cette doctrine est susceptible d'une telle extension qu'on aboutit, en somme, à la nécessité de la socialisation générale. Cet argument n'a qu'une apparence de solidité. L'Etat intervient, en fait, dans une foule de circonstances de la vie sociale à titre de régulateur des rapports des citoyens entre eux, et la liberté individuelle est sans cesse limitée par la liberté d'autrui et l'intérêt général. Est-ce à dire que nous vivions sous un régime partiel de socialisation ? Que non pas. De même, la suppression du droit de grève pour les fonctionnaires et les agents des grands services publics n'a pas pour corollaires inéluctables la socialisation et la suppression de la liberté individuelle. Nous connaissons trop la malfaisance et l'incompétence de l'Etat pour lui concéder une emprise totale sur la vie sociale. Mais, dans la sphère de ses attributions de gardien des intérêts de la collectivité,

il peut prétendre, de la part des citoyens qu'il emploie ou aide de ses deniers, à une discipline qui, par cela seul qu'elle est librement consentie, n'est ni une atteinte à la liberté individuelle, ni une mesure de socialisation. Elle n'est que la sauvegarde indispensable de la nécessaire continuité de la vie sociale.

Au résumé, ce principe incoërcible de la continuité de la vie sociale appelle, surtout en raison des tendances nouvelles du socialisme révolutionnaire, une réglementation appropriée de l'exercice du droit de grève. Mais il va de soi qu'il faut aussi élargir la question, et l'on doit reconnaître que le principe de la solidarité sociale est supérieur et s'oppose en la plupart des cas au droit de grève, tel que le syndicalisme paraît devoir désormais en concevoir l'application. La prospérité économique est fonction de la sécurité des entreprises industrielles et la vie matérielle est fonction de la continuité du labeur humain. Ni l'une ni l'autre ne sauraient être assurées par la menace constante de l'interruption du travail, que l'adultération du principe de la solidarité ouvrière est susceptible d'exaspérer jusqu'à des extrémités catastrophiques. Le droit de grève doit, en conséquence, avoir un correctif. Il faut le munir, en quelque sorte, d'un conseil judiciaire, atténuer ses excès possibles par une réglementation préventive. Quelle peut être cette réglementation ?

§

Eh bien, cette réglementation paraît devoir se concréter dans l'instauration de l'arbitrage obligatoire. M. Louis Lajarrige a récemment publié sur ce sujet, dans le *Journal*, un courageux article, qu'il convient de reproduire, quelques réserves de principe que nous ayons à y faire.

Le développement de la production, écrit-il, est, après cinq années de paralysie économique, une nécessité qui s'impose à tous les peuples. Le sort même de notre civilisation en dépend. Aussi l'opinion publique accueille-t-elle avec plus de malaise

qu'autrefois les déclarations de grèves qui viennent enrayer la renaissance de la vie normale.

Le recours fréquent à la grève, qu'il soit ou non justifié en droit strict, soulève jusqu'aux protestations des gens qui ne sont point, de parti pris, adversaires des revendications ouvrières. Ces jours derniers, l'organe de la Sozial-Démokratie allemande, le *Worwaerts*, en deux articles signés de M. F. Kruger, député à l'Assemblée nationale et président des organisations socialistes berlinoises, réclamait la réglementation du droit de grève et la création d'un organisme ayant qualité pour examiner les réclamations des travailleurs et pour concilier leurs droits légitimes avec les intérêts supérieurs de la collectivité.

M. Kruger voit un danger pour les ouvriers eux-mêmes dans le fait que des grèves sont parfois décidées dans le tumulte d'une réunion publique, sans motif sérieux, à mains levées, alors que le syndicat intéressé, s'il avait été consulté, aurait recherché une procédure de conciliation ; ainsi les travailleurs sont amenés à perdre tout sentiment de leur responsabilité. Le député socialiste allemand va plus loin : pour lui, il ne saurait être question de grève dans les exploitations et les services publics indispensables à la vie économique du pays. Il n'admet pas non plus que la solidarité ouvrière et syndicaliste puisse être invoquée lorsque la grève a été déclarée dans un but politique.

On peut donc s'attendre à voir le gouvernement socialiste du Reich, pour peu qu'il dure, chercher à réglementer l'usage du droit de grève, comme sont réglementés la plupart des droits dont jouissent les citoyens dans la plupart des pays civilisés, et demander l'institution de tribunaux du travail chargés d'arbitrer les conflits entre patrons et ouvriers.

L'idée première de l'arbitrage obligatoire est d'ailleurs, en France, d'origine socialiste. Elle fut, pour la première fois, formulée à la tribune du Parlement en 1875 par MM. Jaurès et Jules Guesde, et lorsqu'elle fut reprise, le 15 novembre 1900, par M. Millerand, représentant alors la fraction parlementaire socialiste dans le cabinet Waldeck-Rousseau, M. Jaurès ne lui ménagea ni ses applaudissements ni son appui. Par contre, l'un des représentants les plus qualifiés de l'économie politique dite « bourgeoise », M. Yves Guyot, criblait de ses critiques le projet déposé par le ministre du Commerce.

En quoi consistait ce projet? Il instituait dans toute usine occupant au moins cinquante ouvriers, acceptant de se soumettre aux dispositions de la loi ou ayant marché de l'Etat, une délégation du personnel ayant mandat de présenter ses revendications aux patrons ou au conseil d'administration. Si un accord n'intervenait pas, des arbitres étaient désignés par les deux parties.

Le différend persistait-il, les arbitres n'étaient-ils pas désignés dans les quarante-huit heures, ou l'entente entre les arbitres se manifestait-elle impossible et leur sentence n'était-elle pas rendue dans les six jours, la grève pouvait être déclarée, mais seulement après un vote au scrutin secret émis par la majorité du personnel. En ce cas, la section compétente du conseil du travail était aussitôt saisie du conflit et devait y mettre fin par un arrêt s'imposant aux deux adversaires et ayant valeur de convention entre eux pour une période de six mois.

Des sanctions étaient, en outre, prévues contre quiconque, patron ou ouvrier, refuserait de s'incliner devant la loi : sanctions morales, retrait de droits électoraux et du droit d'éligibilité dans l'ordre professionnel, punissant la violation des contrats consentis ou des décisions du conseil du travail; peine d'amende contre ceux qui auraient tenté de mettre obstacle à l'accomplissement de ses fonctions par un arbitre ; peine de prison contre ceux qui auraient manœuvré pour surprendre ou influencer le vote des ouvriers.

Bien plus encore que de la menace de ces sanctions M. Millerand attendait la raréfaction des grèves de l'influence éducatrice qu'aurait exercée l'application de la loi. Plus de ces conflits, qui ne sont ni les moins âpres ni les moins coûteux, et dont le patron ignore la véritable cause, bien souvent dictée par des motifs d'ordre politique.

Violemment combattu par la fraction révolutionnaire du parti socialiste et par certaines organisations ouvrières, qui voyaient dans ces dispositions une atteinte à leurs libertés, mal accueilli par le grand patronat, jaloux lui aussi de ses prérogatives, le projet Millerand ne put aboutir, et nous en sommes restés à la loi absolument insuffisante du 27 décembre 1892, qui ne prévoit qu'un arbitrage facultatif, auquel employeurs et employés ont de moins en moins recours.

Que faire donc ? Tenter de vaincre par la force l'hostilité des

uns ou l'indifférence des autres ? Outre que ce serait une tâche difficile, elle répugnerait à toute conscience démocratique.

Il faut reprendre la question, s'éclairer des conseils de l'expérience, s'entourer des avis des intéressés de bonne foi et en appeler au bon sens de tous. Entrepris avec résolution et confiance, un tel effort doit aboutir.

D'autre part, le *Temps* écrivait presque à la même date, en commentant une information reçue d'Amérique :

La Fédération du travail de New-York, branche importante de la C.G.T. américaine, vient de donner au monde un conseil qui, s'il est suivi d'exemple, marquera une date dans l'histoire de l'évolution ouvrière et sociale. Elle propose de faire la trêve des grèves, comme autrefois l'Eglise imposa aux belligérants la trêve de Dieu. La suspension des grèves, qui, pour essai, porterait d'abord sur six mois, permettrait de régler autrement que par ce moyen brutal, barbare et anarchique les difficultés que font naître à chaque minute les revendications ouvrières, au risque, atteint aujourd'hui, de désorganiser la production. Il faut que nous soyons arrivés à la limite du désarroi pour que les grévistes patentés eux-mêmes se demandent si leur meilleure arme de combat ne se retourne pas contre eux. La grève apparaît enfin, à la manière du sabre de Joseph Prudhomme, comme un système propre à défendre la classe ouvrière et au besoin à la ruiner.

Si paradoxale que puisse paraître cette affirmation, la grève était devenue un signe de la richesse relative des ouvriers, car il est bien évident que ceux-là seuls consentent à se priver de salaire qui ont les réserves suffisantes pour vivre pendant leur repos. Les formes douloureuses et quasi mystiques des grèves de Zola avaient disparu dans les vingt dernières années. Cependant, l'ouvrier ne se décidait pas toujours sans appréhension à manger ses économies acquises avec effort. Mais, ces temps derniers, avec les grèves des fonctionnaires et des employés, une nouvelle formule intervint qui tenait à maintenir le traitement des grévistes, auxquels on faisait cette concession capitale dans le coup d'éponge de la réconciliation. Ainsi la grève devenait une partie de campagne au terme de laquelle on passait à la caisse.

Pareille prime eût entraîné les pires excès si, peu à peu, la réalité n'eût frappé les esprits du public d'abord et ensuite de

certains grévistes virtuels. On s'aperçut peut-être qu'à ce jeu la production tombait à rien et que le renchérissement de la vie surpassait de beaucoup les avantages matériels gagnés dans la mêlée.

N'en déplaise aux socialistes révolutionnaires, la nécessité d'une réglementation nouvelle de l'exercice du droit de grève a donc pénétré dans les milieux ouvriers eux-mêmes. Nous l'appuyons, pour notre part, sur les principes de la continuité de la vie sociale et de la solidarité sociale, parce qu'ils élèvent nettement le débat au-dessus des contingences particulières sans s'opposer formellement aux intérêts et à la liberté individuels. D'autres sanctions que celles évoquées par M. Louis Lajarrige ne pourraient-elles pas d'ailleurs être prévues dans la loi qui instituerait l'arbitrage obligatoire ? Pour les fonctionnaires de l'Etat, comme pour tous les agents des grands services publics ou des entreprises intéressant la continuité de la vie sociale, que ces entreprises soient ou non subventionnées par l'Etat, le droit de grève, après établissement des statuts nécessaires, leur serait refusé. Des peines échelonnées, avec, au sommet, la révocation, entraînant la perte du droit à la pension et des retenues qui la conditionnent, seraient édictées. Une prime d'assurance nationale, dite de sécurité sociale, retenue mensuellement sur le traitement ou le salaire, portant intérêts et remboursable au moment de la liquidation de la retraite, pourrait être aussi imposée et ne serait pas restituée en cas de révocation. Pour les entreprises simplement subventionnées par l'Etat, cette prime de sécurité sociale serait également due par les agents de tous ordres, et il est aussi permis d'en concevoir l'obligation pour les ouvriers de la grande industrie privée, de même que, sur la fortune des syndicats professionnels, la loi devrait spécifier qu'une partie inaliénable serait versée à la Caisse des dépôts et consignations et pourrait être saisie au cas où le Conseil d'Etat, qui fixerait en même temps la quotité saisissable, jugerait qu'ils ont violé la loi sur l'ar-

bitrage obligatoire. Les patrons seraient tenus au versement de la même prime proportionnellement au nombre de leurs ouvriers et cette prime serait soumise aux mêmes pénalités.

Quelles que soient les décisions auxquelles le gouvernement et les Chambres s'arrêtent, la question de l'interdiction de la grève aux fonctionnaires et celle de la réglementation nouvelle de l'exercice du droit de grève sont indiscutablement posées. Notre législation du travail est en contradiction, en opposition avec les principes intangibles de la continuité de la vie sociale et de la solidarité sociale. Elle est en opposition avec les conditions primordiales de la prospérité nationale et avec les intérêts des ouvriers eux-mêmes. Elle est, disons-le nettement, anarchique et catastrophique. Il faut la remanier.

LOUIS NARQUET.

LA POÉSIE AMÉRICAINE D'AUJOURD'HUI

—

Ce qui frappera le Français débarquant aux Etats-Unis d'Amérique, c'est le dynamisme de cette civilisation nouvelle. On se hâte dans les rues. On se hâte de bâtir. On se hâte de vivre : on vit si peu de jours et il y a de si grandes choses à faire ! Quand on songe à ce qui vient d'être accompli sur ce sol généreux en un siècle on reste stupéfait. Des villes se dressent où la prairie s'étendait. Des voies de chemin de fer courent en tous sens. L'impulsion donnée par les premiers colons agit encore sur ce peuple. L'imagination en fut mise en branle. La volonté obéit toujours.

Il faut comprendre l'attrait irrésistible des terres immenses. Voici un colon venu des côtes d'Angleterre, ou des fjords de la froide Norvège. Il cultive son lot de terrain à quelques milles de la côte atlantique. Les collines y sont douces. Les bouleaux s'alignent devant les masses sombres des pins.

De petits lacs invitent aux rêveries. La vie est facile. On vit bien dans un cottage. Autour s'étendent les vergers, les gazons, et là-bas, fermant le ciel, la colline. Vie bucolique et puritaine. On a quitté le Vieux-Monde, où les légendes et les routines façonnent l'âme. On vit en plein air. Des villes se bâtissent, aussitôt peuplées. Des usines fument, vite noires. Il y a une ligne qu'on ne franchit pas à l'ouest. Les Indiens chassés vivent là-bas.

Là-bas...... c'est l'inconnu qui commence, c'est le mystère. — Il n'effraie pas : on a bien franchi les océans pour venir jusqu'ici. Mais il attire ; on est maître de ce sol, on le tient, non pas en héritage, mais par conquête. Et

quelle conquête ! Point de sang versé. On a refoulé une race dégénérée et en voie d'extinction. On lui a pris la terre dont elle n'était pas digne. On la cultive désormais avec amour. Donc plus loin il est encore permis d'aller. L'attrait des horizons dut être grand sur les premiers citoyens de l'Amérique. Nous en avons une preuve dans le roman de Hamlin Garland : *A son of the middle border*. « Minnesota n'était pas du bluff, mais une terre de roman, une prairie peuplée de Peaux rouges... Jowa était maintenant la terre de l'arc-en-ciel, la terre de l'or... » Et déjà des refrains courent sur les lèvres. Minnesota, Jowa, noms magiques pour les jeunes imaginations — et les vieux mêmes ont des imaginations jeunes :

Hourrah ! mes frères, nous partons
vers l'Ouest, par delà les monts,
au pays des cerfs et des buffles...

Et aussi :

En route, Enfants, par légions ;
la Liberté scintille
au couchant de nos régions...

Tout un folklore a dû naître à ce moment dont il serait intéressant de retrouver les fleurs. Le fait demeure : les colons des premières années abandonnèrent les côtes atlantiques pour aller vers le centre et l'ouest. Cette poussée n'est pas achevée. L'exploration continue du Nouveau-Monde. Les bourgeois les plus stables savent que l'aventure est possible à leur porte. Cela crée une atmosphère que nous comprenons mal, nous, attachés à nos maisons, à nos cathédrales, à nos champs, à nos rivières.

Un poète, un jour, sent la grandeur de cette tâche. Il ne se contient guère. Sa voix s'enfle pour se faire entendre de ce peuple immense. Whitman est le premier à crier l'Epopée américaine aux hommes qu'il aime. Ce qu'on ne dit pas, c'est que son cri s'est répercuté.

Nous voudrions, pour simplifier, dire quelques mots de Robert Frost, le poète de la Nouvelle Angleterre, celui qui

est resté fidèle au premier sol foulé. Et ensuite quelques mots de Carl Sandburg, cet homme de Chicago, c'est-à-dire l'ouest, découverte et merveille plus récentes.

ROBERT FROST

Nous sommes dans l'Est, c'est-à-dire dans la région de l'Atlantique avec, pour capitale intellectuelle : Boston. C'est la terre des premières colonies. L'histoire et la légende hantent déjà ces bois de bouleaux et de pins, ces petites villes qui ont l'air à la promenade, en cette matinée de printemps. La grand'rue est ce que l'Europe appelle un boulevard, un cours, une allée. La foule n'y est point. C'est dimanche, jour grave et recueilli. On chante des psaumes au temple. Les catholiques (il en vient beaucoup d'Irlande, du Canada) sont aux vêpres, ou bien jouent aux cartes dans le salon vieillot. Des gamins passent, un cône de glace aux doigts. Voici la fontaine où quelques centaines de colons jadis furent assaillis par les Indiens. Ceux-ci sont maintenant très loin. Une grande paix enveloppe les cottages et les branches. Dimanche puritain de la « Nouvelle-Angleterre ». Passé la ville, ce sont les prairies tendues entre les collines comme des hamacs. Quelque part dans ces parages rêve un poète, Robert Frost. C'est un sage, comme on imagine un Virgile. Il porte toute la poésie du monde en lui. Et le monde finit à la colline. En raccourci, ce ruisseau, ces arbres, cette ferme abandonnée, ce fermier, cette servante, ce pasteur constituent le monde. Il convient de les étudier en profondeur, et surtout d'observer leurs rapports; il convient aussi d'oublier tout ce qui a été dit à leur propos. Ce sont ici choses nouvelles et nouvelles gens. Les vieux mots ne s'appliquent plus à eux:

On voit quelle est l'attitude de Robert Frost. La nature ne saurait offrir des symboles, puisqu'un symbole suppose un passé. Et le poète débarqué d'hier se fait le chantre des réalités immédiates. La nature ne saurait être un « état d'âme », puisque le poète s'oublie délibérément

dans l'étude du brin d'herbe et du ruisseau qui jase. La nature devient un « cas de conscience ». C'est du puritanisme. Et si le mot vous effraie, c'est que vous ne savez point la valeur de la franchise qui va jusqu'à la simplicité, ou de la loyauté qui va jusqu'à la sécheresse. Robert Frost écrit comme le pasteur prépare et dit son prêche le dimanche, comme le paysan fauche son foin à point nommé, comme l'abeille fait son miel. Peu lui importe le succès. Les bruits du monde lui parviennent sur la brise des champs et il aspire son parfum, indifférent au reste. Il n'écrit pas d'article pour sa défense, car on l'attaque. Il a dû accepter pour vivre un poste de professeur. Il y apporte la même droiture qu'à ses vers, et le même amour. Car ce serait une erreur de croire que son attitude est sans tendresse. Il fait penser à Virgile. Pas de cris, pas d'explosion, une sympathie qui double le vers comme une étoffe soyeuse un vêtement. On sent qu'il se méfie de son cœur comme un protestant du mysticisme. Mais on ne s'y trompe guère, après quelque temps : ce poète puritain déborde de tendresse pour les âmes simples qu'il décrit, pour les arbres dont il aime le bruit

plus que tout autre bruit,
à l'entour de notre demeure.

Il a publié trois livres de vers jusqu'ici, *A boy's Will*, *Mountain Interval* et *North of Boston* — titres serrés, nets, durs, solides et qu'il est impossible de traduire, car si on peut traduire l'anglais, ceci est une langue nouvelle. Et on a peur que nos mots si vieux, si lourds et si subtils ne trahissent Robert Frost. On éprouve à son égard la gêne qu'il doit éprouver devant une aurore. Il inspire son puritanisme. On l'aime comme un ami plus âgé, plus triste parce qu'il a moins d'illusions. On l'aime comme un sage dont le pas est cadencé, le geste lent, la parole suave.

Le cas de Robert Frost est curieux : on comprend, d'après ce que nous venons d'écrire, qu'il ressemble peu à Walt Whitman. C'est qu'en effet il tient encore aux poètes

pré-whitmaniens, à ces Anglais mal enracinés au sol nouveau, et dont le jargon est celui du XVIIIe siècle et du premier romantisme anglais. Il tient à eux, mais par une attache plus apparente que réelle. Whitman l'a détaché de la vieille souche comme il les en a tous détachés, et ceux qui s'y raccrochent sont bien médiocres. Whitman lui a désigné du doigt les chênes et les bouleaux de la Nouvelle-Angleterre. Robert Frost les étudie minutieusement. Whitman lui a clamé son amour des hommes. Frost se penche sur leur âme et en note les subtils mouvements. La grande voix de Whitman s'est apaisée dans ces vallons recueillis. Elle a retenti plus profondément là-bas, vers les Lacs, à Chicago, sur les Prairies immenses, et nous verrons quelles lyres puissantes elle fait vibrer encore. Ici sur ces champs baignés de calme, sur ces collines onduleuses les syllabes whitmaniennes se sont adoucies. Elles n'ont point troublé la solitude puritaine des choses.

I. — FROST PEINTRE DE LA SOLITUDE PURITAINE

Peintre est inexact. Frost a une palette pauvre. Quelques bleus, beaucoup de gris, avec lesquels il peint les neiges de l'hiver, quelques bruns avec lesquels il campe les chênes... Et c'est peut-être tout. Un puritain n'aime pas les couleurs. Il se permet la teinte des « mûres » parce qu'elle n'est

qu'une buée déposée par le vent,
ternissure effacée au toucher de la main.

Peut-être aussi la couleur notée en hâte d'une rose ou

la pourpre de la tige du framboisier sauvage.

Mais on remarque ces taches menues, parce que le reste est dans une douceur grise. Ce n'est pas la couleur ni la lumière qui arrête Robert Frost. Ce qu'il peint, c'est une abstraction, la solitude bucolique de la civilisation américaine.

On est trop tenté de croire que l'Amérique du Nord est uniquement la terre généreuse des « gratte-ciel » et des

usines qui crachent une noire fumée. Qu'on le sache bien : la vie américaine est surtout rurale. Il y a moins d'usines et de bâtisses de pierre ou de brique en Amérique qu'en Europe. Les villes sacrifient aux nécessités industrielles un centre réduit : là s'élèvent à la conquête du ciel des ruches humaines, mais, tout autour, sur des milles et des milles à la ronde se groupent, s'ordonnent les cottages, sous les arbres et parmi les fleurs. Et plus loin encore c'est la Prairie, les bois, les lacs, les villages silencieux avec leurs lignes de choux et de betteraves. Plus que l'Européen le citoyen d'Amérique porte en son cœur le désir des champs et des pique-niques campagnards. Robert Frost a su enclore en ses vers, ondoyant à l'instar des collines fermant son horizon, toute la poésie qui rafraîchit cette nation fébrile.

Ses yeux s'arrêtent sur ce qu'il y a de plus imperceptible dans la nature, le souffle qui plie les roseaux,

la graine hardie se frayant un passage,
de son épaule, hors de terre...

Lorsque son voisin et lui-même s'aperçoivent qu'il faut réparer un mur mitoyen qui menace ruine, le poète se demandera

ce qui peut bien ne pas aimer un mur...
ce que nul n'a jamais entendu, jamais vu...
ce qu'on peut appeler un lutin, si l'on veut,
et qui n'est pourtant pas exactement cela...

Et tandis que le voisin qui ne s'embarrasse point de rêveries déclare

que les bonnes barrières font les bons voisins,

le poète réfléchit et s'étonne, comme le sage.

On comprend ce que signifie la solitude bucolique du poète. Elle n'est pas la solitude romantique, celle de Byron, auréolée de crépuscule ou de cascades bondissantes. Elle n'est point celle de Lamartine, peuplée d'images platoniciennes. C'est la solitude du puritain qui ne discute pas Dieu et le principe des choses. Certitudes qu'il convient de respecter. C'est le recueillement du puritain, qui serait

poète, devant un mystère, en apparence insignifiant, de la nature et de la vie ; car ce qui vient de l'âme ou des choses est sacré.

Ce respect a bridé l'imagination. La race qui habite la Nouvelle-Angleterre et toute la partie de l'Amérique qui longe l'Atlantique jusqu'à New-York n'a point d'imagination. Robert Frost lui-même est un poète qui s'en méfie, car il pense, comme Pascal, que c'est « une maîtresse d'erreur ».

Et en dernière analyse c'est de cette race puritaine que Frost dépeint l'immense solitude. Voilà sa grande originalité. Le reste c'est le décor, sobre et grisâtre. L'essentiel c'est l'homme, fermier et fermière, pasteur, servante... Là Robert Frost est grand artiste. Ses tableaux sont poignants. Ils révèlent une âme austère, presque impitoyable à force de sévérité, presque desséchée à force de méfiance. Quelle lueur ils jettent sur les commencements de l'Amérique moderne, sur les déchets que cette civilisation nouvelle a coûtés, sur les amputations qu'il a fallu faire subir à l'âme pour que soient possibles en quelques années la conquête du sol et de l'air, l'orgueil d'un drapeau nouveau.

Voici quelques types derrière lesquels nous sentons toute la race :

Il y a dans *Mountain Interval* un long poème intitulé *Neige*. C'est un drame ibsénien dont les personnages sont un fermier et sa femme, les Coles, et un pasteur que la tempête de neige a obligé de se réfugier dans la ferme.

Autour d'eux l'immensité de neige. Sous la lampe, « seul point chaud dans la nuit », les Coles et le Pasteur parlent. Deux notations suffisent pour les camper : les Coles

> vêtus, mais dépeignés par le premier sommeil,

et Méserve, le pasteur,

> disparaissant dans sa grande peau de mouton.

Le fermier fume une pipe. On entend le vent qui soulève la neige. Méserve se lève, va au téléphone (seul moyen de

communication dans ces solitudes hivernales) et rassure sa femme. On devine qu'elle le prie de ne pas poursuivre sa route. Mais le pasteur a certain devoir qui l'oblige à braver la tempête. Il va s'assurer que son « cher cheval » est dispos. Pendant sa courte absence la fermière, créature d'instinct, laisse aller sa mauvaise humeur. Pourquoi l'a-t-elle appelé « Frère » ? Elle le déteste

Avec ses dix enfants dont pas un n'a dix ans.

Et sa Secte..... Elle ne la connaît guère que de nom. Mais ce nom de *Racker* lui est odieux.

Et que fait-il dehors par une nuit pareille ?

Cette âme dure est devant le mystère d'une âme évangélique. On soigne une basse-cour, l'été ; on retourne la terre, l'automne ; on dort, les nuits d'hiver. Que fait cet homme par les chemins à peine devinés sous la neige, dans le vent qui hurle ?

Lorsque Méserve revient, avec sa lanterne, de l'écurie, la Cole risque quelques paroles : la neige, la tempête, les enfants... Méserve réplique avec un geste vers la neige « qui colle sa figure livide de l'autre côté des vitres » :

Ceci me dit qu'il faut poursuivre...
Ceci me veut ainsi que me voudrait la guerre,
Un homme comprend ça...

La Cole a peur ; peur de ce courage qui la dépasse, peur de la mort qui menace le voyageur, peur de la nuit, peur de tout ce qu'elle ne comprend pas. Qu'on ne prononce pas le nom de « Dieu ». C'est justement Dieu qu'elle ne comprend plus. Sa solitude — ferme et verger — n'est peuplée que de choses réelles. La lutte est loyale dans ces conditions.... Mais ce soir l'homme qui ose affronter l'ouragan est un être supérieur. Un peu de pitié reste en son cœur pour cette victime volontaire. Car Méserve sera vaincu.

Il n'est pas vaincu. Voici qu'il téléphone, au matin. Est-ce possible ? La chose

qui me gâta la nuit ne fut pour lui qu'un jeu,

s'écrie la Cole avec une rancune avivée par le triomphe de Méserve. Le fermier est moins amer. Il sait, il sait où va le pasteur. « Il doit prêcher. » Il ne laisse pas son dépit se répandre en bavardage. Il ne se défend pas contre le charme qui venait du ministre de Dieu :

C'est calme comme un temple vide, lui parti.

Ce que la traduction la plus fidèle ne saurait rendre, c'est la sévérité de ce poème, qu'entoure l'immense nuit où la neige s'amoncelle. Ames desséchées, celles des Coles, âme intrépide, celle du Pasteur, toutes les trois hantées d'une même image, la neige hostile, l'obstacle à surmonter.

Ah ! nous sommes loin de la « New-England » que nous ont décrite Whittier et Lowell, le premier avec tendresse, le second avec humour. Robert Frost ne manque ni d'humour, ni de tendresse. Mais il va au fond des âmes. Il touche aux égoïsmes les plus primitifs. A ce prix il n'écrit point une pastorale galante. Il ne recule pas devant un prosaïsme dont l'accuseront des traditionnels invétérés.

Quand on lit du Frost, on comprend qu'il faut savoir oublier beaucoup pour revenir à l'expression simple des âmes simples. Le vers de lui employé est le vers blanc de Shakespeare, de Milton, à cinq accents. Mais on se trouve en présence d'une forme nouvelle, qui supprime, par exemple, les éléments habituels de liaison, qui — on le devine — met en relief un mot, un seul mot, parce qu'il est une intonation de voix ou un geste. Robert Browning a fait merveille en cet art. Robert Frost ne peut lui être comparé pour la richesse des vocables et l'élégance des attitudes. Mais Browning fait entendre les voix et les rires de la Renaissance italienne, quand Robert Frost note les duretés de la Nouvelle-Angleterre.

La race qui a peuplé l'Est est une race déjà vieillie. Elle a rompu avec la tradition européenne. Les pionniers isolés dans leur puritanisme et absorbés par l'entreprise de leur colonisation ont dû fournir un effort immense où l'âme s'est

usée. L'énergie humaine ne saurait fournir un travail anormal sans fatigue. La Nouvelle-Angleterre est lasse. Détachée brusquement d'une tradition séculaire, où devait-elle chercher un point d'appui? Les « Coles » se sont endurcis au travail des champs. Méserve s'est aguerri à braver les neiges de novembre.

Le Pasteur, comme les fermiers, manque d'imagination. C'est là qu'est la fatigue des cœurs, la vieillesse d'une race.

§

La Nouvelle-Angleterre est peut-être la seule région de l'Amérique où le poète trouvera de vieilles maisons et des maisons abandonnées. Avec quelle joie, certaine matinée, mes yeux se sont attendris sur des murs en ruines où s'enroulaient des chèvre-feuilles! Le sud des Etats-Unis possède aussi d'antiques murailles. Mais ce sont des maisons habitées par des fées et des sorcières. L'imagination est prompte dans les terres ensoleillées.

Robert Frost est un des rares poètes de l'Amérique à chanter le triste visage des maisons abandonnées, des portes

que personne n'ouvre que le vent...

Lui-même a vécu dans une maison, maintenant écroulée, « dont la cave reçoit la lumière du jour ».

Et je ne sais rien de plus triste que cette maison dont la vieille dame est morte, où ne reviendront plus jamais les hommes : ils sont si loin !

L'on vit dans l'Ouest —

Dans l'ouest... à Chicago peut-être, ou, plus loin, en face des flots du Pacifique qui bat les côtes légendaires du Japon et de la Chine.

Les abeilles peuvent bourdonner dans les ruines, le soleil

allumer une vitre qui reste.

on ne relève pas les vieux murs, en ce coin du monde.

Ici encore il ne faut point appliquer aux choses la vision que nous portons en nous.

L'attitude de Volney, de Chateaubriand, de Byron est un contre-sens, devant les pierres écroulées de vieillesse en Nouvelle-Angleterre.

C'est ici un déchet : comme dans le cœur de la fermière Cole, les années ont causé des ruines.

II. — ROBERT FROST PEINTRE DE LA VOLONTÉ SURVIVANTE

Robert Frost va très loin dans cette recherche du déchet moral. On trouve chez lui des dégénérés, des fous, des demi-fous au moins, des esprits hantés par une idée fixe, comme ce fermier sur qui l'ombre de la colline s'étend, menaçante et sombre. On trouve chez lui l'image de la mort comme une obsession. Ainsi dans *North of Boston* cette mère qui constamment aperçoit, encadrée dans la fenêtre de sa cuisine, la tombe de son enfant. Vue qui la hante, avec tous ses souvenirs, et surtout le rappel de la dureté de son mari qui, le matin des obsèques, fabriquait un enclos de bois murmurant

> trois matins de brouillard, une journée de pluie
> pourriront le meilleur enclos qu'on puisse faire.

Il n'en faut pas plus pour isoler les âmes — jusqu'au jour où le drame des rancunes concentrées éclate.

On se tromperait si on ne voyait pas autre chose dans Robert Frost que ce réalisme morbide. La race de la Nouvelle-Angleterre est fatiguée, mais forte encore.

Par accident une lueur s'aperçoit dans le cœur des paysans de Frost, qui révèle une flamme. Il leur reste quelque chose de l'énergie des pionniers. Une volonté survivante est en eux.

Il suffira maintenant de lui donner matière à s'exercer; il suffira que la Nouvelle-Angleterre prenne conscience d'elle-même pour qu'une tradition nationale se forme. Les pionniers deviendront des travailleurs, comme nous le sommes tous dans la vieille Europe, et peut-être même le seront-ils

avec plus de calme certitude. (Ils le sont déjà, comme l'indiquent d'autres poètes ou prosateurs, — mais ceci pourrait faire le sujet de nouvelles considérations.)

Robert Frost excelle dans la peinture des vieillards, dont les yeux et le cœur se détournent déjà de la vie présente. En eux nous retrouvons la volonté qui balbutie encore. Et c'est, semble-t-il, à leur sujet que Robert Frost montre le plus de tendresse. Dans la *Nuit d'hiver d'un vieillard* (*Mountain Interval*), le poète trouve des mots dont la naïve douceur déconcerte l'analyse :

> un vieillard ne peut pas remplir une maison,
> une ferme... la campagne.

Le lecteur n'aura pas été sans se dire que Méserve, le pasteur que nous avons vu mécontenter dame Cole, s'il est rigide, ne manque pas de volonté. Et c'est déjà un exemple. On se défend mal du charme que répand sa parole.

Le fermier a dit que son âme avait laissé un parfum, en passant. C'est exact. Sans doute il a un ton prêcheur, par instants, qui nous déplaît. Il sermonne à propos du chien, de la lampe, du livre. Sans doute aussi il est dur à l'égard de la fermière, dont il a, somme toute, troublé le sommeil. Mais il appelle ses chevaux « darlings ». Il dit à sa femme au téléphone :

> Je ne vous ai pas téléphoné
> pour me faire prier de retourner chez nous.

Mais dans cette rigidité nous trouvons la preuve même de sa conscience. C'est sa vie qu'il risque à poursuivre sa route, sous les rafales de neige. Car là-bas les rafales sont violentes et longues les distances. S'il meurt, que deviendront sa femme et ses dix enfants? A cette question, que se pose le bon sens de dame Cole, lui n'ose pas répondre.

Ce n'est pas un sentimental. Il ne convient pas de l'être quand on doit à toute heure secourir les malades, prêcher la bonne parole, agir en un mot. Et soyez sûrs que maints

soldats venus se battre sur le sol d'Europe sont venus comme Méserve a continué sa route :

Un homme comprend ça...

Leur sentimentalité s'en donne peut-être à cœur joie dans les matières moins importantes que l'action, dans ces demi-réalités et demi-rêveries qu'on nomme amour, religion, musique. Mais dans la vie quotidienne et ses besognes, point de sentiment, cela brouille la vue.

Méserve devient donc un type représentatif de l'énergie que les ancêtres ont déposée dans la race. Energie qui semble s'éteindre, nous l'avons vu, mais qui luit encore dans l'âme sombre des vieux.

Mountain Interval contient un admirable poème de l'agonie d'un vieillard. Il dort dans une « chambre qui craque ». Comment y est-il venu ? Une chose l'empêche de le savoir : « la vieillesse ». La « nuit extérieure » est d'autant plus solitaire qu'on y entend

le craquement familier des branches.

Qui le regarde dormir ? « La lune cassée. »

Les glaçons aussi qui pendent du toit jusqu'aux fenêtres. Cet homme a échoué dans cette maison abandonnée, nul ne sait comment.

Une lumière, « une lumière tranquille » s'éteint.

Un vieux qui meurt, c'est si peu d'énergie qui s'en va.

Pourtant (*North of Boston*) Silas, un vagabond qui sent venir sa fin, et rentre chez d'anciens amis comme au bercail, Silas veut prouver qu'il a encore au fond de lui-même un peu d'énergie. C'est Mary qui comprend cela.

Et elle le dit doucement à Warren qui veut jeter Silas à la porte comme un va-nu-pieds :

Il ne faut pas en rire, vois-tu, il a son plan.

Nous n'en rions pas. Ce vagabond de Silas revient bâtir une meule de foin. Qui songerait à trouver cette ambition suprême ridicule ? Warren lui-même est ému. Et Warren est dur pour les fainéants. Mais Silas est-il bien un fainéant

des grand'routes ? Il n'est certainement pas le chemineau romantique caressé par l'imagination d'un Richepin. Silas serait un « bourgeois »,au gré du conférencier des *Annales*, qui lui aussi est en train de travailler à sa suprême meule.

Celle de Silas du moins s'élèvera en pleins champs, près du ruisseau de son adolescence, et sur les primevères de ses vingt ans. « Chacun fait sa besogne » est une phrase courante aux Etats-Unis. Et quand ils parlent de la guerre d'hier, ils affirment que la « besogne commencée, ils étaient prêts à la finir proprement ». Silas meurt, vieillard solitaire, le soir de son retour. Il lui sera pardonné pour l'ultime sursaut de sa volonté.

§

Les trois livres de Robert Frost donnent parfois l'impression que l'Est des Etats-Unis est peuplé de fantômes.

Dans un cadre idyllique peinent et meurent des êtres de légende. Légende sans douceur ni bonté. Légende d'un réalisme proche de nous. Légende cependant,même si nous devons modifier le sens de ce mot pour l'appliquer à une chose nouvelle. Et c'est cela qu'il nous faudra faire souvent au contact de la poésie post-whitmanienne de l'Amérique du Nord.

L'Est possède un autre poète qui mériterait une étude à part. C'est Miss Amy Lowell, de la vieille famille des Lowell, artiste plus raffinée que Robert Frost, mais moins sincère. La solitude des paysages et des âmes de la Nouvelle-Angleterre lui a inspiré quelques bons poèmes et le mot « fantômes » que vient de nous suggérer l'œuvre de Robert Frost entre dans le titre de l'un de ses livres : *Men, Women and Ghosts*. Toute une partie de ce livre contient la peinture de volontés hésitantes, désemparées par la solitude qui les entoure, des femmes dont l'amour se consume dans le vide, des vieillards victimes d'une idée fixe...

Il n'y a qu'un remède à ce malaise. C'est le mouvement, c'est l'aventure ; ce sont les espaces où la volonté pourra

largement et librement se déployer. C'est de continuer l'œuvre gigantesque des pionniers. Le repos ne doit venir que lentement et tard. Des fermiers qui durent progressivement atteindre Chicago, puis, pèlerins infatigables, escalader les montagnes de l'ouest, j'imagine qu'il en fut grand nombre. Combien durent mourir sur la route, à l'ouvrage, comme les dignes fils des premiers pionniers? Beaucoup, si nous en croyons la poésie amère de Edgard Lee Masters. Mais l'œuvre que ces morts ont édifiée est aussi belle que l'œuvre de la vieille Europe, si nous en croyons Carl Sandburg.

Nous ne voulons aujourd'hui qu'écouter celui-ci nous dire a grandeur américaine.

CARL SANDBURG

Carl Sandburg est petit-fils de Suédois. Il vit à Chicago, ou plutôt à Maywood, banlieue de la grande cité où il se rend tous les matins par le train aérien qui l'arrache à son modeste cottage, voisin des pommiers, pour le plonger dans les gorges que font les hautes maisons. Sandburg a fait, il y a quelque temps, un pieux voyage à la patrie de ses pères. Il en a rapporté un admirable poème à la mer, qu'il traversait pour la première fois. Il en est revenu sans nostalgie.

Il préfère aux âpretés de la côte suédoise les sables blonds du lac Michigan. Sandburg connaît notre poésie. Il admire Paul Fort. Il rêve de Paris. Pourtant son âme n'est à l'aise qu'à Chicago et ses yeux ne pourraient se passer des brumes vertes du lac, des fumées que tord le vent, des maisons où se réfugient les nègres pour psalmodier leurs airs syncopés ou y danser leurs danses voluptueuses et tristes.

J'ai vu Sandburg à Maywood. J'ai eu la grande joie d'errer en Chicago avec lui.

Une bonhomie affectueuse vient de lui à vous. La parole est musicale et parfois sa phrase s'approfondit comme un fjord. Sa foi païenne est belle. Son idéalisme se joue des vulgarités quotidiennes. Il estime que le boulevard Michi-

gan qui court entre le Lac et une ligne de gratte-ciel est aussi beau que... les Champs-Elysées, qu'il n'a jamais vus qu'en esprit.

Seuls les gens sans amour l'ennuient. Il est le grand frère des noirs traqués par l'inconcevable haine des Américains. Il est membre d'un club fort aristocratique de Chicago. Il n'y va jamais ou, s'il y fut une fois, il y emporta des « tabliers de silence », et, quand on le découvrit dans son coin, il « crachait des clous dans un abîme » (Poème inédit que Sandburg adresse à Paul Fort, « son ami »).

Il est journaliste. Il y a environ un an, son directeur le fit appeler et lui dit : « Sandburg, allez à la « Ceinture noire » (quartier des nègres) et recueillez quelques informations au sujet des troubles qui viennent de se produire. »

Sandburg y passa de longues heures. Il en revint avec une série d'articles qui lui valurent le sourire bienveillant du directeur et cette invitation : « Sandburg, à partir de ce soir, vous ferez la chronique des cinémas. » Mais Sandburg, qui fait la chronique des cinémas, en attendant qu'on lui confie celle des modes, va publier ses Impressions. Et je sais que nous aurons là quelques pages d'amour pour ses frères pauvres de la « Ceinture noire » et aussi cet admirable langage qu'il nous a déjà révélé dans ses deux livres de vers, *Poèmes de Chicago* et *Comhuskers*.

I. — POÈMES DE CHICAGO (1916)

Ce titre étonnera certaines gens. En France on publie des volumes et des volumes de vers qui s'appellent : « A fleur de chair, Danses, Extases... ». *Poèmes de Chicago* est un peu brutal. La poésie qu'ils contiennent ne l'est pas moins, d'une brutalité qui s'attendrit.

Le livre se divise en *Poèmes de Chicago* proprement dits ; *Poignées*, qui sont onze miniatures d'une admirable précision ; *Poèmes de guerre* (1914-1915), criant à la fois la protestation d'un cœur qui ne comprend pas la tuerie et l'admiration des hommes beaux et jeunes qui y marchent

aveuglément ; *La route et le but*, où nous voyons le poète humble parmi les « fantômes de la faim, et les fugitifs de la peine », superbe devant le destin « allongé et muet comme un chat » ; *Brouillards et feux*, où nous suivons Sandburg, « brisé sous le vent », « penché sur les roses », à la recherche d'un peu d'amour, qu'il échangerait pour de la faim ; *Ombres* et *Autres jours*, qui contiennent de pathétiques tableaux de New-York, Chicago, ces grandes dévoreuses d'âmes.

On voit déjà par cet aperçu l'espace que couvre la vision de Carl Sandburg. Rien de ce qui est humain ne saurait échapper à sa sensibilité. Il ne s'embarrasse pas des oripeaux traditionnels de la poésie. Il défie la « respectabilité » britannique. Au milieu d'un poème éclatent des dissonances. Des mots arrêtent l'imagination, comme dans une foule élégante un campagnard en sabots. « Si ça ne plaît pas, tant pis », dit Sandburg, qui sait que le lecteur américain ne demande pas qu'on change ses habitudes de diction ou de vision. Et cependant, pour maudire ou exalter Chicago, il ne faut point écrire comme Milton. Pour parler de la guerre qui brûle les villes et tue les gens sous nos yeux, il ne convient guère d'emprunter le vocabulaire héroïque de Théroulde. Une âpre sincérité se fait jour dans ces *Poèmes*. Un long cri d'amour et d'espérance retentit au travers de ces pages. La férocité de la civilisation moderne y est toute. Mais aussi l'orgueil de l'homme qui vit au milieu d'hommes, et qui souffrent, et qui luttent, et qui meurent.

Ce souffle d'humanité qui semble déserter trop de volumes de poésie moderne, il est là, chargé du brouillard de Chicago, ce brouillard gris perle,

> qui était au premier jour des choses,
> qui sera au dernier,
> que nul ne dépasse,
> aux longs bras impalpables...

chargé aussi

du frais toucher de choses
venues des libres horizons.

Car Chicago est à la fois voilé de brume et de poussières et balayé par le vent qui vient du Lac. Carl Sandburg n'a point d'autre poétique que ce sol où l'homme a planté ses demeures et cette mer traversée de navires et de mouettes. C'est son « paysage intérieur » et qui possède son rythme. Rythme tantôt large et massif comme une usine, tantôt bref et délicat comme un rosier de parc. Toute l'épopée de l'Amérique est là : l'appel impérieux de la ville, l'abandon du printemps des prairies. Et celui qui s'en va chante :

Je vous laisse, derrière moi,
vous tous ceux des collines et des années pareilles,
avec vos vaches patientes et vos vieilles maisons,
abritées des pluies.
Je pars, je ne reviendrai plus.
Des murs âpres et crevassés me font signe,
lieux immenses de mort
où les hommes vont, leurs mains vides,
et marchent avec un sourire
vers la bourrasque des étoiles
neigeant au bord du ciel...
J'irai vers la cité et lutterai contre elle.
Je la forcerai à me livrer ses mots de passe :
chance, amour, et des femmes pour qui l'on meurt,
et de l'argent...

Et le poète ajoute :

Je n'ai pitié ni blâme.
Aucun de nous n'a tort.
Après tout c'est ainsi ;
Vous aux petites collines, moi je m'en vais.

Chicago, c'est-à-dire toute l'Amérique, a pris des hommes et de leurs « petites morts » elle a fait sa vie. Nous n'y pouvons rien. Le poète est comme les autres ; comme ces « fugitifs de la peine » qu'il rencontre journellement sur cette route dont la poussière

a touché ses mains et sa figure.

Il est frère de

ce gosse italien qui envoie des chansons à la lune ce soir, de son accordéon,

ou bien

du voisin, ce bon vieux qui rêve de clarté, parce que la lune pleut sur le cerisier,

ou bien de ce dynamiteur avec qui il mange un bifteck aux oignons dans un bistro allemand :

Je ne m'en souviens que comme d'un amoureux de la vie, amoureux des enfants, amoureux du rire, libre et insouciant partout, — amoureux du cœur rouge du monde.

Il est le frère des « fleurs qui poussent sur les tombes et du vent », à cause

de leur belle façon d'oublier.

Il est le frère des choses et des cerveaux opprimés. Il va et simplement il parle :

Je viens avec
du sel et du pain,
un labeur terrible,
une guerre infatigable.
Venez et prenez :
de la faim,
du danger,
de la haine.

Mais de la haine, il n'en a point, quoi qu'il en dise. Du dégoût pour les mensonges et les laideurs, pour cette femme

honnête tant que, danseuse de théâtre, elle a payé de ses propres deniers ses bas de soie ; putain, le jour où elle a épousé ce notaire... qui lui offre automobile et corsages.

Mais il est faux que Sandburg fasse de la propagande sociale par sa poésie. Il est bien trop artiste. Il n'accuse personne.

Je n'ai pitié, ni blâme.

Son livre s'ouvre sur la formidable silhouette de Chicago, sereine comme le sphinx, indifférente comme Dieu

aux pygmées qui chantent ou pleurent à ses pieds. C'est elle, la coupable. Mais qui songe à maudire Dieu? Et Sandburg est un croyant. Sa foi va, indestructible, à cette force, à cette jeunesse du monde, que représente la ville.

Cité aux larges épaules...

On me dit que vous êtes méchante, et je le crois, car j'ai vu vos femmes maquillées sous les réverbères, attirant les jeunes hommes des campagnes...

On me dit que vous êtes brutale et je réponds : « Sur la figure des femmes et des enfants j'ai vu les marques de la faim... » Et après avoir ainsi répondu, je me tourne encore vers ceux qui méprisent ma ville et je leur renvoie leur mépris et je leur dis : « Allons, qu'on me montre une autre cité qui chante, tête levée, avec l'orgueil d'être vivante, et rude, et forte, et rusée... Féroce comme un sauvage qui se dresse pour combattre le désert, riant comme un chien prêt à la lutte, langue pendante, rusée comme rit un homme jeune, riant comme un lutteur ignorant la défaite, vantarde et rieuse, parce qu'à son poignet bat le pouls et sous ses côtes, le cœur du peuple. »

Ce prélude où se mêlent les thèmes divers du livre est un credo. Sandburg, ce scandinave,jeté dans les foules qui se hâtent sous les tabliers sonores des trains aériens, ou sur le boulevard Michigan visité des mouettes, a tout le mystique optimisme de sa race. Il y ajoute cette belle jeunesse qui saisit au visage et au cœur l'Européen visiteur du Nouveau-Monde. Si nous ne consentons pas à suivre Sandburg sur les sables du Michigan,

Dans le sel, le brouillard, l'écume, le soleil,

si nous refusons de l'accompagner parmi la

poussière des pieds,
poussière des roues,

parmi « des épaules voûtées et humbles », des « gorges où l'espoir a planté sa griffe », des lèvres qui « portent leur désir écrit en lettres d'amour », nous ne comprendrons ni l'Amérique ni Carl Sandburg.

Nous ne voulons aujourd'hui que marquer sa place dans

l'Epopée américaine; Epopée qui a double aspect, celui que nous révèle le fond puritain de Robert Frost et l'image-force que Sandburg dresse au seuil de ses *Poèmes de Chicago*.

Mais l'art de Sandburg mérite une étude spéciale : ses images précises et larges, ses rythmes qui font craquer les traditions, ses mots à l'emporte-pièce et qu'une traduction rapetisse forcément, sa « musicalité » et je ne veux pas dire la douceur de son vers, mais vraiment la facture de ses poèmes pareille à la facture des formes musicales, fugue, sonate, symphonie.

C'est dans cet art que viennent se fondre mille influences : musique scandinave, Ibsen, Paul Fort, la mélopée nègre, la Bible, et toute la poussée de cette mystérieuse énergie qui

gronde sous le plancher des mers,

et fourmille dans le gratte-ciel.

Et pour montrer que l'art de Sandburg sait se ramasser, et les mots se balancer comme murmures qui se répondent, nous terminerons cet aperçu des *Poèmes de Chicago* par un essa de traduction de l'une de ses *Poignées*.

POUSSIÈRES

J'ai de l'amour,
un enfant,
un banjo
et des ombres.
(Poussières de dieu,
tout s'en ira
et un jour
nous ne tiendrons
que les ombres.)

II. — « CORNHUSKERS » (1918)

Le mot est uniquement américain. Il désigne les ouvriers qui enlèvent la gaine du maïs. Il contient toutes les images qui se rattachent à cette occupation, les espaces immenses où les hautes tiges ondulent, les mouchoirs bario-

lés dont hommes et femmes enserrent leur tête comme en Espagne. Après le nom de la ville la plus peuplée du monde, voici du plein air et de la lumière. Il serait faux de penser que Carl Sandburg ne connaît que l'écrasante grandeur des villes et les visages pâlis des femmes du trottoir. Voici des fraîcheurs de pastèques, des rires de maïs, des chants d'oiseaux, et des tendresses d'automne.

Sans doute les thèmes des *Poèmes de Chicago* reviennent, avec peut-être une note plus profonde. L'amertume est plus sourde. Le poète a-t-il vu plus de misères? A-t-il eu à lutter lui-même? Sans doute. Une image reparaît avec insistance : celle du crépuscule citadin unie aux images de « poussière » et de « rêves ».

Les trois mots anglais « dusk, dust, dreams » forment un tout fondu, allitérations et syllabes en mineur. Nous les avons déjà remarqués dans *Poèmes de Chicago*. Les voici qui mettent leur brume au milieu des vergers et des prairies de *Cornhuskers*. Mais un accord éclate, qui les dissipe.

C'est, à l'entrée même du livre, le chant épique de la « Prairie ».

La Prairie, c'est l'immensité jadis parcourue par les tribus indiennes, maintenant marquetée de villes et de champs. C'est surtout, à côté des vergers et des étendues cultivées, l'espace qui attend l'herbe haute.

La « Prairie » est dans l'imagination américaine une image-force au même titre que Chicago. Il ne faut pas oublier que la civilisation du Nouveau-Monde est plus agricole qu'industrielle. L'image de « cornhuskers » est plus vraiment américaine que celle de la cité industrielle. Elle en est la continuation, comme aux portes de Chicago s'étendent des prés à l'infini. Elle peuple le cerveau de l'artiste, et invite le bourgeois à des randonnées printanières. La « Prairie » est l'immense toile de fond de la scène nouvelle. Elle a présidé à la naissance, à la croissance, à la gloire des villes. Elle voit tous les jours ses villages gran-

dir. Elle sent passer les caravanes de pionniers. Elle assiste, bienveillante, à la construction de chemins de fer. Elle se redit tout bas les noms de ses villes avec l'orgueil d'une mère :

> Je suis la prairie, mère des hommes....
> j'attends.

Et le poète

> né sur la prairie, nourri de son blé,

l'écoute

chanter, le soir, et se repose dans ses bras la nuit, sur son cœur.

La magnifique symphonie qui ouvre *Cornhuskers* contient tout le pittoresque de ses fermes et de ses paysages :

> les cochons qui traînent sur courtes jambes leur ventre gonflé, — le gamin, cheveux roux, cache-nez rouge et mitaines, sur son traîneau, avec dans son sac une côtelette de porc et un V de tarte aux groseilles, — le gant de cuir des Cornhuskers, leur foulard bleu autour de leur figure empourprée.

« Prairie » contient surtout l'idéalisme visionnaire du poète :

> les meules gris-perle
> dans le crépuscule
> sont de fraîches prières...

Prairie est plus que tout cela. C'est une vision cosmique. Les commencements des peuples baignent tous dans la légende et l'épopée. Les commencements du monde sont la plus belle poésie qui soit. Les Egyptiens ont leurs Pyramides et leurs momies. Les Hellènes ont leurs murailles cyclopéennes et leurs vases d'or. L'Amérique a sa « Prairie ». Chantée par Sandburg, elle devient la Force impassible qui a créé le peuple américain. Si nous voulons comprendre son énergie jeune et son idéalisme confiant, allons vers la « Prairie ». Elle a murmuré ses « refrains » à Sandburg. Elle a dit ses origines, sa vie et l'avenir :

> Ici, l'eau s'est abîmée, les glaciers ont traîné des roches, les

failles et les vallées ont bouillonné, et la terre noire est venue, la bonne terre jaune.

Ici, entre les murailles des Rocheuses et les Apalaches, ici maintenant l'étoile du matin met une enseigne de feu au-dessus de bois réservés et de pâturages, au-dessus des terres de maïs, des terres de coton, des ranches de bétail.

Ici, les oies grises parcourent cinq cents milles et autant pour revenir, du vent sous leurs ailes.

Mais, depuis que les glaciers ont cédé la place aux oies grises, que d'efforts dépensés par l'homme ! Que de « poussières » renferme le sol de la « Prairie » ! Les hommes ont passé. Les guerres ont passé. Des nouvelles se lèvent et de « fraîches tueries ».

Seule la « Prairie » subsiste.

Poussière de poussière, parmi les étoiles changeantes.

Alors deux thèmes formidables éclatent : d'abord l'orgueil du présent énergique :

Omaha et Kansas City, Minneapolis et Saint-Paul, sœurs dans une même maison, criant l'argot, grandissant...

Puis la hantise des « fantômes » du passé :

Les fantômes se glissant dans les propos et les histoires merveilleuses qui se disent sous le porche d'une ferme, aux longues nuits d'été.

Et la grande leçon qui se lève de la « Prairie » est que

le passé n'est qu'un baquet de cendres,
qu'il n'y a rien au monde
qu'un océan de demains,
un ciel de demains.

Et le poète nous explique le sens du titre qu'il a mis en exergue à son livre :

Je suis frère des cornhuskers
qui disent, au soleil couchant :
Demain est un jour.

Ce que *Cornhuskers* nous offre, c'est, plus précise que dans les « Poèmes de Chicago », une interprétation en termes et rythmes nouveaux de la réalité. Carl Sandburg

s'est avisé que le monde où il vivait était une création. Il ne prétend point *ex nihilo* créer une langue et une forme à son usage. Il prétend plier l'anglais et le moule poétique que l'Europe lui transmet à l'expression d'une réalité nouvelle. Il a ses héros nationaux, Lincoln, Buffalo Bill. Au Childe Roland de Browning il oppose le Childe Roland du Manitoba. Aux images traditionnelles il oppose les siennes :

Il y a un loup en moi... C'est la brousse qui me l'a donné et la brousse ne veut pas qu'il s'échappe.

Et ce qu'une traduction ne rend qu'imparfaitement, Sandburg a un vocabulaire indigène, c'est-à-dire des mots ou arrangements de mots chargés d'associations immédiates. Il aime le terme brutal. Il choisit le mot qui mord, ou celui qui brûle. Sa phrase est d'acier, parfois de plomb. Son vers est une étincelle, parfois une torche. Le poème qu'il intitule « Bavardages » est significatif :

Je sors de mon abîme avec mon langage,
vous sortez de votre abîme avec votre langage.

Une chose est en abondance, le nom que les hommes lui donnent est temps. Dans ce gouffre nos pronunciamentos de syllabes vident sur leur route des fusées de flamme courbe et disparaissent au ciel de la nuit ; au profond de ce gouffre nos bavardages sont comme étincelle à la roue du remouleur.

Pourtant, comme nous le disions, *Cornhuskers* est tout parfumé des brises champêtres. Des tableaux de plein air sont accrochés çà et là. « Claude Monet est une influence que j'ai subie », me disait Sandburg en souriant, après notre visite à ses Lys d'eau sur la mare.

Un tableau vraiment « impressionniste », au sens pictural de ce mot, nous l'avons dans ses *Eaux de la Prairie, le soir*, avec ses « galets roux qui se souviennent de maintes pluies », et ses « saules qui sommeillent sur les épaules des eaux courantes ». Et cette admirable esquisse d'un coin de campagne américaine en été :

Le maïs éclate...
Un suc blanc agit en dedans.
De la soie se glisse jusqu'au sommet et se balance au vent.
Et toujours — jamais ne le vis autrement —
le vent et le maïs se racontent des choses.
Et la pluie et le maïs, le soleil et le maïs
se racontent des choses.
Là-bas est la ferme.
Le mur est blanc : le volet vert tourne au vent sur ses gonds.

Le « cœur rouge » des tomates, la fraîcheur des pastèques, le « bon rire » du maïs et la douceur de l'herbe, qui pousse partout, en Amérique, comme à Waterloo, à Ypres, à Verdun, sur les tombes, les paysages de Carl Sandburg ont un sourire, indulgent parfois, amer souvent ; mais avec quelle joie on sent que le poète nous invite à nous en rafraîchir les mains et l'âme !

§

Carl Sandburg a répondu avec la docilité enfantine aux appels des horizons journaliers. Sans doute il s'est raidi contre l'injustice devinée. Il a crispé ses poings dans la solitude. Il a revêtu « son tablier de silence ». Il a goûté aux ivresses de la fantaisie ; il a murmuré des romances aux étoiles criblant les nuits bleues. Il a défié la faim et la haine. Mais nulle peine n'a tué la bonté ni la beauté en son cœur. Sandburg est un enfant que n'ont gâté ni hérédité étroite ni éducation bornée, un enfant que n'ont point effrayé les images surgies soudainement dans son cerveau, mais qui au contraire s'y est complu et s'en est amusé.

Il n'a pas appris la poésie dans les livres ; non point qu'il n'ait pas fréquenté les poètes : anglais, français, il connaît ceux du nord, et ceux midi, mais s'il y a recueilli une âme de beauté, il n'a point cru qu'il fallût y chercher des procédés. Son art a l'énergique jeunesse de l'Amérique.

Il recueille les reflets des lumières traditionnelles. Mais il nuance les teintes. Après Walt Whitman, et parallèlement à la naissance de cités nouvelles et à l'élargissement de la

politique américaine, Sandburg traduit en termes de poésie le monde nouveau où s'élabore la tradition.

§

Carl Sandburg et Robert Frost chantent l'Epopée américaine. C'est un prélude, comme à toute patrie préluda l'aède, maintenant légendaire. Spontanément, à peine le sachant, ces deux poètes, et d'autres dont il faudra parler, nous disent la beauté de choses et d'âmes nouvelles.

Sandburg chante avec plus de jeune enthousiasme un monde plus jeune. Frost murmure la douceur des sites et des esprits plus vieux. Sandburg et Frost chantent les mêmes hommes ; mais le poète de Chicago dit la grandeur des pionniers qui ont abandonné les solitudes bucoliques de l'Est puritain. Ils chantent le même sol ; mais Sandburg exalte la Prairie où se dressent des cités nouvelles.

Robert Frost, c'est le poète des pionniers qui se reposent, Sandburg des pionniers qui poursuivent leur tâche. Le premier, c'est du passé qui persiste avec toute sa mélancolie et son charme fané ; le second, c'est le présent qui affirme ses espoirs et ses certitudes.

Il convient de compléter Robert Frost par Carl Sandburg et celui-ci par celui-là.

§

Gardons-nous des jugements hâtifs et sur la poésie et sur l'âme américaines. Avec un peu d'amour nous comprendrons mieux ce que la politique, la guerre, de ridicules froissements de personne à personne, de soldat à soldat, ont dissimulé à des yeux indifférents ou des cœurs égoïstes. Et parce que nous sentons dans ce grand peuple un idéalisme qui cherche une route vers la lumière, nous lui avons donné toute notre confiance et beaucoup de notre amour.

JEAN CATEL.

LA BERLUE
DE MADAME D'ESTRAILLES



Lettre de la comtesse de Dione à une de ses amies.

Versailles, le 1er novembre 17**.

Ma bonne, il faut que je vous conte un fameux voyage à Maucroy que je viens de faire, ou plutôt certaine aventure du chemin que je gage qui piquera votre imagination. Ou alors c'est que vous ne seriez plus ma Clotilde du couvent, aussi curieuse de frasques et de galanteries que folle de champêtre et de mystérieux ; c'est que vous ne seriez plus ce que vos lettres disent que vous êtes restée... Mais je vous parle du couvent, et ceci justement vous en va faire souvenir, car l'héroïne de mon récit n'est autre que cette charmante Louise de Solce, qui y entra l'année que nous en sortîmes, l'espiègle Louison, aujourd'hui duchesse et maréchale d'Estrailles.

Puisse cette lettre-ci, en flattant vos goûts les plus décidés, me faire pardonner le silence où je me suis tenue trop longtemps vis-à-vis de ma chère Clotilde !

Mais je vous entends qui dites : « Et l'aventure ? »

M'y voici.

Depuis l'Assomption, plus d'une, à la Cour, est privée de mari, voire d'aimant ; et je suis des premières. Le Roi — pour les graves raisons que vous présumez — a voulu que les officiers de ses régiments rejoignissent leurs enseignes. C'est ainsi que M. de Dione partit pour Maucroy, où

étaient les dragons amaranthes, voilà bel èt bien septante jours.

Il y en avait trente que durait une absence si cruelle à mon cœur, lorsque Mme d'Estrailles me prit à part au jeu du Roi.

D'elle vous n'avez gardé que le souvenir d'une enfant trop jolie.Sachez donc que ses vingt ans ont tenu et au delà toutes les promesses de son âge tendre. En vérité, nous n'avons à la Cour rien de plus séduisant, sinon de plus sage ; mais cela, c'est affaire au maréchal, qui fit un coup de témérité en la prenant pour femme au déclin de sa force. Les dieux l'ont formée pour l'amour, et cela éclate dans tous les traits de sa beauté, la tournure de son corps, la grâce de son maintien et le son même de sa voix, qui a je ne sais quel mordant dont les hommes disent qu'ils frémissent.

Prenez garde, néanmoins, que jusqu'ici Mme d'Estrailles n'a succombé que modérément aux instances de sa nature et aux persécutions d'une foule de soupirants, encore que ceux-ci aient redoublé d'assiduité depuis l'éloignement du maréchal.

La pauvre belle — dont je suis un peu la confidente et que je trahis indignement pour l'amour de vous — me dit sans plus d'ambages qu'elle était à bout de vertu ; que cette vie d'abbesse l'accablait ; qu'elle n'y tenait plus ; qu'elle était sur le point de broncher; qu'elle voyait bien que j'étais dans le même état (je ne sais où la futée prenait cela !) ; enfin que si j'aimais mon époux comme j'en faisais profession *et comme elle chérissait le sien*, il nous fallait partir de conserve pour les aller rejoindre. Bref, elle me proposa ce voyage à Maucroy dont je vous parlais en commençant.

— Le maréchal, me direz-vous, était donc aussi à Maucroy ?

En vérité, ma bonne, il y était, et avec lui notre petit cousin de Chaource, qui sert sous lui comme aide de camp

et dont l'extrême jeunesse ne laisse pas que d'être aimée...

Que vous dire ? Mme d'Estrailles fut si touchante, si persuasive, et j'étais moi-même, avouons-le, si impatiente de revoir l'objet de mes feux, que nous fîmes partie de tirer sur Maucroy sans attendre d'avoir l'assentiment de nos époux.

C'était une équipée, Maucroy étant à cinq journées de Versailles. N'empêche que dès le lendemain nous étions en chaise par les grand'routes, Mme d'Estrailles, Mirza sa petite chienne gredine, et votre servante.

Je vous passe les relais et les hôtelleries. Le train était à moi, mes gens sont alertes et ma voiture est douce, venant d'Angleterre. Il faisait on ne peut plus beau. La route se fit pour moi sans y penser, tant ma compagne montra d'esprit et de gaieté. C'est incroyable tout ce qu'elle sait, et ce qu'elle sait n'est rien au regard de ce qu'elle imagine. Elle me fit cent contes de la mythologie, qu'elle possède sur le bout du doigt ; me conta plus d'histoires de chasse qu'un vieux piqueur n'en connaît, et inventa mille folies amusantes au possible. Mais tout cela, légendes, anecdotes, impromptus, traitait uniquement de l'amour. Elle n'a que ce mot sur les lèvres, et le petit dieu ne cesse de la harceler. Je me demande où cela la mènera ; car elle ne saurait se contenter plus longtemps d'un roquentin comme le maréchal et d'un greluchon comme Philippe de Chaource... La voyant si chaleureuse, je me prenais à regretter qu'elle n'eût épousé quelque jeune seigneur vigoureux et bien fait, plutôt que ce pauvre maréchal. Mais notre Louise est férue de noblesse à un point que vous ne sauriez concevoir. Pour elle, on est croquant si l'on n'est au moins comte. Duchesse d'Estrailles, ce beau titre et ce grand nom sont les moindres qu'elle souhaitait. Elle eût régné sur les peuples sans plus d'étonnement qu'elle règne sur les cœurs.

— Et l'aventure ?

Pardonnez-moi. Ma plume ne tarirait pas sur le sujet de

ouise d'Estrailles. Je voulais seulement vous dire qu'elle
 de l'entrain comme quatre, et que je ne me rassasiais ni
le l'entendre épancher en devis l'excès de son ardeur, ni
le la voir prodiguer à Mirza des caresses passionnées qui
'échappaient là faute de mieux.

Tout alla bien jusqu'au cinquième jour, que nous devions
oucher le but. Nous avions passé la nuit à Rouvres.
Comme la matinée s'avançait et que nous étions au cœur
le la forêt de Sigre, où les chemins sont détestables, la
haise s'inclina tout à coup avec un bruit horrible : une
oue venait de se rompre.

Le secours d'un charron était nécessaire. La Rive, que
'avais emmené pour diriger la campagne, me dit que nous
étions encore à plus de six lieues de Maucroy, et que le
village le plus proche n'était autre que Rouvres, à trois
ieues en arrière. Le courrier se trouvait avec nous,
n'ayant plus de relai à commander et Mme d'Estrailles se
faisant une maligne joie d'arriver à l'improviste. On dépê-
cha donc cet homme au plus près.

A supposer le pire, nous ne pouvions manquer de cou-
cher à Maucroy, et c'était le principal. Mais, à supposer le
mieux, nous ne pouvions repartir avant le soir, et il n'était
pas midi. La chaise, redressée, nous offrait un refuge où
rentrer ne nous tentait pas. Au contraire, la splendeur du
temps et la magnificence du site, le besoin d'aller et de res-
pirer l'air pur, tout nous invitait à la promenade.

Je dis à La Rive de préparer pour notre retour un res-
taurant de gelées et de confitures sèches, et nous partîmes
toutes deux à l'aventure.

Vous savez ce qu'est la forêt, ce qu'est l'automne, et
combien leur assemblage est émouvant. La forêt de Sigre
vous eût impressionnée au delà de votre attente. Elle jus-
tifie bien sa réputation. La majesté en est incomparable.
On se sent là dans un royaume : le royaume des arbres et
des bêtes, où les hommes ne sont que des passants furtifs.

Les arbres, ils étaient autour de nous comme un monde somptueux et secret. Quant aux bêtes, jamais je n'en ai tant vu, et de moins sauvages. Une multitude d'oiseaux remplissaient la création de leurs chants divers. On voyait les ramures blondes s'agiter par l'effet de leur présence. Les écureuils rouquins sautaient de cime en cime. A chaque instant, un petit œil vif ou de grandes prunelles noires nous fixaient sous bois ; lapins, lièvres, chevreuils regardaient passer les intruses ; et je crois que nous ne les eussions point dérangés, si Mirza, ravie de l'aubaine, n'eût chargé de-ci de-là, leur jappant aux trousses comme un petit foudre de guerre.

Nous quittâmes bientôt le grand chemin pour un sentier qui s'enfonçait à travers les fourrés. Une compagnie de sangliers le franchit devant nous avec fracas. Ils bourraient aux branches et grognaient. Mirza, qui bondissait dans l'herbe haute, se replia sur nous, l'oreille plate et la queue au ventre. Je fis un mouvement de retraite, mais Mme d'Estrailles m'entraîna plus avant. Cette forêt l'enchantait. Sa fantaisie païenne la peuplait de dryades et de faunes ; et puis c'est une chasseresse éprouvée (vous vous rappelez que son père l'a mise à cheval devant qu'elle sût faire la révérence); si bien que le lieu avait, à son regard, double attrait. Tantôt, me montrant quelque tremble qui s'effeuillait en pluie d'or, elle disait de la mousse que c'était Danaé. Tantôt, penchée sur une trace, elle faisait, comme on dit, « le pied de l'animal », où je n'entends rien, ce qui la confondait. Elle allait, humant la brise et les fumets, fredonnant des fanfares, visant d'une arme imaginaire un gibier que mes yeux ne savaient découvrir. L'odeur fauve des bois la grisait. Si le paysage semblait le fond naturel de sa beauté, la saison lui seyait comme une parure bien choisie. Nu-tête, et Zéphyr se jouant dans ses cheveux dorés, elle avait l'air d'avoir ôté non un chapeau, mais un croissant.

La chaleur était forte et le soleil cuisant. L'appétit se faisant sentir, le moment vint qu'il nous parut à propos de

retourner. Mais la fugue avait tant d'agrément qu'avant de nous y résoudre, nous décidâmes une halte en un carrefour perdu où nos pas venaient d'aboutir. Nous nous assîmes donc sur un tertre, et goûtâmes l'empire de la forêt.

Il y a dans certaines flammes de l'automne un je ne sais quoi de languissant qu'on dirait printanier si l'on envisage la fièvre qu'il nous donne. Le renouveau défunt y reparaît comme un fantôme, et avec autant de vigueur que de brièveté. Telle était l'influence de cette journée, où la chair s'inquiétait d'un orage futur. Amour s'y donnait carrière. Vous pensez bien que Mme d'Estrailles en subissait le joug dans toute sa rigueur... Que de grâce elle montrait, étendue sous la feuillée, s'étirant avec une voluptueuse nonchalance et laissant voir en sa pose les sentiments qui l'agitaient ! Elle n'était plus là duchesse ni maréchale, mais rien qu'une des formes innombrables prises par le Désir en cette heure d'ivresse. Devenu son maître, il se révélait au moindre de ses gestes ; c'est lui qui soulevait sa gorge éblouissante ; cette bouche entr'ouverte, ces yeux mi-clos étaient les siens ; ces soupirs exhalaient son appel tout-puissant !

Soudain je prêtai l'oreille, et Mme d'Estrailles retint son souffle. Une flûte, au loin, modulait un chant rustique... Cela était exquis, et la perfection de notre plaisir s'en trouva comme achevée. Cet air s'accordait à merveille avec la Nature. Imaginez un loriot virtuose, supposez un ruisseau de génie, figurez-vous la brise rivale de Lulli !

Mme d'Estrailles, avide de s'attarder, en saisit l'occasion.

— Venez, me dit-elle. Allons au joueur de flûte, à ses jattes de lait et à son pain bis, plutôt que de retourner vers La Rive, ses gelées et ses confitures sèches.

— Y songez-vous ! répliquai-je. Si c'était un brigand !

Elle secoua la tête avec assurance :

— Qui joue de la sorte n'est point méchant.

N'étions-nous pas en aventure ? J'hésitai. Mais tant de confiance me gagna, et le démon des escapades finit par l'emporter.

Nous nous engageâmes dans une sente extrêmement touffue qui nous sembla piquer en bonne direction. La flûte nous guida quelque temps encore, puis la forêt seule fit entendre son orchestre confus dont le meilleur soliste venait de se taire. Il reprit tout soudain, alors que nous doutions d'être sur sa voie et que nous étions perdues dans le silence. Ce ne fut qu'un trait, clair et léger comme l'éclat de rire du pivert qui s'envole. Nous approchions.

Bientôt nous donnâmes contre un vieux mur moussu et délabré que la sente se mit à longer.

Nous arrivâmes de la sorte au portail d'un petit château. Une allée de gazon permettait d'y accéder en voiture. La grille dressait une merveilleuse ferronnerie tapissée de lierre et de viorne ; un seul vantail en était ouvert, sans doute depuis fort longtemps, car les végétations qui le liaient au pilier ne faisaient de tous deux qu'une masse de verdure. Un écu, soutenu d'arabesques, terminait le fronton par une couronne de marquis. La simplicité du blason indiquait sa noblesse. Il portait *de sable, aux chenilles sans nombre,* autant qu'on pouvait appeler *chenilles* ces sortes de vermisseaux rayonnants semés dans l'ovale quadrillé.

Au fond d'une cour seigneuriale, où d'anciens parterres entouraient de broussailles un bassin d'eau verte, on voyait, ombragée de grands arbres et vêtue de vigne écarlate, la plus charmante gentilhommière qui se puisse rêver.

Nous entrâmes dans la cour non sans respect, comme nous serions entrées dans le siècle de nos grands-pères. A notre vue, un peuple de lapins décampa, et compère le renard, qui les guettait, disparut par une brèche du mur. Cependant le château n'était pas abandonné. Cela se devinait à des signes insaisissables. A travers les croisées, au delà d'un intérieur baigné de lumière, on apercevait la fuite vallonnée d'un parc sylvestre dont les pelouses étaient des clairières et les bosquets la forêt même.

Une porte du château n'était pas fermée, non plus que la fenêtre voisine. Il venait par là quelque bruit. Mme d'Es-

trailles m'entraîna. Je sentais sa main ferme dans ma main crispée. Son mutisme était souriant.

Nous fûmes à la fenêtre sans que rien nous eût trahies, et là, passant le nez, nous entrevîmes celui qui allait devenir notre hôte.

Il nous tournait le dos, et riait à son image qu'un trumeau lui renvoyait. Une immense perruque frisée, comme on en portait jadis, une robe de chambre à ramages, du même temps, voilà ce que j'en aperçus d'abord, avec cette figure rieuse assombrie par le miroir.

C'est par le moyen de ce même miroir que nous fûmes découvertes. On nous y surprit, et l'on fit volte-face avec une étonnante soudaineté.

Mirza, tenue sous le bras, se prit à exhaler son aversion par des grondements rageurs et des aboiements furieux. On eut l'esprit de feindre qu'elle n'existât point.

Je vous le confesse : je n'étais rien moins que rassurée. Dans le moment, notre audace m'effraya, et je fis un recul.

Mais le châtelain s'avançait vers nous à petits pas saccadés, exprimant de son mieux la plus agréable surprise. C'était un homme de taille ordinaire et d'âge incertain. Sa robe traînait, il s'appuyait sur une canne à béquille d'ivoire, et sa volumineuse perruque encadrait étroitement la figure la plus extraordinaire et du monde et du temps.

Si j'essayais de vous la décrire pièce à pièce, je sais bien que vous n'en auriez pas la moindre idée. Quand vous sauriez de l'œil qu'il était malicieux et lubrique ; du nez, qu'il révélait autant de sensualité que de naissance ; de la bouche, qu'on la devinait gourmande et qu'on la voyait fière ; du teint, qu'il semblait la patine du bronze le plus chaud, — cela ne vous dirait pas combien le personnage était surprenant. Son bel air et son démodé, son cynisme à la fois superbe et farouche, ce ravissement qu'il nous montrait, plein de grâce et de convoitise tout ensemble, composaient un mélange inouï dont on ne savait s'il fallait le craindre ou s'en flatter.

Je le craignais plutôt. Mme d'Estrailles s'en flattait davantage. Et il faut croire que nos pensées étaient visibles, car les regards du gentilhomme se posaient sur ma compagne avec plus d'insistance que sur moi.

— Ah! mesdames! — s'écria-t-il. Et sa voix chevrotait, ressemblant à son rire. — Que les dieux soient loués de vous avoir conduites jusqu'ici! Veuillez entrer. Votre esclave tombe à vos pieds. Tout ce que vous voyez vous appartient plus qu'à moi-même.

Son geste, qui montrait son domaine, avait l'air d'embrasser le monde. Je ne retrouve plus avec exactitude les termes dont il usa, qui étaient bizarres comme ceux d'une langue ou lointaine ou vieillie. Mais il avait mis tant de grandeur en son accueil, que nous fîmes la révérence, et que peu s'en fallut que nous en fissions trois.

Là-dessus, il nous baisa la main. Sa lippe goulue, attouchant mon poignet, me le fit retirer presque brutalement.

Nous attendions qu'il se nommât. Il n'en fit rien, et n'en devait rien faire de tout le temps que nous passâmes en sa compagnie. Ce que voyant, Mme d'Estrailles, qui s'efforçait en vain de calmer sa maudite chienne, s'excusa de l'incongruité, et conta par quelle suite de hasards nous étions arrivées où l'on nous voyait. Elle ne déguisa pas que nous avions grand'faim.

Alors cet homme nous dit de son ton guttural :

— Vous n'avez devant vous qu'un amant de la Nature. Je suis ici ni plus ni moins qu'un arbre dans la forêt, une bête parmi les bêtes de ces bois. Ami de la solitude, je ne me plais qu'en la société des plantes que je cultive et des animaux qui m'entourent. Mes repas sont d'un herbivore. Je vous ferai les honneurs d'une frugalité dont me voici honteux pour la première fois. Souffrez que je vous laisse un moment. Notre dîner sera bientôt cueilli.

Sur ce, il saisit un panier d'osier, nous salua galamment, et sortit par la porte du parc, de cette allure sèche et rapide qui lui était propre. Mais Mirza, s'étant jetée sur lui, fouillait

le bas de sa robe pour lui mordre les chausses, et, sur la prière de Mme d'Estrailles, le marquis lui donna du bâton, de manière à l'éloigner pour longtemps de ses mollets.

Mme d'Estrailles me sembla rêveuse et même tourmentée, comme si le doux mal qui la travaillait eût empiré soudain. Elle tapotait ses jupes devant le trumeau, lissait ses sourcils, réparait sa coiffure... Moi, j'examinai le décor de notre frasque.

Midi régnait dehors et dedans. Les senteurs et les murmures forestiers entraient dans la maison avec des frelons et des guêpes. La salle était de bonnes mesures, meublée de bahuts à l'italienne et de ces sièges aux pieds tors que nous héritâmes de nos bisaïeux. Un désordre laissait des tiroirs bâillants, des battants entr'ouverts ; le tapis, mal tiré, se plissait sur les dalles de marbre ; quelques fruits gisaient à même la table.

Ayant considéré de beaux portraits de famille où l'écu du portail semait des chenilles d'or sur un fond de ténèbres, une clarté se fit en moi : « Ce ne sont pas des chenilles, pensai-je, mais des vers luisants. Et nous voici bel et bien chez M. de Verluys. »

Verluys ! Je me souvenais, maintenant. A Rouvres, des quidams avaient prononcé ce nom-là. Ils parlaient du marquis comme d'un ermite fantasque, peu sociable, enfoui dans son manoir solitaire...

J'en fis part à Mme d'Estrailles.

— C'est au mieux, dit-elle. Mais le marquis et notre musicien ne font qu'un seul être. Voyez, ma chère.

En effet, il y avait là, dans une encoignure, parmi des faïences et des livres, une flûte, un antique escalier de roseaux. Et comme si le flûtiste l'eût laissée sur une partition, cette flûte reposait au livre des *Métamorphoses*, sur une page où l'on voyait la nymphe Syrinx changée en touffe de roseaux sous les yeux du sylvain désappointé.

Mme d'Estrailles, m'ayant expliqué la gravure, retomba dans les pensées qui l'absorbaient si furieusement.

L'attente, au demeurant, fut de courte durée. Nous l'occupâmes à l'épisode d'une harde de cerfs qui vint à passer contre le château, si près qu'une biche s'aventura jusqu'à montrer sa fine tête dans l'encadrement de la porte. Mirza l'effraya stupidement.

Les bêtes en usaient ici avec une familiarité de paradis terrestre. Je me représentais notre hôte comme les imagiers se plaisent à représenter La Fontaine, c'est-à-dire entouré d'animaux affectueux. Vous m'accorderez que la grande perruque y prêtait singulièrement. C'est à quoi je songeais quand M. de Verluys reparut, sans faire, ma foi, plus de bruit que la jolie biche.

Notre amphitryon portait dans son panier des fruits des plus beaux, et surtout d'incomparables grappes de raisin. Il avait la canne sous l'aisselle, et dans sa main un rayon de miel ressemblait à un rayon de soleil ; des abeilles y tenaient encore, tandis que d'autres volaient à l'entour. M. de Verluys en riait d'un rire nasillard, bonhomme et primitif, découvrant l'éclatante blancheur de ses dents. Il mit sa récolte sur la table, avec une carafe d'eau fraîche et un flacon de vin vermeil ; et, comme un papillon s'était posé sur son épaule, d'une pichenette il lui donna la volée.

Comment vous peindre ce qui suivit ?... J'essaierai cependant.

M. de Verluys se mit entre nous... Et son charme opéra sur-le-champ. Je ne prétends point qu'il opéra seul, sans être secouru par le vin vermeil, l'heure de midi, l'embrasement de l'automne, l'imminence de l'orage, la Nature en sa force et tous ces mouvements qui s'élançaient en nous depuis quelque temps. Mais il faut reconnaître que ce diable d'homme-là vous attirait comme pas un. Pour moi, je lui résistai d'autant plus aisément que Mme d'Estrailles l'occupait davantage et allait de l'avant. C'est inimaginable : elle fut prise en un clin d'œil, et si fort que, dès le début, le dénouement me parut fatal ! Quel Don Juan était-ce là ? Qu'avait-il donc d'irrésistible ? Accoutré de la sorte, com-

ment ne l'ai-je pas trouvé grotesque un seul instant, et pourquoi sont-ce nos paniers, nos fanfreluches et nos mouches qui juraient auprès de ses atours surannés ?... Il sentait la mousse, la terre, la forêt, la bête mâle. Les dentelles de son col s'ouvraient sur un poitrail brun, celles des manchettes retombaient sur des mains déliées, mais puissantes et calleuses comme en ont les jardiniers. Qu'avait-il donc ?

Il avait, certes, on ne sait quoi d'inouï, d'ambigu : le contraste, sans doute, du prince et du bûcheron qui s'alliaient en lui. Mais je crois qu'il avait surtout de n'être ni barbon ni blanc-bec, mais un luron robuste aux narines lascives, et de surgir aux flancs de la maréchale avec la complicité de toutes les circonstances.

Je ne suis pas encore revenue de la stupéfaction que j'éprouvai devant la conduite de Mme d'Estrailles. Traitez-moi d'innocente, si vous voulez : je ne croyais pas que les sens pussent nous dominer si vite et à ce point que l'on ne soit plus maîtresse de son corps... Elle mangea quelques quartiers de pommes barbouillés de miel, et but deux ou trois coups du vin capiteux; mais le compagnon l'assaillait de gentillesses fleuries et l'enveloppait de regards tendrement impérieux qui lui faisaient perdre la tête. Je tentai, par des mines austères et des expressions inquiètes, de la rappeler au sentiment des convenances ; rien n'y fit. Avec cela, le gaillard vous avait de l'esprit à revendre ; l'envie de rire me prenait dans le moment que la sévérité eût été de mise... Enfin tout cela parvint à n'être plus supportable. Je me sentais le feu aux joues, le mal de tête me prit. Comme, après tout, ni le maréchal ni son aide de camp ne m'avaient confié le soin de leurs amours, je demandai à M. de Verluys la permission de dormir la méridienne, et l'on m'installa dans un fauteuil à oreilles avec les attentions d'usage.

Ce que vous aurez peine à croire, ma bonne, c'est que je m'endormis réellement, — ce qui dut bien se voir. Je vous dis que tout conspirait à la victoire du marquis ! Oui, la fatigue l'emporta sur la vigilance (lisez *curiosité*, perfide

que vous êtes !) et je ne m'éveillai qu'après un long temps.

— Louise ! m'écriai-je.

Le soir tombait. J'étais seule. Dans l'instant même, Mme d'Estrailles et M. de Verluys m'apparurent qui s'en venaient à petits pas, sortant d'un bocage. Je courus à leur rencontre.

— Il se fait tard, dis-je. Partons. Notre chaise doit être amplement réparée...

Mme d'Estrailles était assez décoiffée. Elle avait la paupière bleue et la pommette rouge. Des brins de mousse restaient accrochés aux fanfioles de sa robe. Croyez-vous pourtant qu'elle baissât les yeux ? Ce ne serait point la connaître.

— Allons ! dit-elle simplement.

Mais elle fixait sur le marquis un regard chargé de passion, qui me donna de lui la plus haute idée.

J'étais toute interdite. Voyez la sotte figure que je faisais !

M. de Verluys nous reconduisit jusqu'au portail sans qu'un mot fût échangé. Nous prîmes congé de lui sous le blason de fer. Il porta mon poignet à ses lèvres presque malgré moi, couvrit de baisers les deux mains de la maréchale, et, s'appuyant à la grille, contempla notre départ.

On se retourna pour le revoir et lui faire un dernier signe ; puis la forêt se referma sur le vieux mur, et nous marchâmes sans rien dire.

J'attendais des manières d'excuses, une déclaration de confiance, au moins quelque éloge de la discrétion... Rien ! La belle ira loin, je vous le dis. Amoureuse comme une chatte, hautaine comme une lionne, c'est une jolie bête féline que M. de Buffon n'a point soupçonnée, mais dont vous entendrez parler.

Je me hâtais, en dépit de la chaleur qui était devenue suffocante. Mais voilà que la flûte se mit à chanter au fond des bois ; et force me fut de ralentir pour l'écouter, afin de ne pas distancer ma compagne.

Aussi bien, je reconnais que M. de Verluys jouait divinement et que cet adieu mélodique valait qu'on lui prêtât une oreille attentive. Quel langage que la musique! et combien de choses elle peut traduire que la parole ne saurait exprimer! Par le secours des sons, par des rythmes, des fioritures, des arpèges et des trilles, le marquis écrivait à Mme d'Estrailles un billet harmonieux et sensuel. Il lui rappelait les ravissements de l'après-midi, et si vivement, que mon oreille croyait entendre ce que mes yeux n'avaient point vu.

Quand les notes suprêmes eurent percé l'espace d'une effusion triomphale, je m'aperçus que nous étions immobiles, et j'en fus mécontente comme d'un péché. Mme d'Estrailles souriait avec malice.

— Mes gens, murmurai-je, vont être dans une inquiétude folle!...

Je ne me trompais pas. Nous rencontrâmes bientôt La Rive qui était à notre recherche et faisait retentir les airs de ses cris.

La roue était consolidée. On la changerait à Maucroy. Nous montâmes donc, et le cocher toucha.

La nuit vint d'autant plus promptement que d'épais nuages s'étaient amoncelés. Cette roue rafistolée ne permettait pas de courir la poste. Il nous fallut sept heures pour arriver. Sept heures qui me semblèrent doubles; car entre Mme d'Estrailles et votre servante une gêne avait pris naissance, que j'étais peut-être seule à éprouver, et dont je n'aurais pu dire si elle provenait du secret qui nous liait plus que du silence que nous gardions à ce propos. Le fait est qu'à nous entendre babiller de ceci et de cela, nul ne se serait douté de l'intermède scandaleux qui venait de couper notre voyage.

Nous arrivâmes à Maucroy sur la mi-nuit, dans une étouffante obscurité.

Une grande déconvenue m'y attendait: les dragons ama-

ranthes avaient levé le camp depuis la surveille. Quant au maréchal, il était parti devant eux avec sa suite. Et tout ce monde chevauchait à présent sur le pavé du Roi.

Je ne vous entretiens que de ma déconvenue à moi, ne pouvant croire en effet que Mme d'Estrailles fût fâchée de la conjoncture, après un écart aussi récent. Mais allez donc savoir ce qu'elle pense ou non!

Quels que fussent nos sentiments, il fallait coucher là, et coucher seules. L'hôtellier donc nous préparait des chambres, quand on vint nous dire que le comte de Maucroy souhaitait de nous saluer. Nous le reçûmes incontinent. Ce brave comte, que j'avais vu naguère à Versailles, me le rappela fort à point. Il s'était enquis de ces voyageurs qui arrivaient en pleine nuit. Nos noms, rapportés, l'avaient fait accourir. La comtesse et lui n'entendaient pas que nous eussions d'autre hôtellerie que leur hôtel. Il nous priait de l'accompagner, ce que nous fîmes sans façons.

C'était un mardi. Le vendredi, nous étions encore là. Notre voiture n'en était point la cause ; mais l'orage que vous avez vu se préparer avait crevé sitôt notre installation, et dès lors il n'avait cessé de pleuvoir en déluge.

Je vous certifie pourtant que je brûlais de repartir, non seulement pour terminer une équipée aussi décevante, mais encore afin de tirer au clair l'énigme mystérieuse que je vais poser pour vous telle qu'elle se posa pour nous.

A notre arrivée chez les Maucroy, je m'étais demandé s'il ne serait pas prudent de les mettre au fait de notre rencontre avec M. de Verluys. Celui-ci ne résidait pas si loin que nos hôtes ne dussent le connaître, et si quelque jour le marquis venait à leur parler de nous, que penseraient-ils de notre silence à son sujet ?

Mme d'Estrailles ne soufflait mot de la péripétie. Cependant il fallait la mentionner sans retard, ou du tout. Je balançai quelques heures, puis me décidant, je glissai dans la conversation, comme un fait sans conséquence, que nous avions pris du repos sous le toit d'un gentilhomme soli-

taire, à six lieues de Maucroy, le marquis de Verluys.

— Un fameux bonhomme! fit le comte. Voilà des années qu'il mène à la Verluysière cette existence de philosophe et de rustre où vous l'avez surpris. Misanthrope entiché de Nature, c'est Alceste et c'est Jean-Jacques, bref, c'est un extravagant. Ce pauvre Verluys! Et comment va-t-il? Mon père l'a traité parfois. Ils étaient de même âge. Eh! Eh! s'il n'a pas quatre-vingt-dix ans, c'est qu'il en a nonante! Un géant! Mais quelle affreuse figure, n'est-ce pas, toute gâtée par la petite vérole...

A ces mots le trouble s'empara de mon âme. Au portrait qu'on venait de faire du marquis, j'avais entrevu toutes les ombres de l'aventure. Certes, c'était bien à la Verluysière que nous avions fait relâche (l'écu semé de vers luisants et mille autres témoins l'attestaient), mais l'homme qui nous y avait accueillies n'était pas M. de Verluys!

Je ne pus m'empêcher de regarder Mme d'Estrailles. Elle avait entendu les propos du comte. Son visage restait impénétrable.

Ayant repris le souffle qui m'avait manqué, je poursuivis :

— Nous avions cru que M. de Verluys n'était seul que par hasard... Quoi! pas un valet à l'office? pas un *jardinier* dans l'orangerie?

— Personne. Ses dix doigts, voilà tout le train de son domestique.

— Et jamais M. de Verluys ne sort de sa Verluysière?...

— Jamais, répondit M. de Maucroy.

L'entretien partit sur un autre sujet, sans que Mme d'Estrailles se fût donné la peine d'y contribuer. Mais, le soir même, j'allai la trouver dans sa chambre.

— Louise! lui dis-je. Ce n'était pas M. de Verluys!

— Là! Là! fit-elle. Voilà bien de l'agitation. Ce n'était pas M. de Verluys. Et puis?

Elle me démontait encore un coup.

— Bien, bien, balbutiai-je.

Mais il me semblait que derrière ce masque d'indiffé-

rence, l'altière duchesse et maréchale d'Estrailles devait cacher le dépit d'avoir été bernée et la honte d'avoir dérogé. Je la pris de biais :

— Il ne s'agit pas de vous, lui dis-je, non plus que de celui qui a joué le personnage du marquis...

— Joué ? se récria-t-elle. Joué sans se parer d'un faux nom !

— Soit !... Il s'agit du marquis lui-même. Où était-il ?

— Nous sommes d'accord. Une visite à la Verluysière s'impose. Il y a là dedans moins de louche que vous ne pensez, mais il y en a suffisamment pour que je tienne, comme vous, à le dissiper. Au retour, nous passerons par la Verluysière.

Ainsi fut décidé. Mais la pluie tombait sans trêve; partir eût été fou; nous attendîmes donc.

Au surplus, nous n'aurions pu désirer de meilleur abri que la maison des Maucroy. C'est un véritable palais en miniature, et ceux qui l'habitent l'ont rempli de belles choses. La fureur des *collections* s'est fait sentir jusqu'ici. Le comte possède un cabinet de camées qui mérite la célébrité; certains, des plus anciens, ont été déterrés aux environs; et l'un d'eux, ayant plu à Mme d'Estrailles, lui fut donné à son corps défendant. C'est la figure d'un jeune satyre rieur; la corne petite et l'oreille pointue, il semble taillé sur le vif, et sa mine est si naturelle que vous jureriez l'avoir rencontré sur terre.

Pour la comtesse, elle amasse toutes sortes de babioles qu'elle étale avec autant de plaisir qu'on en prend à les admirer. Elle raffole de bijoux brimborions, de parures colifichets, et, naturellement, ses dernières acquisitions sont les préférées. C'est ainsi qu'elle faisait grand cas d'un collier à grains d'or qui n'était son bien que depuis la semaine et qui, vous l'allez voir, se mêla tout à coup de nos affaires.

Elle nous dit un soir, en le faisant luire aux chandelles:

— C'est un étrange colporteur qui me l'a vendu. Il venait de Flandres et regagnait son pays en trafiquant de

pacotille. Un Maure plus beau qu'une statue. Ce collier lui appartenait en propre. Nous sommes infestés de ces marauds,dont on pend quelques-uns par-ci par-là et qu'on devrait brancher tous autant qu'ils sont. Avec leurs grands airs, il n'est pas de mauvais coups dont ils ne soient capables. Vous diriez des dieux quand ils passent, et ce ne sont que des chenapans...

Mme de Maucroy s'interrompit pour me demander si j'étais souffrante, vu la pâleur qui venait de se répandre sur mon visage. Je lui dis que c'était l'ouvrage d'une vapeur passagère, dont elle ne devait pas s'inquiéter. Mais jugez de mon émotion ! Quel froid mortel m'envahissait ! Et quelle amazone que cette d'Estrailles qui n'avait pas sourcillé !... Ah ! depuis son déportement, je n'étais pas en paix avec ma conscience ; elle me reprochait d'avoir favorisé cet égarement par ma complaisance, mon inaction lâche, mon silence complice, et saisissait le plus faible prétexte pour me rappeler ces fautes et l'occasion qui les avait permises... « Plus beau qu'une statue... Un Maure... Vous diriez des dieux... Ah ! le voilà, me disais-je, le voilà le portrait de l'inconnu, du « chenapan » ! Qu'a-t-il fait du marquis, ce « maraud » d'Africain ? »

On s'empressait autour de moi. La maréchale me fit respirer un flacon de sels qui me ravigota moins promptement que l'intrépidité de son regard. Je revins à la vie, — si c'est vivre que de perpétuellement mourir d'inquiétude.

La pluie ne tombant plus, nous fîmes nos adieux.

Les chemins défoncés n'étaient plus qu'ornières et ruisseaux. Je crus que nous n'arriverions jamais à la Verluysière, et dans la chaise je ne tenais pas en place, tandis que Mme d'Estrailles était aussi calme et reposée qu'un sphynx de l'Egypte. Le sort du véritable M.de Verluys ne semblait pas l'intéresser plus que l'être réel du prétendu marquis. La froidure du temps, la tristesse du ciel avaient achevé de l'assagir. Mirza, couchée dans son giron, dormait en paix.

Sa maîtresse parlait de tout, hormis de ce qui m'eût passionnée; c'est à peine si je l'écoutais, dans ma hâte de parvenir à la Verluysière.

Nous laissâmes la voiture sur le grand chemin, à l'entrée de l'avenue d'herbe, et, sans autre escorte que la chienne, nous avançâmes en foulant le gazon mouillé.

La forêt n'était plus reconnaissable; ternie et dévastée, elle avait perdu son mystère avec sa pompe.

Une pluie fine se mit à poudroyer comme nous arrivions au château. (J'avais un grand pistolet passé dans ma ceinture, et j'en tenais la crosse.)

La porte et la fenêtre étaient encore ouvertes. Dans la salle de notre goûter, les averses et les bourrasques avaient fait leurs sévices, et l'on y voyait les marques de nombreux visiteurs emplumés ou fourrés, dont l'un (c'était un chat sauvage) se laissa surprendre par nous. La bête, qui était à dévorer les restes d'un corbeau, s'affola quand elle nous vit, renversa dans ses bonds plusieurs objets, et s'enfuit de chambre en chambre, poursuivie par Mirza.

La robe à ramages habillait le dossier d'un fauteuil. La perruque bouclée coiffait un vase d'albâtre. Sur la table : trois verres, une carafe à demi pleine d'eau, un flacon vide, des fruits blets, des pelures de pommes et de poires, plusieurs gâteaux de miel privés de leur contenu. Tout, à peu près, en l'état où nous l'avions laissé.

La flûte, pourtant, avait disparu.

Les suppositions se précisaient. Elles se muèrent en certitudes quand nous fûmes fixées sur le sort du marquis de Verluys.

Nous le trouvâmes dans sa chambre, sur son lit, et des plus mort. Je ne vous le décrirai pas. Qu'il vous suffise de savoir que nous le reconnûmes suffisamment pour être sûres que c'était lui, encore que le trépas et les corbeaux se fussent bien acquittés de leur tâche. Oui, c'était bien là le géant marqué de petite vérole auquel M. de Maucroy avait fait allusion.

J'avais saisi le bras de Mme d'Estrailles.

— On l'a tué ! lui dis-je.

— Pourquoi prenez-vous toute chose au tragique ? me répliqua-t-elle d'un ton excédé. Pourquoi voulez-vous qu'on ait occis ce monsieur-là ? Pour le voler, n'est-il pas vrai ? Eh bien, mais, regardez : pas un meuble rompu..., voici des joyaux dans une cassette, de l'or dans cette bourse... Découvrez-vous quelque vestige de lutte ? Du désordre ? Une blessure ? Du sang ?... M. de Verluys s'était mis au lit avant que de mourir : voyez son bonnet d'aplomb sur sa tête, voyez ses souliers bien rangés sous ce tabouret... Il ne manque ici que la robe de chambre et la perruque... Voyez encore : l'éteignoir couvre la cire, le livre d'heures est au chevet. Il est mort en dormant, cet heureux mortel !

— En vérité, fis-je. Mais alors, quelqu'un s'est introduit après sa mort...

— Sans doute.

— Un passant, un étranger...

— Que sais-je !

Nous étions revenues dans la salle que vous savez.

— L'homme qui nous a reçues ici, repris-je, il riait devant le trumeau. Il riait de se voir affublé de la robe et de la perruque... Et nous l'avons surpris sous ce déguisement. Et il a profité de l'aubaine... Louise... Louise, ce ne peut être qu'un de ces sacripants dont Mme de Maucroy...

— Non ! lança Mme d'Estrailles avec emportement. N'insistez pas, ma chère, s'il vous plaît. Je sais, parbleu, à qui j'ai affaire dans le monde. Celui auquel j'ai... qui m'a... enfin qui nous a reçues, celui-là est né, je vous le dis. N'en parlons plus.

— Loin de moi la pensée de vous peiner, repartis-je, mais...

— Mais quoi encore ?

J'étais outrée de ses contradictions. La réalité était si limpide, à mon sens, que la nier, pour quelque motif que ce fût, m'enrageait.

— Nous n'avons vu ni ses cheveux ni ses oreilles, dis-je méchamment. La perruque les dissimulait. Qui vous prouve qu'il n'a pas les cheveux crépus et les oreilles percées d'anneaux barbares ?... Nous n'avons pas vu ses pieds, grâce à la robe traînante. Il avait gardé ses babouches ! Souvenez-vous de l'empressement qu'il mit à châtier Mirza, lorsqu'elle l'assaillait aux jambes...

Mme d'Estrailles leva les yeux de dessus le livre des *Métamorphoses* que le vent avait feuilleté et qu'elle parcourait après lui. Elle fit un éclat de rire. Je me mordis les lèvres... Evidemment, elle savait mieux que moi ce qu'il y avait sous la perruque et sous la robe. Mon front s'empourpra.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je vivement.

— Avertir les gens de Rouvres que le marquis de Verluys est trépassé, et que nous l'avons trouvé tel en lui rendant visite. Dire qu'il a succombé entre nos deux passages à la Verluysière.

C'était le plus simple, en effet.

Mais Mme d'Estrailles, tout en parlant, s'attachait à déchiffrer les traces boueuses qui souillaient les dalles et le tapis. Il y en avait des quantités, de petites pattes de poil et de griffes, de serres nerveuses, de légers sabots fourchus. Aucune empreinte humaine, que les nôtres qui étaient toutes fraîches. Cela semblait indiquer que l'inconnu n'était pas resté à la Verluysière bien longtemps après notre départ.

— Un grand cerf est venu, dis-je sans y penser.

— Un cerf ? Point du tout. Et puis, regardez. Si vous étiez moins ignorante de vénerie, vous connaîtriez que ces grandes traces courtes, que vous prenez pour celles d'un dix cors, ont quelque chose d'extraordinaire...

— Quoi donc ? demandai-je, assez intriguée par la figure qu'elle faisait.

— Ces pieds, déclara-t-elle, sont d'un bouc, et ne sont que pieds de derrière. On perdrait sa peine à chercher les deux autres.

Elle me regardait, les yeux dans mes yeux, et jouissait de ma stupeur. Je voyais bien où elle voulait en venir, et, comme on dit, j'apercevais le bout de l'oreille... qui était pointu.

— Louise ! m'exclamai-je. Vous avez la berlue !

Mais sans plus insister, Mme d'Estrailles me dit :

— Emportons-nous ce livre, en souvenir de l'aventure ? Nous ne ferons pas grand tort aux héritiers du marquis...

Elle parlait des *Métamorphoses*. Et pour qu'aucun doute ne subsistât dans mon esprit, touchant ce qu'elle voulait me faire entendre, elle me montrait la page où la nymphe Syrinx, encore femme et déjà roseau, échappe par cet artifice à la poursuite du dieu Pan...

Si je vous disais que la flûte se fit entendre alors au fin fond des bois, vous ne me croiriez point. Et vraiment je n'ose vous le dire, car l'aquilon, s'étant levé, faisait un si grand murmure qu'on y démêlait tous les bruits possibles ; et voilà une flûte qui chanta pour lors avec trop d'à-propos pour avoir chanté hors de moi-même.

MAURICE RENARD.

Mai 1919.

POÈMES

—

UNE RUE OU FINIT PARIS

Des ouvriers, leur rue
Et le pont de chemin de fer;
Des voix bourrues,
Des pas de fer,
Six heures, samedi:
C'est dimanche jusqu'à mardi.

Leur rue immense
Où cette loque
Du terrain vague traîne...
Bruits de breloques,
La fille reine arrive et danse.
L'ombre prospère
Semble manger le reverbère ;
Dix heures, samedi :
C'est dimanche jusqu'à mardi.

Leur rue et le terrain,
L'accordéon s'est tu.
Couteaux, rancunes,
Le clair de lune,
Puis un silence sans vertu;
Avec la même, tour à tour,
Trois font l'amour.
Onze heures : samedi :
C'est dimanche jusqu'à mardi.

Leur rue et le passage
Où, sombre et saoul,
Rentre l'époux ;
La chambre et les petits
Et l'homme au lit
Qui, triomphant,
Fait à sa femme un autre enfant.
Minuit, samedi :
C'est dimanche jusqu'à mardi.

—

PARMI LE BEAU SOLEIL...

Parmi le beau soleil parrain de tous les hommes
Dans la forêt on entend l'eau,
Puis des échos,
Tout le bruit que nous sommes.

Parmi le beau soleil où votre corps est né,
Dans la forêt
Devant la pleureuse inclinée
Du peuplier penché toute la matinée
On entend l'eau
De la rivière
Où le silence, après l'écho,
Jette sa pierre
Dernière.

—

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

Ah ! ce soir j'ai pleuré doucement sur ma vie.
Le ciel était bien doux ; sans autre envie,
Tout doucement, ce soir, j'ai pleuré sur ma vie.

Le ciel était bien doux et le vent affairé.
Bien doux, presque effacé,
Mon grand-père a passé.

Un homme d'autrefois qui a bâti mon père
Et puis si tendrement mon cœur et mes amies.
Pardonnez à l'enfant qui ce soir désespère,
O mon grand-père !

—

HAMEAU EN FRANCE

Un demi-soir. Tout l'horizon...
Un long chemin, quelques ormeaux ;.
Et, comme une grande maison,
Le Hameau.

Un demi-soir où chacun passe
Dans la grande salle, la Place :
Heurts et bonheurs qui se murmurent
— Chaises et devantures —
Regards qui brillent,
Robes, aiguilles ;
Toutes les filles ;
Rides pareilles ;
Toutes leurs vieilles.
Montrés du doigt,
Celui qui boit
Et cette Sainte,
Une fille qu'un gars robuste a mise enceinte.

Demi-soir et hameau,
Un pas à pas, un mot à mot,
Une présence, une hauteur,
Chacun se tait dans la Maison ;
Il a raison,
L'Instituteur.

Hameau en ruines, cimetière,
Le vieil abbé,
Un silence courbé :
Prière.

MARCEL DUMINY.

COMMENT NOUS AVONS ÉTÉ RENSEIGNÉS SUR LA RUSSIE

—

Dès le commencement de la guerre nous avions mis en la Russie toute notre confiance. Quelques postulats sur ce pays, affirmés péremptoirement, suffisaient à entretenir nos espoirs. Depuis les débuts de la sacro-sainte alliance franco-russe nous les avions admis, sans les soumettre au cours des dernières années, même après les désastres de Mandchourie, à une critique serrée. Ils étaient entretenus avec soin par nos diplomates, attachés à une cour brillante, — par des voyageurs éblouis devant le décor de palais, d'églises resplendissantes que leur offraient Pétrograd et Moscou, — par des journalistes empaumant les retentissantes interwiews d'hommes en place, — par des slavisants aussi, amoureux de l'art, de la littérature, de l'hiver ou du printemps russes, qui, hors des universités ou des milieux littéraires, n'allaient ni à la terre ni au peuple. La floraison magnifique d'œuvres d'art, épanouie parmi une élite raffinée d'aristocrates de la pensée ou de naissance, cachait à tous les yeux la réalité de misère qui écrasait les masses paysannes, les mouvements profonds qui travaillaient les bas-fonds de la société russe. Nous apercevions seulement la Russie du haut des palais de Pétrograd, ou derrière les portières des express internationaux. Et nos regards, amusés par la beauté ou l'étrangeté du spectacle, effleuraient à peine l'épiderme de la Russie.

La Russie est colossale ; ses ressources en hommes sont inépuisables ; l'âme fraternelle du moujik s'exalte à la pensée de la France aimée ; le Cosaque est rapide. C'est là-dessus qu'en 1914 nos imaginations étayaient l'espoir d'une

prompte victoire, menée au galop de charge jusqu'à Berlin.

Quelques esprits chagrins laissaient cependant percer des inquiétudes : l'influence allemande était puissante à la cour ; les révolutionnaires russes comptaient de nombreux partisans dans les grands centres ouvriers ; l'incurie des dirigeants de tous ordres était grande ; les paysans, abrutis d'alcool et d'ignorance, ne comprenaient peut-être pas toute la portée de la guerre.

Mais ces objections timides étaient victorieusement démolies par des réponses souveraines et sans réplique. Le tsar était inaccessible aux menées allemandes et aucun nuage ne passait sur son âme fidèle. Les révolutionnaires formaient seulement une poignée de miséreux, chassés bien loin des frontières de l'empire. Les nécessités urgentes de la guerre et l'amour de la patrie menacée réveillaient toutes les énergies. Les moujiks enfin, pressurés dans les campagnes par les régisseurs allemands, étaient soulevés par une colère élémentaire contre l'ennemi. La guerre ordonnée par le tsar, leur « petit père », chef de leur église, éveillait en eux leur amour profond de la terre russe, excitait leurs sentiments religieux, et prenait le caractère d'une croisade, comme au temps de Koutousof en 1812, lorsque « l'armée sans pardon » brûla Moscou.

Ces thèmes divers, copieusement développés par notre presse, suffisaient à nourrir notre confiance et à entretenir notre quiétude. Dès lors, quel besoin avions-nous de suivre pas à pas les différentes manifestations de l'opinion russe, de nous mêler à tous les milieux, d'y mesurer le retentissement moral produit par chacun des événements journaliers de la guerre ? La Russie était tout entière levée derrière le tsar, ses ministres et ses généraux. Dès lors il nous suffisait d'entretenir à Pétrograd un ambassadeur pour assurer la liaison entre le quai d'Orsay et le Pont-aux-Chantres — et au grand quartier général russe quelques officiers chargés d'établir l'unité des opérations militaires d'accord avec le grand quartier français.

Aussi pour nous renseigner sur la Russie nous n'avions à Pétrograd qu'un ambassadeur, doublé de sa suite ordinaire de secrétaires, qui, du premier au dernier, s'accordaient dans une ignorance à peu près complète de la langue russe. Science inutile, d'ailleurs : le français n'était-il pas la langue de la cour et des belles dames auxquelles la République française apportait ses hommages empressés ? Un attaché naval et un attaché militaire allaient journellement cueillir la pensée des ministères de la Guerre et de la Marine. Auprès du grand quartier russe un général représentait notre commandement dont il transmettait au grand-duc Nicolas la doctrine et les plans. Il était doublé de quelques comparses, anciens nourrissons de l'Ecole de guerre, et de M. Léger, père de toutes les connaissances russes des militaires. Ceux-ci allaient bien visiter les différents états-majors d'armée ou de division : mais le soldat, forcément, restait hors de leurs connaissances et de leurs préoccupations, toutes tactiques ou stratégiques.

Nous avions ainsi deux sources de renseignements, qui ne s'accordaient pas toujours, et ne se confondaient jamais. Elles aboutissaient à deux organismes, parfois hostiles, le plus souvent séparés : le Quai d'Orsay et Chantilly. Elles ne pouvaient nous faire connaître que la pensée politique du gouvernement russe, ou la pensée militaire du grand-duc Nicolas et de son état-major. La vie russe dans ses multiples manifestations intellectuelles, morales, sentimentales n'était même pas entrevue. Les quelques journalistes français qui se trouvaient en Russie, tenus loin du front, ne nous envoyaient que des réflexions stratégiques inspirées par le ministère de la Guerre, récits de combats, brossés parfois dans le calme du cabinet, des papiers sur la situation politique et économique à la confection desquels présidait souvent une inspiration officielle, quelquefois même, je me suis laissé dire sans y croire, un chèque sur la Banque d'Etat. Autant dire que nous n'étions nullement renseignés sur les réalités russes. La Russie n'était pour nous

qu'une cour, un Conseil des ministres et un état-major.

Les défaites de Pologne et la grande retraite de 1915 nous dessillèrent les yeux sur la force véritable de notre alliée. Notre confiance fut ébranlée. On sentit le besoin d'une action plus immédiate sur l'industrie russe, afin d'activer la fabrication des armes et des munitions. C'est alors qu'on envoya en Russie le colonel Piot, technicien de valeur, avec de nombreux ingénieurs. Ceux-ci, sous la vigoureuse impulsion de leur chef, purent obtenir rapidement des usines confiées à leur direction un rendement plus important.

Mais l'armée russe n'avait pas été seulement atteinte dans ses services de ravitaillement et d'approvisionnement. Son moral avait été très affecté par tant de désastres inattendus. Le pays tout entier traversait une crise de découragement dont les conséquences pouvaient être menaçantes. Il fallut bien songer à ranimer la confiance du soldat et à souder toutes les lézardes qui fissuraient soudain le colosse russe.

La « Maison de la Presse », fondée justement pour créer, développer et soutenir chez nos alliés et chez les neutres les sentiments favorables à notre cause, fit appel alors à l'Institut français de Pétrograd, cette école destinée dans la pensée des fondateurs à fournir des slavisants à nos Universités, comme l'école d'Athènes fournissait des hellénistes, mais, dans la réalité, pauvre fille sans dot, misérablement rentée, méconnue par la Sorbonne, regardée sans bienveillance par l'école des Langues orientales. La guerre avait vidé cet Institut des trois agrégés, ses pensionnaires : Ferize, tué en Champagne, Caminade, tué en Lorraine, et moi-même perdu en Albanie, dans les rangs de l'armée serbe agonisante pendant la retraite de 1915. Le directeur, M. Patouillet, un de mes maîtres aimés, un de ceux qui savent le mieux les secrets de la langue russe, restait seul pour suffire à la tâche déjà lourde de resserrer les liens, créés par lui, entre les Universités russe et française. On

lui demanda par surcroît de répandre dans tous les milieux les livres et brochures de propagande édités par la « Maison de la Presse », de faire connaître le plus largement possible et le sens de la guerre et l'effort français, d'écrire dans la presse sur tous sujets capables de réconforter les âmes chancelantes de nos alliés. M. Patouillet, admirablement secondé par sa femme, elle-même slavisante distinguée, mit tout son dévouement à s'acquitter de ce devoir. En mai 1916, je fus envoyé pour le remplacer pendant la durée du congé que lui imposait sa santé ébranlée par un labeur si assidu. C'est de cette époque surtout que date mon expérience personnelle de nos méthodes et de nos moyens d'action en Russie.

J'arrivai presque en même temps qu'une nouvelle mission militaire, commandée par l'aimable colonel Lavergne ; elle comptait parmi ses membres quelques russisants, dont un de marque, le lieutenant Pascal, des spécialistes de diverses armes, et quelques autres officiers qui auraient été tout aussi bien à leur place en Italie, en Espagne ou en Bolivie. Certains de ces missionnaires en baudriers étaient parfaitement inutiles : leur ignorance de la langue, du milieu, du pays pouvait être dangereuse. Les Français, même sans être revêtus d'un uniforme ou de l'autorité d'un grade, ont déjà trop, hors de leur pays, une fâcheuse tendance à mépriser l'étranger, à le juger sur des apparences, ou à le décréter avec autorité tel ou tel d'après une opinion traditionnelle plus ou moins sujette à caution. Il aurait mieux valu faire dans l'armée française le recensement de tous ceux qui avaient vécu en Russie, petits ou grands, et les envoyer dans les régiments russes tout près du soldat. Ils auraient été plus utiles que chiffreurs, déchiffreurs, faiseurs de statistiques, pour lesquels la Russie consistait uniquement dans leur bureau de la rue Gogol, et qui étudiaient le pays en compagnie de joyeux officiers ou dignitaires russes dans les restaurants Donon, Contant ou Astoria. Quels services pouvaient-ils rendre à côté d'un Legras, le

maître de tant de slavisants, qui, dans un régiment du front de Volhynie, vivait la dure vie des simples soldats? Il était facile cependant de trouver dans nos rangs bien des Legras, plus modestes certes, mais aussi dévoués. Mais les missionnaires sont rarement choisis parmi les humbles, à qui manque un haut patronage militaire ou politique.

Donc, en juin 1916, notre action en Russie était confiée aux organisations suivantes : — la mission militaire du colonel Lavergne siégeant à Pétrograd, rue Gogol, tandis que le général de la Guiche représentait le grand quartier français auprès du tsar à Mohilef sur le Dnieper ; — l'Institut français représenté uniquement par moi et chargé de la « propagande », cependant que le capitaine de Chevilly avait spécialement pour tâche de répandre des films du front français dans l'armée et dans les principales villes; — la Chambre de commerce russo-française, pauvre institution alors, sans aucune importance ; — la Colonie française, représentée par son Président, M. Darcy, un des hommes qui travaillèrent le mieux pour la France en Russie et qui mourut victime de son devoir dans les prisons bolchevistes à Moscou.

Une conférence d'abord hebdomadaire, puis journalière nous réunissait, rue Gogol, le colonel Lavergne, ou un de ses collaborateurs, le capitaine de Chevilly, M. Darcy et moi. L'ambassade était représentée, quelquefois, par le premier secrétaire. Nous mettions en commun tout ce que nous avions appris par les journaux, par nos relations personnelles, toutes les nouvelles venues du front, de la province, de Sibérie. Nous essayions de suivre toutes les palpitations de la vie russe, de découvrir tous les symptômes d'épuisement, toutes les manifestations hostiles à notre cause, le lent travail des organisations révolutionnaires, des partis d'opposition, des germanophiles. Mais, malgré notre effort, nous restions à la surface de la société russe, nous ne pénétrions pas les masses. Les journaux seuls, les coulisses des ministères, les impressions plus ou moins vagues de

nos consuls, de nos officiers dans les états-majors, étaient nos seuls moyens d'information. Nous ne connaissions que les sentiments de l'élite d'une minoritée séparée du peuple souffrant par un abîme à peine soupçonné par nous.

Après discussion et délibération nous arrêtions en commun un programme d'action : directives à envoyer aux Français, disséminés dans la Russie entière, sujets de conférences, projets d'articles. C'est moi qui étais chargé d'écrire ces articles. La conférence finie, je rentrais au deuxième étage de la rue Gorokhovaïa, dans l'humble et chère demeure de l'Institut, confiée à la garde d'Ivan, le domestique fidèle et disert, ami des uniformes et des casquettes galonnées, plein d'affectueuses prévenances pour ma santé ébranlée. Son souvenir doit rester vivant dans la tradition de l'Institut, comme celui de Kharalambos, le palikare, autrefois préposé aux destinées domestiques de l'Ecole d'Athènes. Il nous apportait un peu de la Russie paysanne, à peine entrevue au travers de nos livres. Il m'a beaucoup appris sur son pays de Tver. Ses conversations valaient plus pour moi que celles de bien des philologues, pour qui la Russie se borne à être une grammaire, un dictionnaire et un recueil de morceaux choisis.

Il me renseignait chaque jour à mon arrivée sur ce qu'on disait chez les humbles de la rue, dans les traktirs où il fréquentait. Puis, avec une ardeur joyeuse, je me mettais à la besogne, et si je n'avais aucun talent à dévouer à celle-ci, j'y mettais du moins tout mon savoir et tout mon cœur. Une traductrice revêtait mes papiers de la forme russe la meilleure. Puis nous leur donnions la volée à travers la Russie, jusqu'à Vladivostok et à Tiflis, où nous avions place dans des journaux amis. M. Patouillet, grâce à ses nombreuses relations, avait pu s'assurer l'hospitalité de plus de quarante quotidiens de Pétrograd, de Moscou ou de province, et mon effort tendait à leur ajouter les petits journaux populaires, ceux qu'on lisait pour un ou deux kopeks dans les usines, les casernes ou les isbas. Trente

ou quarante articles par mois répandaient ainsi la parole française en Russie. Il était difficile de faire mieux, je crois, car nos ressources financières étaient extrêmement modestes. Outre les gages d'Ivan et de la traductrice, je disposais d'une quarantaine de roubles pour les frais imprévus, et d'un traitement de 4.000 francs pour six mois ! Je ne pouvais m'offrir qu'un seul dîner par jour au restaurant, afin de rester en état de faire face aux obligations et aux invitations que m'imposait ma charge. Ce n'est pas sans une ironique tristesse que je songe à ces longues traites faites à pied, dans la neige, à travers Pétrograd, pour économiser une course en traîneau, à l'arrogance de la domesticité des hommes en place, que je visitais, envers mon modeste personnage qui n'avait même pas le dernier des izvostchiks pour l'attendre. Dans la Russie d'alors, quoi qu'on en ait dit, bien des portes restaient fermées devant une pauvreté, même officielle, même hautaine. Partout et toujours l'Université a eu le triste privilège d'être contrainte à l'impécuniosité : en Russie, c'était plus qu'une maladresse, une absurdité. Personnellement je ne m'en plains pas : si j'ai chevillée au cœur la passion des études slaves, je la dois aux duretés de mon initiation.

Tels étaient donc, esquissés à grands traits, les rôles respectifs des diverses organisations françaises défendant nos intérêts en juin 1916. L'ambassade donnait le ton à ce concert. Mais celui-ci n'allait pas sans discordances. Les diplomates se défiaient des militaires et réciproquement. L'urbanité des sourires échangés cachait parfois bien des hostilités. Les militaires, d'autre part, s'attribuant de droit l'omnipotence et l'omniscience, voyaient d'assez mauvais œil souvent les parents pauvres dont j'étais. Les directives données par l'ambassade pouvaient se résumer en une seule formule : Pas de gaffes. Le conseil, certes, était salutaire et toujours de saison. L'orgueil russe, celui de « l'intelliguentsia » aussi bien que celui des dirigeants, est extrêmement chatouilleux. On avait eu l'occasion de s'en apercevoir à

maintes reprises. M. Paléologue, dont l'accueil bienveillant fut si souvent pour moi à cette époque un réconfort, contait de la façon la plus spirituelle du monde l'histoire de ce conférencier qui, devant une belle salle de généraux russes, commençait un panégyrique de la victoire de la Marne par l'exorde suivant : « Un brouillard couvrait la plaine, un soleil rouge monta sur l'horizon, le soleil d'Austerlitz, Messieurs ! » Ce rappel d'Austerlitz était certes bien de saison !

Cependant le conseil de l'ambassade mettait des lisières singulièrement étroites à notre connaissance des divers milieux russes. Il se traduisait ainsi : le tsar et son entourage comptent seuls. Evitez donc tout ce qui pourrait éveiller leurs plus légères humeurs. Avant tout ne parlez pas de la Pologne. Surveillez de près tous les officiers qui se rendent en Roumanie et portent des toasts imprudents à la restauration de la Pologne, discourent à tort et à travers sur la liberté des peuples, sur l'affranchissement des nationalités. Evitez dans vos articles tout ce qui paraîtrait une allusion même détournée à la politique intérieure, tout appel à l'union ou à la concorde qui pourrait être interprété comme un conseil au sujet des Ligues des villes et des zemstvos, etc... Méfiez-vous surtout dans vos relations. Evitez les hommes d'opposition. Ces contacts seraient dangereux pour vous. Tout ceci était sage certes en partie, étant données les conditions du moment, mais jamais je n'ai senti avec plus d'acuité combien nous étions seulement les alliés du régime et non de la Russie, et combien l'étude, je ne dis pas du peuple, mais même des classes cultivées, nous était indifférente.

J'eus la même impression de ce divorce entre la nation russe et nous, en décembre 1916, pendant une mission en Ukraine.

M. Patouillet venait de regagner Pétrograd, amenant avec lui à la rescousse deux russisants, mes bons camarades Viguié, agrégé de philosophie, et Fichelle, agrégé d'his-

toire. Il s'agissait pour nous de développer notre effort et de resserrer les liens qui nous unissaient avec les colonies de province.

Les changements profonds, produits dans l'âme même du pays, nous échappaient dans le milieu de Pétrograd muré par une censure très vigilante dans les seules nouvelles officielles. Ces changements sautaient cependant aux yeux d'un observateur attentif, qui voulait se mêler aux petites gens. A Moscou et à Kief je laissai de côté délibérément nos officiers, les grands dignitaires pour lesquels j'avais des lettres de recommandation. Je fréquentai des soldats, des ouvriers. Je me fis des amis parmi les débardeurs du bas quartier de Kief, au bord du Dnieper. Je causai longuement avec les professeurs de l'Université et de nombreux étudiants de tous âges. On sentait chez tous le dégoût de la guerre dont l'incompréhension grandissait. Je demandai à un sous-officier d'un régiment en marche vers Loutsk, pendant les succès de Broussilof, contre qui il allait se battre : « Contre les petites Françaises ! » me répondit-il (*Protif Frantsoujénok*). La haine croissait contre l'impératrice, contre la cour, contre les généraux qui menaient le pauvre peuple à la boucherie, sans permettre aux Ligues des villes et des zemstvos de s'unir pour assurer l'approvisionnement régulier du front et de l'arrière. Les difficultés de la vie détournaient l'attention de chacun sur la situation intérieure. L'opinion unanime était qu'il fallait changer tout cela, que le régime était mauvais. Je n'ai nullement entendu parler de séparatisme : l'idée d'une Ukraine indépendante n'avait aucun cours alors. Mais, par contre, j'ai souvent entendu exprimer l'idée qu'une révolution était nécessaire. Un vague désespoir, prélude des grands troubles sociaux, s'emparait peu à peu des consciences. Il naissait un désir général de transformation sociale, d'où sortirait un état meilleur, en un mot se formait la mystique révolutionnaire qui précède les révolutions. Dans le milieu de Kief, rempli de Polonais aigris, de

Juifs ruinés par la rupture de tout commerce avec les puissances centrales, de réfugiés, de Galiciens plus ou moins au service de l'ennemi, tous ces mécontentements trouvaient un terrain extrêmement favorable à leur diffusion.

Je revins à Pétrograd tout bouleversé par ces constatations. J'en fis part à ceux qui m'entouraient. J'y gagnai seulement, je crois, la réputation d'être un esprit chagrin, pessimiste et malade, peut-être l'étiquette de révolutionnaire. Il en fallait peu pour être ainsi catalogué. J'avais des relations très étroites avec le directeur de la politique étrangère de la Rietch, ami intime et secrétaire de Milioukof. Or les Cadets, si timorés cependant à côté des socialistes que la Révolution allait porter au pouvoir, ne passaient-ils pas pour dangereux au premier chef? D'abord leurs visées sur Constantinople et la campagne menée par eux autour de cette question paraissaient fort déplacées. Mais surtout leur opposition à la Douma était regardée comme une agitation d'énergumènes outrecuidants. Aussi le nom de Milioukof prononcé à l'ambassade faisait dresser les oreilles et jetait sur les conversations un froid glacial. C'est dire les rapports plutôt distants que celui-ci eut avec nos représentants, lorsqu'en février 1917 il fut porté au pouvoir. Qu'aurait-il pensé s'il avait connu l'histoire suivante?

J'avais obtenu de lui, après son retour de France où il était allé en compagnie d'une délégation de la Douma et du fameux Protopopof, qu'il fît sur notre pays, dans la salle de la Douma municipale, une conférence publique. Il parla de notre effort, de notre union avec une émouvante conviction. Il fut religieusement écouté et formidablement applaudi par une assistance nombreuse d'étudiants et de petites gens. Un secrétaire de l'ambassade était présent. Mais il ne savait pas un mot de russe. Et voici comment il rendit compte à son maître. « Derrière Milioukof était le portrait de l'empereur en uniforme de hussard. Pendant qu'il parlait, je

pensais : « Ce n'est certes pas lui l'ami, c'est l'autre, le hussard ! » Milioukof recevait un fort gracieux merci pour son panégyrique de la France !

Comment s'étonner, dès lors, que, quelques jours avant la révolution de février 1917, un de nos ministres fût revenu de Russie avec l'opinion que tout allait pour le mieux au pays des tsars ? Comment s'étonner que nous n'ayons pas vu les prodromes de cette Révolution, qui fut pour nous un coup inattendu, et nous apparut simplement comme un passage de l'absolutisme à la monarchie constitutionnelle d'abord, puis à une république parlementaire, transformation politique exigée par une Chambre désireuse de poursuivre plus vigoureusement la guerre ? Comme nous ignorions aussi bien le développement de la propagande socialiste, que la Révolution de 1905 et les Soviets qui se formèrent alors, le Soviet de Pétrograd, sorti soudain des milieux ouvriers et populaires dès la chute du tsar, nous parut inexplicable. Nous n'eûmes pas assez d'ironies contre cette contrefaçon de Parlement. Nous n'avons pas compris qu'il était le véritable représentant des masses, apparaissant à la surface de la vie politique russe. Cette entrée en scène du peuple, qui peu à peu allait se laisser pousser jusqu'aux extrêmes par les formules simplistes des prometteurs de bonheur social, échappait à notre compréhension. Ce fut l'origine de nos erreurs. Nous allions désormais vivre à la remorque des événements.

Les journées de février 1917 jetèrent un grand désarroi dans nos services. Organisés pour une Russie impériale et pour un cadre social bien déterminé, ils mirent longtemps à s'adapter aux conditions nouvelles. Il aurait fallu tout de suite envoyer un personnel diplomatique nouveau. Il était de toute nécessité de disperser tous ceux qui savaient le russe dans les régiments, auprès des multiples groupements qui se mettaient à pulluler à travers le pays. Une action vigoureuse de notre part, auprès des partis, des paysans, des ouvriers aurait dû être engagée, d'après un pro-

gramme soigneusement élaboré. Il n'en fut pas ainsi. L'ambassade avait perdu pied sur ce terrain nouveau et mouvant. Et puis la conviction que cette Révolution atteignait seulement la forme politique du pays laissait croire que la Douma et ses ministres, représentant la majorité, comptaient seuls, comme autrefois l'entourage du tsar. Le nouveau gouvernement, en outre, ayant engagé la lutte avec le Soviet, il convenait de ménager sa susceptibilité en ignorant le Soviet et ses leaders. Pour toutes ces raisons aucun plan d'ensemble ne fut établi, notre action s'éparpilla en une série d'actions personnelles, qui ne furent certes pas inutiles, mais qui, manquant d'unité, furent submergées par les événements.

Une époque véritablement héroïque commença pour chacun de nous. Les russisants de la mission militaire allaient dans les régiments parler aux soldats des nécessités de la discipline et des buts de guerre. Nous nous mêlions aux meetings qui foisonnaient dans les rues, sur les places publiques, aux abords des usines. Souvent les nuits passaient pour nous à discuter sur le Niewski ou dans le quartier de Viborg de toutes les doctrines sociales même les plus saugrenues. Il faut avoir vécu cette époque passionnée pour comprendre la violente tempête qui ébranla toutes les consciences russes même les plus obscures, soulevant dans son tourbillon, brassant et mêlant, avec les idées les plus généreuses, les instincts les plus bas, les haines, les formules, les utopies, les révoltes. La Révolution mettait en branle tout ce que la race, le milieu, l'histoire, le rêve avaient déposé dans l'âme russe. Un inconnu formidable se dressait devant nous. C'était folie de croire qu'une République parlementaire aux formes occidentales sortirait seule de ce chaos.

Ceux qui, comme moi, passaient leur vie alors au milieu du peuple, et non dans la simple lecture des journaux, sentaient chaque jour gagner l'idée que la guerre était faite pour l'intérêt de quelques-uns; que les peuples s'égorgeaient inutilement pour l'intérêt d'une minorité, que la

mainmise des prolétaires fraternels sur les terres ou les usines des nobles et des bourgeois ennemis importait plus que de stériles victoires. L'internationalisme doctrinaire, le bolchevisme marxiste naissaient, sous une forme élémentaire et sentimentale, dans les masses russes, lasses de la guerre, de toute servitude, de toute une hérédité de misères. L'esprit raisonneur et évangélique du peuple bâtissait confusément, à sa manière, une doctrine qui s'accorderait bientôt avec les conclusions scientifiques du marxisme et de Lénine. Par des voies différentes, le peuple et les bolcheviks s'acheminaient vers le même carrefour où, à la première rencontre, ils se reconnaîtraient au moins pour quelque temps. C'était ma conviction intime, et lorsque je l'exprimais, je passais encore plus pour un pessimiste obstiné.

Il nous aurait peut-être été possible de refaire aux masses russes une mentalité. Mais, dès le début, il nous aurait fallu et beaucoup de monde et un plan d'ensemble. Or, celui-ci n'existait pas. Le gouvernement français, d'ailleurs, mal renseigné, n'aidait guère à son élaboration. Il semblait que sa doctrine était la suivante : la Russie étant en révolution, tous ceux qui par leur parole, leurs écrits, leur conduite ont manifesté des tendances plus ou moins révolutionnaires ou un esprit d'opposition quelconque doivent y être les bienvenus. On vit alors arriver à Pétrograd une longue théorie de socialistes de tout poil, d'esthètes de la Révolution, d'émigrés russes réfugiés en France, et autres gens, qui se suivaient, se poursuivaient sur la longue route de Newscastle-Haparanda-Pétrograd, restaient parfois en chemin, arrivaient, chacun avec leur catholicon sauveur, la plupart avec une expérience nulle du milieu. L'un avait connu Plekhanof, un autre Kropotkine, un troisième Milioukof. Jamais les Russes ne s'étaient découvert autant d'amis personnels. Et ce fut le chaos, chacun prétendant avoir une mission spéciale et liberté complète d'allures. On vit des personnages cocasses, comme ce jeune éphèbe qui voulait fonder un journal intitulé *le Coup de poing*, avec lequel il

donnerait de vigoureux uppercuts sur la mâchoire de ceux qui désiraient un plébiscite en Alsace-Lorraine. Tout cela était d'une tristesse poignante.

Enfin Albert Thomas arriva. Il trouva tous les services de renseignements épars, sans liaison étroite les uns avec les autres. Il y mit ordre avec décision. M. de Chevilly fut chargé d'organiser un bureau dans lequel on soumettrait la presse russe à un examen approfondi et qui publierait chaque jour un bulletin donnant la traduction de tous les articles intéressants et les nouvelles importantes. La mission militaire prêta ses connaisseurs de la langue russe. L'Institut français donna tout son concours. Une ruche travailleuse s'installa au nº 30 du quai Français, butinant sur la masse des journaux de toutes nuances, élaborant un bulletin de plus en plus complet, dont la collection jusqu'à la fin de 1918 constitua une documentation de premier ordre sur les événements de Russie. Je fus chargé moi-même de l'étude des questions économiques en même temps que de l'organisation d'un bureau de renseignements à la Chambre de commerce, dont Albert Thomas voulait avec juste raison faire un établissement de large envergure, sur le modèle des agences qui assurèrent à l'Allemagne une si belle maîtrise commerciale et financière dans le monde entier. A. Thomas eut aussi l'idée heureuse de concentrer tous ces services dans un immeuble unique, qui aurait été une grande maison française, de toute l'activité de la France en Russie. Faute d'argent cette idée ne put être réalisée. Ce fut grand dommage. Un local unique aurait contribué à maintenir une union, qui, dès le départ de Thomas, commença à s'effriter pour des raisons diverses, querelles personnelles ou divergences d'opinions.

C'est de cette époque que date la création d'un journal français, le *Journal de Pétrograd*. Depuis longtemps il en était question. M. Paléologue s'en était vivement préoccupé. A plusieurs reprises on m'avait prié d'en dresser le plan et le devis. Mais j'avais acquis la conviction, en étudiant cette

affaire, que, pour avoir une influence sérieuse, un quotidien devrait être écrit en russe, afin de servir non pas seulement à la colonie française, mais encore et surtout à la pénétration de nos idées et de notre influence dans les milieux qui nous ignoraient. Il fallait à mon sens lui donner une forme populaire, semblable à celle de la « Gazeta Kapieika » pour que, grâce à un prix modique, il pût se répandre dans le peuple. J'avais à peu près réussi à convaincre nos dirigeants qui avaient demandé à Paris les crédits nécessaires et proposé ma candidature comme directeur. On estimait que pour donner une unité à une rédaction russe il fallait un connaisseur de la langue, du pays et des hommes. Mais tous ces projets n'eurent aucune suite. Il paraissait trop dangereux d'éveiller des suspicions auprès du gouvernement tsariste.

A. Thomas voulut créer ce journal. Mais, pour réunir les fonds, il fallut faire appel à la colonie française. Or nos compatriotes, ingénieurs, commerçants, incapables de lire le russe pour la plupart, ne s'intéressaient qu'à un journal français, destiné tout d'abord à les renseigner. Leur opinion triompha. On acheta alors une misérable feuille qui paraissait en français toutes les semaines et ne servait qu'aux annonces légales. L'imprimerie fut aussi achetée, fort cher, avec son matériel réduit à quelques caractères et une presse à bras. Je n'ai jamais pu comprendre qu'Albert Thomas, au moment où il fallait essayer de créer, comme je le disais plus haut, une mentalité nouvelle, ou tout au moins une discipline dans les masses russes, ait prêté les mains à cette œuvre bâtarde. Je me vois encore, habit bas, aider le rédacteur en chef, mon ami François, du *Matin*, à tourner la presse toute la nuit pour assurer le tirage de ce vain papier dont la matière était empruntée en grande partie aux traductions du bulletin de presse du quai Français. Plus tard on envoya un directeur de Paris, car, suivant nos habitudes, les œuvres françaises à l'étranger sont faites pour caser quelque talentueux ami politique. Ce directeur essaya, sans

grand succès, de donner à la feuille l'allure du *Temps* avec un bulletin quotidien, rapidement mort-né. Il réussit au moins à s'attacher la précieuse collaboration de Naudeau, qui, tout de suite, fit de ce papier un vrai journal. Mais ses beaux articles, lus seulement par les Français, n'eurent aucune influence sur les masses russes, qui, de plus en plus, comptaient seules. Et à mesure que celles-ci accédaient au pouvoir, ou secouaient toutes les formes politiques existantes, ce journal devint un épiphénomène dont le seul résultat fut de faire coffrer Naudeau au Kremlin par Lénine.

Ainsi Albert Thomas, sauf, à mon sens, dans cette affaire du *Journal de Pétrograd*, fit une besogne excellente d'organisation. Mais il partit trop tôt pour consolider son œuvre, l'adapter à la réalité russe et en tirer lui-même un profit pour sa politique.

Dès son arrivée il vit parfaitement que le gouvernement bourgeois de Milioukof était branlant, qu'il s'appuyait seulement sur une élite cultivée, sans influence sur le peuple et dépassée par lui. Celui-ci ne comprenait pas la grande politique nationaliste des Cadets, héritière de celle de Pierre-le-Grand et de tous les tsars rassembleurs de terres. La conquête de Constantinople était aussi indifférente au cœur qu'inaccessible à l'intelligence des moujiks. C'était une idée d'historiens et d'économistes, et non une idée populaire. Le Soviet, au contraire, constituait une force vivante, en travail pour réaliser sa forme, attirant invinciblement tous les espoirs, cristallisant autour d'elle les aspirations des travailleurs et des paysans. Albert Thomas raisonna justement en affirmant que le Soviet était l'élément durable de la Révolution, alors que le parlementarisme de Milioukof se desséchait comme un arbre sans racines sur le sol russe. Il alla donc au Soviet et aida à la constitution d'un ministère socialiste, qui amena les leaders du Soviet au pouvoir. Il contribua par là à la chute de Milioukof. J'entends encore celui-ci me dire avec quelque amertume : « Thomas a achevé la ruine de notre gouvernement, qui, s'il avait été soutenu,

aurait pu arrêter par la force l'indiscipline grandissant dans l'armée,et empêcher la mise hors de combat de la Russie. »

Or, Milioukof au pouvoir, c'était la continuation de la guerre, au nom peut-être de Constantinople ou du slavisme protecteur des Slaves du Sud, mais peu importe le but, c'était la guerre menée avec tous les moyens dont pouvait disposer la Russie. Le Soviet, au contraire, c'était, sinon la fin de la guerre à brève échéance, du moins, sous l'effet des doctrines socialistes mal comprises, la préoccupation de la guerre cédant peu à peu la place au désir d'une transformation sociale, c'était l'ébranlement progressif des masses vers la réalisation des formules extrémistes.

Je me souviens des discussions passionnées qui s'élevaient dans l'entourage d'A. Thomas, et dans la modeste soupente de la Chambre de Commerce où venait me voir mon condisciple Comert, collaborateur intime de Thomas, qui, avant la guerre, nous renseignait de première main sur l'Allemagne dans le *Temps*. J'étais profondément convaincu, par mon expérience des meetings, par ma fréquentation des milieux populaires, que les dirigeants du Soviet étaient déjà, comme Milioukof, dépassés par les masses, que la doctrine socialiste était, hors des formules prometteuses, incomprise de celles-ci tout comme le programme de Milioukof, qu'elle était incapable de mettre une contrainte à leurs instincts anarchiques, qu'en soulevant la question des buts de guerre, d'une paix sans annexion ni contribution, les Tchernof, les Skobelef, les Kerenski avaient déchaîné un irrésistible mouvement vers la paix à tout prix et que, seraient-ils défensistes à la Plékhanof, ils seraient balayés par une vague de pacifisme et d'anarchie. Si nous voulions soutenir le Soviet, il fallait donc, comme conséquence logique, lui donner le conseil pressant de faire passer la guerre au second plan, de résoudre tout de suite le problème du partage des terres, rêve éternel du moujik. Pour ne pas tout perdre, il fallait se résigner à ne plus parler d'offensive, de rétablissement par la force de la discipline

dans l'armée, en un mot éterniser la guerre en la rendant de moins en moins sensible, en la faisant oublier le plus possible. Une seule politique s'imposait : démobiliser une grande partie de l'armée et la renvoyer au village se saisir des terres distribuées, tenir le front avec un minimum de troupes solides (il en restait encore), puis, à la moindre attaque ennemie, reculer, reculer jusqu'à l'Oural, s'il le fallait. La retraite n'est jamais douloureuse au cœur des Russes, car leur terre a partout même visage, et partout ils y reconnaissent le même horizon familier. Devant la menace d'une invasion, les moujiks, craignant pour leurs terres nouvellement acquises, se soulèveraient peut-être dans un accès de colère. En tous cas les Boches ne pourraient entièrement dégarnir leur front, même s'ils n'avançaient pas. Ce demi-état de guerre empêcherait le transfert de toutes leurs forces sur le front de France. Il aurait le mérite de pouvoir durer. Il était préférable à une offensive douteuse, exigée des gouvernants socialistes qui devaient en tirer, en cas trop certain d'insuccès, discrédit d'abord, ruine définitive ensuite pour eux-mêmes et pour le pays.

A cette conception s'opposait la conception *a priori* apportée par A. Thomas. Le vrai socialisme, qu'il soit russe ou français, est défensiste. Avant de se réaliser, il doit vaincre l'ennemi qui le menace. Les réformes viendront après. Tout s'efface devant la menace extérieure. Il faut préparer une attaque en force. Que la Russie soit victorieuse ou vaincue, le résultat sera identique. De la victoire ou de la défaite sortira une âme nationale : la grande image de la patrie se dressera au-dessus des partis et effacera leurs divisions. La Russie, communiant toute entière dans la joie ou dans la douleur, ne songera plus qu'à la patrie.

C'était une hypothèse d'historien, tout plein du souvenir de Valmy. Mais elle n'avait aucun fondement en Russie, où l'idée de la patrie ne s'était pas encore éveillée dans l'âme ignorante des moujiks pour lesquels l'expression nacha zemlia, notre terre, signifiait seulement ma terre, ou

celle du pomiestchik voisin qui m'a volé ma part. Les masses russes avaient tout juste le sentiment d'une vague communauté entre elles de langue, de religion, d'habitudes, rendue tangible par l'unité du gouvernement et la personne du tsar. La Révolution, qui avait brisé l'armature du tsarisme et chassé le souverain, les réduisait à l'état d'un agrégat de cellules dispersées, et dirigées simplement par leurs instincts élémentaires. La guerre avait disparu de la conscience russe émiettée. Pousser la foule des capotes grises sur les tranchées allemandes risquait surtout de hâter leur débandade et le triomphe de l'anarchie.

Je ne crois pas qu'A. Thomas, avec son enthousiasme débordant et ses ardentes convictions de socialiste patriote, ait mesuré la profondeur de ce risque. La raison en est toujours l'ignorance où nous étions de la Russie nouvelle, qui jetait tout à coup sur la scène le peuple, mystérieux inconnu. C'était en somme la même erreur que celle commise sous l'ancien régime : nous jugions à l'occidentale, en regardant les journaux comme la conscience claire d'une fraction de la nation, en attribuant aux partis une consistance semblable à celle de nos pays, aux leaders une autorité représentative de toute une collectivité unanime et soumise. L'organisation créée par Thomas pour étudier la Russie était entièrement guidée par un jugement de ce genre : elle quêtait surtout l'opinion des journaux et des dirigeants de tous les partis. Même avec le socialiste Thomas nous n'étions pas encore allés au peuple.

Je suis sûr que, guidé par son sens averti des réalités, Thomas aurait rapidement orienté ses services de renseignements vers un contact de plus en plus étroit et direct avec les ouvriers et les moujiks. Mais il resta trop peu de temps. Il devait regagner la France. Avant qu'il partît, on le priait instamment de faire nommer pour nous représenter un homme qui eût quelque expérience de la Russie. On lui proposait M. Darcy. Mais il craignait sans doute que la fortune et la haute situation de celui-ci dans l'industrie

ne le fît trop regarder comme un capitaliste par les socialistes russes. On lui parlait du colonel Taffanel, adjoint du colonel Piot, dont tous s'accordaient à reconnaître la compétence et la sagesse. Mais Thomas souriait. Il savait bien que, suivant l'habitude, on enverrait de Paris un homme politique — ou bien un des plus grands apportant avec lui sa renommée — ou bien un personnage de second plan qui en cas de succès aurait tout à gagner, et en cas d'échec n'aurait rien à perdre.

C'est alors qu'arriva M. Noulens. Il faut tout au moins le féliciter de son courage pour avoir accepté une succession aussi périlleuse, au moment où Kerensky, déjà discrédité, sentait son prestige chanceler et où l'anarchie gagnait toute la terre russe. Dans ses bagages il amenait un personnel nouveau de parents ou d'amis, de son entourage politique. Cet arrivage était doublé de celui d'une nombreuse mission militaire, commandée par le général Niessel. Pétrograd se remplit du ban et de l'arrière-ban de tous ceux qui, dans l'armée française, savaient quelques mots de russe, ou dont le goût de l'aventure et l'attrait de l'inconnu avaient été soutenus par de solides relations. Sadoul était de ce voyage.

Les tiraillements commencèrent presque aussitôt entre l'ambassade et les militaires. Une rivalité de pouvoirs et une véritable concurrence s'élevèrent pour l'amusement de ceux qui avaient le courage de s'intéresser à ces pauvretés devant tant de désastres imminents. L'unité créée par Thomas se désagrégea. Le bureau de M. de Chevilly s'enkylosa dans la confection du bulletin de presse, se bornant à un rôle de traduction et d'impression. L'Institut fut à peu près oublié. La mission du colonel Lavergne se fondit, non sans douleurs et sans froissements, dans celle du général Niessel. Celui-ci créa autour de lui un véritable ministère avec bureaux divers s'occupant de toutes sortes de questions, voire politiques ou économiques. C'était, sur une échelle réduite, la rivalité de Chantilly et du ministère

de la Guerre qui renaissait, avec pour conséquence la dispersion des efforts. Elle me donna l'occasion de connaître Sadoul. Celui-ci vint me voir un jour, en me disant qu'il avait appris que je dirigeais un bureau d'études économiques auprès de la Chambre de Commerce et de notre attaché commercial. Il m'expliqua que le général l'avait chargé d'études semblables, et qu'il serait heureux d'avoir à sa disposition ma documentation. Je me mis tout entier à son service, avec d'autant plus de plaisir qu'il se montra excellent camarade. Néanmoins je ne pouvais m'empêcher de penser que la mission militaire venait de créer, avec lui, un nouveau rouage complètement inutile.

De son côté l'ambassade agglomérait autour d'elle le personnel des nouveaux venus, quelques gens compétents comme mes camarades de l'Institut français, des journalistes aussi, hôtes toujours accueillis avec empressement par les ambassadeurs dont ils peuvent servir la renommée dans leurs dépêches. Dans le cortège de M. Noulens se trouvait un reporter, non sans mérite, auteur d'un excellent recueil d'interviews prises aux hommes d'Etat des Balkans en 1913, M. Pélissié, qui, avant la guerre, avait fondé une Revue des Nationalités dont je trouvais l'idée fort heureuse. Il fut le tenant de la politique des nationalités et devint, sans savoir le russe et le petit-russien, on ne sait comment, un véritable représentant officiel auprès des autonomistes ou séparatistes ukrainiens de Kiew. Sur la foi d'interviews de leurs chefs, rapportées par lui, une doctrine nouvelle prit corps à l'ambassade : Puisque la Russie nous abandonne peu à peu, ceinturons-la d'Etats nouveaux, qui seront à la fois un gage contre la Moscovie défaillante et un secours contre l'ennemi. L'on vit l'ambassade faire le recensement des allogènes, s'intéresser même aux Tchouvaches et aux Tchérémisses, dont la renommée arrivait sans doute pour la première fois jusqu'à elle ; une joyeuse allégresse animait ce dénombrement des races diverses habitant le territoire russe. Ainsi, sous l'influence d'un seul homme,

qui n'avait jamais vécu ni en Russie, ni en Ukraine, sans étude préalable, ni discussion approfondie, sans qu'on fît appel aux géographes, aux linguistes méprisés, notre politique prenait une orientation grosse de conséquences. Pour ma part, quoique je fusse acquis à son principe, je la trouvais très dangereuse actuellement et prématurée. Je n'hésitai pas à déclarer que, au moment où une foule de déserteurs refluait à l'arrière et paralysait les transports, reconnaître officiellement les nationalités, c'était admettre comme corollaire la constitution d'armées nationales, et, par conséquent, désorganiser encore plus l'armée russe, lui donner le coup de grâce. D'autre part, si je trouvais fondées pour les Lettons, dont j'avais longuement étudié le pays en 1912, leurs aspirations à une large autonomie et même à l'indépendance, je refusais à l'Ukraine russe le droit de se prétendre assez différente de la Grande-Russie pour se séparer d'elle. Mon expérience de ce pays me confirmait dans le sentiment que le mouvement séparatiste ukrainien était un félibrige dont des agents autrichiens ou des Ukrainiens d'Autriche exploitaient les tendances. Je pouvais me tromper, mais cette opinion méritait une sérieuse attention. Comme je voyais tous les soirs au Palais Marie quelques ministres du gouvernement Kerensky, et qu'ils me disaient leurs appréhensions au sujet de cette politique aventurée, je crus bon de rapporter celles-ci, qui, au moins, étaient sûres. Peut-être est-ce la raison pour laquelle l'ambassade me fut fermée. Je m'en consolai aisément, n'ayant aucune propension pour les faveurs ; je regrettai seulement la bonne chère qu'on y faisait, arrosée d'un excellent armagnac de Gascogne, ce qui n'était point méprisable par ces temps de famine. Et je sais ce que c'est qu'avoir faim. Cette expérience manque peut-être un peu trop à ceux qui se mêlent de juger et de maudire le peuple russe.

A côté de la grande idée ukrainienne des diplomates d'occasion, une doctrine militaire se formait dans la mis-

sion du général Niessel. L'effondrement de la Russie s'expliquait uniquement par la lâcheté du soldat et le manque de vigueur des officiers. L'indiscipline de l'armée pouvait être rapidement arrêtée par la menace de quelques mitrailleuses braquées derrière chaque régiment. Elles suffiraient pour redonner une âme guerrière à cette troupe désorganisée et redresser la forte Russie d'avant la Révolution. Je n'insiste pas sur le caractère un peu trop simpliste de cette conception. En tous cas ses conséquences furent graves. Les Français commencèrent à apparaître comme les ennemis de la Révolution et du peuple, comme des tenants de l'ancien régime et les soutiens de Kornilof; les officiers français furent, pour la plupart, entourés de la même méfiance haineuse que les « porteurs d'épaulettes d'or », nom méprisant donné par les soldats aux officiers tsaristes.

Ainsi donc, au lieu d'élargir notre connaissance des différents milieux, nous nous obstinions à regarder la façade de la Russie, sans chercher à pénétrer derrière, sans nous apercevoir qu'elle croulait de toutes parts. Le quartier général et les états-majors, cadre périmé d'une armée autrefois régulière, Kerensky et son gouvernement, le préparlement, vague imitation superficielle du parlementarisme occidental, l'Ukraine et son parti autonomiste, tout cela nous cachait l'immense et profond ébranlement qui remuait les masses russes, jusque dans leur tréfonds. Pendant que les militaires tenaient Chantilly au courant des soubresauts du commandement russe, les diplomates enregistraient les déclarations de Kerenski, Nékrassof, Vinnitchenko et autres. Mais nous restions étrangers à la vie intérieure des âmes populaires, sourds au flot montant de l'anarchie, du bolchevisme de fait, défini par le refus de continuer la guerre, par la soif d'une liberté sans limites et par le désir d'une majorité de miséreux de se partager les richesses d'une minorité d'oppresseurs.

J'avais retrouvé à Pétrograd deux de mes anciens élèves

du cours de russe dont j'avais été chargé en 1913 à la Faculté des Lettres de Toulouse. C'étaient des réfugiés politiques à qui la chute du Tsar avait rouvert le chemin de la patrie. L'un était directeur des Téléphones, l'autre membre de l'Union des paysans. Tous deux, affiliés aux sociétés secrètes, très au courant de la vie des usines et des campagnes, s'accordaient à me signaler l'impuissance de Kerenski, la chute prochaine de ce palabreur sans énergie, le succès des formules de Lénine, dans l'esprit d'un peuple affamé, épuisé, ignorant, qui s'était fait tuer sans comprendre et voulait se débarrasser d'une hérédité de misère et de servitude. Mais nos officiels se refusaient à voir cette réalité. « Tout n'est pas pour le mieux, certes, disaient-ils. Mais on rétablira l'ordre en fusillant quelques meneurs. D'ailleurs Kerenski lui-même et Savinkof ont bon espoir et sont entièrement rassurés. »

De tout cela est né, à mon sens, notre grande erreur sur le bolchevisme de Trotski et de Lénine. Nous n'avons voulu voir dans leur succès que le coup de force d'une poignée d'énergumènes et de traîtres qui seraient rapidement balayés. Leur doctrine nous est apparue comme une importation étrangère sans racines dans le pays russe, alors qu'elle était la forme scientifique dont des idéologues revêtaient les instincts de la foule. Son succès n'est explicable que par l'identité passagère de ses conclusions — condensées dans les formules « guerre à la guerre — union de tous les prolétaires de tous les pays — la terre aux paysans — l'usine aux ouvriers — dictature du prolétariat » — avec les confuses aspirations, les lassitudes, les haines et les passions des masses. Le bolchevisme gouvernemental a été une résultante, le terme et non l'origine d'un processus déjà réalisé, la floraison d'une semence enracinée dans l'âme russe, germée sur un terrain prêt à la porter et fortifiée par huit mois d'une anarchie grandissante.

Voilà ce que nous n'avons pu comprendre. Aussi, après que Lénine eut conquis le pouvoir, nous nous sommes

formé de la Russie nouvelle une conception simpliste qui a pesé de tout son poids sur les destinées futures du pays russe et sur les nôtres en Russie.

L'ancien empire des tsars, disaient nos diplomates et nos officiers, est devenu la proie de quelques bandits, déterminés, dont la force et la durée sont limitées à celles du corps de Lettons et de Chinois à leur solde. Ces bandits sont de simples espions payés par Guillaume. Ils prétendent bien avoir une doctrine socialiste et révolutionnaire : mais elle n'est qu'un déguisement pour cacher les vulgaires menées de l'Etat-Major allemand désireux de jeter à bas la Russie. Rien n'est sincère en eux. Ils n'ont rien de commun avec le peuple russe.

Celui-ci, tout entier, par conséquent leur est hostile. Mais garrotté par la peur des mitrailleuses, il n'ose rien entreprendre pour se libérer du joug ignominieux. Il a besoin, pour se grouper, s'armer et se soulever de l'appui de ses anciens alliés qu'il ne songe pas un seul instant à abandonner.

Ainsi donc, concluaient nos dirigeants, les velléités de Trotski de recommencer la lutte contre les Allemands au moment de Brest-Litovsk ne sont qu'une comédie misérable. La paix de Brest-Litovsk n'est qu'un pacte entre l'ennemi et quelques meneurs : elle n'existe pas pour la Russie. Nous devons de suite rester auprès du peuple russe et lui laisser le secours d'une ambassade et d'une mission militaire. Dès lors quel devra être le rôle de ces deux représentations ? Puisque la Russie se cherche pour se dresser contre les oppresseurs, l'ambassade aura comme mission d'amener l'union des divers partis hostiles aux bolcheviks, la mission militaire celle de mettre à la disposition de ces partis des hommes d'action pour mener le combat des rues et assurer le succès de la sainte révolte. « Guerre aux bolcheviks en Russie, contre l'Allemand d'abord et pour le vrai peuple russe ensuite », telle était notre devise. Après l'armistice et la défaite allemande, il était logique que la devise

restât : « Guerre aux bolcheviks en Russie pour le vrai peuple russe. » Malgré notre ignorance du peuple, c'est dans l'intérêt de celui-ci que nous avons prétendu employer notre effort à dresser des conspirations contre les bolcheviks et, il faut bien l'avouer, à entretenir contre eux la guerre civile. Malgré les protestations des démocrates comme Avksentief et d'autres, nous nous sommes obstinés à vouloir renverser les bolcheviks les armes à la main, persuadés, même après les leçons d'Odessa, que nous menions une croisade populaire. Et ceux-là seuls ont continué à être pour nous les vrais Russes qui ont voulu la lutte à coups de canons et de mitrailleuses contre Lénine. Peu à peu, le parti des vrais Russes s'est amenuisé, étriqué et réduit aux seuls Koltchak, Denikine et Youdenitch, escortés de quelques officiers de l'ancien régime, désireux de retrouver leurs privilèges, ou de Cadets, férus toujours de nationalisme et de l'idée d'une Grande-Russie. Nous avons simplement oublié tous ceux qui ne veulent ni du bolchevisme, ni de l'ancien régime, mais qui veulent régler entre eux seuls leurs affaires.

Mon but n'est pas d'exposer le détail des faits qui ont découlé de la définition officielle, dont j'ai raconté les origines, du bolchevisme et de la véritable Russie. Cette histoire est trop douloureuse pour ceux qui l'ont vécue et qui, comme moi, au cours de la Révolution, en dehors de toute doctrine préconçue ou de tout illuminisme révolutionnaire, ont essayé de pénétrer le sens des événements et les raisons profondes de leur développement.

J'ai voulu seulement montrer de quelles études ou connaissances imparfaites étaient nés les principes directeurs de notre action en Russie. Avant comme après la Révolution, notre politique a été fondée en grande partie sur des à peu près, des idées *a priori*, des informations mal contrôlées ou trop peu étendues, interprétées souvent par des gens sans compétence. Elle n'est jamais née de la réalité ou du moins de toute la réalité russe. Je ne crois pas avoir

exagéré en disant qu'elle avait sa part de responsabilité dans le gâchis russe.

Il importe que nous lui donnions des bases plus scientifiques, et plus sûres, grâce à une organisation rationnelle, faisant appel à tous ceux qui savent.

RAOUL LABRY

Ancien membre de l'Institut français de Pétrograd.

QUELQUES SOUVENIRS DE SALONIQUE

LES EFFETS D'UN BOMBARDEMENT AÉRIEN

—

I

Le 30 décembre 1915, entre dix et onze heures, le vaguemestre du Quartier Général venait de nous distribuer un volumineux courrier, impatiemment attendu et apporté par un transport qui était entré, dans la matinée, en rade de Salonique, lorsque tout à coup des explosions et une canonnade nourrie se firent entendre. Nous travaillions dans une vaste salle, au troisième étage de l'un des massifs bâtiments de la Société des Immeubles du Port, où avaient été logés les services du Ne bureau de l'Etat-Major de l'Armée d'Orient. Dès les premiers coups de feu, tout le monde se précipita aux fenêtres et sur les balcons d'où, par-dessus les vieilles bâtisses du quartier du Vardar, la vue embrassait les terrains vagues s'étendant autour de la gare des Orientaux et une partie du plateau de Zeitenlik, jusqu'aux montagnes qui le bordent au loin.

Pour la première fois depuis notre débarquement, des avions ennemis venaient bombarder les camps et les établissements des Alliés à Salonique. Mais déjà le feu violent de la D. C. A. et des navires de guerre ancrés en rade avait arrêté leur vol et, dans le ciel d'un bleu d'azur, on les voyait tournoyer, à une grande altitude, toujours plus étroitement encadrés par les petits flocons blancs des éclatements de shrapnells, qui se succédaient si rapidement que des cercles presque ininterrompus et se rétrécissant de plus en plus se formaient autour de chaque aéroplane. L'attaque avait complètement échoué. Les assaillants, en prenant

de la hauteur, n'avaient plus que le souci de se dégager de l'étreinte de feu qui les enserrait et de fuir dans la direction du nord.

La canonnade continuait toujours très vive que chacun au bureau était revenu à son travail. On se demandait entre camarades, non sans scepticisme, si cette première incursion aérienne était enfin le prodrome de cette offensive ennemie contre le camp retranché de Salonique, qui avait semblé imminente au lendemain de notre retraite de Serbie, mais à laquelle, à mesure que les jours s'étaient écoulés, on avait déjà des raisons de croire de moins en moins.

Vers onze heures et demie, je quittai le Quartier Général pour passer d'abord chez moi et pour aller ensuite au consulat de Russie où le commandant O., chef du N^me bureau, m'avait chargé de me rendre tous les jours afin d'y recueillir tels renseignements qui y parvenaient et qui pouvaient nous être utiles.

Dans les rues et sur les quais, tout inondés d'une lumière dorée, la foule était grouillante. L'émotion dans la population si bigarrée de la ville était visiblement au comble. Cependant le feu commençait à s'apaiser. Quelques petits points blancs, toujours plus distants, plus espacés et bien vite évanouis, marquaient encore dans le ciel bleu des éclatements de plus en plus lointains. Mais dans les groupes mouvants de débardeurs du port, de militaires grecs et de civils de tout poil et de toute catégorie, des milliers de regards inquiets scrutaient anxieusement les profondeurs des cieux. Subitement, des remous se produisaient dans ces troupeaux d'êtres angoissés et tout à coup, sans cause apparente, des bandes de gens détalaient à toutes jambes et se disséminaient dans toutes les directions, comme des volées d'oiseaux saisis d'effroi.

II

La population de Salonique, composée d'un assemblage d'éléments très disparates, mais avec une très forte prédo-

minance de Juifs de toutes les conditions sociales, avait accueilli avec une réserve méfiante le débarquement des Alliés et leur installation dans la ville.

Jusqu'alors, depuis le début de la guerre et surtout depuis la fermeture des Dardanelles, cette ville avait été la grande porte de communication restée ouverte entre les pays alliés d'Occident et les pays neutres des Balkans, et à travers ceux-ci, la Serbie et la Russie. Un immense flot de voyageurs et un intense mouvement de marchandises, auquel s'ajoutait une contrebande de guerre des plus actives et s'exerçant au bénéfice de nos ennemis, avaient donné à la place un regain d'animation considérable et d'autant plus inattendu que l'importance du trafic de la ville avait semblé être appelée à décliner depuis que les Grecs s'étaient rendus maîtres de la Macédoine méridionale.

Toute la population de Salonique avait amplement tiré profit de ce retour de fortune. Mais tout particulièrement les Juifs, grands et petits, possédés de la fièvre des affaires, avaient vu affluer billets de banque, pièces d'or et simples « métalliques » de toutes provenances tant dans les caisses des gros marchands et des changeurs, que dans les bourses de leurs plus humbles coreligionnaires, comme aux beaux jours de la domination turque qu'ils n'avaient cessé de regretter. Le Pactole allait-il tarir maintenant que la guerre se transportait dans leur région, qu'une base navale établie dans le port allait en fermer les débouchés et que la ville occupée militairement allait retentir du bruit des armes ?

Nous venions combattre au nom d'un idéal de liberté et de justice et combien d'entre nous avaient cru qu'à Salonique les sympathies de la population juive, qui doit à la France les bienfaits de son émancipation, nous étaient entièrement acquises.

Certes, la plupart des Juifs saloniciens parlent, avec une abondance tout orientale et un accent inimitable, un français, ou plutôt un judéo-français qui est une adaptation

locale de la langue qu'on leur enseigne dans les écoles de l'Alliance israélite et au lycée de la Mission Laïque. Certes, beaucoup d'entre eux étaient allés en France. Ils s'étaient promenés à Paris, sur les boulevards et au quartier latin, et à Marseille, sur la Cannebière. Ils avaient fréquenté les petits théâtres et les petites dames. Et ils avaient rapporté quelques calembours et quelques mots d'argot que, sans en comprendre parfois bien exactement le sens, ils aiment placer dans la conversation. Les femmes et les filles de quelques-uns avaient, peut-être, commandé des robes et des chapeaux chez les bonnes faiseuses de Paris et avaient acheté quelques menus objets aux étalages des « Galeries Lafayette » ou du « Printemps ». Elles prétendaient, en tout cas, s'habiller à la mode parisienne, même lorsque leurs toilettes et leur lingerie venaient de Vienne. Elles avaient feuilleté quelques vagues romans français et avaient recueilli quelques échos lointains et déformés de petites histoires mondaines de la grande ville, d'ailleurs défraîchies et d'une véracité douteuse. Tous ces braves gens savaient, bien entendu, comme tous les Orientaux, hautement invoquer, en s'adressant à l'opinion française, les grands principes des droits de l'homme et faire appel aux sentiments d'humanité chaque fois que le commandait la sauvegarde de leur communauté.

Mais, quelques très rares intellectuels mis à part, cette population de commerçants aux préoccupations toutes mercantiles subordonnait ses sympathies internationales à ses affaires. Sa francophilie, très superficielle et toute verbale, s'effaçait devant ses intérêts les plus immédiats et les plus palpables : elle s'arrêtait au seuil des magasins et des boutiques. Or, celles-ci comme ceux-là regorgeaient de marchandises allemandes et autrichiennes, dont Salonique était le principal entrepôt dans les Balkans. Et dans leurs comptoirs, penchés sur leurs livres de commerce, où à chaque ligne revenaient les noms de leurs contractants de Berlin, de Hambourg, de Vienne et de Munich, les négociants juifs

sentaient s'évanouir le souffle léger dont leur esprit avait été effleuré par la culture française.

Les Grecs, conquérants de la veille, nous avaient reçus, à notre débarquement, avec une hostilité à peine dissimulée. Aucun représentant des autorités n'était venu saluer le général Sarrail à bord de la « Provence » à son entrée en rade de Salonique. Défense avait été faite aux habitants de loger chez eux des militaires alliés. Nous étions considérés comme des intrus dont la malencontreuse venue troublait le tranquille bien-être d'un peuple heureux et pouvait dangereusement compromettre les fruits d'une victoire dont les résultats avaient dépassé les espérances les plus hardies.

La Grèce avait été, en effet, la principale bénéficiaire des guerres balkaniques de 1912 et de 1913. L'effort de ses armées et ses sacrifices avaient été minimes, comparés à ceux de ses alliés. Mais elle avait su magnifier sa gloire avec un art que n'eût guère renié Homère.

Les plus grands journaux de l'Europe occidentale avaient largement ouvert leurs colonnes à une propagande active et insinuante, puissamment alimentée par la munificence des évergètes. Cette propagande s'était évertuée à dépeindre les Grecs modernes comme imprégnés des vertus antiques de leurs grands ancêtres et à représenter leur pays comme un flambeau de la civilisation, menacé par les barbares. Rappelant les bienfaits que le genre humain doit à la Grèce de Périclès, de Socrate, de Platon et d'Aristote, cette propagande avait trouvé un terrain propice dans les pays tout pénétrés du culte des souvenirs classiques et avait réussi à y surprendre une opinion mal avertie.

Mêlant en une symphonie bien rythmée de touchantes supplications aux accents d'une héroïque emphase, la presse philhellène avait semé de singulières illusions parmi les grands peuples libéraux de l'Occident ! Mais ses campagnes avaient merveilleusement secondé les intrigues des gouvernants mégalomanes d'Athènes et avaient grandement profité à la cause de l'hellénisme. Admirablement servie par ce

prestigieux battage, complément moderne à la mythologie ancienne, et par la diplomatie habile et souple de M. Vénizélos, la Grèce s'était taillé la part du lion dans les dépouilles des vaincus.

Mais un coup de dé malheureux pouvait retourner la face des choses. Or, ni le roi Constantin, ni son peuple n'entendaient remettre leurs gains sur le tapis.

L'armée grecque avait été mobilisée en automne 1915 en même temps que celle des Bulgares. Mais aussitôt M. Vénizélos quittait le pouvoir et passait la main à un gouvernement qui s'empressait de déclarer que dans le conflit qui allait ensanglanter la Macédoine, la Grèce entendait garder la plus stricte neutralité. L'opinion publique, vivement impressionnée par les manifestations de la force allemande, était nettement hostile à toute participation à la guerre aux côtés des Alliés d'Occident. Le voyage et les sollicitations d'un homme politique français, alors ministre et bien connu pour ses sentiments philhellènes, étaient interprétés comme une preuve évidente de la faiblesse des puissances occidentales. Quelle ne devait être leur détresse, si elles en étaient réduites à implorer le secours des Grecs! Ceux-ci restaient insensibles aux appels qui leur étaient adressés au nom de l'humanité et certains de leurs journaux n'hésitaient pas à reprocher durement à la malheureuse Serbie d'avoir violé le pacte d'alliance : n'avait-elle pas été le point de départ de complications qui faisaient courir à la Grèce le risque d'être, contrairement à sa volonté, jetée dans la mêlée?

Le roi Constantin, beau-frère du kaiser et maréchal allemand, était incontestablement l'homme le plus populaire de son royaume. Depuis les guerres des Balkans, le vaincu de Domokos était passé grand stratège national. Il avait conduit à la victoire les guerriers hellènes qui, luttant dix contre un en des combats épiques, avaient fait reculer les redoutables bataillons de leurs farouches ennemis. Ces exploits avaient valu à Constantin cette épithète de roi Bulgarokhtone, ou roi tueur de Bulgares, dont s'était glorifié

autrefois un empereur de Byzance et à laquelle les massacres de Doxato avaient ajouté l'auréole d'une gloire toute balkanique.

Mais la popularité du souverain avait encore grandi parce que, répondant aux vœux les plus sacrés de son peuple, il ne voulait plus se battre. Et si l'esprit borné et dénué de finesse de ce roi d'origine scandinave n'inspirait guère une confiance illimitée aux arrière-petits-neveux d'Ulysse, la duplicité dont ce basileus des Hellènes usait envers les Alliés n'en était pas moins l'objet d'une certaine admiration. Car sa fourberie était la manifestation d'une qualité particulièrement chère à ses sujets et témoignait d'une supériorité très marquée sur ses interlocuteurs occidentaux. Or, pour les habitants de l'Hellade moderne, le héros national le plus accompli n'est guère le bouillant Achille, homme intrépide, mais un peu niais, mais bien le prudent et ingénieux Ulysse.

Certes, bien des gens de par la Grèce n'étaient pas sans inquiétudes quant à un revirement fâcheux dans les dispositions du roi, cédant brusquement aux sollicitations de la diplomatie anglo-française, ou quant à un entraînement irréfléchi de quelques éléments brouillons, séduits par les mélopées humanitaires de la propagande alliée. Mais les sages veillaient et l'un d'eux, un prélat vénéré entre tous, Mgr Agathanghélos, métropolite de Drama, adressa aux Hellènes, ses fidèles, une lettre pastorale dans laquelle il leur tint à peu près ce langage : « Ayez le splendide courage de ne pas vous battre contre de plus forts que vous et attendez avec une tranquille audace que le roi, notre incomparable stratège, renouvelant ses exploits de 1912 et de 1913, vous conduise sans danger à la réalisation de notre idéal national (1). »

Et pour sauver la face et nous donner quelque illusion sur la force de son parti dont les tendances passaient pour être

(1) Les lettres pastorales de Mgr Agathanghélos étaient publiées dans le journal *Phôs* qui paraissait à Salonique.

sympathiques à la cause des puissances de l'Entente, M. Vénizélos n'avait d'autre ressource que d'inviter tous ceux qui étaient censés suivre sa bannière — et le soleil en grossissait le nombre — à s'abstenir en masse de toute participation aux élections destinées à renouveler la Chambre dissoute par le gouvernement qui venait de succéder au sien.

Cependant les armées serbes, attaquées de front par les forces austro-allemandes de Mackensen et de Kœwess et prises de flanc par celles du roi Ferdinand de Bulgarie, avaient été refoulées, après une lutte de géants, vers les montagnes de l'Albanie. Les Bulgares affluaient vers le sud. Ils menaçaient, d'une part, d'enserrer les divisions françaises lancées en pointe dans l'étroit couloir du Vardar, entre Guevghéli et Krivolak. D'autre part, après avoir franchi les passes de Babouna, ils se préparaient à déboucher sur le plateau de Monastir.

Le colonel Vassitch, qui tenait la ville et sa région avec quelques milliers de territoriaux serbes, ne pouvait guère opposer de résistance utile à l'avance de l'ennemi. Mais subitement les bataillons bulgares firent halte sur la boucle de la Cerna, alors qu'aucun obstacle militaire sérieux ne s'opposait à leur entrée dans la ville qui se trouvait à leur portée. En même temps, une certaine presse grecque entonnait en chœur, sur un ton empreint du plus beau lyrisme, des hymnes lacrymogènes réclamant la réunion de Monastir, cette vieille citadelle de l'hellénisme, à la mère-patrie qui ne cessait d'en pleurer la cruelle séparation. Et à Athènes, M. Skouloudis, ministre des Affaires étrangères du roi Constantin, déclarait que la Grèce ferait désarmer les détachements alliés et ce qui restait de forces serbes en Macédoine, si ces troupes étaient rejetées en territoire hellène, et les ferait interner, comme le lui imposaient les devoirs de la neutralité.

C'était un peu trop montrer le bout de l'oreille et avouer de quelle félonie les Grecs étaient capables pour se ménager un léger accroissement de territoire.

Nous avons trop souvent le tort de croire que les peuples de l'Orient sont de sincères amis de la France et qu'ils sont toujours prêts à embrasser sa cause, parce qu'ils admirent les siècles de gloire qu'elle représente ou qu'ils s'inclinent devant la devise inscrite sur ses drapeaux. Malheureusement, sous des cieux différents, les mots n'ont pas la même valeur. Parmi ceux qui nous vont le plus directement au cœur combien ne sont destinés dans la bouche des Orientaux qu'à nous donner le change ! La justice, la liberté, l'humanité, tant d'autres idées généreuses et élevées, qui ont pour nous une portée universelle et absolue, ne sont invoquées par ces peuples qu'autant qu'ils en ont besoin pour s'assurer notre secours contre un ennemi qu'ils redoutent, ou pour mettre notre coopération au service de leurs grandes et petites combinaisons. A l'unisson avec le sentiment populaire, la morale politique de leurs gouvernants est encore à peu près au niveau de celle des petits potentats italiens du quinzième siècle, qui pour arriver à leurs fins appelaient tantôt le roi de France et tantôt l'empereur, et qui avec une parfaite désinvolture les trahissaient successivement.

Ces petits peuples, qui aspirent à devenir de grandes nations, sont poussés les uns contre les autres par des rivalités irréductibles. Et si, au cours de leurs luttes, il leur faut compter avec les grandes puissances, si, pour se concilier leur appui, il leur faut se plier au jeu que leur impose l'action des forts, ils ne renoncent jamais à leurs ambitieuses visées et n'obéissent qu'à la soif de s'agrandir au détriment de leurs voisins.

Cette fois, cependant, le marchandage qui avait dû se poursuivre dans la coulisse entre Grecs et Germano-Bulgares n'eut pas la suite voulue. La combinaison à peine ébauchée ne vécut que ce que vivent les roses.

La crainte de voir surgir devant Athènes la flotte alliée, la présence en rade de Salonique de puissants cuirassés dont le feu pouvait raser la ville, le spectre du blocus réduisant à la famine un pays qui n'était ravitaillé que par la

voie des mers, la ruine certaine de son commerce maritime qui lui avait procuré tant de gains licites et illicites, toutes ces éventualités mettaient la Grèce à la merci des grandes puissances navales. Une vision plus nette de la situation avait suffi pour dégriser bien vite les gouvernants d'Athènes. Il leur fallut revenir sur les déclarations tranchantes de Skouloudis. Comme par enchantement, les prétentions sur Monastir s'évanouirent. Quant à la neutralité, on entendait bien s'y cramponner plus que jamais, mais en l'accommodant à une autre sauce : il n'était plus question des devoirs qu'elle imposait, mais uniquement des droits qu'elle conférait. En conséquence, le gouvernement du roi Constantin fit connaître que les armées grecques s'écarteraient sur le passage des forces belligérantes et leur laisseraient toute liberté d'action sur territoire hellène. Mais la Grèce se réservait le droit de réclamer réparation de tous dommages causés par faits de guerre. C'était une neutralité mitigée par la location des champs de bataille.

Le colonel Vassitch et ses vieux briscards purent ainsi se retirer en Macédoine grecque sans être inquiétés par les divisions du roi Constantin, massées à la frontière. Quant à la petite armée franco-anglaise, elle s'était dégagée par une habile manœuvre de l'étreinte de forces ennemies très supérieures en nombre. Les pertes qu'elle avait infligées aux Bulgares les avaient arrêtés dans leur élan. Le général Leblois avait ramené ses troupes, en bon ordre et sans être poursuivi, en territoire hellène où elles s'étaient déployées face à la frontière serbe, s'appuyant sur le camp retranché que le général Sarrail venait d'organiser.

Dès lors les lamentations des Grecs contre l'occupation alliée n'eurent plus de cesse. Les mesures de sûreté que le commandement de l'Armée d'Orient prenait dans un intérêt militaire étaient dénoncées par le gouvernement hellénique et par la presse dévouée à la propagande autro-allemande comme d'intolérables vexations et comme autant d'atteintes à la sacro-sainte neutralité. Et ce n'étaient que jérémiades

parmi les éléments de la population de Salonique chez lesquels le mécontentement causé par le débarquement des forces franco-anglaises avait fait place à la terreur, savamment entretenue par les agents ennemis, de voir très prochainement la ville attaquée et bombardée, puis prise, pillée et saccagée par des hordes d'Allemands et de Bulgares.

Il ne se passait guère de jour sans que les journaux qui cherchaient leur inspiration dans les caisses du baron Schenk n'aient annoncé aux Saloniciens obsédés de rêves sinistres tantôt telle date et tantôt telle autre, comme celle à laquelle devait se déclancher l'offensive tant redoutée. De petits bateaux partaient chaque jour de Salonique bondés de monde, emportant leur cargaison humaine vers les ports de la Vieille Grèce. Tous ceux, Grecs ou Juifs, qui n'avaient pu trouver place à bord, se sentaient pris, comme dans une souricière. Agités, l'œil inquiet, ils ne cessaient de deviser des dangers qui les guettaient, se demandant vainement dans quel abri ils trouveraient la sécurité qu'ils convoitaient.

Le raid aérien qui leur semblait être le présage de la ruée furieuse avait soufflé sur ces malheureux un vent de folle panique. Le cœur serré d'angoisse, ils élevaient au firmament des regards anxieux, comme pour implorer, en une suprême lueur d'espoir, un secours miraculeux. Mais ils n'apercevaient que des aéroplanes accomplissant sous la voûte bleue des cieux leurs vols gracieux et menaçants.

III

J'habitais alors place de Constantinople, dans le quartier des Campagnes.

Devant l'attrait des « métalliques », beaucoup de Saloniciens, bravant l'interdiction des autorités locales, n'avaient pas hésité, dès notre débarquement, à héberger des militaires alliés. C'est ainsi qu'après avoir couché plusieurs nuits au Quartier Général, d'abord par terre et ensuite sur un lit de camp branlant, acheté à un prix exorbitant dans

une boutique de la rue Vénizélos, j'avais trouvé à me loge au rez-de-chaussée d'une petite maison tout orientale, dan une chambre très sommairement garnie de meubles ramas sés dans quelque marché aux puces, mais assez spacieus et très claire, chez un Grec qui répondait au beau non d'Euripide et qui semblait avoir fait d'intéressants voyages car les couverts en métal argenté qu'il mettait à ma dispo sition étaient marqués aux noms d'hôtels de différente villes d'Amérique qu'il devait avoir visitées au cours de se pérégrinations. De mes fenêtres j'avais une très bell vue, par delà l'imposant bâtiment tout blanc de l'Hôpi tal russe Saint-Démètre, sur les hauteurs de Kapudjila et sur la masse du Hortiatch se dessinant en forme d pyramide. La place de Constantinople, à l'époque où j'y étais venu me caser, dans les derniers jours d'octobr 1915, n'était pas encore occupée par les baraquements de parcs automobiles qui y furent installés depuis. L'herbe y poussait très drue. Le matin, des gradés grecs y faisaien faire, très mollement, l'exercice à des demi-sections de fan tassins.

Je dus plus tard, aux premiers jours chauds du prin temps, qui vient vite dans ces pays de radieuse lumière évacuer mon très modeste logis devant la plus formidabl invasion de punaises qu'on puisse imaginer. Ni les poudre insecticides les plus meurtrières, ni les acides que j'em ployais à profusion, ne parvenaient à arrêter l'irrésistibl poussée de cette vermine. Malgré les vides que les poison répandus faisaient dans les phalanges vraiment macédo niennes de ces innombrables bêtes, il en sortait toujours e encore de toutes les fentes des murs, des planchers et de meubles. Toute la pièce était remplie d'un fourmillemen devant lequel force me fut de reconnaître bientôt la vanit d'une lutte sans espoir de succès. Elles étaient trop !

Personne d'ailleurs à Salonique n'avait jamais songé pourchasser les punaises qui y pullulent depuis un temp immémorial et y ont survécu à toutes les conquêtes succe

sives. Les gens du pays étaient tout étonnés de voir mon acharnement à combattre ces insectes.

« Les punaises détruire vous voulez ? » s'écriait avec surprise un marchand grec à qui je venais acheter de nouvelles drogues, mortelles pour mes ennemis. Et esquissant une moue qui exprimait son dédain pour mes inutiles efforts, hochant la tête et soulevant les épaules, il ajoutait :

« Peuh ! déjà depuis avant Alexandre le Grand il y en a ci ! »

La distance à parcourir du Quartier Général à mon logis était assez considérable.

Passant devant les attroupements qui se formaient, stationnaient, se disloquaient et se reformaient encore, de la rue de Salamine jusqu'à l'Olympos Palace Hôtel, je pris le tramway électrique qui part de la place de la Liberté, longe les quais jusqu'à la Tour Blanche, s'engage ensuite sur le boulevard du Roi-Georges et parcourt dans toute sa longueur l'avenue de la Reine-Olga. On s'entassait dans les voitures qui, à l'heure du déjeuner, étaient prises d'assaut. Je descendis près du consulat de France, à l'angle de l'avenue de la Reine-Olga et de la rue qui monte vers la place de Constantinople.

Là encore, dans ce quartier généralement si tranquille, des gens, principalement des femmes, s'assemblaient par petits groupes sur la chaussée mal entretenue et toute défoncée, ou se tenaient à leurs fenêtres. L'émotion était très grande. L'effroi se peignait sur beaucoup de visages. Les rares militaires français qui passaient étaient aussitôt entourés et assaillis de toute sorte de questions. On sentait que nous étions rendus responsables des dangers devant lesquels tremblait la population. Une expression de reproches se lisait dans les regards des femmes.

Ces dernières étaient sorties dans la rue sans avoir eu le temps de donner les derniers soins à leur toilette. La plupart étaient affublées de gros peignoirs d'une propreté douteuse ou enveloppées de châles quelconques, troués et ma-

culés, qu'elles retenaient avec leurs mains épaisses et mal soignées. Leurs pieds traînaient dans des pantoufles usées et déformées et aucun artifice ne dissimulait le cubisme de leurs chevilles, qui n'avait rien de commun avec l'idée que nous nous faisons de la beauté classique.

L'épaisseur et la vulgarité des attaches de la presque généralité des personnes du beau sexe à Salonique avaient fait l'objet de notre étonnement dès notre premier contact avec la population. Les femmes habillées à l'européenne qu'on rencontrait en ville, dans les magasins, dans les tramways, au restaurant, étaient mises avec une certaine recherche et ne manquaient pas de coquetterie. Leurs silhouettes, à première vue, semblaient quelquefois fines et assez gracieuses. Mais il suffisait de les détailler un peu pour être particulièrement frappé de la fâcheuse déformation des chevilles, qui atteignait parfois les proportions d'une véritable éléphantiasis.

La tenue débraillée dans laquelle l'émotion d'un moment avait poussé dans la rue toutes ces femmes appartenant, pour la plupart, à une bourgeoisie assez aisée, faisait apparaître les loques sordides dont elles s'enveloppaient dans leur intérieur et laissait soupçonner les dessous douteux que devait recouvrir l'élégance tout extérieure des vêtements dans lesquels elles se pavanaient en ville. Ainsi dans cet Orient où les plus éblouissantes visions ne sont souvent que fallacieux mirages, tout ce qui avait la moindre apparence de civilisation, tout, jusqu'aux toilettes des femmes, n'était qu'une façade truquée, un mince vernis dissimulant des abîmes de barbarie et des monceaux de crasse.

Un officier de cavalerie grec remontait la rue d'un pas nerveux et saccadé. Il serrait d'une main le fourreau de son sabre, et, la casquette renversée sur la nuque, il épongeait son front avec un mouchoir qu'il tenait de l'autre. Il s'approcha d'un groupe de femmes qui m'avaient entouré et qui cherchaient à obtenir de moi quelques paroles rassurantes. Sa face était livide et, d'une voix entrecoupée, dans laquelle

on sentait une irritation à peine contenue, il s'écria :

« Ils ont lancé des bombes sur nous !... Des bombes sur nous ! »...

Le malheureux n'en revenait pas de cette déconcertante méprise, qui aurait pu coûter la vie à quelque héros de la neutralité hellène.

En effet, une bombe avait éclaté à une centaine de mètres d'un détachement de cavaliers grecs que le prince André, frère du roi Constantin, faisait manœuvrer sur un terrain tout proche de la ville. Les aviateurs ennemis avaient vraisemblablement dû prendre cette troupe pour des Anglais, à cause de la couleur kaki des uniformes et des casquettes plates, à la prussienne, que portaient les militaires grecs et dont la nuance se rapprochait d'assez près de celle des tenues de l'armée britannique. Il n'y avait eu aucune victime parmi ces cavaliers. Mais ils s'étaient tous débandés, emportés dans toutes les directions par le galop furieux de leurs montures.

Le prince André avait été parmi ceux qui s'étaient élancés avec la plus grande précipitation pour regagner la ville. On sut plus tard qu'il s'était empressé de la quitter le jour même et qu'il s'était embarqué en toute hâte pour rentrer à Athènes. Onques nul ne le revit à Salonique.

Son exemple fut suivi par de nombreux officiers de l'armée royale. Car nous pûmes constater bientôt la disparition de quelques-uns de ceux qui avaient fait le plus bruyamment sonner leurs sabres sur les pavés de la ville et avaient plastronné avec le plus d'éclat chez Floca et dans les divers cafés et autres lieux de la place de la Liberté et de tous ses alentours. Salonique n'était plus une Capoue aux délices de laquelle ils n'auraient su s'arracher.

La Grèce ne voulant pas se battre, il était d'ailleurs tout naturel que ses plus splendides et valeureux guerriers quittassent aux premiers coups de feu une ville comprise dans la zone de guerre. L'honneur ne les retenait pas au rivage. Les services de navigation qui fonctionnaient entre Salo-

nique et Athènes offraient à ces beaux militaires l'inappréciable avantage d'un voyage très rapide et même d'un certain confort, malgré l'encombrement à bord.

Il n'y avait plus de Thermopyles !

IV

Avant de me rendre au consulat de Russie et d'aller ensuite déjeuner, je passais généralement chez moi pour faire un bout de toilette, donner un coup de brosse à mes vêtements et à mes chaussures et en changer parfois.

C'était chose nécessaire.

Les soins de propreté que nous avons coutume de nous donner dépassaient à Salonique le simple souci de bonne tenue et d'hygiène que chacun de nous personnellement ne pouvait manquer d'avoir. Il s'était vite établi entre tous les militaires alliés, quel que fût leur grade, une espèce d'émulation à ne se montrer en ville que dans une tenue aussi correcte et aussi propre que possible. Tous avaient senti combien une bonne prestance contribuait à rehausser notre prestige dans la population et combien elle nous différenciait des soldats grecs, aux allures nonchalantes et débraillées, ainsi que des officiers du roi Constantin, aux chevelures et aux moustaches huileuses, serrés dans des uniformes sous lesquels on devinait un linge malpropre, et dont les pieds, dépourvus ou non de chaussettes, s'enfonçaient dans des bottes mal décrottées par de paresseux loustros. Or, selon le temps qu'il faisait, on avait vite fait d'être couvert de poussière ou de boue, pour peu qu'on ait circulé dans les rues de Salonique.

A peine maîtres de la ville, les épigones de Périclès et d'Alcibiade, poussés par cette irrésistible soif de battage qui est une de leurs plus fortes vertus, s'étaient empressés de donner des noms pompeux tant aux principales artères qu'aux plus tortueuses ruelles de la cité conquise. Les plus belles gloires de l'hellénisme furent inscrites en lettres blanches sur l'émail bleu des écriteaux. Des évocations d

la Grèce antique et de Byzance furent mêlées à la commémoration des grands hommes et des hauts faits de l'ère nouvelle. Les noms illustres de Socrate et de Platon, des empereurs Héraclius et Jean Tzimiscès, de l'amiral Koundouriotis, de M. Vénizélos et de tant d'autres encore marquaient, en voisinant, autant de voies sacrées dans le dédale des rues du centre de la ville. De Salamine à Sarantoporos, le triomphe des armes hellènes avait projeté son rayonnement de gloire sur les plaques indicatrices. Consécration heureuse d'une renommée impérissable, le nom de Basile le Bulgarokhtone avait été donné à une grande artère traversant le quartier où un millier de soldats bulgares, cernés et retranchés dans des masures en planches et en torchis, s'étaient fait massacrer en 1913 par une armée de vingt mille Grecs, après une résistance acharnée de plus de cinquante heures. Enfin, une large avenue partant de la Tour Blanche pour aboutir à l'arc de triomphe d'Alexandre-le-Grand avait été parée du nom de boulevard du Roi-Constantin. Quelques-uns d'entre nous s'étaient amusés à la nommer boulevard du Général-Sarrail, au grand scandale des Grecs.

Mais les travaux d'édilité s'étaient uniquement bornés à un baptême de rues. L'état de la voirie était resté tel qu'il avait été du temps des Turcs, ou, pour mieux dire, il n'avait cessé d'empirer, aucun travail sérieux de réfection, ni même d'entretien n'ayant jamais été tenté.

Seuls les quais, la place de la Liberté, la rue Vénizélos et des sections de quelques voies adjacentes étaient pavés. Mais ils étaient pavés surtout de bonnes intentions. Leur pavage était, tant pour les humains que pour les bêtes, un enfer semé d'embûches. Après chaque forte averse, des affaissements se produisaient, des crevasses s'ouvraient.

Toutes les autres rues étaient vierges de tout pavage. Elles étaient une succession ininterrompue de fondrières, de ravinements et de profondes ornières. A la moindre pluie, le sol argileux se détrempait et devenait un inextri-

cable bourbier, dans lequel les passants se débattaient péniblement, glissant à chaque pas, s'enlisant dans une boue gluante, épaisse et flasque et s'effondrant dans de grandes flaques d'eaux fangeuses. Des torrents boueux se précipitaient des quartiers hauts, disposés en amphithéâtre et dévalant en pentes, se mélangeaient dans les parties basses de la ville, à proximité du port, au débordement des égouts et transformaient certaines rues en canaux remplis d'un liquide saturé de vase et d'immondices.

C'est ainsi que, lorsque des trombes d'eau s'abattaient sur la ville, ce qui était assez fréquent en automne et en hiver, les seuls moyens de traverser la rue de Salamine, près du Quartier Général, étaient ou bien « d'affréter un sauvage », c'est-à-dire de se hisser sur le dos d'un de ces débardeurs pouilleux et loqueteux qui vous transportait d'un trottoir à l'autre en pataugeant dans un cloaque bourbeux où il enfonçait jusqu'aux genoux, ou bien de vous placer en monôme de quatre ou cinq sur l'étroite plate-forme d'une charrette, qui, traînée par un petit cheval étique et roulant dans l'eau jusqu'aux moyeux, envoyait tout autour d'elle des gerbes d'une sauce fétide et tout imprégnée de détritus visqueux.

Le beau temps revenu, ces eaux putrides, en s'écoulant graduellement, déposaient un limon vaseux et gras, qui se muait bientôt en un innommable margouillis. De rares et lents balayeurs, faisant honneur à leur pittoresque appellation de « Kakadjis », l'amalgamaient avec tout le crottin qu'ils ramassaient épars sur la chaussée, le distribuaient en tas, qu'ils déplaçaient de temps en temps, mais sans jamais les enlever avant que le soleil ne les ait desséchés et réduits en amas de poussière que le vent soulevait en tourbillons et dispersait dans toute la ville.

Cette fois, le temps étant sec et la journée claire et sans vent, je n'avais pas à m'attarder longuement chez moi et, emportant mon petit appareil photographique, je me dirigeai vers le consulat de Russie, tout proche de ma demeure

V

Le Consulat de Russie occupait, avenue de la Reine-Olga, non loin de celui de France, une belle et spacieuse villa aux murs crépis à la chaux blanche. Devant elle, le jardinet qui la séparait de la rue n'était qu'un bouquet de lauriers-roses touffus dont les branches, chargées de fleurs épanouies, entraient dans les pièces par les fenêtres grandes ouvertes. Derrière, une vaste et belle terrasse était, dès le printemps, protégée, dans sa partie attenant au bâtiment, par l'ombrage d'un enchevêtrement de plantes et d'arbres exotiques, tandis que sa partie découverte se terminait par un large dallage entouré d'une massive balustrade et surplombait la mer.

La vue qu'on y avait embrassait toute la baie de Salonique, dominait la rade et le port où des bateaux de tous les types et de toutes les dimensions s'alignaient en interminables théories, suivait la ligne courbe et sinueuse de la côte, bordée jusqu'à la Tour Blanche de villas et de jardins, puis celle, plus rigide, des quais le long desquels se pressaient, amarrés côte à côte sur des centaines de mètres, d'innombrables petits voiliers aux fines mâtures, et se posait enfin sur la vieille ville, merveilleuse coulée de mosaïque multicolore, descendant de son encadrement de hauteurs pierreuses et dénudées, aux contours fauves de terre brûlée, vers la mer bleue et lumineuse, en une éblouissante féerie de tons turquoise et mauves et roses et verts et jaunes, parmi lesquels les scintillements violents s'opposaient aux chatoiements discrets et délicats et tendres, et au milieu desquels émergeaient, étincelantes et rutilantes sous les effluves dorés, les flèches élancées et sveltes et élégantes des minarets tout blancs. Et lorsque aucune buée ne voilait la transparence de l'air, on voyait se dresser en face la masse imposante et sombre de l'Olympe surmonté de son turban neigeux aux mille reflets d'argent.

Ce jour-là, de petits groupes de gens du peuple stationnaient aux abords du consulat. Les femmes, en costumes

du pays, y étaient en très grande majorité. Quelques-unes se pressaient sur le trottoir, s'adossant à la clôture. D'autres se serraient contre les grilles de la porte d'entrée grande ouverte, s'infiltraient dans le passage menant au perron de la villa et en envahissaient déjà les marches. Comme il est de coutume aux jours de calamités publiques dans les cités d'Orient, tous ces braves gens étaient accourus, dès les premières détonations, chercher refuge sous les plis du drapeau de la puissance dont ils étaient les protégés. Le cosaque du consulat, un homme de belle stature, portant la tenue des gardes du corps de l'empereur de Russie — long dolman bleu de coupe circassienne, avec cartouchières, échancré au col et laissant apparaître une chemise de soie écarlate, grand bonnet d'astrakan avec fond de drap rouge barré de deux galons d'or cousus en croix, hautes bottes à tiges molles et plissées aux chevilles, et, à la ceinture, un long poignard à manche d'argent damasquiné — s'efforçait de dégager le passage en refoulant doucement ce rassemblement de gens moutonniers, silencieux et apathiques.

Dans le vestibule, assez spacieux et éclairé par deux grandes fenêtres, trois ou quatre religieux, tout de noir habillés, se tenaient taciturnes, à l'écart dans un coin. Quelques personnes de mise quelconque formaient, près de l'une des fenêtres, un autre groupe et parlaient à voix basse. Seul un petit homme sec, en paletot noir à col d'astrakan déboutonné, la tête baissée et les mains croisées derrière le dos, arpentait la pièce d'un pas fiévreux, presque en courant, comme un loup en cage. M'apercevant, il arrêta soudain sa course et, se tournant vers moi, me fixa d'abord d'un regard plein d'effarement. Son visage était convulsé. Sa petite barbiche roussâtre, mince et effilée tremblotait au-dessus d'une pomme d'Adam saillant en pointe. Puis, avec un bégaiement pénible et un accent balkanique très prononcé, il s'écria :

« C'est des zeppelins, Monsieur, c'est des zeppelins ! »...

Je tâchai de le rassurer en lui disant que les avions ennemis qu'il avait pris pour des zeppelins avaient été depuis longtemps chassés et que les aéroplanes qui évoluaient au-dessus de la ville étaient des appareils français qui avaient pris les airs pour la protéger de toute nouvelle attaque. Mais il m'écoutait sans avoir l'air de comprendre ce que je lui disais. Ses pupilles se dilataient. Ses yeux, de plus en plus hagards, exprimaient l'hébétement le plus complet. Sa mâchoire tremblait. Il ne semblait plus capable d'articuler le moindre son. Le tremblotement de sa barbiche était devenu de plus en plus précipité. Et tout à coup, me tournant brusquement le dos, il reprit d'un pas accéléré son rapide mouvement de balancier, ne cessant de proférer d'une voix hurlante et entrecoupée comme par une espèce de rauques sanglots :

« Des zeppelins ! ce sont des zeppelins ! ce sont des zeppelins !... »

Dans la vaste salle de réception, d'autres visiteurs aux visages soucieux et consternés. Et au milieu de la détresse de tous ses protégés, le personnel du consulat faisait preuve du plus grand calme, s'employant à rassurer ces pauvres gens et les engageant à rentrer bien tranquillement chez eux.

VI

En sortant du consulat de Russie, je m'en fus déjeuner à l'Hôtel Beau-Rivage, situé à une distance d'environ cent cinquante à deux cents mètres, en remontant l'avenue de la Reine Olga dans la direction de la Tour Blanche, près du minuscule monument en forme d'obélisque, érigé à l'endroit même où le roi Georges Ier était tombé sous les coups d'un assassin.

L'Hôtel Beau-Rivage était installé dans une jolie villa, peinte extérieurement en couleur jaune d'ocre claire et placée entre un petit jardin bien planté, donnant sur la rue, et une terrasse en terre battue bordant la mer. Cette villa

avait été construite naguère par un riche pacha turc qui comptait l'aménager pour en faire sa résidence. Dans certaines pièces, des panneaux avaient été ornés de somptueuses peintures murales représentant des sites enchanteurs d'un pays de rêve. Mais le pacha ne put jouir longtemps de sa demeure. A la conquête grecque, il quitta Salonique et sa villa fut transformée en hôtel avec restaurant par un Grec nommé Langoustis, aubergiste décoratif et accueillant.

De taille moyenne, large d'épaules et corpulent, c'était un homme très brun, au teint olivâtre, à la face épanouie, aux yeux noirs et luisants, à la forte moustache d'un noir bleuté, bien lissée, bien cirée et relevée aux bouts. Très affable, d'une urbanité tout orientale, il parlait d'une voix discrète et douce, multipliant les saluts qu'il faisait en s'inclinant profondément, à la mode turque, et en portant sa main au cœur d'un geste onctueux.

Sa maison était fort bien tenue. Les chambres n'étaient pas nombreuses. L'ameublement en était simple, sans aucune espèce de prétention au moindre luxe. Mais elles étaient propres et, chose rare à Salonique, exemptes de toute vermine. Plus tard, lorsque je quittai mon logis de la place de Constantinople, j'eus la chance de trouver abri à Beau-Rivage, dans une pièce de dimensions toutes minuscules, mais où je ne vis jamais une seule punaise. J'eus le plaisir d'y voisiner avec des camarades et des amis charmants.

Mais bien avant d'avoir habité l'hôtel, je fréquentais son restaurant. A cause de mon service, je ne pouvais consacrer que peu de temps au déjeuner, sans pouvoir, en outre, avoir d'heures fixes pour mes repas que je prenais généralement fort tard. Je dus abandonner, pour cette raison, la popote qu'en arrivant à Salonique nous avions tout d'abord formée, avec quelques amis, au Quartier Général et qui fut, d'ailleurs, bientôt dissoute faute de cuisinier convenable, et j'allais, un peu au hasard, tantôt dans un restaurant de la ville et tantôt dans un autre, m'y retrou

vant généralement avec des camarades. Après avoir essayé des grands restaurants des abords de la place de la Liberté et de la Tour Blanche et des modestes, mais pittoresques gargotes de la rue Egnatia, j'étais bien vite devenu un habitué de Beau-Rivage, parce que cet établissement se trouvait à proximité de ma demeure et surtout parce que par beau temps on pouvait s'y faire servir au grand air — au jardin, sur la terrasse ou sur une véranda découverte y donnant accès. Il y avait parmi les clients habituels de la maison d'assez nombreux militaires alliés, dont quelques médecins français et deux ou trois dames infirmières de la Croix-Rouge. La présence des Serbes se révélait par leur puérile exubérance et par le bruit de cataracte avec lequel ils engouffraient leur potage. Ils mangeaient tout avec un appétit attestant une robuste santé et maniaient les os des côtelettes et des poulets comme des brosses à dents.

La nourriture dans les restaurants de Salonique était généralement fort mauvaise. Faute de beurre, la cuisine était faite à la graisse de mouton, qui avait une très forte odeur et un goût de chandelle des plus désagréables. Viandes, volailles, poissons, légumes, et même gâteaux et entremets étaient préparés avec cette graisse insupportable à des palais et des estomacs occidentaux. Les fritures de poisson étaient quelquefois faites à l'huile. Mais, dans ce pays, réputé depuis l'antiquité pour ses plantations d'oliviers, c'était une espèce d'huile de lampe, à odeur de graillon et à goût âcre, qu'on employait pour l'assaisonnement des mets. Beaucoup d'entre nous, sans être bien difficiles, ne pouvaient se faire à la gastronomie salonicienne. Force leur était de se contenter au restaurant de quelques maigres soupes, de viandes ou de poissons bouillis, servis avec le bouillon dans lequel ils avaient cuit, d'œufs ou de légumes à l'eau. Le vin, conservé et transporté dans des outres en peaux de chèvres, qui n'étaient jamais convenablement rincées, avait un arrière-goût de moisissure. Les victuailles, que la plupart d'entre nous se faisaient envoyer de

France, et plus tard, lorsque des succursales de maisons françaises et des coopératives furent installées à Salonique, les conserves de viandes, de poissons et de légumes, les biscuits, les pains d'épice, les confitures et le vin que nous pûmes nous y procurer, furent pour notre alimentation un complément précieux. Quant à nous approvisionner dans les épiceries tenues par les Grecs ou par les Juifs, c'était un luxe auquel la plupart d'entre nous ne pouvaient raisonnablement songer. Nous y étions impitoyablement rançonnés et étrillés par des mercantis sans scrupules et sans vergogne, et le commandement dut consigner de nombreuses boutiques aux militaires alliés pour les mettre à l'abri d'une scandaleuse exploitation.

A Beau-Rivage, la cuisine n'était pas supérieure à celle des autres restaurants de Salonique. Les menus n'étaient guère variés. Le « katalogos », menu rédigé en grec, portait à peu près toujours les mêmes hiéroglyphes. Sa traduction française, d'une orthographe simplifiée et adaptée à la prononciation du français par les Grecs, comportait généralement encore moins d'alinéas, les traducteurs n'ayant certainement pas tenu à se mettre en vains frais d'imagination pour découvrir les vocables français propres à reproduire exactement la terminologie culinaire hellène. C'est ainsi que les poissons, quelles qu'en eussent été l'espèce et la dénomination en grec, étaient sur les menus en langue française compris, selon leurs dimensions naturelles, dans une des trois catégories suivantes : les petits étaient tous appelés « rozé », c'est-à-dire rougets, les moyens « maquereaux », et les gros « bars ». Et en vous fiant à ces appellations, vous étiez tout aussi bien exposé à manger du brochet, du mulet, de l'anguille ou du colin.

Les habitués de la maison étaient l'objet de soins particuliers. On leur prodiguait de petites faveurs en leur réservant les meilleurs plats et en leur servant des morceaux de choix. On les prévenait discrètement de s'abstenir lorsque d'aventure ils commandaient un mets dont la préparation

ou la fraîcheur laissaient à désirer. Le garçon, rejetant en arrière la tête et fermant à demi ses yeux levés au ciel, murmurait alors à travers ses lèvres demi-closes ce simple mot :

« Pourri ! »

Cependant, il était bon de se souvenir parfois, pendant plusieurs jours, de ce salutaire avertissement.

Je commandais un jour deux œufs sur le plat au jambon.

« Jambon il n'y a pas », me dit le garçon, « mais saucisson il y a ! »

« Va pour le saucisson », lui dis-je.

Mais lorsque je fus servi, je constatai que le saucisson avait des taches verdâtres et un goût amer et qu'il était manifestement avarié. Je rappelai aussitôt le garçon et je lui en fis l'observation.

« Déjà il y a huit jours je vous ai dit qu'il était pourri ! s'écria-t-il en roulant les yeux et en agitant d'un geste familier aux Grecs sa main ramenée à la hauteur du nez, les cinq doigts ramassés en forme de tulipe.

— Je ne pouvais pourtant pas me souvenir, lui répondis-je, qu'il y a huit jours vous aviez du saucisson pourri. Je suppose, d'ailleurs, que, lorsque vous avez des comestibles de qualité douteuse, vous les jetez aussitôt à la mer.

— Non ! me répliqua-t-il vivement. Et avec un inimitable clignement d'yeux, il ajouta sur un ton de discrète confidence :

— Tant que le client n'a pas tout mangé, on ne jette rien à la mer. »

Les garçons étaient lents et familiers. Pour les appeler, il fallait se livrer à des battements de mains violents et prolongés. En entrant aux heures des repas dans la salle bien garnie d'un restaurant de Salonique et en entendant le public taper des mains à tout rompre, une personne non prévenue pouvait croire à quelque bruyante et extatique manifestation en l'honneur d'une jeune et délicieuse artiste dont la virtuosité chorégraphique s'harmonisait très heu-

reusement avec les formes charmantes dont la nature l'avait dotée. Mais ces vifs applaudissements n'avaient rien de commun avec une explosion d'enthousiasme admiratif. Ils étaient destinés à hâter le sursaut tardif du garçon indolent qui se décidait péniblement à apporter d'un pas traînant au client pressé et impatient le « katalogos », le pilaf à la tomate, le poulet aux olives ou le veau Agamemnon, commandés depuis longtemps.

Lorsqu'un client, soucieux de composer son menu de façon savante, se plongeait dans une étude approfondie du « katalogos » enfin mis à sa disposition et déposait près de son couvert le journal ruminé pendant une longue attente, le garçon s'en emparait incontinent, et, debout, près de la table, absorbé par la lecture, insensible aux paroles que quiconque lui adressait, imperturbable aux appels réitérés venant de tous les coins de la salle, il ne se dérangeait plus qu'une fois arrivé au bout du paragraphe intéressant.

Le moment de l'addition, comme généralement l'heure de tous les règlements de comptes en Orient, que ce soit entre Etats ou entre simples particuliers, donnait souvent lieu, entre consommateurs et garçons, à de petits concours d'arithmétique évoquant de loin, et dans une forme atténuée, les passes d'armes que des interprétations discordantes de chiffres devaient faire naître au bazar.

A Beau-Rivage il y avait parmi les garçons un calculateur hors ligne que j'avais surnommé Archimède, nom qui lui resta, car dans ses additions qu'il opérait avec une foudroyante rapidité, il se trompait toujours, mais ne le faisait jamais qu'à son profit. Et j'admirais l'aisance parfaite et l'air de bonhomie souriante avec lesquels cet homme rendait d'un geste placide et muet le fruit de son erreur, quand, par hasard, on avait pu la relever à temps.

Mais une erreur un peu trop corsée au préjudice d'une dame anglaise provoqua de violentes protestations de la part de cette dernière. La raideur candide et britannique de cette jeune femme n'eut aucune considération ni indul-

gence pour une fripouillerie si naturelle et spontanée. Cette personne sans malice ne se doutait guère que la filouterie et la tricherie, dans le cadre oriental, exhalaient une poésie, une espèce de charme particulier, leur donnant presque le parfum de l'innocence. Elle ignorait très certainement les propos de ce diplomate si averti des choses d'Orient, qui, goûtant toute la saveur d'une crapulerie joyeuse, se plaisait à dire que depuis Calchas les Grecs étaient autant une nation qu'une profession.

Langoustis, saisi de l'incident, se montra un inflexible champion de la morale spartiate, si inexorable aux... calculateurs malheureux. Et aux regrets de tous ceux qui avaient le sens de la couleur locale, Archimède dut quitter Beau-Rivage.

En cette belle journée du 30 décembre 1915, je m'étais attablé sur la terrasse, tout au bord de la mer, et en déjeunant j'admirais le merveilleux décor que j'avais devant moi. L'air était d'une remarquable transparence. L'Olympe apparaissait dans toute sa splendeur de demeure des dieux. L'azur d'un ciel radieux et le bleu d'une mer à peine ridée, le port et la ville, inondés de lumière, se renvoyaient les reflets irisés des mille couleurs dont brillait leur éclatante parure.

Comme le garçon me présentait l'addition, la silhouette d'un homme de forte carrure, vêtu d'un complet gris foncé, apparut sur la véranda, devant la porte vitrée qui la faisait communiquer avec la salle à manger de l'hôtel. Il avait porté la main à la hauteur de son front, en guise de visière, pour protéger ses yeux contre la lumière très crue, et semblait suivre du regard les évolutions de quelques avions qui planaient dans les airs. Je n'avais jamais rencontré cet homme en ville et ne l'avais jamais vu à Beau-Rivage.

« Le consul d'Allemagne », me dit tout bas le garçon en ramassant son pourboire.

Je saisis mon appareil photographique, voulant, malgré la distance qui me séparait de l'homme, le prendre en instan-

tané. Mais déjà il s'était retiré, disparaissant derrière la porte. Je remis donc mon petit kodak dans son étui et, l'heure étant venue de rentrer au bureau, je repris le tramway pour regagner le Quartier Général.

VII

A peine étions nous tous réunis au bureau que le commandant O..., entrant dans notre salle de travail, nous dit :

« Messieurs, quittez tous isolément le Quartier Général et, en prenant des voies différentes, rassemblez-vous à quinze heures au Lycée Français. »

Le Lycée Français ou Lycée de la Mission laïque se trouvait dans le quartier des Campagnes et occupait un vaste bâtiment carré, dont une façade donnait sur le Champ de Mars. A notre débarquement, le proviseur, M. Lecoq, y avait offert le logement au général Sarrail et à plusieurs officiers de son état-major. Il avait également logé dans les dortoirs de son établissement un certain nombre de militaires français, — anciens normaliens ou anciens membres de l'Ecole d'Athènes, — qui, dans la vie civile, faisaient partie du personnel enseignant des diverses universités françaises. Plus tard, à la suite des bombardements aériens répétés de Salonique, les parents des élèves pensionnaires du lycée, craignant que le bâtiment qui abritait le général en chef de l'armée d'Orient ne devînt le point de mire des aviateurs ennemis, et ne voulant pas que la fleur de la jeunesse salonicienne fût exposée à un danger constant, firent démarches sur démarches auprès du proviseur pour lui demander de décider le général à aller loger ailleurs. Pour répondre à ces sollicitations, le général transporta sa résidence avenue de la Reine-Olga, dans une jolie et blanche villa, tout enfouie au milieu des arbres d'un jardin, au bord de la mer.

Jamais, d'ailleurs, le lycée ne fut effleuré par le moindre éclat d'une bombe ennemie. Mais ses murs furent éraflés par les balles grecques, lorsque, en septembre 1916, les par-

tisans de la révolution vénizéliste livrèrent combat sur le Champ de Mars aux soldats hellènes, qui, restés fidèles au roi Constantin, s'étaient enfermés et barricadés dans la vieille caserne turque s'élevant au fond dela grande place.

Ce combat fut court. Mais il fut terrible par l'ardeur que déployèrent les combattants et décisif quant aux résultats. La fusillade dont j'entendis le crépitement, vers cinq heures du matin, alors que je sortais de Beau-Rivage, situé à environ cinq cents mètres du Champ de Mars, dura à peine quelques secondes. Mais point n'était besoin d'une bataille prolongée pour que la résistance acharnée des royalistes pliât devant l'héroïsme des assaillants. La valeur des braves ne se mesure pas à la durée de leurs exploits. Le geste symbolique accompli et les apparences étant sauves, les défenseurs de la caserne capitulèrent après le premier échange de coups de feu. Malheureusement, cette lutte fratricide ne fut pas sans pertes cruelles. On comptait deux victimes dans les rangs vénizélistes. Un audacieux guerrier, entraîné par sa vaillance, n'écoutant que son courage, fut légèrement blessé par sa propre imprudence. Un autre héros mourut, hélas ! d'émotion patriotique. On lui fit des funérailles nationales, juste et pieux hommage d'un peuple reconnaissant aux mânes d'un jeune et superbe guerrier s'immolant, en un sacrifice sublime, sur l'autel de la patrie.

Pour me rendre du Quartier Général au Lycée Français, je repris encore une fois le tramway. Non que le chemin fût trop long et le temps trop limité pour effectuer le trajet à pied. Au contraire, par une belle journée, la promenade, le long des quais, aurait été fort agréable et j'avais près d'une heure devant moi pour la faire. Mais en tramway je pouvais lire et je voulais en profiter pour jeter un coup d'œil sur les journaux de Paris, dont un gros paquet m'était parvenu dans la matinée, avec mon courrier. Malgré le retard avec lequel ils nous arrivaient, les journaux de France étaient toujours lus avec intérêt. Ceux d'entre nous qui y

étaient abonnés en partageaient généralement la lecture avec des camarades.

Au début de l'après-midi, l'affluence du public n'était pas grande dans les voitures se dirigeant vers le quartier des Campagnes. Je pus donc m'installer très à l'aise dans un compartiment à moitié vide et je dépliai le *Temps*, daté du 16 décembre 1915, que j'avais reçu avec quelques autres numéros du même journal. Mais j'avais à peine parcouru quelques lignes qu'un gros monsieur, de mise très convenable, se glissa tout près de moi, et, sans mot dire, se penchant tant qu'il pouvait sur moi, se mit à lire de son côté la feuille que je tenais en main.

C'était chose coutumière à Salonique. Cédant à une curiosité irraisonnée et enfantine, des gens, dont la tenue semblait des plus correctes, et même des jeunes femmes, jolies et habillées avec recherche, n'hésitaient pas un instant à adopter les positions les moins commodes et à se livrer à toute sorte de contorsions simiesques et ridicules pour pouvoir happer quelques lignes d'un journal ou surprendre quelques bribes d'une lettre ou de n'importe quel autre bout de papier qu'un inconnu tenait en main. Ils ne se doutaient pas le moins du monde combien leurs gestes manquaient de discrétion et d'élégance et par conséquent ils n'y cherchaient aucune excuse.

Un jour que dans un magasin, prenant pour l'examiner de près l'objet que j'achetais, je déposais à côté de moi sur le comptoir quelques lettres déjà cachetées que j'avais à expédier, une jeune femme, qui se trouvait à proximité, s'en saisit aussitôt, les retourna pour en lire les adresses et les remit en place.

Une autre fois, dans le tramway, je lisais une lettre qu'une jeune et charmante Parisienne m'avait adressée pour m'annoncer son prochain mariage. Cette personne avait coutume d'écrire à l'encre bleue sur de grandes feuilles de papier bleuté et il fallait une certaine habitude pour déchiffrer les caractères fantaisistes de son écriture bizarre et

capricieuse. Le jeune Salonicien, très élégant, qui s'efforçait de lire la lettre par-dessus mon épaule, n'y parvenait guère et je m'égayais des signes d'impatience qui trahissaient sa déconvenue. Le mouvement instinctif avec lequel il égrenait le tesbi enroulé autour de son poignet gauche avec les doigts de sa main droite devenait fébrile et saccadé. Puis, les arrachant brusquement, il les faisait claquer et, soufflant de dépit, il se tapait bruyamment la cuisse avec la paume de la main.

Connaissant le petit travers des habitants de Salonique, et afin de pouvoir lire mon journal en paix sans voir s'insinuer la tête d'un voyageur de tramway entre mes yeux et la feuille que je tenais, je m'amusais parfois à emporter dans les poches de mon manteau quelques vieux journaux que j'offrais obligeamment à mes voisins au moindre symptôme de leur curiosité habituelle. Ces distributions étaient toujours accueillies avec des manifestations de contentement et d'ostensible gratitude.

VIII

Le trajet du Quartier Général au Champ de Mars en tramway durait à peine un quart d'heure. Descendu de voiture, je traversai la place en biais et, contournant ensuite le bâtiment du lycée, je me dirigeai vers la porte d'entrée principale qui s'ouvrait sur une rue parallèle au Champ de Mars et perpendiculaire au boulevard du Roi-Georges que suivait la ligne du tramway. La façade donnait de ce côté sur un terrain non bâti sur lequel avaient été dressées les tentes d'un petit camp qu'occupait la compagnie de garde fournie par un bataillon de zouaves territoriaux.

Les gens de Salonique, ignorant la signification exacte du nom de zouaves, croyaient que c'était celui d'une tribu de sauvages aux mœurs féroces. Ils durent s'apercevoir bientôt qu'ils avaient affaire à de très braves gens qui ne compromirent d'aucune façon la tranquillité d'un quartier paisible et qui surent aménager avec art et avec goût

leur petit campement en y traçant des allées sablées et bien entretenues et en y plantant des fleurs sur les platebandes des jardinets qu'ils avaient dessinés autour des tentes.

J'étais arrivé bien avant l'heure fixée pour le rassemblement, et j'eus assez de peine à trouver dans un espace presque entièrement exposé au soleil une place à l'ombre, sur un petit talus, où je pus continuer la lecture de mon journal. Quelques militaires français — des gendarmes et des fantassins — venant isolément de directions différentes, étaient arrivés à peu près en même temps que moi, et, comme moi, ils avaient cherché un endroit pour s'abriter du soleil exceptionnellement chaud pour la saison. Puis survinrent, toujours isolément, d'autres gendarmes, à pied et à cheval, et d'autres fantassins, des cyclistes, puis quelques officiers de gendarmerie et de l'Etat-Major, et, les uns après les autres, mes camarades du N°... bureau.

La plupart d'entre nous ignoraient complètement dans quel but on nous rassemblait. Dans les conversations qui s'étaient engagées dans divers petits groupes on ne s'en souciait guère. Ceux qui étaient dans le secret des dieux n'en laissaient rien paraître. Et ceux qui ne l'étaient pas ne cherchaient pas à savoir ce qui allait se passer, parce que généralement les militaires ne posent pas de questions et attendent des ordres et que beaucoup d'entre nous se sentaient, en outre, dans la situation du lecteur qui suit l'enchaînement d'un drame, mais ne veut pas sauter la page pour connaître d'avance le développement de l'action.

Un peu avant quinze heures arriva au pas cadencé un détachement de soldats anglais, en rangs par quatre. Sur un commandement bref, les hommes s'arrêtèrent net, mirent l'arme au pied, puis se formèrent et s'alignèrent sur deux rangs.

Le rassemblement devenait nombreux et on nous fit tous entrer d'abord dans la cour du lycée, et, quelques instants après, dans une grande salle qui servait habituellement de réfectoire.

Là, le commandant O... nous annonça que le général Sarrail avait donné l'ordre de s'emparer des quatre consulats ennemis, qui étaient restés à Salonique malgré notre présence dans cette ville, et de tout leur personnel et que nous avions été rassemblés pour mener cette opération à bien.

On forma aussitôt quatre détachements composés chacun d'une douzaine de gendarmes français à pied et de deux à cheval, de deux cyclistes, d'un serrurier et d'une dizaine de soldats anglais. Chaque détachement fut placé sous les ordres d'un officier de gendarmerie, auquel furent adjoints un interprète et un adjudant du N^me bureau. Je fus affecté, avec l'interprète stagiaire Ph.... dès, jeune littérateur d'origine grecque qui s'était engagé dans l'armée française et qui se distingua plus tard comme aviateur, au détachement commandé par le lieutenant C... de la Garde Républicaine, et auquel avait été dévolue la mission de s'emparer du consulat d'Allemagne.

Après avoir pris les instructions qui nous furent données par le commandant O..., les détachements quittèrent successivement le lieu de rassemblement et se dirigèrent rapidement vers l'objectif qui avait été assigné à chacun d'eux.

IX

Le consulat d'Allemagne était celui qui était le plus éloigné de notre point de départ commun. Nous avions environ deux mille mètres à parcourir pour y arriver. La villa qu'il occupait était située presque au bout de l'avenue de la Reine-Olga, au coin d'une petite rue. C'était un bâtiment sans apparence, de dimensions modestes, se composant d'un demi-sous-sol, d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un seul étage et placé au fond d'un petit jardin qui était clôturé du côté de l'avenue par une grille métallique, avec porte à deux battants, et du côté de la rue par un mur en maçonnerie. La façade principale, peinte en couleur grisâtre, avec, au milieu, quelques marches donnant accès à la

porte d'entrée du rez-de-chaussée, avait vue sur le jardin et sur l'avenue.

Pour parvenir à notre but, notre détachement avait évité de descendre vers l'avenue de la Reine-Olga et de la suivre sur un long parcours. Par une voie parallèle, nous avions vite gagné la place de Constantinople et de là, nous engageant dans des ruelles désertes et écartées, bordées de petites masures en torchis et de haies en planches, coupant des terrains vagues en lisière de la ville, franchissant des ravins ou y cheminant, nous étions arrivés rapidement et sans bruit à un amas de constructions en bois, branlantes et délabrées, qui se trouvaient immédiatement derrière le consulat.

On fit halte et aussitôt le lieutenant C... désigna quelques hommes pour cerner le pâté de maisons et en surveiller les abords et les issues. Puis s'adressant à moi, il me dit :

« Adjudant, prenez quatre gendarmes français et quatre anglais et emparez-vous du consulat. »

Mes huit hommes furent vite choisis. Je fis charger les carabines. Moi-même, je n'avais aucune arme. En quittant le bureau, nous n'avions pas reçu l'ordre d'emporter nos revolvers d'ordonnance, que nous ne portions généralement pas en ville. Je n'avais pris que mon journal, qu'en entrant dans la cour du lycée j'avais glissé dans la poche de ma vareuse.

Au pas gymnastique, à la tête de ma petite troupe qui me suivait en file indienne, je m'engageai dans la rue qui, longeant le mur en maçonnerie du consulat, débouchait dans l'avenue. En quelques enjambées nous y fûmes, et, tournant à gauche, nous nous trouvâmes devant la porte entr'ouverte du jardin.

Les deux cawas du consulat se tenaient debout sous un arbre, un peu à droite de la villa. Voyant surgir brusquement des militaires alliés, ils eurent d'abord un moment de stupeur et de brève hésitation. Puis, s'étant ressaisis, ils se précipitèrent vers la villa pour escalader les marches du

perron et nous fermer au nez la porte de la maison. Mais nous les avions gagnés de vitesse.

En quelques bonds, avec deux gendarmes qui me suivaient, j'étais arrivé au haut de l'escalier. Les cawas étaient empoignés, acculés à la porte, et, celle-ci ayant été enfoncée après une lutte violente et courte, les deux Albanais roulaient à terre dans le vestibule, dont ils avaient vainement tenté de nous interdire l'accès. Mes deux gendarmes se hâtèrent aussitôt de les désarmer et de les fouiller.

Tout ceci s'était passé en l'espace de quelques secondes.

Pendant ce temps, le reste de ma troupe avait fait irruption dans la maison. Un gendarme, un solide gaillard, avait sauté à la gorge d'un civil accouru dans le vestibule, l'avait saisi au col de son veston qu'il lui avait ramené au-dessus des oreilles et le secouait comme un sac. A la couleur du vêtement, je reconnus l'homme que j'avais aperçu, à l'heure du déjeuner, sur la véranda de l'hôtel Beau-Rivage. C'était le consul d'Allemagne lui-même, M. Walter. Le brave militaire qui l'avait empoigné de la sorte ignorait la qualité de celui qu'il tenait et le prenait certainement pour un espion de moindre importance.

Je fis aussitôt lâcher prise et je priai le consul d'excuser le geste un peu rude du gendarme.

« Ça ne fait rien, ça ne fait rien », dit M. Walter.

Mais, à ce moment, nous fûmes tous assourdis par des cris déchirants venant de l'étage supérieur et une forme humaine dégringola l'escalier, roulant comme une boule, et se précipita, en hurlant et en glapissant, à mes pieds.

« C'est certainement votre domestique », dis-je au consul en lui adressant la parole en allemand. — « Veuillez la calmer et l'inviter à se taire. »

Mais, aussitôt la suppliante, une petite femme brune et boulotte, en corsage de cotonnade bleue et en jupon noir, se redressa vivement et, étendant la main dans la direction du consul, de ce mouvement que font les Orientaux pour

vouer quelqu'un à leur plus profond mépris ou à leur éternelle malédiction, elle s'écria en français :

« Je ne parle plus l'allemand ! Je ne connais plus ces gens-là ! Je n'ai rien de commun avec eux ! Je suis Grecque et je parle français ! »

Elle n'avait pas besoin de le dire.

Magnifique, l'âme grecque avait parlé.

Je lui demandai la cause de son émoi, et alors, avec cet accent d'émotion si pure, si sincère et si classique, que Mme Sarah Bernhardt elle-même a dû emprunter aux Grecs, la domestique du consul d'Allemagne s'écria encore :

« Je ne veux être ni violée, ni massacrée ! »

La scène tournait au comique.

Je regardais mes hommes, ces braves gens si propres, si soignés, si corrects, et cette souillond épeignée, aux loques fripées et toutes tachées de graisse, et je lui dis :

« Rassurez-vous, Mademoiselle, personne n'en a la moindre envie. »

Cet intermède fini, je m'adressai de nouveau à M. Walter :

« Monsieur le consul, vous êtes mon prisonnier. Veuillez m'ouvrir votre cabinet, y réunir tout votre personnel et me remettre toutes vos clefs. »

Le consul me déclara qu'à cette heure il était seul chez lui, que ses deux secrétaires étaient en ville et que sa femme et ses deux filles étaient en voyage. En effet, comme par hasard, ces dames avaient quitté Salonique la veille du raid aérien pour aller faire une petite excursion à Vodéna. Elles devaient d'ailleurs rentrer dans la soirée ou le lendemain.

M. Walter ne fit aucune difficulté pour me suivre dans son cabinet et pour me remettre ses clefs.

« Pourrai-je prendre mon argent ? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas d'instructions à ce sujet, lui répondis-je. Mais je suis autorisé à vous faire la recommandation de vous munir de vêtements chauds et d'une couverture de voyage.

— Où allons-nous? fit-il vivement. A Moudros ou à Malte?

Il cherchait évidemment à savoir s'il devait s'attendre à être interné dans un camp de concentration français ou anglais.

Je lui fis comprendre que je n'avais pas été chargé de l'instruire sur le sort qui lui était réservé.

« D'ailleurs, dit-il avec un certain détachement, je ne serai nullement fâché de quitter Salonique. Je ne m'y sens vraiment pas à mon aise. »

J'interrompis ces réflexions en le priant de me donner les noms et les adresses de ses deux collaborateurs, et, ayant fait placer des sentinelles aux portes de la villa et du jardin, j'envoyai un homme prévenir le lieutenant que j'avais rempli ma mission.

Le lieutenant et l'interprète stagiaire Ph... arrivèrent aussitôt au consulat et procédèrent à une visite des lieux. Une estafette fut dépêchée au Quartier Général pour annoncer que les ordres donnés avaient été exécutés. Les deux collaborateurs du consul — son chancelier et un jeune élève drogman, — qu'on était allé chercher aux adresses indiquées par M. Walter, furent ramenés au consulat. On fit expédier un télégramme à Mme Walter, pour la prier de rentrer avec ses filles d'urgence à Salonique. Enfin, un camion automobile vint stopper devant la porte et le consul et tout son personnel, y compris les deux cawas et la domestique grecque, furent invités à y monter pour être transportés au Quartier Général.

Lorsque je sortis du consulat pour accompagner nos prisonniers, il était plus de cinq heures du soir. La nuit était venue. Une longue file de réverbères allumés brillait dans l'avenue. Des curieux, attirés par la présence insolite de militaires alliés au consulat d'Allemagne et par les allées et venues de gendarmes, d'estafettes et de plantons, s'étaient massés sur le trottoir en face. Aucun cri ne fut proféré au

départ du camion qui fila à toute vitesse vers la rue de Salamine.

La nouvelle de la prise et de l'occupation des consulats ennemis par les Alliés s'était répandue en ville. Une foule immense s'était rassemblée sur les quais et place de la Liberté sur le passage des camions qui transportaient les prisonniers. Aucune manifestation n'eut cependant lieu.

Notre camion arriva le dernier au Quartier Général. Les prisonniers furent conduits dans des locaux du rez-de-chaussée. Ils y furent aussitôt placés sous la surveillance de gendarmes, en attendant d'être interrogés. Les Austro-Hongrois, les Turcs et les Bulgares les y avaient précédés.

Les captures faites au consulat de Bulgarie avaient été particulièrement intéressantes. Le consul avait justement réuni chez lui toutes les notabilités de sa colonie à l'heure même où le détachement allié se présenta. Tout ce monde fut pris dans un beau coup de filet. Parmi les prisonniers se trouvait un jeune fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères de Sofia, arrivé la veille à Salonique porteur de communications importantes pour le consul. Ce jeune homme n'en revenait pas de sa mésaventure. Très énervé, il protestait contre son arrestation, invoquant sa qualité de secrétaire de légation et son immunité diplomatique. Il s'étonnait que des Français aient violé le droit des gens en sa personne. Il affirmait son amour pour la France et évoquait ses années d'études au quartier latin. On l'écoutait avec une froide réserve, et quelqu'un lui fit observer sèchement que pour aimer la France les Bulgares auraient dû commencer par ne pas s'allier à ses ennemis.

X

L'occupation des consulats ennemis et la capture des consuls et de tout leur personnel produisirent une profonde impression sur les autorité grecques et sur la population de Salonique. Cette opération, due à l'initiative du général Sarrail, rapidement décidée et exécutée sur-le-champ, imposa

notre prestige aux Grecs. Ces Orientaux sentirent que nous savions oser et agir. Ils comprirent que nous n'étions plus d'humeur à nous empêtrer dans des discussions byzantines et à nous arrêter devant des fictions périmées que nous opposaient des ennemis, qui, eux-mêmes, s'en moquaient. Ces Orientaux, qui ont la terreur des coups, s'aperçurent que nous étions décidés et de taille à en donner et que nous disposions d'une volonté et d'une force devant lesquelles désormais ils n'auraient plus qu'à s'incliner, à plier, à céder et à s'effacer enfin.

La présence simultanée à Salonique, pendant plus de deux mois et demi, des forces militaires alliées et des représentants officiels de nos ennemis avait été un véritable paradoxe. Secondés par d'innombrables satellites, les consuls des Puissances centrales avaient pu se livrer jusqu'alors sans réserve, impunément et en nous narguant, à l'espionnage le plus éhonté et à une propagande intense et effrénée contre nous. Communiquant librement avec leurs gouvernements, ils leur avaient signalé les arrivées et les départs de nos navires, les débarquements de troupes et de matériel de guerre et n'avaient cessé d'en recevoir des instructions et des monceaux de tracts, de libelles, d'images et d'autres imprimés destinés à combattre notre politique et notre influence en Grèce. L'attaché militaire à la légation de Bulgarie à Athènes avait pu, à notre barbe, venir à Salonique et s'y promener à son aise pendant trois jours. Des feuilles locales recevaient, sans être inquiétées, le mot d'ordre et la sportule de nos ennemis. Les télégrammes, les lettres, les journaux, les marchandises continuaient à circuler entre Salonique et les pays avec lesquels nous étions en guerre. Les opérations de banque se poursuivaient régulièrement entre cette place d'une part et d'autre part l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.

La capture des consuls ennemis fut la première d'une série de mesures qui nous permirent de mettre un terme à cet état de choses. Des épurations nécessaires et salutaires,

le départ forcé de la majeure partie de la garnison grecque de Salonique et enfin la mainmise sur toutes les administrations helléniques de la ville et de sa région nous rendirent véritablement maîtres de toute la Macédoine grecque occupée par les Alliés.

Saint-Jean-de-Luz, septembre 1919.

ANTOINE SCHEIKEVITCH.

LA POÉSIE ÉLÉGIAQUE
A LA VEILLE DES « MÉDITATIONS »

—

Le 14 janvier 1836, Lamartine écrivait à Virieu : « Te souviens-tu du temps où j'étais écrasé par la poésie de l'Empire, où Luce de Lancival, Legouvé et Baour étaient des géants, dont l'ombre m'étouffait ? » Certes, lorsqu'on est le poète des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*, on peut sourire à l'évocation de ce lointain passé, où, débutant obscur, l'on s'inclinait devant la gloire des « maîtres » éphémères, encensés de leur vivant, oubliés après leur mort.

Il y eut donc une heure où ils passèrent pour des *géants* de la poésie, ce Luce de Lancival, auteur d'un poème, *Achille à Scyros*, qui n'est qu'une froide imitation de Stace, et d'une tragédie d'*Hector*, où les contemporains eurent l'illusion de retrouver Homère ; — ce Legouvé longtemps célèbre pour son poème du *Mérite des femmes*, réimprimé cinquante fois, et dont le dernier vers est plus prétentieux que touchant :

> Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

— Enfin ce Baour-Lormian, imitateur infatigable du sépulcral Young, du gémissant Hervey, du faux Ossian inventé par Macpherson, et traducteur plus acharné que fidèle de la *Jérusalem délivrée*, puisqu'il en donnait deux versions successives qu'Andrieux perçait d'un même trait :

> Ci-dessous gît Baour, le Tasse de Toulouse,
> Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze.

Aussi bien ce nécrologe des poètes de l'Empire est riche en noms, dont le prestige s'est évanoui. Lamartine n'avait-

il pas entendu un jour le grand imprimeur Didot lui donner ce conseil de bienveillance ironique : « Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. » Et l'énumération aurait pu se poursuivre, car un recueil d'alors, les *Annales poétiques du XIXe siècle*, ne citait pas moins de 146 poètes vivants : « Cette liste n'est pas exacte, observait le critique du *Journal des Débats*, l'abbé Féletz. Moi, continuait-il, qui n'ai pas l'honneur de connaître beaucoup de poètes, j'en connais bien une douzaine qui ne s'y trouvent pas ; il est vrai qu'en revanche elle en contient une centaine dont je n'avais jamais entendu parler ; et cela forme une sorte de compensation. » Nous qui venons un siècle plus tard, nous sommes encore plus ignorants que Féletz, et dans cette vaste moisson poétique, étalée sous nos yeux, nous ne trouvons pas à nouer une modeste gerbe. Les recueils poétiques foisonnaient : *Almanach des Muses*, *Saisons du Parnasse*, *Etrennes lyriques*, *Etrennes d'Apollon*, *Almanach des Dames*, etc. ; les producteurs de vers, nous l'avons vu, ne manquaient pas : mais où donc était la poésie ?

Le siècle s'était ouvert sur de belles perspectives de lyrisme : la victoire de Marengo (14 juin 1800) et la paix de Lunéville (février 1801) rouvraient la carrière des lettres et des arts ; Ecouchard Lebrun invitait les poètes à chanter la récente épopée :

Muses ! vos lyres immortelles
Nous doivent l'hymne des héros.
Il faut de nouveaux chants pour des palmes nouvelles !

De son côté le critique Dussault saluait au *Journal des Débats* (26 août 1800) l'aube de la renaissance poétique : Parny venait de publier un poème « peu moral, mais que le goût est forcé d'avouer », — périphrase savoureuse pour désigner la *Guerre des Dieux*, où, quoi qu'en dise Dussault, le goût n'est pas moins offensé que la morale ; — Clément de Dijon, l'ancien ennemi de Voltaire, donnait une traduction abrégée de la *Jérusalem délivrée* ; — La Harpe faisait

paraître dans le *Mercure* quelques fragments traduits du même poète ; — Esménard annonçait un poème sur la *Navigation* ; — Delille, enfin, le maître du chœur, mettait au jour ses *Géorgiques françaises*, « attendues depuis si longtemps », et promettait une traduction de l'*Enéide* et un poème sur l'*Imagination*.

Six ans plus tard, Dussault (*Débats*, 3 janvier 1806) constatait mélancoliquement que ces promesses de génie ne s'étaient pas réalisées : « Nulle époque, écrivait-il, n'a peut-être jamais été plus stérile ; car il ne faut pas compter ces malheureuses productions de quelques petits romanciers ou de quelques petits poètes, qui n'ont un moment d'existence que pour être aussitôt replongées dans le néant par le ridicule. » La France, en effet, avait repris, à l'appel de Napoléon, sa course à la victoire ; un pouvoir ombrageux surveillait l'intelligence et l'inspiration et frappait un Chateaubriand et une Mme de Staël dont le génie maintenait ses droits à l'indépendance. De là, cette anémie littéraire, que Lamartine a flétrie avec vigueur :

Tous ces hommes géométriques, qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine. Rien ne peut peindre, à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde.

Pourtant Napoléon lui-même eût échoué à décréter la mort littéraire de notre pays ; ne disait-il pas un jour à Fontanes : « Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit » ? Oui, l'idée souveraine se fût affirmée, non seulement dans la prose avec Chateaubriand et Mme de Staël, mais encore dans la poésie, si un poète de génie eût vécu en ces années de despotisme : aucun ne se révéla.

Ce n'est pas qu'un critique consciencieux, Bernard Jullien, n'ait déroulé en deux volumes compacts les fastes de la poésie impériale; arrivé au terme de son enquête, il lui accorde la supériorité sur les âges antérieurs en cinq genres : la *chanson*, le *poème descriptif*, *l'élégie*, la *comédie de petit genre* et la *tragédie lyrique*, et il conclut ainsi :

Croit-on qu'aux yeux d'une postérité impartiale, l'époque, qui, après les tourmentes d'une révolution, au milieu de guerres continuelles, et sous un gouvernement aussi soupçonneux que rigide, a su tenir ce rang dans les arts de l'esprit, puisse être regardée comme stérile ou méprisable ?

Puisqu'il s'agit ici de Lamartine, et que nous cherchons les précurseurs des *Méditations*, nous ne retiendrons de la copieuse énumération de Jullien que les poètes lyriques, et encore, ferons-nous un choix, pour nous borner à ceux dont l'exemple a pu guider Lamartine sur la voie de l'élégie : Parny et Millevoye (1).

§

Parny fut le poète de prédilection de Lamartine, non que celui-ci eût la moindre estime pour des œuvres impies et licencieuses, comme la *Guerre des Dieux*, le *Paradis perdu* ou les *Galanteries de la Bible*. Mais les *Poésies érotiques* de Parny, parues en 1778, furent le bréviaire de toute la jeunesse qui, au crépuscule de l'ancien régime, goûta si parfaitement, d'après un bon juge, Talleyrand, — « la douceur de vivre ». Pendant l'Empire, les adolescents, dont le berceau avait tremblé sous l'orage révolutionnaire, retrouvaient en Parny la séduction du rêve et l'enchantement de l'émotion. Que de fois Lamartine, dans ses lettres ou dans ses pre-

(1) Nous laisserons de côté Fontanes, dont le talent a été exagéré par Sainte-Beuve pour plaire à l'Abbaye-au-Bois ; — Chênedollé, qui, dans son poème descriptif, *le Génie de l'homme*, a fait entendre quelques accents nouveaux, mais qui n'a publié qu'après les *Méditations* ses *Etudes poétiques*, où Lamartine eût trouvé un lyrisme plein de fraîcheur (*le Clair de lune de mai*, *le Dernier jour de la moisson*, etc.) ; — enfin André Chénier, qui ne fut révélé à la France qu'en 1819, alors que la plupart des *Méditations* étaient déjà composées.

miers essais, avoue Parny pour son maître ! Le 28 mars 1810, il écrivait à Prosper Guichard de Bienassis :

Si je vois Parny sur ma table,
Je l'ouvre,et quelques pleurs s'échappent de mes yeux.

Le 7 janvier 1815, il lisait à l'académie de Mâcon un éloge de Parny, dont la France venait de prendre le deuil :

Parny n'est plus : la Parque courroucée
Vient de trancher la trame de ses jours :
Son luth muet se détend pour toujours,
Et sous la pierre insensible et glacée
Dort à jamais le chantre des amours.

. . . .

Combien de fois ma tendre adolescence,
Se dérobant aux regards curieux,
Pour dévorer tes écrits amoureux,
De ses mentors trompa la vigilance!
Que tu formas ma timide ignorance !

. . . .

Non, tu n'es plus, mais ton nom vit encore,
Mais dans ces vers l'amant d'Eléonore
Vivra toujours pour la postérité...

Aujourd'hui que la flamme poétique de Parny est à peu près éteinte, cet enthousiasme, qui s'est prolongé plus de trente ans, nous étonne; mais Parny venait après les fadeurs et les miévreries de Dorat ; il rompait avec la tradition des amours coquets et musqués ; il rappelait la poésie au naturel et à la vérité. Ginguené traduisait l'opinion de son temps, lorsqu'il s'écriait dans son *Epître à Parny* (1790) :

L'esprit et l'art avaient proscrit le sentiment...
Tu vins, tu fis parler le véritable amour,
Ses transports, ses regrets, et la douleur touchante
D'un jeune cœur, trahi par sa première amante.

Chateaubriand, qui savait ses élégies par cœur, se plaisait à le fréquenter et dans son *Essai sur les révolutions* (1796) il l'appellera « le seul poète élégiaque que la France ait encore produit ».

Le Consulat et l'Empire ratifièrent à l'endroit de Parny

le jugement de l'âge antérieur, et Fontanes écrivait en 1800 :

Ses élégies sont un des plus agréables monuments de notre poésie moderne.

Sa mort, survenue dix-huit mois après celle de Delille, fut également considérée comme un malheur national :

Les amis des lettres, écrivait Dossault au *Journal des Débats* (23 décembre 1814), s'interrogeaient mutuellement sur son état ; et parmi tant d'événements qui laissaient si peu de place à tous les autres genres d'intérêts, la santé d'un poète devint en quelque sorte un intérêt public. Les dangers que couraient les jours de M. de Parny n'étaient pas oubliés au milieu même des périls qui menaçaient la France entière.

Que sont donc ces *Poésies érotiques*, qui dans le grand interrègne de la poésie, sous la Révolution et l'Empire, eurent le privilège de charmer les esprits et d'émouvoir les cœurs ? Le poète les avait rapportées de l'île Bourbon, son pays natal, où il avait aimé une jeune créole, Esther Troussaille, qu'il a chantée sous le nom d'Eléonore.

L'histoire de cette passion se déroule en quatre chants : une âme y palpite devant nous, tour à tour enivrée des douces jouissances de l'amour partagé, troublée par les premiers indices de l'indifférence, rengagée dans les ardeurs et les délires d'un sentiment d'autant plus vif qu'il a failli mourir, enfin déchirée par les tortures de la trahison.

Les pièces du livre I sont entachées de sensualisme ; à la suite d'Alcée, Parny chante un hymne brûlant à la volupté :

La voix du sentiment ne peut nous égarer,
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature...
Va, crois-moi ; le plaisir est toujours légitime ;
L'amour est un devoir, et l'inconstance un crime.

Au livre II, Eléonore est devenue rêveuse et répond par la froideur aux déclarations enflammées ; des lèvres de l'amant tombe une plainte doucement émue et finement modulée :

Ils ne sont plus, ces jours délicieux
Où mon amour respectueux et tendre
A votre cœur savait se faire entendre,
Où vous m'aimiez, où nous étions heureux !...
Tout est changé, tout, excepté mon cœur !

Lui aussi il oubliera ; et, pour se consoler de l'infidèle, il se tourne vers ses amis, qu'il invite à redire les chansons insouciantes d'autrefois ; mais que peut l'amitié ? le temps même ne fermera pas la plaie de son cœur :

. Sur les plaisirs de mon aurore
Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,
Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs,
Et, même en rougissant, les regretter encore.

Après avoir juré de ne plus reprendre le bandeau de l'illusion, voilà que les doux souvenirs lui reviennent ; il s'attendrit, il confesse qu'il s'est trompé :

Je te revois plus constante et plus belle.
Règne sur moi : mais règne pour toujours.

Au livre III, ce sont de nouvelles effusions, souvent lascives, mais sincères et jaillies des profondeurs de l'âme :

T'aimer est le bonheur suprême.

Comme elle est vivante au cœur de l'amant, la vision des heures de bonheur ! Il s'enivre d'être tout à Eléonore, de rester auprès d'elle, ou, si les circonstances l'en séparent momentanément, de s'absorber dans son souvenir :

J'ai perdu tous les goûts qui me rendaient heureux.
Vous seule me restez, ô mon Eléonore !
Mais vous me suffirez, j'en atteste les dieux ;
Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.

Mais on voudrait qu'au sein même du délire Parny sût garder une délicatesse d'images, une élégance de style, qui l'apparenteraient aux dévots d'amour, dont les accents immortels ont entretenu le culte d'Eros ; il retombe dans la tradition grivoise des élégiaques du XVIIIe siècle, et la force du sentiment ne compense pas la brutalité de l'expression.

Le livre IV est le douloureux épilogue de cette passion : Eléonore, pendant l'absence du poète, n'a pas pu résister aux instances de sa famille, elle s'est mariée. Cette trahison inspire à Parny des vers poignants, les plus beaux que le désespoir d'amour ait produits en France avant Lamartine.

Le poète demande à la nature une consolation : il s'enfonce dans les âpres solitudes, il monte au sommet des rocs sauvages, d'où les torrents se jettent aux abîmes ; mais ce spectacle, dans sa majesté et son horreur, ne verse pas l'oubli à son cœur, car ses lèvres se sont ouvertes au nom d'Eléonore, et le charme a été rompu :

O Dieux ! ô rendez-moi ma raison égarée ;
Arrachez de mon cœur cette image adorée ;
Eteignez cet amour qu'elle vient rallumer,
Et qui remplit encor mon âme tout entière.
Ah ! l'on devrait cesser d'aimer
Au moment qu'on cesse de plaire.

Ce ne sont pas encore les cris d'aigle blessé de Musset ; *l'Enfant du siècle* mettra dans son désespoir un accent plus poignant ; car il est d'une époque où la sensibilité coule en flots tumultueux et pressés ; mais Parny ne préludait-il pas à ces sanglots immortels, lorsqu'il s'écriait :

De mes jours le fil est usé ;
Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse :
Je suis mort au plaisir et mort à la tendresse.
Hélas ! j'ai trop aimé ; dans mon cœur épuisé
Le sentiment ne peut renaître.
Non, non ; vous avez fui, pour ne plus reparaître,
Première illusion de mes premiers beaux jours,
Céleste enchantement des premières amours !
O fraîcheur du plaisir ! ô volupté suprême !
Je vous connus jadis, et dans ma douce erreur,
J'osai croire que le bonheur
Durait autant que l'amour même.
Mais le bonheur fut court, et l'amour me trompait.
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie ;
Il laisse un vide affreux dans mon âme affaiblie ;
Et la place qu'il occupait
Ne peut jamais être remplie.

Musset, descendu des hauteurs des *Nuits*, sombra dans le désespoir et la stérilité ; Parny, au contraire, chanta joyeusement la palinodie :

Une amante m'avait quitté ;
Ma douleur s'en prit aux amantes.
Pour consoler ma vanité,
Je les crus toutes inconstantes :
Le dépit m'avait égaré.
Loin de moi le plus grand des crimes,
Celui de noircir par mes rimes
Un sexe toujours adoré.

Ainsi Parny eut le privilège, sinon d'élever, du moins de réchauffer cette âme française, que les déclamations passionnées de la *Nouvelle Héloïse* avaient secouée, et de la transmettre vibrante à Lamartine. Dans son discours de réception à l'Académie française (6 nivôse an XII) il traçait un portrait exact de ce genre de l'élégie, où lui-même avait retrouvé la sensibilité de Tibulle :

La poésie élégiaque, disait-il, a des règles assez sévères. La première de toutes est la vérité des sentiments et de l'expression. Comme elle prend sa source dans le cœur, et qu'elle veut arriver au cœur, elle proscrit jusqu'à l'apparence de la recherche et de l'affectation.

Telle est la qualité supérieure que Parny avait mise dans ses *Poésies érotiques :* il n'avait pas brûlé de *feux imaginaires ;* il n'était pas *mort par métaphore* pour une *Iris en l'air ;* son Eléonore avait pris place dans le cortège des grandes amoureuses, que la poésie a nimbées de prestige et de beauté. Lamartine, avant Elvire, n'eut pas d'autre ambition que d'égaler Parny ; mais il dépassa Parny, le jour où la pointe de feu de l'amour platonique lui brûla le cœur ; par delà les sensualités de l'élégie, il entrevit le monde supérieur de l'idéal, il monta vers les sphères mystiques des *Méditations*.

§

Entre temps, Millevoye avait publié ses *Elégies* (1812).

Ce poète essaya d'élargir les limites du genre : avec raison il faisait remarquer que l'inspiration élégiaque anime plusieurs passages d'Homère, d'Euripide et de Virgile, la fable des *Deux pigeons*, la *Bérénice* de Racine :

L'Elégie, écrit-il, même en chantant le bonheur, peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre... Elle se plaît au souvenir de ce qui n'est plus... Il n'est point pour elle d'objet inanimé ; pour elle, les ruines sont vivantes, la solitude peuplée et la tombe a cessé d'être muette.

Ces déclarations peu précises peuvent néanmoins passer pour des pressentiments, comme le veut le dernier biographe de Millevoye, M. Ladoué.

Faut-il aller plus loin, et proclamer Millevoye, avec M. Ladoué, un « précurseur de Lamartine » ? Sainte-Beuve l'avait déjà situé « entre Delille qui finit et Lamartine qui prélude », et l'auteur d'un beau livre sur l'*Elégie en France avant le romantisme*, M. Potez, concluait que « Millevoye marque bien la transition de Parny à Lamartine » (1).

Ne serait-ce pas grossir outre mesure le talent de Millevoye et son importance dans l'histoire de la poésie ?

D'abord il faut écarter résolument les élégies antiques, composées par Millevoye « dans la manière grecque », qui sont inférieures à celles de Chénier ; plus résolument encore, il faut sacrifier les pièces qu'il emprunte, sur le conseil de Parny, à « une nature étrangère », et dont l'exotisme reste conventionnel et mesquin ; comme le remarque un critique, le coursier de l'Arabe y est toujours *fidèle*; la négresse s'y appelle « une belle insulaire », et un capitaine de négrier, quoique *farouche* et *cruel*, y observe en son langage les convenances mondaines.

Seul, le 1er livre de ses *Elégies*, où il a mis des confidences et des émotions personnelles, peut prétendre à quelque

(1) Nous ne ferons pas état du mot de Lamartine s'adressant au fils du poète : « Je suis votre frère aîné, le fils de Millevoye. » La courtoisie y a plus de part que la vérité.

influence sur les *Méditations*. Rien n'est moins sûr, car Millevoye n'a ni le feu, ni la vérité de Parny.

Cependant un de ses biographes, de Pongerville, dont la notice est plus fleurie que pénétrante, nous dit :

Quand Millevoye composa ses poèmes érotiques, ses élégies, ses hymnes à la volupté, la délirante fièvre de l'amour l'avait abreuvé de délices et navré d'amertumes.

Nous connaissons le roman dans ses grandes lignes : le poète aimant avec « impétuosité », et se heurtant aux refus d'un père inflexible ; la jeune fille « désespérée, toujours plus aimante, plus aimée », languissant et mourant, victime de cette tyrannie domestique. Quel beau thème pour un poète élégiaque !

Eh bien ! il est inutile de chercher cette touchante histoire d'amour dans le 1er livre d'*Elégies*. Nous n'exigeons pas du poète qu'il transporte dans ses vers des émotions chaudes encore de vie et de réalité ; nous admirons Vigny d'avoir su, dans la *Colère de Samson*, tourner à la plainte impersonnelle et métaphysique la souffrance dont le torturait une amante indigne. Mais si Millevoye ne s'est pas offert directement en holocauste sur l'autel de la poésie, il n'a pas pu, d'autre part, élever son cas particulier à la dignité épique. Ses élégies ne sont que des balbutiements d'amour, des mièvreries de sentiment, aux nuances pâlies et décolorées.

Edmond Géraud nous l'a peint, à la veille de la publication de ses vers ; il avait loué, en commun avec Baour-Lormian, une propriété à Ville d'Avray ; Baour, qui travaillait à son imitation des *Nuits* d'Young, s'en allait dans les allées du parc, poursuivant son rêve poétique, et répétant : *La mort ! la mort !* Millevoye lui faisait écho : *L'amour ! l'amour !* Est-ce le contact avec Baour et avec Young qui a éteint les ardeurs de Millevoye ?

Cette atonie s'explique plutôt par la déférence que le poète a toujours manifestée pour les académies et pour la critique. Millevoye, en effet, accepte, sans la discuter, la ju-

ridiction des puissances littéraires : les prix académiques eurent toujours de l'attrait pour lui, du jour où il obtint sa première couronne à l'Académie de Lyon, avec une épître sur le *Danger des romans;* d'autre part, les moindres observations des journaux ou des revues sur les poésies de Millevoye trouvaient, chaque fois, un auteur docile et prêt à se corriger.

Aussi bien Millevoye ne songeait pas à s'émanciper : il lui suffisait d'avoir reconnu que Boileau était le « maître », que ses préceptes « valaient pour l'éternité », et que le poète moderne avait le devoir de « marcher sur ses traces ».

Avec ce tour d'esprit, comment aurait-il discerné les voix profondes de son temps ? Si près que l'on se penche de ses poèmes, on n'y surprend pas les échos de l'âme française frémissante de la fièvre des combats et de l'ivresse de la victoire. Millevoye ne fut qu'un poète de la veille dans cette génération que Chateaubriand et Mme de Staël avaient déjà orientée vers des horizons nouveaux.

Ses évocations du moyen âge ne sont que des spécimens du style troubadour ; ses couleurs ossianesques sont voilées de brume ; ses audaces de rythme ne vont pas jusqu'à reproduire celles de Chénier, dont il avait lu les manuscrits ; enfin ses élégies sont d'un poète harmonieux, mélancolique, mais larmoyant et vieillot.

Ainsi dans la *Demeure abandonnée* on n'entend pas gronder la symphonie puissante de la Tristesse d'Olympio :

Elle est partie, hélas ! peut-être sans retour !
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place j'irai m'asseoir
Et lui parler en son absence.

Sur le thème du *Souvenir* Millevoye a écrit des vers qui nous toucheraient, si la divine mélodie du *Lac* ne chantait en notre mémoire :

Voici la route détournée,
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir.
Et, déjà du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.

Un juge délicat, le regretté Ernest Dupuy, admirait surtout dans Millevoye la *Prière à la Nuit;* le poète, en effet, a su découvrir les nuances voilées et discrètes, l'harmonie fluide et vaporeuse, qui convenaient au sujet; mais il ne nous épargne ni le « diadème de pavots », ni le « disque étincelant », ni les « humides demeures », ni « des suppliants l'humble rameau », et le poids mort de la vieille poésie ralentit le mouvement de cette *Prière*, imitée d'une épigramme antique.

Rien n'est plus banal que la pièce intitulée *Inquiétude*, où l'amant jaloux souffre à la pensée que d'autres avant lui ont pu troubler le cœur de la femme aimée :

Le regard fixe et le sein oppressé,
Se rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé ?

Deux élégies, la *Chute des feuilles* et le *Poète mourant*, défendront de l'oubli le nom de Millevoye : « Ce mausolée, dit joliment M. Potez de la première, est de style Empire. Mais les feuilles qui voltigent autour, les souffles de la bise appartiennent à l'éternelle nature. Et les soupirs du malade sortent d'une poitrine humaine » :

Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.

Le poète mourant pleure sa fin prématurée : il s'accuse de s'être trop attardé sous l'ombrage funeste du mancenillier des amours ; d'une voix affaiblie, il convoque le chœur fidèle de ses amis et les chers fantômes des femmes aimées, pour leur demander l'hommage d'un souvenir, et il expire doucement :

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main !
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Nous ne rendrons pas Millevoye responsable de la lignée de *jeunes malades* qui vont pulluler dans la poésie, jusqu'au jour où la Muse française prévient que « l'exploitation des agonies était interdite pour longtemps au commerce poétique » ; mais nous ne dirons pas avec M. Potez que ce poème est supérieur à la méditation de Lamartine : « La pièce de Lamartine, écrit-il, est d'un homme bien portant ; il y pleure sa fin prochaine avec un grand luxe d'images fleuries et de comparaisons. Millevoye est plus sincère et plus simple. » Non, le désespoir de Lamartine n'est pas uniquement de la « littérature » ; s'il s'est trompé sur la date de cette crise, qu'il place en 1825 dans son *Commentaire*, il disait à Virieu, le 19 février 1820 : « Je t'écris peut-être pour la dernière fois pour te dire adieu selon toute apparence... » Son héros meurt dans un ruissellement d'images : faut-il donc refuser de boire l'ambroisie à une coupe trop pleine ? Cette méditation, qui tour à tour pleure et prie, nous soulève et, d'un grand élan, nous emporte avec l'âme du poète

... jusqu'au ciel sur des ailes de flamme.

Ne comparons pas l'élégie délicate mais languissante de Millevoye avec la méditation de Lamartine où débordent les trésors de son opulente imagination et les effusions intarissables de sa sensibilité.

§

Donc si Lamartine était resté à l'école des élégiaques de son temps, il se fût fait un nom, comme il dit lui-même,

dans un des médaillons de cette guirlande de voluptueux immortels qui n'ont cueilli de la vie humaine que les roses et les myrtes, qui commencent à Anacréon, à Bion, à Moschus, qui se

continuent par Properce, Ovide, Tibulle, et qui finissent à Chaulieu, à La Fare, à Parny.

Mais l'amour d'Elvire va l'arracher à cette profanation de la poésie, et, en 1820, il créera dans les *Méditations* une élégie nouvelle. Sainte-Beuve, qui n'a pas toujours été tendre pour Lamartine, et qui a traité Parny et Millevoye avec beaucoup trop d'indulgence, sut pourtant un jour rendre pleine justice à l'originalité des *Méditations* ; il écrivait à Verlaine, le 19 novembre 1865: « On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et divine... D'un jour à l'autre on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe: c'était une révélation. »

CAMILLE LATREILLE.

LE GHETTO
DANS LA MOSQUÉE[1]

—

IX

Pâques. C'est le soir. Vers six heures le soleil est bas et les grandes places à moitié envahies d'ombres, tandis que la ville papillote de toutes ses claires maisons jaunes et mauves, rouges et bleues, jusqu'au mur de la citadelle haute que la lumière dore à mesure qu'elle décline. Fête sur les places et musique aux carrefours. Dans les vieux quartiers, parmi l'embaumement des lilas, des glycines et des premières roses, ma promenade me conduit vers un bal d'enfants. C'est l'une des places que j'ai dites, celle où je dois me rendre. Elle est bordée sur trois côtés par ces vieilles maisons turques toutes ruineuses, mais fières encore de la pourpre qui les teint; d'autres maisons s'étagent jusqu'au rempart, un minaret file droit au ciel comme un javelot. Elle s'avance vers l'Ouest en terrasse, dominant la ville qui descend jusqu'à la mer éblouissante. Un platane la couvre dont la cime sort de l'ombre et s'épanouit en jaune bouquet.

Sous le platane, des enfants dansent.

O danse puérile, si douce et simple, au son trop bruyant de flûtes nasillardes et d'une caisse qui gronde. Ce n'est pas un pas, ce n'est pas un rythme ; mais les enfants par bandes se donnent les mains, se joignent, se séparent, se déprennent les mains. Leur visage est clair ; ils ont de beaux habits de fête, des gilets pailletés ; les petites filles

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 521.

blondes et brunes ont du clinquant dans les cheveux, et des rubans tout neufs, d'un satin tout bleu, bleu si vif que le ciel en paraît gris. Les groupes vont, les groupes viennent, passent dans le soleil et sont pris par l'ombre. Grâce touchante! les sourires sont calmes, les yeux rient seulement, tant ils sont candides, un peu éblouis de cette belle lumière qui joue sur les habits de fête! Les lentes attitudes indécises si pareilles de tous ces enfants trouvent des combinaisons admirables, des effets simples à nous désespérer par tant de naturel et si peu d'apprêt.

Ce soir, si tout recommence et s'enchaîne comme la ronde enfantine, il n'y a ni lassitude, ni monotonie, bien que tant de couleurs agacent, et que ces bariolages éternels jouent sur notre vision à l'exaspérer : l'on ne veut découvrir le vide morose sous de si belles apparences. Seulement, quand nous quittons ces enfants qui dansent avec la gravité souriante des petits et des primitifs, notre âme ne se complaît plus en la beauté des formes, qui, de toutes parts, nous pressent; elle est accablée de la lassitude du pittoresque ; de la langueur émanée des choses, toute pareille à cette musique orientale que l'on entend ce soir résonner aux carrefours : une seule modulation prolongée, jamais banale certes, mais aiguë, à l'extrême, jouant à vif sur les nerfs, alors que ces enfants qui dansent semblent danser aux sons d'une musique inentendue de nous.

Ce soir n'étais-je pas comme eux ? Et tandis que les images de Raïssa, l'apparition du chariot, les attitudes sous la tente se succédaient pareilles à des visions de fièvre, pendant l'attente, je sentais parfois aussi une grande et paisible douceur où tous mes désirs se fondaient.

Les enfants s'en allèrent. La place vide parut plus grande et soudain triste. Je vis s'avancer la tzigane, d'une marche vive et souple qui faisait saillir ses hanches maigres encore. La lumière, prête à mourir, concentrait sur elle ses feux et dorait sa peau d'ambre, son visage sous le foulard écarlate,

ses bras nus et, fleuris de henné, ses pieds nus qui marquaient dans la poussière.

Je la suivis. Elle m'entraîna par un lacis de ruelles bordées de jardins incultes et de façades mortes. Puis elle tourna dans un cul-de-sac, dont l'un des murs d'un rouge foncé de sang se creusait de trois portes et d'une fenêtre grillée de solides barreaux.

L'ombre l'envahissait tout entier, mais au-dessus, baigné de rose, marqué d'une ligne d'ombre légère, un minaret, accompagné d'un cyprès noir et roux s'enlevait, coiffé d'un chapeau bulbeux sur le ciel gorge-de-pigeon.

L'enfant, au seuil de la troisième porte constellée de clous suivant des figures bizarres, me dit :

— Tu prononceras ces mots quand la porte s'entr'ouvrira :

« *Urim, Thummim.* »

Puis elle leva le marteau, frappa les trois coups et me laissa. Une vieille m'ouvrit. Je prononçai les paroles mystérieuses avec la conviction d'Ali-Baba devant Sésame. Elle s'inclina et j'entrai à sa suite dans un étroit jardin aux allées pavées de larges dalles irrégulières. Les ombres s'accumulaient dans les massifs incertains où des fleurs se déversaient en bouquets pâles. L'odeur des glycines et des seringas me faisait mal, tant sa douceur amollissait.

La vieille, devant moi, me guidait d'une marche claudicante. Derrière elle, je franchis une porte à judas, un long couloir; je montai un escalier de bois aux rampes gracieusement sculptées, et je me trouvai seul dans une grande pièce blanche et nue.

Elle a pour ornements les solives peintes de son plafond et ses tapis de laine molle coloriés de tons à la fois vifs et doux. Un beau coffre incrusté est poussé contre la muraille; un divan chargé de coussins prend toute la baie ouverte sur le ciel qui se décolore ; au soir, les volets rabattus des moucharabiehs y laissent pénétrer, avec les dernières

clartés du jour, la brise qui courbe les têtes odoriférantes des arbres en fleurs.

J'entendis un bruit léger. Raïssa parut. Un instant elle fut comme hésitante à passer la tenture qu'elle soulevait. Puis elle vint à moi dans l'enroulement des voiles bleu-de-nuit qui serraient les lignes graciles de son corps. Son visage avait la pâleur ardente, ses yeux l'éclat que je leur connus sous la tente.

— Mon ami, venez près de moi, disait-elle joyeuse.

Et ses mains m'attiraient vers le divan, tandis que ses pieds trépignaient nus dans leurs babouches.

Petite princesse biblique, elles ont la fièvre, mes mains, à toucher les vôtres, et je voudrais vous dire...

Mais que dire à cette folle qui rit d'un rire si clair, si haut, qu'il semble éparpiller ses gouttes sonores comme un jet d'eau sur les jardins obscurs et rafraîchir leurs parfums trop chauds, qu'il s'égrène en mon cœur comme les étoiles parmi le ciel des nuits d'Orient.

— Cher, cher ami ! Enfin vous, enfin toi ! Connais-tu l'ennui, la prison des grillages, la solitude des jours, enfermée avec la bonne vieille qui vous garde ? Connais-tu l'angoisse de la vie mystérieuse où je vais entrer et l'attente, l'attente de votre retour dont j'ai désespéré ?...

Son rire et sa voix se turent, et dans l'ombre adoucie de lumière lactée, l'ayant prise sur mes genoux, je berçai son inquiétude en respirant ses cheveux...

Soudain dans le silence où seules passaient nos haleines, une clameur étouffée, un grand cri d'allégresse montèrent.

— Ecoute, me dit Raïssa.

Ses bras desserraient leur étreinte ; ils essayèrent de me repousser. Ses yeux pâles, brillant aux clartés nocturnes, tour à tour me fixaient, se détachaient de moi.

— Pâque, Pâque ! n'entends-tu pas, ne comprends-tu pas : « *L'an prochain à Jérusalem !* » Ce retour, ils le désirent moins que je n'ai désiré le tien, hélas !

Je me penchai par la baie ouverte. La lune que je ne

voyais pas répandait ses lueurs sur les jardins. Toute proche, la petite mosquée arrondissait son dôme entre les cyprès gris de lune ; un reflet allumait le toit du minaret pareil à quelque cierge ; des lueurs aux vitraux vacillaient comme des veilleuses.

— C'est là qu'ils chantent? demandai-je.

— Oui, tais-toi... C'est le secret des Deunhmehs... Ce soir le muezzin chantait encore : « Allah illallah illa Mohamed rasoul Allah ! » Mais voici venir l'heure pour nous de prier Jéhovah, et d'implorer son secours pour notre peuple exilé... Et moi, je ne devrais pas t'aimer.

Mes caresses arrêtèrent ces mots très graves. Et de nouveau j'entendis son rire et sa voix à mon oreille :

— L'an prochain à Jérusalem, mon bien-aimé, ma chevelure ne sera pas plus douce,qui te fait frissonner contre moi.

X

Sous l'ardeur des soleils d'après-midi, les eaux, le long des quais chauffés à blanc, s'ocellent de taches d'huile et de méplats d'or : il s'en exhale d'affreuses pestilences, et les rues d'alentour sombres ou dévorées de lumière, suivant leurs détours, soufflent au nez du passant une haleine fétide. Le port et la ville puent à vous donner la nausée. Mais ces odeurs de cadavre et de pourriture cessent là-haut dans le quartier Deunhmeh, quand j'ai poussé au fond de l'impasse la troisième porte marquée de clous,la porte qui s'ouvre aux mots magiques, sur le jardinet embaumé de roses et d'acacias, où les taches de soleil jettent comme des confettis multicolores.

Dans la maison, Raïssa, languissante et rieuse, m'attend appuyée à des coussins.

Tout le jour, les moucharabiehs sont si bien closes, que seul le vol d'une guêpe vibre et rôde dans l'ombre dorée. Les reflets réverbérés du jardin jouent sur les solives du

plafond, sur la muraille blanche et parfois sur le visage de mon amie qu'ils colorent de nuances furtives. Beau visage d'une chaude pâleur où sourit l'azur des yeux. Sous l'arc des noirs sourcils passe leur eau fugitive qui reflète tant de choses étrangères à mon âme, tels ces fleuves où la terre d'exil apparaît plus lointaine encore, si belles en soient les images ! Qu'importe ! Chaleur, lumière, parfums nombreux, doux rires qui frissonnent ainsi que des cascades, ah ! tout conspire pour me charmer autour de cette Circé si jeune, qui n'a pour incantation que ses caresses et m'offre ses dents perlées dans la coupe rouge de ses lèvres.

Nous savions aussi deviser très sagement, assis face à face et séparés par des corbeilles de fruits où nous puisions pour nous rafraîchir. J'appris ainsi de ses bavardages la vie dissimulée de son vénérable père. Dès le jour, il quittait sa demeure pour les souks, et, le soir venu, rentrait pour participer à ces offices nocturnes dont j'avais entendu les chants le premier jour. Souvent il partait pour de rapides voyages. Vers où ? Raïssa ne le savait. Durant ses absences, la vieille était sa seule gardienne, et, dévouée comme les vieilles esclaves qu'un bon maître préserve de la liberté, Sarah — elle se nommait ainsi — la servait fidèlement dans ses caprices et notre aventure. Je venais en pleine liberté. Mais sitôt le Deunhmeh de retour, les étroits vitraux se rallumaient autour du dôme byzantin de la mosquée ; elle retentissait d'hymnes et de cantiques à la gloire de Sion ; les mystères sabetaïstes s'y célébraient à nouveau... J'attendais cette heure pour retrouver Raïssa.

Souvent, entre deux étreintes, j'essayais par surprise de lui arracher le secret véritable de ses frères. Mais, secouant la tête, elle me regardait d'un air si ferme et si triste, ou bien posait un doigt sur ses lèvres de façon si impérieuse, que je n'insistais pas. J'aimais trop son rire pour la faire pleurer.

A l'heure qu'il fallait partir, la vieille Sarah venait discrètement me chercher. Nos adieux étaient brefs et doulou-

reux. Savions-nous s'ils n'étaient point les derniers, si jamais nous nous reverrions ? Raïssa vivait dans l'angoisse d'un départ brusque, d'une séparation définitive. Je devinais qu'elle me dissimulait la violence de ses craintes, malgré qu'enfant si jeune, elle les oubliât dans ses joies.

La petite danseuse tchinguennée me venait dire chaque jour l'heure du rendez-vous, là-haut dans le jardin du Café turc, près des murailles de Yédi-Koulé. Quand Raïssa ne pouvait me voir, notre messagère restait avec Romée et moi. Si j'étais inquiet, elle s'asseyait à mes pieds, me prenait la main, l'embrassait. L'orient sombre de ses yeux se chargeait de douceur et sa voix plus grave voulait consoler mon chagrin.

— Cette petite vous aime, disait Romée, lorsque, ensemble, nous redescendions vers le port. Elle vous aime avec cette fidélité orientale, touchante, entière, un peu animale aussi.

— Allons donc, répliquais-je.

— Je vous l'assure, et j'en suis heureux, car elle veille sur vous sans que vous vous en doutiez.

— Suis-je donc en danger ?

— Oui. Votre secret ne peut être gardé longtemps. Les Deunhmehs ont leur police, qui nous épie avec une facilité d'autant plus grande que nous l'ignorons. Vous n'imaginez pas la puissance de dissimulation de ces gens-là. Pensez à celle qu'il leur a fallu pendant des siècles pour cacher leur religion véritable sous un islamisme d'emprunt.

— Certains affirment qu'ils se sont convertis.

— Pour la masse, c'est exact peut-être. Mais les maîtres de la secte ont laissé la conversion au vulgaire et forment encore une confrérie puissante et cachée qui garde jalousement la science ésotérique, les doctrines mystérieuses de son fondateur. Naïm est de ceux-là. Remarquez qu'il ne suit point les coutumes des Deunhmehs en claustrant sa fille dans son logis. Puis, cette mosquée, je me suis renseigné, n'est point l'une de celles que fréquentent les sabetaïstes. D'ailleurs je n'ai pu trouver le chemin de l'entrée ; on ne

peut y accéder directement, car de tous côtés des enclos infranchissables la séparent des ruelles d'alentour.

— La mosquée, dis-je, est entourée d'une cour étroite séparée du jardin de Raïssa par un mur percé d'une porte. Je n'ai jamais vu cette porte ouverte, ni qui que ce soit se montrer dans la cour.

— Il faut sans doute, pour participer aux réunions nocturnes qui s'y tiennent, connaître le mot des initiés, les paroles talismaniques qui forcent les verrous et les serrures.

— Ne seraient-ce pas simplement : *Urim*, *Thummim* »?

— Ces mots qui vous ont ouvert, m'avez-vous dit, la porte de Raïssa signifient en hébreu : *Lumière*,*Perfection*. Ils étaient gravés sur la lame d'or pur qui couvrait le front du Grand-Prêtre quand il officiait revêtu du costume somptueux décrit dans l'Exode : *Lumière*, *Perfection*, c'est aussi le nom symbolique qui désigne le plus haut degré de la hiérarchie palladique.

— A laquelle le Grand-Orient est soumis, si je me souviens bien de nos entretiens de Vathiluk?

— Ce nom de Grand-Orient n'est-il pas significatif aussi? Les liens qui unissent les sociétés secrètes à leur origine apparaissent dans le titre même qu'elles portent. Des Orientaux les ont fondées, des Orientaux en sont les maîtres suprêmes. Voyez-vous, l'Orient nous dévore, l'Orient nous tuerait si nous devions disparaître, et le Juif est le messager de l'Orient, l'apôtre de la révolte et de l'anarchie, le trafiquant qui corrompt, l'empoisonneur qui mêle à notre nourriture spirituelle les ferments mauvais de la décadence. Les cultes orientaux ont pourri la Grèce et Rome; les hérésies soulevées contre l'Eglise catholique sont orientales dans leur essence. L'Orient mine les fondations de l'ordre temporel de l'Occident; mais le Juif vise plus haut, il s'insurge contre l'Intelligence et l'Ordre spirituel.

— Sera-t-il victorieux ?

— Il est fort comme Jacob dans sa lutte contre l'Ange.

— Qui donc l'abattra ?

— Lui-même, les prophéties en répondent. Peu d'années avant que les temps ne soient révolus. Et les signes annonciateurs se multiplient.

— Quels signes ?

— La réunion d'Israël doit précéder sa conversion. Savez-vous bien que cette guerre va changer le sort des Juifs, et qu'elle apporte aux Sémites les plus belles espérances ? Le retour en Palestine, la fondation de l'Etat juif, l'édification du Temple sur le mont Moriah. Nos alliés et nos ennemis sont pressentis au même titre sur le rétablissement d'Israël dans la Terre de sa Patrie, qui seul peut terminer ses longues pérégrinations. Un Juif, Nahum Sokolow, a même soumis ce projet au Pape Benoît XV... N'est-ce pas un avertissement ?

— Selon vous, le Palladium travaille au rétablissement de la dignité du peuple juif prédit par saint Paul?

— Oui, mais le Palladium s'est proposé un idéal de grandeur charnelle. Cette grandeur n'est qu'un signe, qu'une figure... et pour un catholique, une pierre de scandale, un glaive de contradiction jeté entre nous et le peuple de l'Alliance. Le rétablissement d'Israël prédit par les Prophètes et par l'Apôtre des Gentils est en quelque sorte la transmutation de leur rêve temporel de domination mondiale.

— Quel miracle, que ce renversement des valeurs !

— Vous imaginez mal ces Deunhmehs entrant dans le sein de l'Eglise romaine ! Et pourtant, si nous connaissions leur rite, leur culte, leurs cérémonies, nous y découvririons des correspondances mystérieuses et cachées à leurs yeux, qui les unissent à la Mystique chrétienne. De ce point de vue, je serais curieux de lire leurs livres sacrés.

— Ah, si Raïssa les possédait !

— Peut-être n'y trouveriez-vous que le mysticisme kabbalistique du Messie des Carpathes !

— Peut-être aussi l'organisation secrète des Convertis.

— Tous mes efforts sur ce point ont échoué. Raïssa de-

vient farouche et taciturne à la moindre question précise. Enfin, j'essaierai encore.

Sur cette promesse, je le quittai à l'embarcadère où tous les officiers des escadres alliées se pressaient à l'heure du canot-major, tandis que les vendeurs de journaux criaient à tue-tête *l'Indépendant*, *l'Opinion*...

XI

La chaleur s'abat comme un rude étouffement. Il n'est plus d'azur sous le ciel. La lumière a tant d'éclat qu'elle paraît grise, monotone. Une brume lourde flotte sur la ville, le golfe et la montagne de Kara-Tépé ; toutes les choses dans cette fournaise semblent fondre en vapeur leur matérialité.

Tu n'en parais que plus fraîche, petite chambre, oasis où l'ombre règne avec l'odeur des roses, où sa voix coule dans le silence comme une chanson d'eau sur des graviers. Elle dit cette voix :

— Car Jéhovah, ton Dieu, va te faire entrer dans un beau pays, pays de torrents, de sources et d'eau profonde qui jaillissent dans les vallées et les montagnes ; pays de froment, d'orge et de vignes, de figuiers et de grenadiers ; pays d'oliviers, d'huile et de miel (1).

J'écoute Raïssa et je la regarde. Assise à la turque, le livre ouvert entre ses jambes croisées, elle suit de l'index sur le parchemin jaune et rehaussé d'enluminures les versets qu'elle traduit de l'hébreu.

— Mon ami, demande-t-elle soudain, levant ses yeux clairs et rieurs, où seuls les longs cils noirs jettent une ombre, mon ami, tu as connu ces merveilles, mais à ton tour décris-moi la beauté de Jérusalem.

— Raïssa, princesse en exil, répondis-je d'un ton moqueur, Sion, sur laquelle tu régnerais avec l'Epoux, qui Roi t'eût choisie, est morte, et toutes les larmes des Hébreux qui vont

(1) Deut., VIII, 7, 8.

baiser les pierres du Temple au mur des Lamentations ne suffisent pas à pleurer dignement sa splendeur ensevelie. La Shechinah, la divine Gloire ne brille plus sur ta cité sainte, si son éclat illumine encore d'ardeurs sombres les prunelles de tes frères souffrants. Les délices de Salomon ont passé, ô Narcisse de Sâron, ô lys de la Vallée, tes sœurs ne fleurissent plus la terre de ta patrie ; et là-bas, à Jérusalem, assise sur ses montagnes arides et découronnées de leurs cèdres, nous te verrions séchée sous le flamboiement du soleil... Et pour moi, qu'ai-je à me souvenir de ta Judée? La Beauté de Sion est toute en toi.

— Que la nuit était profonde où mourut le chant de la Sulamite sous les lèvres de l'Amant !

— Plus sombre est ta chevelure ! et ses fleuves de ténèbres roulent des effluves plus puissants encore que ceux qui ranimaient les ardeurs de vieux Roi. Ah ! que je répète son Cantique !

Tu m'as ravi le cœur, ma sœur fiancée,
Tu m'as ravi le cœur par un seul de tes regards,
Par une des boucles qui pendent sur ton cou.
Que ton amour a de charmes, ma sœur fiancée,
Que ton amour est délectable !
Il vaut mieux que le vin ;
L'odeur de tes parfums vaut mieux que tous les aromates ;
Et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.
C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée,
Un bosquet où croissent les grenadiers
Avec les fruits les plus exquis...
— Et je te répondrai :
Que mon bien-aimé entre dans son jardin,
Et qu'il mange de ces beaux fruits !
— Je suis entré dans mon jardin, ma sœur fiancée,
J'ai cueilli ma myrrhe et mon baume,
J'ai mangé le rayon avec le miel,
J'ai bu mon vin et mon lait ! ...

Mangez, amis, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés (1)!

— Vois-tu, mon bien-aimé, je ne mets plus Jérusalem au premier rang de mes joies. Hélas, et j'y serai bientôt !

— Que dis-tu, Raïssa ? Et qui t'y conduirait ?

— Mon père.

— Est-ce pour obéir au serment que vous répétez depuis deux mille ans, immuable dans son sens et dans sa forme ? « Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem... »

— Oui. Il affirme qu'avant trois ans, Hiérosolyme redeviendra la Cité sainte d'Israël et que les Maîtres Parfaits y régneront sur le peuple élu.

— Qui seront ces Maîtres Parfaits ?

— Je ne puis te le découvrir, mon bien-aimé, j'en ai trop dit déjà. Mais j'ai si peur de te quitter un jour prochain !

Un autre jour, elle m'a dit :

— Les Temps sont proches ; j'ai le pressentiment d'un départ.

— Pourquoi ?

— Viens ; tu le sauras.

Et posant d'un air secret son index sur sa bouche, elle m'entraîna par un corridor dérobé qui descendait au niveau des jardins, puis se continuait par des marches creusées dans le roc jusqu'à une crypte éclairée de soupiraux. A l'extrémité, un deuxième escalier remontait. Au dernier degré, Raïssa poussa une porte étroite et basse, se courba pour ne pas heurter du front le linteau, et je pénétrai à sa suite dans la mosquée mystérieuse.

Elle était de construction byzantine. Ses nefs égales se coupaient en croix, et de la coupole suspendue sur quatre piliers de vert antique une lumière fanée, pour s'être réfléchie aux vieux ors des mosaïques, tombait, adoucissant les reliefs et les contours. Les murs revêtus de plaques de porphyre, de jaspe et de serpentine avaient des tons d'anciennes étoffes et des nuances aussi variées que les tapis de

(1) Cant. des Cant., IV, 9 ; V, 1.

Perse et de Bokhara étendus sur les dalles. Des versets couraient en caractères d'or sur des plaques de faïence lustrées, émaillées en bleu, parmi des rinceaux de fleurs et des frises d'oiseaux ; le Mirhab creusait sa voûte en stalactite dans le mur concave du naos. Des voûtes, descendaient, suspendues à des chaînes, des lampes de cuivre et des cassolettes ajourées selon le goût des orfèvres arabes.

Nous parlions très bas, craignant les échos de cette solitude où le jour mourait parmi des relents d'aromates brûlés.

Raïssa joignait les mains et me regardait avec un sourire de ravissement et d'extase.

— Petite fille, est-ce le Palais du roi Salomon ?

— Peut-être...

— De l'or, de l'argent, de l'ivoire... des singes et des paons que voici peints sur ces vieilles faïences persanes !

— Il y a mieux.

— Oui : toi qui sembles danser quand tu marches...Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de Prince !

— Tais-toi, bien-aimé. Je vais partir ! Dans quelques jours, dans quelques mois, je ne sais. La nuit dernière, pour la première fois, mon père m'a conduite, seule, dans ce temple et m'a fait toucher les objets sacrés. Puisque je t'appartiens, je ne veux pas te cacher ces mystères. Rien de mon âme ne doit t'être celé. Vois.

Elle monta les degrés qui conduisaient au Mirhab, poussa une pierre qui tourna, découvrant une sorte de cachette. Elle en sortit un coffret d'ivoire magnifique, armaturé d'argent, garni d'écoinçons et de charnières ciselées et dorées où se voyaient des chimères et des griffons affrontés par couples, s'assit sur la marche la plus haute et le posa près d'elle. Ses petits doigts firent jouer le secret des fermoirs et rabattirent le couvercle enrichi de cabochons précieux. Puis ses mains vers moi élevèrent un diadème dont les purs diamants se composaient suivant des figures d'étoiles et de fleurs ; deux pendeloques de perles en tombaient. Elle le posa

à côté du coffret. En second lieu, elle déroula sur ses genoux, puis fit flotter au-dessus d'elle, une grande étoffe pourpre plus arachnéenne que la soie la plus légère. Sa teinture était due à des artisans possesseurs de secrets perdus ; des feux couraient dans les reflets du tissu. Par transparence, la clarté la plus douce y rougeoyait comme un brasier. Enfin elle prit un livre à la reliure noire gaufrée d'or, aux fermoirs d'or et me le tendit.

— Qu'est ce livre? demandai-je.

— Le livre des Initiés Palladiques. Il possède des vertus magiques. Le serment qu'on fait par lui ne se délie pas, et celui qui le possède trois jours voit s'accomplir le vœu qu'il a fait en le recevant.

J'eus l'idée d'une ruse et je prononçai :

— Si jamais je t'oublie, ô Raïssa,
Que ma droite oublie de se mouvoir,
Que ma langue s'attache à mon palais !
Si je cesse de penser à toi,
Si je ne mets ma bien-aimée
Au premier rang de mes joies !

Des larmes parurent dans ses yeux et ses mains entrecroisées pressèrent sa gorge qui battait.

— Il me faut ce livre trois jours, si tu m'aimes, Raïssa.

— Comment te le refuser maintenant ! Mais je trahis pour toi les secrets les plus terribles. Prends-le, et prie ton Dieu qu'il ne m'arrive pas malheur, car, pour toi, voici que j'oublie le mien. Raïssa enferma le tissu et le diadème dans le coffret qu'elle remit dans sa cachette. Puis elle me guida hors de la mosquée...

A peine eus-je quitté Raïssa que je me précipitai vers la demeure de Romée.

Avec la fraîcheur du soir, l'animation reprenait dans la ville. Au tournant d'une ruelle, j'allai donner dans un porteur d'eau, dont la cruche ventrue et emmaillotée de linges faillit se briser contre le mur ; plus loin, un marchand de

limonade, que je bousculai, chavira son étincelante architecture de métal sur la coffia d'une vieille Juive qui glapit, tandis que l'autre m'injuriait; je les entendais encore quand les masseurs du hammam situé derrière l'abside de Saint-Démètre me virent passer au pas de course. Je coupai en biais la Voie Egnatia, faisant écrouler au passage l'éventaire d'un fruitier, dont les aubergines, les melons d'eau, les pastèques mûres, les grenades éventrées et saignantes roulèrent dans le ruisseau fétide. Je fendis la tourbe vile des souks, je heurtai rue Vénizélos des officiers grecs dans un cliquetis de sabres. J'entendis au passage des camarades m'appeler de la terrasse de Floca où ils dégustaient des sorbets; en vain, sans les écouter je bondis dans un tramway qui m'emmèna vers la Tour Blanche et le Quartier des Campagnes.

Romée habitait une villa située avenue de la Reine-Olga, près de celle de l'Etat-Major. Je le trouvai dans une grande pièce dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur la mer à la brise du soir. Devant lui une large table était recouverte de papiers, de manuscrits. Il n'y avait pas d'autres meubles que des rocking-chairs; une selle était posée dans un coin, des bridons et des cravaches pendaient à la muraille peinte en rose.

— Je vous apporte, criai-je tout essoufflé, le trésor, la rareté que vous cherchiez en vain. Voici le Palladium!

Il flaira le vieux cuir gaufré de la reliure, jeta sur la page liminaire un regard de passionné et de connaisseur. Et, sans plus de façon, me mit à la porte en me priant de revenir le lendemain.

XII

Il est trois heures. Dehors le soleil brûle. Dans la chambre close hermétiquement, une moiteur intolérable vous alanguit. Le sifflement obsède des anophèles porteurs de malaria. Romée dort. Mon pas le réveille de la torpeur lourde qu'on nomme sommeil, ici.

— Vous venez chercher le livre ?

— Oui.

— J'ai passé la nuit à le traduire.

Il passa la main sur son front ruisselant et s'assit sur sa couchette.

— Est-il aussi riche de secrets que nous l'avons cru ?

— Avec des doctrines inspirées des livres fameux de la Kabbale : le Zohar et le Sepher Ietzira, il contient toute l'organisation secrète du Palladisme à son origine, et je ne pense pas qu'elle ait changé beaucoup depuis. Sabetaï Zévi fut l'un de ses fondateurs, et les initiés au plus haut degré de sa secte ont toujours adhéré depuis à cette super-maçonnerie connue seulement des Frères et des Sœurs d'élection qu'on y appelle, encore actuellement selon Jean Drault, depuis le grade de Rose-Croix, de Kadosch et de Maîtresse Parfaite.

Ce livre hébreu fut composé en l'an 1660 à Smyrne. Sa belle reliure à deux épaisseurs de cuir gaufré au moule est certes l'œuvre d'un artiste turc ou persan, de même que les splendides marges illustrées, où les roses et les mauves se fondent en une si suave harmonie, où des bêtes d'un merveilleux dessin s'étirent au milieu des fleurs peintes à la gomme d'or. Quel artiste héritier de l'art des Séfévides a réalisé ce chef-d'œuvre ?

Et Romée me montrait le manuscrit d'un calligraphe aussi habile que Nichapour et qu'Imad-El-Hussein, l'illustrateur du Bostan de Sadi.

— 1660, reprit-il ; retenez cette date. Déjà la Maçonnerie n'a plus de Grand-Maître et la puissance juive étend ses griffes sur le monde. Tout ce qui rampe, tout ce qui hait, tout ce qui s'agite dans les ténèbres, toutes les sectes refoulées par la lumière catholique s'ordonnent, se groupent autour du Lion de Judas. Israël a ses conducteurs ; nul ne les connaît ; les synagogues même les ignorent. Ils travaillent pour réaliser le vieux rêve messianique de domination mondiale, ils commandent aux Puissances des Té-

nèbres, ils les poussent à l'assaut de la Jérusalem nouvelle, qu'il faut abattre avant de rebâtir l'ancienne. A Rome, ils ont élevé en face du Blanc Pontife de la Catholicité leur pape noir, le Chef du Palladisme et de la Maçonnerie universelle, qui n'est cependant que la créature des deux Conseils, le conseil des Dogmes et le conseil des Actes. Près de lui se tiennent les deux assistants pontificaux; au-dessous, les dix Séphiroths ou patriarches émérites répartis par le monde.

Cette Eglise à rebours a son gouvernement, sa curie, ses provinces, possédant chacune leur parfait triangle. Les dogmes véritables ne sont connus que des initiés, mais à l'adoration des sectes qu'elle domine, elle propose l'Homme.

« L'Homme est divin ; l'Homme est Dieu. »

Voilà sa bonne nouvelle, qu'elle répand sur ces foules. Et parodiant le Sermon sur la Montagne, elle jette dans le sein des nations les levains d'anarchie, les ferments de révolte.

Que la Gentilité se déchire et meure ! Les opprimés seront rois. « Bientôt le Lion de Judas aura vaincu. » Hérésies, Réforme, Révolutions, la puissance juive est partout, et les marchands d'or qui sont de la chair d'Israël lèvent leurs verges sur le monde.

Il s'arrêta épuisé par sa fougue. Le crépuscule nous avait surpris. Des bouffées de chaleur montaient des jardins grisâtres et sans parfums : toute fleur et toute feuille étant brûlées.

— L'Orient nous dévore, reprit-t-il.

— Et Naïm Myssaël, qu'est-ce donc ?

— Le Séphiroth des Sabetaïstes, l'héritier moderne du Roi des Rois.

— Que deviendra sa fille?

— Elle doit être initiée bientôt. D'abord Elue Palladique, elle deviendra Maîtresse Parfaite. Tout cela vous semble bizarre et fou. Ce livre, pensez-vous, est celui d'un rêveur adonné à la kabbale et à la magie, sciences absurdes et fausses. Cependant, par elles, on détient une puissance occulte.

Comprenez-moi bien : elles ne sont pas vraies ; leurs prophètes peuvent y croire par un phénomène connu d'auto-suggestion ; mais elles agissent par l'appât du mystère et la force du symbole. Les abstractions mènent le monde, disait Renan. Et, c'est vrai, si on sait les habiller d'un vêtement charnel pour les imaginations populaires, si l'on substitue à la Pensée le Sentiment. C'est pour cela que les Idées fausses peuvent être des Idées-Forces ; il suffit qu'elles projettent dans l'intelligence pervertie tous les fantômes de l'instinct.

L'Orient nous dévore.

Il signifie pour nous la Volupté et l'Extase, selon que l'on cherche la chair ou l'esprit, de hautes intuitions ou d'énervants plaisirs. Mais il a si souvent mêlé les deux !

La Passion est la mère de l'Extase, proclamait l'autre jour le musulman dans le jardin près des murailles de Yédi-Koulé. Toute la perversion orientale naît de là : fausses mystiques, religions de délire, sinistres obscurcissements de l'Esprit.

Avez-vous réfléchi que toutes les philosophies de l'Intuition sont originaires de l'Orient, aussi bien que la gnose et la kabbale, que tous les grands initiés furent des Orientaux, tous les thérapeutes, tous les maîtres des hérésiarques et des alchimistes : Zoroastre le Bactrien, Hermès Trismégiste, le maître des Livres Sacrés de l'Egypte, Pythagore de Samos, Apollonius de Tyane, et la longue théorie de leurs disciples ; Ammonius d'Alexandrie, Plotin qui développa ce que les doctrines de Platon avaient d'asiatique, Philon, Manès, élève des Mages persans, et les grands Arabes, et les grands Juifs, Al-Farabi, Al-Kindi, Gazzali le Soufi, Averroès, Maimonide, toute la Tribu des Commentateurs !... La liste est longue, qui n'est pas close à Monsieur Bergson...

Allons, dit-il, sortons, j'étouffe, j'ai la fièvre. Je vous reconduirai à votre canot.

Près de la Tour-Blanche, des flonflons d'orchestre sor-

taient d'un music-hall en plein air; des voix en chœur hurlaient Tipperary coupé de cris divers. Dans le square, des jeunes filles, aux élégances copiées sur les modes parisiennes d'avant-guerre se promenaient, coulant dans la nuit, vers les officiers, leurs grands yeux de gazelles où le noir mangeait le blanc, et, pour répondre aux suiveurs, elles itacisaient av ec grâce notre langue. Du Leicester-Bar des vociférations sortaient, pour acclamer sans doute Rosette, la danseuse de tango; la Marseillaise succédait aux rag-times.

— Tout ce monde hurle, s'agite, fait l'amour. Il ignore ses dominateurs cachés, dis-je.

— D'autres veillent pour lui. Et demain le sang des nôtres, versé sur la terre de Macédoine, nous rachètera de l'esclavage asiatique.

Contre le quai, où nous allons, la brise du soir brise un clapotis brusque et court. Jaillissement! Les grandes dalles de marbre en bordure sont mouillées. La nuit s'est faite, nuit lunaire. Les amarres gémissent, felouques, caïques et tartanes se heurtent et font crier leurs bordages; leurs mâts, dont la voile s'est repliée, se balancent parmi le lever des constellations, et des cales ouvertes une odeur merveilleuse monte, qui embaume la nuit d'Orient, l'amer parfum des citrons mûrs cueillis aux flancs des îles molles d'Ionie.

XII

Le vent, plus frais sur les hauts quartiers, balançait les ramures d'or des platanes. Les premières feuilles tombées voguaient sur les vasques des antiques fontaines où des femmes orientales venaient puiser de l'eau avec le geste immuable de leurs aïeules.

Le petit jardin de Raïssa exhalait une odeur de bouquet fané, tant de roses y avaient fleuri, qui maintenant lourdes et mûres s'effeuillaient. Ces parfums attristants d'octobre montaient vers nous, et Raïssa, blottie contre moi, m'enveloppait de gestes frileux.

— C'est notre dernier jour, murmura-t-elle en pleurant.

Comme à l'heure de notre rencontre, je voyais ses yeux à travers des larmes, et leur infinie détresse me toucha. Pour la première fois, j'adorai mieux qu'une idole farouche ou rieuse selon les heures, et de bercer ce corps ardent et brisé, et d'entendre son cœur battre sur ma poitrine, je tressaillis d'un amour plus grave et plus lourd que celui de la volupté.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais. Cette nuit je suis initiée aux antiques mystères et consacrée dans le temple. Après l'on m'emmène. Ah ! je ne veux pas...

— Raïssa, veux-tu fuir ?

— Non ; ils me reprendraient.

— Je saurai te cacher.

Sa belle tête fit non dans un sanglot et chavira sur mon épaule.

— Va-t'en, reprit-elle ; mon père revient avant une heure.

— Est-ce là notre adieu ?

— Non, non ; ma dernière nuit t'appartient. Va au crépuscule à Yédi-Koulé, tu y trouveras la tzigane. Par un chemin qu'elle connaît, elle t'introduira dans la mosquée et t'y cachera. Après la consécration, je dois y rester seule pour prier. Alors viens à moi... Maintenant écoute : nous péririons tous deux si l'on nous surprend. As-tu peur ?

Je haussai les épaules.

— Pars, bien-aimé, et reviens.

Je courus au café turc où je savais trouver Romée. Je l'informai de ma résolution.

— Avons-nous un moyen d'enlever Raïssa ? demandai-je.

— Il est trop tard pour réunir des comitadjis. Mais, si vous pouvez entraîner Raïssa, une goëlette appareillera cette nuit pour Mytilène, armée par des Grecs d'Asie et des Français. Elle est sûre et commandée d'ailleurs par un de vos camarades. Je m'occupe de tout ; vous me trouverez

toute la nuit sur le quai Niki, en face l'Olympia, et nous embarquerons votre deunhmeh. A bientôt, bonne chance.

Je restai seul et me fit servir, en attendant la tzigane, un maigre dîner de foie d'agneau grillé et de yaourth. Enfin, je l'aperçus et courus au-devant d'elle.

XIII

La tzigane m'avait conduit au-dessus du narthex, dans une tribune s'ouvrant sur le naos que j'apercevais entièrement. Les reflets d'or des mosaïques éteintes avec le dernier rayon du couchant, l'ombre, comme une fumée, monta du sanctuaire vers la coupole. Les vitraux pâlirent lentement et ce fut la nuit totale. Les nerfs raidis par l'attente, il me semblait entendre les pulsations de mes artères et les battements de mon cœur, répercutés par le vaisseau, amplifiés par l'écho des voûtes. J'épiais l'obscurité par tous mes sens.

Enfin, j'entendis des pas assourdis. Des lampes brillèrent, vacillantes comme des étoiles; des fantômes passèrent avec de grandes ombres, qui, couchées, se relevaient droites contre les piliers jusqu'à toucher le dôme de leurs têtes, puis s'effaçaient.

Des chœurs très doux montèrent vers moi. Des femmes vêtues de noir s'avancèrent, et leurs voix semblaient gémir avec Esther dans l'exil d'Assur :

— Avec un perpétuel amour, tu as aimé ta maison. Pour cela, ô Seigneur notre Dieu, nous tournons vers toi nos regards et nous nous réjouissons dans tes paroles et dans tes voies. Puisses-tu ne jamais détourner de nous ton amour. Béni sois-tu, ô Seigneur, qui aimes ton peuple Israël.

Puis, soudain, de brillantes clartés illuminèrent les quatre nefs; les mosaïques du dôme s'animèrent; sur leurs champs d'azur et de fleurs les versets hébraïques fulgurèrent. Un voile mêlé de pourpre violette, écarlate et cramoisie avec de l'or entrelacé suivant des figures magiques

cachait le Mirhab ; sur les parvis brûlaient des lampes portées par les calices d'or d'un chandelier à sept branches, et des charbons rougissaient les brûle-parfums disposés en cercle dans l'abside. Naïm Myssaël parut.

Il avait revêtu l'éphod pourpre et chargé des grenades symboliques ; un collier de pierres d'onyx pendait à son cou ; une tiare faite d'une étoffe de lin roulée en turban couronnait son front caché par une lame d'or. Sa barbe rouge se perdait dans son manteau. Il semblait une flamme vivante. Les assistants, parés de lévites éclatantes et coiffés de mitres pointues, inclinèrent leur front devant lui, puis s'assirent à terre. Alors, j'aperçus, au fond, un grand bouc noir qui les dominait.

Le prêtre d'Israël monta vers le voile et le fit glisser. Au lieu du Mirhab, l'arche apparut, d'ébène, d'ivoire et d'or. Aux angles des Khéroubs couvraient sa toiture de leurs ailes déployées ; sur la porte, le sceau talismanique s'inscrivait dans un parfait triangle. Naïm sortit du tabernacle le rouleau de la Loi. Puis l'ayant baisé, le déroula, prononçant :

— En adoration, renouvelons aujourd'hui les dons d'Abel et le sacrifice d'Abraham dans l'Immolation Palladique.

Une théorie de jeunes filles sortit du narthex.

Elles étaient vêtues de blanc ; de grands voiles enveloppaient leurs chevelures et tombaient à leurs pieds. Deux par deux elles s'avancèrent, portant des corbeilles de fruits, de fleurs et de verdures, et s'agenouillant en cercle devant l'Arche, elles les présentèrent les bras levés. Et leurs voix psalmodièrent :

— Daigne agréer, ô Créateur, en mémoire des dons du juste Abel, ces fruits de la terre, ces fleurs de nos jardins, et les rameaux des arbres que tu fis croître pour abriter tes enfants.

Puis elles firent s'écrouler dans des bassins de métal les grappes noires et dorées des vignes, des grenades, des

cédrats, des limons éclatants, des figues violettes ; leurs mains jonchaient les tapis de palmes et de feuilles et lançaient vers l'Arche des roses. Le grand bouc noir dansa.

Ces rites au grand soleil eussent semblé beaux comme la fête de la terre et de l'automne ; mais aux lueurs incertaines qui tremblaient sous les voûtes d'ombre, leur signification se dévoilait occulte et tragique, chargée de symboles obscurs, comme jadis dans les souterrains d'Eleusis les mystères orphiques de Déméter et de Coré.

Les chants se turent ; l'hiérophante sortit de son immobile extase, et reposant le rouleau de la Loi, il tendit la dextre et commença :

— Sœurs élues ! Par ma voix, le Seigneur bénit ces offrandes et vous accorde ses bénédictions.

Israël, la malédiction des peuples était sur tes enfants ! Voilà près de deux mille ans qu'ils gémissent loin de leur Cité sainte et de leur Temple détruit ; voilà deux mille ans qu'ils attendent la fin de la Captivité, le Retour triomphal et la Vengeance promise. Courage ! l'heure est proche où nos maux vont cesser, où Sion rétablie brillera d'une lumière nouvelle, et pour sa Résurrection, Jéhovah arme le bras de son peuple et prépare les flammes célestes. A la face des Gentils, les trompettes sacrées proclameront son Jugement des rives du Jourdain aux extrémités du Monde.

Frères, dans la dispersion, vous avez invoqué le nom divin, et Dieu, à cause de votre foi et de votre espoir, ne vous a pas abandonnés une heure pendant les siècles de l'exil. En vos cœurs il a placé la constance et la ruse, et par elles, demain, vous allez triompher non seulement dans la Judée sainte, mais par tout l'Univers. Depuis longtemps, obscurs, vils, méprisés du chrétien insolent, du Turc massacreur, en abomination même aux païens et aux idôlatres, vous étiez cependant leurs Maîtres ignorés. Car votre or a corrompu les Nations, acheté les grands, opprimé les petits pour déchaîner leur haine contre leurs protecteurs héréditaires. L'or d'Israël a déprécié le droit du sang ; l'esprit

d'Israël a divisé les Nations, vendu leur chair et leur âme ; il a même vaincu la plus haute puissance spirituelle : Rome, minée, s'écroulera demain ; l'Unité catholique trouvera son tombeau sur la colline de la Sibylle, et les peuples soulevés s'entre-tueront. Bénis ton peuple, ô Jéhovah, pour l'œuvre magnifique de carnage et de destruction qu'il accomplit par les hérésies, les sectes cachées, les conspirations incessantes, les folies révolutionnaires qu'il souffle aux quatre vents ! Contre le règne du Christ, contre son Eglise vos maîtres ont dressé le Palladium, et l'Eglise s'effondre, et le Christ descend au tombeau pour n'en plus ressusciter.

Les insolents ! Ils avaient représenté ta synagogue avec un bandeau sur les yeux et portant dans sa dextre un roseau brisé. Mais vois, Seigneur, les sceptres de leurs royaumes sont rompus, leurs princes décapités, et les voici marqués du signe de la Bête que leurs efforts insensés établissent sur les Nations. Tu aveugles ceux que tu veux perdre.

Qu'ils meurent tous, ceux qui n'invoquent pas ton nom, parce qu'ils ont détruit Jacob et abattu ton Temple. Déverse sur eux ton indignation, frappe-les de ta Colère, poursuis-les de ton Courroux, ô Seigneur, et détruis-les sous les cieux !

Sa voix prophétique prolongeait sous les voûtes son éclatant cri de haine et de malédiction ; sa bouche s'agrandissait, terrible, dans la barbe enflammée; ses yeux de voyant brûlaient comme des astres de malheur. Derrière lui, dressé, le bouc aux prunelles magiques s'immobilisa en une pose incantatoire, comme une réplique bestiale du pontife en fureur, puis retomba, frappant les dalles qui sonnèrent sous ses sabots.

Un silence lourd tomba. J'entendis le grésillement faible des charbons.

Naïm reprit d'une voix sourde :

— Frères et sœurs d'Election, Kadosh du Palladium, Hiérarques, Maîtres Parfaits, moi le Séphiroth des Sabetaïstes, je vous l'affirme : le jour de notre gloire est prochain.

Hélas ! il faut pour cela que le sang juif coule encore !

Oh ! rumeur des peuples nombreux !
Ils mugissent comme mugissent les mers (1).

Ils grondent et se tuent, et leur guerre a précipité dans une lutte fratricide les Juifs de toutes les nations. Ils s'immolent la mort dans l'âme, doublement héroïques, suprêmement désintéressés. Que fait à Jéhovah la victoire des Germains ou des Francs? disent-ils. Que lui importe le tumulte des nations ?

... Il les menace :
Elles fuient au loin ; elles sont dispersées,
Comme la paille sur les hauteurs où souffle le vent,
Comme les tourbillons de poussière devant l'ouragan.
Au soir voici la consternation ;
Avant le matin ils ne sont plus (2).

Mais nous arracherons au vainqueur épuisé la terre de nos aïeux ; nous rétablirons Israël dans sa Dignité. Qu'il ne s'y oppose point, ce faible vainqueur ; il tomberait comme va tomber la Russie massacreuse de Juifs, la Russie des pogromes. Sur cette terre rouge de leur sang, les « maskilim » émancipent le peuple martyr et, dans l'ombre, nos affiliés, nos frères dans le Palladium vont abattre le Tsar de Moscou. Les constructions universelles reposent sur la crypte juive : elles crouleront demain si nous voulons !

Bénis ces martyrs, Seigneur ; bénis les prophètes des temps nouveaux ! Ils ont prêché l'ardent nationalisme juif par toute la terre afin que la gloire du Temple brille aux yeux de ton peuple dispersé ; que Sion éternelle ait ses fondations immuables, dans son esprit et dans son cœur ; que la promesse du retour flamboie devant lui pareille à la colonne de feu qui guidait nos ancêtres, la nuit dans le désert ; et ils ont répandu parmi les Gentils les doctrines d'émanci-

(1) Isaïe, XVII, 12.
(2) Isaïe, XVII, 13-14.

pation et de messianisme social, afin que la division les ruine et qu'Israël réalise enfin dans l'Univers la promesse divine de Domination mondiale.

Demande, et je te donnerai les nations pour héritage,
Pour domaine les extrémités de la Terre.

Frères et sœurs d'Election, apprêtez-vous maintenant à recevoir ma fille dans l'Union Sainte du Palladium. Que ses sœurs l'amènent pour que je renouvelle au Dieu de colère et de justice le sacrifice d'Abraham, selon le rite de Salomon.

Le silence courba l'assemblée, et le drame mystique commença.

Le bouc fut lié par les vieillards mitrés. Des femmes dressèrent un autel devant l'Arche, et le recouvrirent d'une nappe couleur de soufre. Les jeunes filles se rangèrent des deux côtés de l'abside. Les chœurs annoncèrent l'entrée de la victime.

Quelle est celle-ci qui monte du désert
Comme une colonne de fumée,
Exhalant la myrrhe et l'encens,
Et tous les aromates du Parfumeur (1) ?

Raïssa parut. Elle était mortellement pâle ; ses yeux dilatés luisaient comme des pierreries ; du diadème dont les feux diamantaires étincelaient sur son front comme le signe des Elues, les pendeloques de perles mêlées à ses tresses ténébreuses tombaient contre sa joue. Elle avait revêtu la tunique de lin des Initiées. Ses sœurs l'enveloppèrent toute d'un voile d'immaculée blancheur. Un instant il flotta autour d'elle, mais le serrant avec ses bras contre son cœur, elle s'avança vers l'autel. Ainsi la vierge Iphigénie allait au sacrifice, le front couronné et purifiée par l'eau lustrale.

Sur l'autel ses sœurs l'étendirent enveloppée de ses

(1) Cant. des Cant., III, 6.

blancs vêtements ; puis Naïm, imposant les mains sur elle, vaticina :

— Salomon, je t'invoque !

Protecteur du Palladium, Grand Maître des rites de l'Ordre, Gardien des Ecritures et du Sceau magique, Serviteur de l'Arche, Bâtisseur du Temple, Révélateur des arcanes, Devin des Grimoires et des Pentacles Kabbalistiques, Inspirateur des trente-deux voies de la Sagesse, je t'adjure, par le Nom enfermé dans l'anneau, de faire monter les sept parfums de déréliction jusqu'aux Sept Esprits qui sont devant le Trône, fils premiers de la lumière.

Les sept parfums propitiatoires brûlèrent sur les charbons ardents, et sept colonnes de fumée bleuâtre montèrent en spirales vers la nuit de la coupole : encens, oliban, myrrhe, nard, cinnamone et benjoin ; enfin le myrte odorant. Ces fumigations terribles me frappèrent d'une stupeur plus lourde que l'ivresse de l'opium, et je fixai Raïssa dont le regard implorant montait vers la tribune : victime couchée sur l'autel entre les fumées velouteuses, elle était une forme de rêve, une vision qu'un magicien fait naître, telle l'apparition d'Hélène dans le second Faust.

Puis les lampes s'éteignirent. Seules, funèbres, les sept flammes du chandelier brillaient à travers les crêpes noirs des fumées odorantes.

Naïm oignit le front de sa fille d'huile aromatique. Un assistant lui présenta le coffret ; il en retira le tissu consacré et le jeta comme un linceul de pourpre sur le corps de ma bien-aimée.

— O Raïssa, dit-il, toi que je nomme autrement dans le secret de mon cœur, répète la formule talismanique, comprends la Parole selon ses quatre sens : le profane, le sacré, l'idéal et le mystique, prononce le chiffre et la lettre sept fois pour chaque rayon de la lumière manifestant l'Esprit divin.

Une à une les sept flammes s'éteignirent, une nuée obscure emplissait le temple, et, dans le rougeoiment des bra-

siers, apparaissait, au-dessus du corps étendu sous la pourpre, le visage illuminé du prêtre.

— Que la consécration magique enferme en toi par l'Emprise incantatoire la Toute-Puissance insaisissable du Verbe et la force des Elues !

Il se pencha sur elle longuement.

Des pleurs, des gémissements emplirent les nefs obscures, et les Vierges chantèrent le Cantique des Compagnes de la fille de Jephté.

Encore une fois, le silence angoissant tomba.

Puis Naïm cria :

— Sois immolée mystiquement pour le salut d'Israël !

Son bras sortit de l'ombre armé d'un couteau.

— Ceci au lieu de cela, ceci en échange de cela, ceci en rémission de cela ! Meurs pour renaître ! Hosannah !

Je voyais avec terreur le bras armé du glaive dressé dans les reflets rouges des brûle-parfums. Un grand tumulte se produisit. Le bras retomba et des cris déchirants retentirent. Un cri se perdit dans la stridence des plaintes qui montaient en cadence et descendaient suivant un rythme funèbre et lent. L'épaisse fumée m'étourdissait. J'étais hébété. J'entendis un piétinement sourd ; des portes retombèrent ; des serrures grincèrent ; le silence reprit. La fumée lente se dissipa.

Le catafalque de pourpre se dressait dans la solitude du sanctuaire.

XIV

Je m'avançais tâtonnant de murailles en piliers. Près d'atteindre l'autel, je butai contre un bassin de métal qui résonna comme un gong dans les ténèbres rougies par les derniers charbons ardents des brûle-parfums. J'y plongeai la main et la retirai humide d'un liquide visqueux. Enfin j'atteignis Raïssa et, rejetant le voile de pourpre, je touchai sa chevelure.

— Est-ce toi ? es-tu vivante ?

Elle ne répondit rien. A la lueur fugitive d'un brasier mourant, je vis les globes blancs de ses yeux révulsés, sa bouche ouverte dans une légère grimace qui découvrait ses petites dents serrées; un faible souffle passait entre elles.

Je soulevai sa belle tête appesantie. Débarrassée du diadème, la masse lourde, vivante, embaumée de ses cheveux croula sur ses faibles épaules, s'épandit sur la robe de lin que du sang tachait. Elle était belle ainsi qu'une Niobide blessée.

Mes mains étaient rouges ! Son père l'avait donc frappée du couteau ? Pendant des heures cruelles j'essayai de la ranimer. Enfin ses dents se desserrèrent, son regard extatique s'anima.

— Parle, Raïssa, ne crains plus rien, je veille.

Sa voix récita, comme en rêve, les versets du Livre de Job :

— Une parole est arrivée furtivement jusqu'à moi,
Et mon oreille en a saisi le léger murmure.
Dans le vague des visions de la nuit.....

Puis soudain ses yeux me reconnurent. Elle s'éveilla.

— Toi, mon bien-aimé. Je n'ai plus de frayeur. Mais reste, reste.

Je la pressai contre moi.

— Ce sang ? demandai-je. N'es-tu pas blessée ?

— Non, rassure-toi. Ils égorgèrent mystiquement un bouc noir et ma robe fut marquée de sang suivant le rite de l'Immolation Palladique.

Elle s'assit sur l'autel. Je la soulevai pour la déposer à terre ; ses bras nouèrent à mon cou leur étreinte fébrile.

— J'ai froid, dit-elle.

Je l'enveloppai dans le tissu de pourpre.

— Je suis lasse, dit-elle encore.

Je l'étendis contre moi sur la laine épaisse des tapis jonchés de roses, loin du bassin où séchait le sang du bouc.

— Raïssa, priai-je, veux-tu fuir pour ne pas me perdre ?

Alors, écoute, levons-nous ; si tu ne peux marcher, je te porterai. Au port, une barque nous attend ; elle t'emmènera vers Mytilène.

— Ah ! répondit-elle, ne sais-tu pas que les portes sont verrouillées ?

— Mais le passage par où je suis monté à la tribune ?

— Fermé sur mon ordre, par Sarah, afin que nul ne t'y surprenne.

— Nous sommes prisonniers !

— Oui, jusqu'à l'aube où les Elues viendront me chercher en grande pompe avec des hymnes de fête.

— Nous pourrions fuir par les jardins en brisant l'une des fenêtres de l'abside.

— Il est trop tard.

Les dernières braises s'éteignirent dans les brûle-parfums.

La fraîcheur de l'aube dissipa les fumées aromatiques. Sa faible lueur pâlit les vitraux ; elle glissa sur l'Arche, ranima faiblement l'éclat mat de l'ivoire et de l'argent, l'éblouissement des pierres précieuses parmi le décor chatoyant des marbres polychromes.

Mais un grincement de serrure, le bruit d'une porte qu'on ouvre la firent trembler. D'un bond je fus debout, Raïssa contre moi. Un fanal étoila le transept obscur. L'homme qui le portait nous surprit, éleva sa lumière et cria de fureur. C'était Naïm. L'imprécation tordait sa bouche dans sa barbe enflammée.

— Chien ! cracha-t-il.

Sous l'amas de ses cheveux sombres, les yeux clos, les lèvres exsangues, Raïssa drapée de pourpre se crispait, hautaine. Le Deunhmeh leva son poing pour la frapper. Il n'osa. Son bras retomba le long de sa robe éclatante.

— Allez-vous-en ! ordonna-t-il.

— Père, je veux le suivre.

— C'est bien, va ! Aucune purification rituelle ne pourrait effacer ta souillure.

Jamais la haine ne me parut plus furieuse que sur le visage de cet homme, et l'amour désolé plus pathétique que dans les yeux émouvants de sa fille.

Le premier rayon de soleil toucha le miroir d'or concave de la coupole. Le fanal pâlit. Le temple byzantin tout entier sortit de l'ombre. Ses faïences, ses marbres, ses colonnades de vert antique chatoyèrent autour de l'Arche abritée sous l'aile étincelante des Chérubins. Je me dirigeai vers le portail, soutenant Raïssa dans mes bras. Le voile de pourpre qui l'enveloppait traînait à terre. Naïm nous suivait. Je traversai la cour du temple, le jardin où la rosée matinale mouillait les feuilles et les roses pourries; la porte de la ruelle s'ouvrait devant moi. Soudain, au moment où j'allais la franchir chargé de mon cher fardeau, je sentis qu'on me retenait; détournant la tête, je vis que le Juif avait posé le pied sur la traîne du voile. Ses yeux rayonnaient d'une flamme mauvaise, si près des miens que je n'apercevais qu'eux dans son visage. Alors je reçus un grand coup entre les deux épaules, un voile rouge passa devant mes yeux, je tombai...

. . . .

. . . .

. . . .

Je repris connaissance sur un lit d'hôpital, entouré d'infirmières et de médecins.

— Eh bien, me dit le chirurgien, qui achevait de me panser, vous avez reçu dans le dos une lame bien plantée. On vous a retrouvé ce matin étendu dans un terrain vague, derrière Saint-Pantaleimon. Fameuse chance qu'une vagabonde tchinguennée vous ait découvert et crié à l'aide. Qui diable vous eût cherché dans ce coin, parmi les cailloux et les orties, sinon les chiens attirés par l'odeur... quelques jours après...

Je m'évanouis avant d'avoir pu poser une seule question.

Durant quarante jours, affaibli par mes blessures et saisi par la fièvre de la Macédoine, je délirai, me débattant dans

l'horreur de cauchemars affreux. Des figures de ghetto ricanaient autour de mon lit, voulaient me mordre. Naïm passait dans ses habits rouges, traînant le cadavre torturé de sa fille. Ou bien je la revoyais souriante sur le divan, puis effarée, blanche de peur dans la mosquée satanique où se dressait, sabots levés parmi les flammes incantatoires, un grand bouc noir, qui, soudain, se précipitant sur elle, l'éventrait de ses cornes. Dans ces visions d'horreur, la petite tzigane passait en pleurant...

Quand je fus hors de danger, les médecins m'évacuèrent sur un navire-hôpital. Durant la traversée, je racontai enfin mon aventure à un docteur de mes amis.

Il sourit.

— Hallucination caractérisée. Un peu de fièvre, ce soir..

Dès mon arrivée à Marseille, j'écrivis à Romée. Mes lettres me furent retournées ; j'appris que le capitaine Claude Romée avait été tué sur le front de Macédoine.

Après de longs mois de convalescence, je fis le projet de retourner immédiatement à Salonique. Au moment où mes démarches allaient aboutir, la sinistre nouvelle me parvint. Salonique flambait comme une torche ; l'incendie propagé par le vent du Vardar en faisait des ruines fumantes.

Cette cité d'Orient, riche d'un passé glorieux et des précieux monuments de son histoire, n'est plus maintenant que décombres.

Les renseignements que j'ai reçus ne me permettent pas de douter que le Temple des Sabetaïstes et la vieille demeure turque soient autre chose que des cendres où sont couchés les cadavres des cyprès calcinés et funèbres. O Raïssa, qu'es-tu devenue ?

HENRI SERRE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

René Doumic : *Saint-Simon. La France de Louis XIV*, Hachette.

L'ouvrage de M. René Doumic est un recueil de conférences prononcées, en 1914, à la Société des Conférences. L'auteur prend la précaution de nous en avertir. Est-ce pour que la critique considère ce travail, destiné simplement à instruire quelques douzaines d'auditeurs, comme peu important dans son œuvre ? Nous ne le croyons pas, car, cela est visible, M. Doumic, en l'élaborant, puis en le publiant, a poursuivi un but, celui de réhabiliter l'ancien régime inconsciemment, mais énergiquement stigmatisé par le mémorialiste.

Toute sa thèse tend à démontrer qu'on ne doit accorder aucun crédit aux *Mémoires* de Saint-Simon. Pour étayer cette thèse, il utilise trois arguments qui lui semblent péremptoires. Il invoque tout d'abord les tares physiologiques de l'écrivain. Celui-ci, né d'un vieillard presque cacochyme, par suite mal venu, rabougri, était prédestiné aux concepts rageurs et pessimistes. Il affirme ensuite que l'éducation rigide et morne de Saint-Simon, sa claustration volontaire dans un milieu hanté par des gens aux idées surannées, l'inclinèrent à préférer le passé au présent et le prédisposèrent, les mécomptes de sa carrière militaire survenant en outre, à envisager avec acrimonie ses contemporains. Il cherche à établir enfin que son héros n'est pas un historien, mais un artiste, dupe de sa vision d'artiste. Or l'art, selon M. Doumic, défigure la réalité et lui substitue singulièrement, en matière de psychologie, des aspects et des dispositions de qualité supérieure, mais non conformes au modèle. D'où il résulte que Saint-Simon, honnête homme cependant, plein de scrupules et de bonne foi, a sans cesse dénaturé la vérité et que l'on ne peut, sans une extrême circonspection, user de son témoignage pour juger l'ancien régime.

Cette thèse, soutenue avec une grande habileté par M. Doumic,

qui sait choisir ses griefs, encore mieux ses citations, et qui surprend parfois sa victime en flagrant délit de mensonge, paraît cependant fragile et difficilement défendable. Abandonnons l'argument d'ordre physiologique. Il est évident que Saint-Simon était « un petit boudrillon » de caractère insupportable, vaniteux et méchant, capable de s'aliéner l'homme le plus déterminé à demeurer son ami.

Venons à l'argument d'ordre éducatif. Peut-être serait-il utile, pour établir, avec quelque apparence de certitude, le fait que le mémorialiste resta, toute sa vie, aux dépens du présent, sous la fascination du passé, d'étudier plus étroitement la carrière et la psychologie de son père Claude. Sans doute celui-ci fut-il un favori de Louis XIII, un de ces compagnons de chasse et de plaisir puérils que le feu roi gorgeait d'emplois et de titres. Mais c'était aussi un fort aimable homme. Il épousa, en Diane-Henriette de Budos, sa première femme, une créature charmante dont la marquise de Gamaches a laissé un portrait enchanteur et dont maints écrivains du temps ont vanté les qualités d'esprit, de séduction et de cœur. Tous deux furent grandement appréciés dans le monde. Ils fréquentèrent, en marge de la cour qui constituait leur milieu naturel, la société précieuse, particulièrement la partie galante de cette société où l'on envisageait la vie sous une forme optimiste et même épicurienne. Vingt poètes ont loué les mérites de Claude de Saint-Simon. Celui-ci, bien que courtisan servile, ne fut point sans caractère. Contrairement à ce que croit M. Doumic, il opta, au moins temporairement (ses lettres publiées par Chéruel l'indiquent), pour le parti de Condé, contre Mazarin, pendant la Fronde. Son mariage tardif avec Charlotte de l'Aubespine confirme qu'à l'âge de 65 ans il se sentait encore gaillard et plus volontiers enclin aux sourires qu'aux jérémiades.

Il nous semble donc improbable que ce père, même vieilli, ait donné à Louis de Saint-Simon des directions pessimistes. Tout au plus lui apprit-il avec insistance l'art d'être courtisan et lui communiqua-t-il sa vénération pour le feu roi qui éleva sa famille en dignités de toutes sortes. Mais le mémorialiste ne devint point, sous son influence, un homme d'autrefois, décidé à n'admirer rien de ce qui l'entourait.

S'attribuant des compétences qu'il n'avait point, se croyant

naturellement appelé au gouvernement des hommes, Louis de Saint-Simon souffrit dans son orgueil (au moins sous Louis XIV, car pendant la Régence il fut comblé d'honneurs) que le monarque préférât, dans son ministère, des bourgeois souples et sensés à des ducs arrogants et nuls. Cependant ce dédain ne lui enleva point son culte pour un souverain qui, d'ailleurs, le ménagea, souffrit ses incartades, lui prodigua les gentillesses, le mit même en posture avantageuse auprès de son trône.

D'où vient donc que Saint-Simon censura ce règne avec une telle violence ? De sa capacité de haine, répond M. Doumic, de la prodigieuse capacité de haine qui l'animait et qui l'incitait à attribuer les pires scélératesses à quiconque le gênait, l'indisposait, lui valait un désagrément quelconque. Sous l'empire de ses colères, il se vengeait la plume à la main, en traçant de ses adversaires ou ennemis des portraits effroyables. Dans ces moments d'exaltation, le furieux libelliste ne trouvait pour s'apaiser et pour rencontrer quelque jubilation que ce moyen solitaire et négatif. Alors le goût de la vérité, dont il fait parade en maints endroits de son œuvre, l'inquiétait médiocrement. Et M. Doumic cite, à l'appui de son dire, un certain nombre de portraits tracés avec une évidente partialité et de scènes contées avec un soin ardent de travestir les faits.

M. Doumic s'ingénie aussi à prouver que, même lorsque son héros n'écrit point sous la domination du courroux ou de la haine, même lorsqu'il rapporte un spectacle dont il fut le témoin, il exagère, il amplifie, il ment, éprouvant à agir ainsi un plaisir de sadique et aussi, ne pouvant se conduire autrement, emporté par sa nature d'artiste qui, impérieusement, lui commande ces fioritures, ces faussetés, ces calomnies surtout.

Or, il semble que, s'il advient parfois qu'un artiste transforme son modèle, ce n'est point, en général, dans le dessein de l'enlaidir, mais bien au contraire de le purifier de ses défauts. Saint-Simon serait donc un singulier artiste, s'il était tel que le représente M. Doumic. Mais n'insistons pas sur ce point que nous examinerons plus loin. M. Doumic nie toute qualité d'historien à Saint-Simon. Il le représente cependant suivant pas à pas, pour la rédaction de ses *Mémoires*, le *Journal* de Dangeau, sèche et interminable énumération de faits. Il néglige de nous dire que Saint-Simon fut aussi un compilateur, s'entourant de références

nombreuses, empruntant au R. P. Anselme sa documentation en matière généalogique, puisant des détails et souvent même d'importants passages dans les *Mémoires* du duc de Rohan, de Brienne le père, de Pontchartrain, de Retz, de Mlle de Montpensier, de Gourville, d'Omer Talon, de l'abbé de Choisy, s'appropriant des chapitres entiers des *Mémoires*, alors manuscrits, de J.-B. Colbert, marquis de Torcy.

Tout cela n'indique-t-il point que notre « avorton » avait un grand souci d'exactitude ? M. Doumic convient qu'il était honnête homme. Ce fait d'être honnête homme n'impliquait-il pas pour lui l'obligation de désapprouver souventes fois les actes du roi et de son entourage ? Tout a été dit sur cette cour pullulante de bâtards et dont les mœurs furent si relâchées que pas un mémorialiste n'apporte, dans les peintures qu'il en offre, un note admirative.

Du reste, les critiques de M. Doumic paraissent souvent assez spécieuses, rarement basées sur une documentation. Si, dit-il, Saint-Simon apporte dans l'affaire de la mort de Madame, Henriette d'Angleterre, une accusation formelle d'empoisonnement, c'est qu'il hait le chevalier de Lorraine. Nous acceptons difficilement cette assertion. Nous croyons plus volontiers que Saint-Simon lance cette accusation parce qu'il connaît le milieu profondément perverti de Philippe d'Orléans, parce que les médecins de l'époque, ignorant les causes naturelles de cette mort, conclurent dans un sens criminel, enfin parce que l'usage du poison, à la fin du XVIIe siècle, permettait une solution rapide des conflits familiaux.

M. Doumic, dans son désir de démontrer les inexactitudes de Saint-Simon, en arrive même à nier purement et simplement ses dires sans leur opposer de réfutations historiques. Reproduisant telle scène tracée par le mémorialiste, il écrit : « Je n'y étais pas, mais cela ne se passa point de cette manière. » Sa défense de Mme de Maintenon paraît tout entière appuyée sur des arguments d'ordre sentimental. Cette maîtresse de Louis XIV était douée de toutes les qualités. C'est un axiome. Cela n'a pas besoin de démonstration. Il y a cependant, dans son existence, de singulières périodes d'indélicatesse, des trous de ténèbres où il serait douloureux de pénétrer. Et quelle totale absence de sentiments chez cette femme uniquement préoccupée d'éviter la misère ! Et com-

ment expliquer l'effroyable haine dont elle est entourée et qui s'exprime par un concert d'imprécations ? Celles-ci montent de tous les milieux, de la cour comme de la ville. M. Doumic conteste même, utilisant quelques mots de Voltaire, qui n'est point un arbitre en la matière, suivant étroitement aussi, dirait-on, la version superficielle de Rosset, l'active participation de Mme de Maintenon à la Révocation de l'Edit de Nantes reprochée par Saint-Simon. Les papiers des Archives nationales lui donneraient une conviction contraire.

Nous ne poursuivrons pas, faute de place, cet examen du réquisitoire de M. Doumic. Aussi bien, avons-nous hâte d'arriver à cette sorte de discrédit jeté par certains sur ce qu'ils appellent « le style artiste ». Il y a, paraît-il, des écrivains « penseurs » et des écrivains « artistes ». Si l'on est écrivain penseur, particulièrement en matière historique, il n'est pas nécessaire de penser du tout. Il suffit d'aligner des documents et de les lier entre eux par des phrases invertébrées et inharmonieuses. On est, dès lors, classé parmi les écrivains corrects, académiques, soutiens de la syntaxe dont ils n'ont, souvent, qu'une connaissance approximative. Et chaque fois que l'on prend la plume, on pense en même temps qu'on apporte au monde la vérité toute nue.

Si l'on s'efforce, au contraire, considérant l'histoire comme un art en même temps qu'une science, de fondre le document dans le texte, si l'on s'ingénie à vivifier la chose inerte, à lui rendre, par des procédés d'évocation, la couleur et la vibration, on est un écrivain artiste. On ne peut plus penser ; on écrit nécessairement en galimatias ; on falsifie les faits, surtout si on les présente sous une optique différente de l'optique traditionnelle et malgré des découvertes vous orientant dans un sens nouveau.

Comprend-on, dès lors, la gravité de l'accusation portée par M. Doumic contre Saint-Simon ? Saint-Simon, écrivain artiste, c'est la condamnation pure et simple. Il souffre, avec La Bruyère, autre écrivain artiste, dont les témoignages sur le grand siècle sont si lourds de reproches et d'imputations défavorables, d'une dépréciation certaine. D'autres ont confirmé, sur quasi tous les points, leurs « calomnies ». Mais ils sont négligeables. Les premiers, grâce à leur style artiste, ont connu la faveur d'un public avide de sensations profondes, soucieux d'admirer des tableaux peints de couleurs vives et de touches ineffaçables. Il faut absolument

détourner ce public de ces maîtres qui détrôneraient les pontifes du genre inexpressif, honnête et filandreux. Alors, et surtout si leur indépendance de jugement contrarie les traditions de tout repos, si leur plume biffe d'un trait telle certitude admise sans contrôle, on les accable de sarcasmes, on dénie leur véracité, on crée autour d'eux, comme on le fit autour de Tallemant des Réaux, si admirablement informé pourtant, si honnête homme, mais écrivain artiste, hélas ! une atmosphère de suspicion.

M. Doumic a accepté, de bonne foi, et parce que, sans doute, en son âme et conscience, il le juge utile (avec un mobile que nous avons dévoilé plus haut), ce rôle de censeur de Saint-Simon. Son livre est agréable à lire, mais à lire comme un amusant recueil de paradoxes.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *Histoires incertaines*, Mercure de France. — Henri Bachelin : *Le Petit*, E. Flammarion. — Edouard Estaunié : *L'Ascension de M. Baslèvre*, Perrin. — Edmond Jaloux : *Au-dessus de la ville*, Renaissance du Livre. — Id. : *Les amours perdues*, Stock. — Marie Laparcerie : *La fête est finie*, E. Flammarion. — Charles-Henry Hirsch : *Le Craquement*, E. Flammarion. — Frédéric Boutet : *Lucie, Jean et Jo*, E. Flammarion. — Emmanuel Bourcier : *Jeanne*, Flammarion. — Jean Montargis : *Le grand amour de M. Delormeau*, Renaissance du Livre. — Albert Jean : *Le besoin d'aimer*, Renaissance du Livre. — Charles de Saint-Cyr : *Amour et la Gorgone*, Renaissance du Livre. — J.-C. Holl : *La ville chimère*. Librairie des lettres. — Louis Dansy : *Hésitations de l'ingénieur Morel*, Edition française illustrée. — Ole Luk-Oie : *La courbe verte*, Maison française d'art et édition. — Charles Derennes : *Les conquérants d'idoles*, Edition française illustrée. — Paul Ginisty : *La Terreur*, Société anonyme d'édition. — Franc-Nohain : *Serinettes et petites oies blanches*, Renaissance du Livre. — Maurice Level : *Mado ou la guerre à Paris*, E. Flammarion. — Robert Dieudonné : *Les lettres de feu*, Edition française illustrée. — J.-H. Rosny : *Dans les étoiles*, Figuière. — Joseph et Georges : *Contes sereins*, Figuière. — Marcel Clavié : *Épître d'un soldat de la République à une jeune plébéienne*, Figuière. — H. Avelot : *La comtesse tatouée*, Edition française illustrée.

Histoires incertaines, par Henri de Régnier. L'auteur a le goût du mystère, mais sa très bonne éducation ne lui permet pas de mystifier ses lecteurs. Il les entraîne à sa suite par la seule volonté de leur donner une leçon de rêve, si on peut ainsi parler, et il ne veut ni leur faire peur, ni les troubler pour de mauvais motifs. En cheminant avec lui dans les inextricables « calli » de Venise ou en se laissant glisser sur la *lagune morte* en sa propre gondole, on prend la direction d'un au delà singulier qui

n'est pas religieux, pas diabolique et n'a aucune accointance avec l'art frelaté des faiseurs de tours occultes. C'est tout autre chose que la sorcellerie du nécromant, parce que c'est bien davantage le sortilège du poète. Il vous saisit par le bras et vous mène par des sentiers, qui semblent de plus en plus s'éloigner de son but : faites bien attention, ne passez pas une ligne, n'oubliez pas un mot. Tout à l'heure l'importance de telle ou telle phrase vous apparaîtra et vous serez peut-être obligé de revenir en arrière. Il y a des descriptions de rues ou de palais qui sont des visages figés dans une attitude grave de témoins. Ils ont vu et vous devez les voir à votre tour, car ils se portent garants de ce que l'on cherche à vous expliquer. Le palais *Altinengo* est un double de l'autre palais *Altinengo*, mais ce reflet de miroir est une indication de ce que le poète ajoutera certainement dans ces histoires incertaines. Quelle admirable vision que celle du salon aux stucs couleur de miel et d'ambre, où toute la féerie surannée de Venise éclate aux lueurs des bougies ! Comment se pourrait-il que ce fût là une pièce banale, hantée qu'elle est par des souvenirs aussi palpables et tout l'effort vers l'oubli de sa douleur que tente le pauvre voyageur souffrant, venu tout exprès pour se livrer corps et âme aux enchantements de la ville, si puérilement tragique ? La glace, sans tain, dont la profondeur ne reflète plus, à des moments obscurs, l'effigie humaine, n'est-elle pas le symbole de notre effacement devant les grandes puissances toujours inconnues, qui nous mènent à l'orée de cette forêt sinistre où nous entendons hurler tous les loups de la mort ?

Dans le *pavillon fermé*, ce n'est plus le buste peint d'un seigneur vénitien qui s'anime jusqu'au crime inexplicable, mais la curiosité de l'homme en pleine force se rejoignant avec l'attrait du mystère pour l'enfant au seuil de ses premiers désirs. Le pavillon contient un portrait effacé dont il sera très peu question. La légende qui l'entoure n'est elle-même que ces banderoles portées par des angelots autour des anciennes gravures de missel. Là, l'enfant, sacré poète par le visiteur du pavillon, représente toute la tendance fiévreuse des créatures touchées de la grâce et arrivées au moment de se décider par l'acte à la vie intérieure ; les chemins, dans le parc solitaire, semblent avoir bifurqués, dans leurs dessins, sous la plume tout à coup malicieuse de l'auteur. Vous pensez découvrir quelque horrible séquestration... et vous

assistez, étonnés et charmés, à l'éclosion d'une petite âme sensible.

Et les personnages de la comédie italienne, y compris un certain centaure à robe pie, vagabondent, vers la fin de ce livre, dans une apothéose aimable que nimbent les fumées du Chianti. Marceline, qui pourrait nous devenir odieuse, est une jeune femme charmante et sera la première, je pense, à tirer la ficelle de ses jolis pantins pour en récréer son époux.

Ecrites avec le noble soin qu'Henri de Régnier met au plus menu détail d'une aventure, c'est au fil de l'eau qu'il faudrait lire ces histoires incertaines, bien étendu au fond de la gondole évoquée, en abandonnant absolument tout souci du vulgaire, car l'ordonnance en est si bellement édifiée, qu'elles vous séparent à jamais du reste de la terre. Seuls peuvent demeurer les cadres de ces visions : le ciel et l'eau, ces deux berceaux du songe.

Le Petit, par Henri Bachelin. Ceci est de la vie précise, de la vie que l'on peut apprécier comme une étoffe, en la froissant dans ses doigts, en la soupesant, en en comptant tous les fils de sa trame. Et c'est beau comme pouvait l'être, jadis, la belle toile tissée par de probes artisans. Un artiste est survenu qui a enfermé dans la toile pliée, prête à mettre au sommeil de l'armoire, un fort parfum de fleurs. Non pas une composition chimique où dominent les louches relents du musc, ce complice, paraît-il, peu ou beaucoup apparent, de tous les parfums fabriqués. Ce sont les fleurs de la campagne, la rose du rosier de Provins et le lys de la Vierge. Les petites gens, la jeune fille mère, ses parents innocemment cruels, le fiancé ou le mari tourmenté tour à tour par le remords ou la jalousie, tout ce monde évolue selon les lois de la logique et sont pleinement humains dans leur inhumanité. Mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la façon merveilleuse dont est traitée la question de l'enfant. Là, pas un mot, pas une syllabe inutile, tout concourt vers un effort de réalisme qui vous surpasse... J'allais dire qui vous terrasse. Par quel tour ingénieux l'auteur en arrive-t-il à vous serrer le cœur? Rien n'est laissé à la fausse sentimentalité dont on encombre généralement ces passages pathétiques. Or, l'enfant, *le petit* qu'on sépare de sa mère malade, ne pleure pas, tout occupé des grandes oreilles de l'âne de la voiture qui va l'emporter... non, ce n'est pas lui... mais ce fut le lecteur que je représente ici, bien embêté, ma foi, de cet aveu. Et quand

le mari déclare, plus tard, qu'on poussera l'armoire pour pouvoir placer plus commodément le berceau du petit revenu, j'ai eu un vrai soupir de soulagement. Bachelin aurait peut-être passé un mauvais quart d'heure sans cette sage résolution de son héros.

L'Ascension de M. Baslèvre, par Edouard Estaunié. Voilà le digne pendant de la très belle *Vie secrète*. C'est encore une existence murée dans la douleur. Un brave homme, directeur dans un ministère, s'éprend d'une femme mariée, après une longue existence de monotones labeurs et de très égoïstes indifférences. L'amour le surprend et le cloue, le rive à ses habitudes trop régulières. Il y demeure crucifié. La femme meurt, mais *elle revient* dans des faits d'apparence naturelle qui semblent, en effet, presque confirmer une survivance morale au-dessus de la puissance humaine. C'est vraiment très beau ; jamais livre grave ne fut plus sincèrement attachant.

Au-dessus de la ville et les **Amours perdues**, par Edmond Jaloux. Cette personnalité de la sœur, vouée tout entière à son admiration pour son frère, le poète, jeune maître se mourant dans une maladie qu'augmente son féroce égoïsme, est curieusement analysée. Le disciple, dont, au fond, l'égoïsme n'est pas moindre (quoique celui d'un trop bon vivant), se débat entre son amour pour la jeune fille et son respect pour le génie... qu'il méconnaîtra dès qu'il aimera moins la gardienne fidèle de ce génie moribond. Il y a une histoire de paon, à la patte duquel est attaché un vieux soulier, dont j'aurais voulu le dénouement... pour le paon. *Les Amours perdues* sont une lamentation d'un cœur très sensible et d'une tendresse qui ne peut se séparer de l'idée charnelle, malheureusement, car elle perd, elle, tout le bénéfice de la noblesse de ses dévouements. A la fin, une jolie envolée philosophique vers la mort qu'on nous montre mieux l'abandon total de toute ambition d'amour dans le pardon que la fin d'un épicurien tout entouré de charmantes esclaves et de violents parfums.

La Fête est finie, par Marie Laparcerie. Un peu de brutalité (oh ! le heurt d'un bracelet contre une coupe) m'avait choqué dans : *Un inconnu passa*. Ici, rien de tel. Une femme hésite longtemps avant de choisir, et on dirait qu'elle cherche à faire surtout un choix que sa raison ratifiera. L'homme est plus âgé qu'elle, il est marié, un peu rassis, peut-être. Mais la fête des sens les grise l'un et l'autre, les soulève de leur terre à terre mondain ou

de leurs luttes artistiques, puis, quand ils s'épousent, après de longs tourments de jalousie ou d'isolement de ce qui fait les douceurs de la vie commune, ils découvrent, justement, la laideur ou tout au moins les réalités déconcertantes de cette vie... commune : *la fête est finie !* Ce n'est pas leur faute. La femme est trop jeune, certainement, pour accepter le fatal retour des choses et l'homme ne verra pas assez clairement les préoccupations nouvelles de sa compagne. Un peu pessimiste, ce roman, mais spirituellement fouillé dans tous ses détails littéraires, ayant une grande valeur au point de vue de la nouvelle Eve, de la femme dite moderne, que nous façonnent les femmes de lettres elles-mêmes.

Le Craquement, par Charles-Henry Hirsch. L'inépuisable et toujours évident psychologue nous montre un ménage, où domine l'exotisme, complètement désorganisé par la guerre. Cet oiseau des îles, qu'est la pauvre jeune femme s'éprenant d'un bandit, que les louches compromissions politiques entraînent jusqu'au poteau de Vincennes, finit par s'exiler au delà de l'Océan, suivie de sa négresse, son souffre-douleur, et on devine que le mari, que la guerre lui a, au contraire, purifié, pardonnera. Pour finir le volume, une curieuse nouvelle : *le Savon rose*, où une facette de la terrible passion de la femme pour le colifichet et son instinctif mépris pour le désir de l'homme en face du sien est mis très habilement en lumière.

Lucie, Jean et Jo, par Frédéric Boutet. Toute la fantaisie de l'auteur de l'*Homme sauvage* se trouve dans le récit du dîner donné par Mme Mouge à ses amis et bons parents. Sans cesser d'être naturel et sincère dans ses portraits, il vous met en scène les types les plus amusants du monde... et de quel monde ! Les pauvres enfants perdus dans la grande ville, à la recherche d'un peu de pain et de bonheur, sont d'une touchante mentalité, surtout ce petit Jo qui meurt d'avoir été mis en pension, comme un chat qu'on veut perdre sans le laisser tout à fait dans la rue. Il y a de jolies descriptions de la méchanceté humaine et surtout des aperçus très neufs sur la façon dont on peut embêter son prochain tout en croyant le tirer de peine. Un type de vieille égoïste qui se fait lire les plus ineptes feuilletons est absolument impayable et combien révoltant. C'est le procès même de tous les feuilletons en question.

Jeanne, par Emmanuel Bourcier. Une scène saisissante dans

ce livre, où un père très bon, très doux, incapable, au fond, d'un crime aussi horrible, tue son petit enfant pour... l'empêcher de crier. Toute l'histoire est attachante par sa sincérité, sinon par son style, que l'auteur semble négliger à dessein. Mais l'œuvre est d'une réelle valeur par son ton dénué des trémolos ordinaires en pareille circonstance.

Le grand Amour de M. Delormeau, par Jean Montargis. Un pauvre diable de professeur admis dans l'intimité de son élève, coquette et plus coupable que lui d'amener la scène de la séduction. Il ne séduit rien du tout, faute de s'y être mieux pris, et retourne à son dur labeur de correcteur des devoirs des autres.

Le Besoin d'aimer, par Albert-Jean. M. Peyroche est un mari modèle, trop bon, qu'on trompe et qui le sait. Je n'aime pas beaucoup son retour, après sa mort, dans le corps de M. Flandin et qui lui fait jouer le rôle contraire, c'est-à-dire commettre tous les crimes de l'égoïsme le plus conscient.

Amour et la Gorgone, par Charles de Saint-Cyr. Quelques tableaux, finement peints, de l'amour que la guerre prend par les ailes, soit au moment de son essor, soit au moment de ses plus grandes tribulations. *Nonoche* a eu des amants, mais elle a senti aussi la terrible leçon donnée par la mort et elle se relève, petite femme point sotte, un peu plus grandie par la vision des malheurs irréparables.

La Ville chimère, par J. C. Noll. Intrigues de journalistes et d'hommes politiques. Il y est constaté que notre époque flotte sur un océan de boue et que les mœurs des gens dits de lettres ont tué les arts. Mais l'auteur est-il certain de nous donner là de véritables figures d'artistes ? Simone, l'héroïne, meurt d'avoir trop aimé, ce qui est la seule chose éternellement vraie quoique éternellement amère.

Hésitations de l'Ingénieur Morel, par Louis Daney. Une traversée sur un bateau qui cingle vers les Antilles. Odeur d'épices et de fleurs humaines terriblement capiteuses. Le héros va de l'exotisme le plus brûlant aux souvenirs de la douce France, et celle-ci finit par l'emporter, puisqu'il épouse une simple demoiselle de compagnie... simplement parce qu'elle est de très bonne compagnie.

La Courbe verte, par Ole Luk-Oie. Adaptés par un auteur français, ces contes sont d'une curieuse saveur de technicité mi-

litaire. Il y a des récits d'une puissance incomparable et qui sont comme copiés sur des rapports de campagne tout nus. La destruction d'un pont par des avions est particulièrement une superbe page d'horreur.

Les Conquérants d'idoles, par Charles Derennes. Le voilà bien, le roman d'aventures ! L'histoire de ces deux compagnons pas très scrupuleux qui s'en vont à la chasse aux idoles d'or et qui finissent par les jeter dans le précipice, parce qu'ils en ont très peur, est une très belle chose, philosophique à souhait et absolument intéressante sous tous les rapports de l'aventure.

La Terreur, par Paul Ginisty. De jolies histoires d'amour ou de guerre sous un régime qui ne plaisantait ni avec l'amour ni avec la guerre. La petite idylle du brave citoyen épousant la ci-devant et pris au piège de ce mariage est d'une bonne ironie, très amusante, sans dépasser les limites du possible permis.

Serinettes et oies blanches, par Franc-Nohain. Je pense que ce fut écrit avant la guerre... à cause de : *Merci pour la langouste !* qui date un peu, mais combien est malicieusement flagellé certain *Foyer d'Art* où l'on fabrique les élections académiques et les mariages riches ! C'est du Franc-Nohain de derrière les fagots, et il ne nous déplaît point de lui sentir de la bouteille !

Mado ou la guerre à Paris, par Maurice Level. De l'humour et du meilleur, sans trop appuyer sur les sujets délicats. Mado continue à traiter la vie comme *les expositions de blanc* qu'elle visite. Elle s'aperçoit fort peu du flot rouge qui emporte tout, et elle achète... parce que Mado c'est notre seul moteur pour faire marcher le commerce, avant, pendant et après.

Les Lettres de feu, par Robert Dieudonné. Une étude de la jeune fille mondaine gâtée par le goût du cabotinage. Le mari la suit dans ses péripéties de grande ou petite vedette, puis après s'être fait beaucoup de mal, on retombe aux bras l'un de l'autre, ce qui est l'acte le plus convenable du drame.

Dans les étoiles, par J.-H. Rosny aîné. Le cher maître a bien voulu honorer et fleuronner la jolie collection de M. Figuière par cette charmante idylle, où perce déjà la douce ironie du naturaliste qui empaille l'oiseau pour lui mieux conserver ses riches nuances. L'oiseau, c'est la femme. Ici une jeune fille aimante et seule d'abord à se laisser aller au terrible instinct de la nature.

« Je suis un honnête homme », déclare le héros. Il faut reconnaîtr que, très contrairement à ce qu'il affirme, il y a le plus gran mérite, car le fruit porté à ses lèvres est fort tentant.

Contes sereins, par Joseph Ageorges. De la même collec tion du Figuier, des histoires amusantes : celle de *l'Amiral* es une des meilleures.

Epître d'un soldat à une jeune plébéienne, pa Marcel Clavié. Dans le ton des idylles, roses de sang, de la pre mière République, ces lettres sont à la fois graves et tendres. Un est toute entière dans le style de Camille Desmoulins, sans l'imiter

La Comtesse tatouée, par M. Avelot. Des dessins trè jolis, pas cubistes, et des idées fort feuilletonesques, mais bie moins creuses. A lire le combat dans le bocal aux poissons rouges.

RACHILDE.

HISTOIRE

Paul Deschanel : *Gambetta*, Hachette. — Léon Maccas : *L'Hellénisme de l'Asie-Mineure, son histoire, sa puissance, son sort*, Berger-Levrault. — Kara Schemsi : *Les Turcs et le Panhellénisme*, Genève. — Kara Schemsi : *Les Turcs et la Question d'Arménie*, Genève. — Memento.

M. Paul Deschanel a voulu marquer la place historique de **Gambetta**, définitivement rangé dans la grande galerie des « Figures du Passé ». Figures du Passé : cette rubrique, lorsqu'il s'agit de Gambetta, a sa vérité surtout pour des hommes jeunes qui n'ont pas vécu une seule minute dans ce Passé. Quelle est l'opinion de ces générations nouvelles sur Gambetta ? Voilà ce qu'on voudrait savoir ! Je donnerais beaucoup en ce moment pour connaître les impressions de lecture d'un jeune homme de vingt-cinq ans retour du front ; et c'est à ces impressions tout à fait nouvelles que M. Deschanel aussi doit surtout tenir, j'imagine. Le jeune Français dont je voudrais connaître à cette heure le sen-timent, le jeune Français qui peut prononcer sur Gambetta comme sur tel ou tel autre personnage *historique* doit, sans même s'en douter, apprécier Gambetta dans un esprit entièrement abstrait des contingences. On ne voit bien, avec les yeux de la raison idéale, que ce qu'on n'a point personnellement connu. Ce n'est pas que des hommes plus âgés aient davantage connu Gambetta, dont ils ne furent jamais que de très jeunes contemporains. Mais ces hommes d'une génération plus ancienne ont tout de même gardé l'arrière-goût de la période politique où il vécut.

Leur jugement peut se trouver dominé par des influences — très générales — qui doivent lui interdire une entière sérénité. Pour tel de ces hommes jeunes dont je parlais plus haut l'ouvrage de M. Deschanel sera, au contraire, peut-être une illumination historique.

Nous autres, vieux, nous avons seulement mis des notes en marge des bons endroits, je veux dire des endroits les plus nouveaux de l'ouvrage ; nous avons lu par exemple, avec un intérêt plus particulier, les pages sur le Quatre-Septembre (où l'on constate le sens politique de Gambetta dans une situation qui, toutefois, n'a nullement été exempte de violence anarchique); les pages aussi sur les rapports de Gambetta avec Bismarck, chapitre de l'histoire du tribun qui donna lieu à des controverses dont les dernières ne remontent pas très loin, et que l'auteur de ce livre a interprété, semble-t-il, dans le véritable sens. Mais l'on n'a pas la prétention de dire ici ce que ce livre apporte encore de renseignements nouveaux. J'en vois quelques-uns ; M. Deschanel, dans une carrière comme la sienne, a dû certainement être à même d'en recueillir un grand nombre. Nul, sous tous les rapports, n'était plus qualifié pour composer ce livre et y répandre le style qu'il fallait.

J'ai relu avec intérêt l'extrait du discours de Grenoble, où se trouve la fameuse phrase sur les « couches sociales nouvelles ». Gambetta a vu certainement très clair dans son époque. La phrase en question résume toute la psychologie sociale qui est au fond de l'avènement de la troisième république. On en doit à M. Maurice Barrès l'âpre analyse qu'on sait. J'ai parlé plus haut d' « arrière-goût », et j'en connais qui gardent, sans en être trop ravigotés peut-être, l'arrière-goût de cette psychologie-là. Mais passons. Si l'intuition primitive sur les « nouvelles couches » est vraiment de Gambetta, et non de quelque éminence grise, elle est assurément géniale de sa part.

M. Léon Maccas, qui est un publiciste très averti de tout ce qui touche aux questions orientales, a pris pour objet d'une étude particulière, développée, **L'Hellénisme de l'Asie-Mineure**. M. Maccas, dans ce nouvel ouvrage, n'a rien épargné pour rendre service à la cause hellénique, comme en témoigne la diversité des arguments historiques, politiques, économiques ici mis en valeur.

L'ouvrage s'ouvre par des pages sur l'histoire de l'hellénisme de l'Asie-Mineure depuis la plus haute antiquité jusqu'à la domination turque inclusivement. Quand on feuillette des livres comme l'ouvrage de Ramsay sur les Phrygiens, le luxe d'inscriptions grecques qu'on y trouve donne à penser. C'est là un de ces documents qui pourraient appuyer la thèse de M. Maccas sur la très haute antiquité de l'hellénisme asiatique, produit d'une « réintégration », dit-il, et non d'une « colonisation ». De la façon la plus générale, jusqu'ici, on attribuait ce caractère surtout à l'hellénisme des îles côtières et du littoral. Mais je souscris très volontiers aux idées de M. Maccas. Certes, l'Asie-Mineure fut le grand pays radieux de l'ancien monde.

Mais ces aperçus historiques sont en quelque sorte des choses de style — et de quel style ! — dans la question. D'ordre plus pratique sont les points étudiés dans les deux autres parties du livre : population, instruction, clergé, activité économique. M. Maccas, à cet égard, ne se fait pas faute d'apporter des statistiques. Les économistes les examineront. Nous devons nous contenter de les signaler. Observons seulement, en ce qui concerne la population, que M. Maccas compte 2.452.151 Grecs pour la totalité de l'Asie-Mineure, tandis que M. Kara Schensi, dans son écrit sur **Les Turcs et le Panhellénisme**, n'en compte que 1.009.000.

Non moins intéressants enfin sont les documents réunis par M. Maccas touchant l'attitude des Puissances à l'égard des intérêts asiatiques de la Grèce. C'est un des points sur lesquels les publicistes ottomans, comme M. Kara Schensi plus haut cité, ont fait le plus porter l'effort de leurs réfutations. Ces publicistes, naturellement, n'ont point ou n'avouent point d'attaches avec l'ancien état de choses turc d'avant la Paix. Et puisque nous citons lesdits publicistes au passage, signalons, du même M. Kara Schemsi, une brochure sur **les Turcs et la Question d'Arménie**, brochure où les massacres des Arméniens, sans qu'on les excuse, sont présentés comme une conséquence des intrigues russes, de cette « intervention russe, qui, en même temps, d'ailleurs, se manifesta en Morée et aux Balkans ». Ces pages développent cette explication des massacres avant et pendant la guerre, surtout pendant la guerre ; elles ne passent point sous silence, d'autre part, la responsabilité revenant au Comité Union et Progrès,

dont l'auteur, sans l'excuser non plus, analyse la mentalité terroriste.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir au livre de M. Léon Maccas, les pages sur cette question capitale de la politique des Puissances à l'égard des ambitions asiatiques de l'Hellénisme sont comme un « Memorandum » que l'Entente, suivant l'opinion grecque officielle, fidèlement reflétée par M. Maccas qui est ami de M. Venizelos, ne saurait méconnaître, puisque c'est elle-même qui, par ses promesses, en a posé les principaux points. M. Léon Maccas est optimiste, c'est son devoir d'Hellène. L'Italie, qui semble suivre la tradition du Congrès de Vienne plutôt que celle du Congrès de Versailles, l'Italie, avec son réalisme romain, sa finesse florentine et son âpreté piémontaise, l'Italie qui, dans sa mentalité, combine l'esprit des trois capitales où s'est élaborée son unité (sans oublier l'élément napolitain, ou plutôt sicilien...), l'Italie, disons-nous, est le côté difficile. J'ai vu ailleurs qu'on en signalait aussi des côtés difficiles, qui tenaient à la nature même des choses grecques. Mais je passe sur ce dernier chapitre. Pour ce qui est de la compétition entre la Grèce et l'Italie, entre les deux héritières politiques du monde greco-romain, Smyrne est le point délicat, Smyrne la Grecque. M. Léon Maccas suggère des solutions conciliatrices. « Certains Italiens, dit-il, prétendent que Smyrne entre les mains des Grecs pourra nuire aux intérêts commerciaux de l'Italie... » Et il objecte : « C'est, selon nous, la réédition de la même opinion qui voudrait que la politique italienne fût hostile à la Grèce, parce que Salonique peut concurrencer Brindisi ! Nous avons essayé autrefois de montrer la fausseté de ce calcul et de prouver que cette prétendue opposition des intérêts de la Grèce et de l'Italie peut au contraire être facilement remplacée par une entente des plus profitables pour les deux pays. Il en est de même avec la question de Smyrne. » M. Léon Maccas est un des publicistes hellènes les mieux qualifiés pour répandre la doctrine, et il peut voir qu'on ne l'intercepte pas au passage. Maintenant, au haut commissaire grec de se tirer des difficultés topiques.

Memento. — Pour diverses causes ne dépendant de personne, il n'avait pas été facile, pendant un certain laps de temps, de donner, avec la régularité habituelle, les sommaires analytiques des Revues d'Histoire dont le service nous est fait. Nous reprenons cette partie de notre bibliographie.

Revue Historique (janvier-février 1919). Ch. Bémont et Chr. Pfister. A nos lecteurs. (Sur la réorganisation du « travail scientifique » au lendemain de la guerre mondiale.) Paul Cloché. L'affaire des Arginuses, 406 av. J.-C. (Il s'agit de la bataille navale où les Athéniens dispersèrent, aux Iles Arginuses, dans la mer Egée, la flotte péloponésienne. Les vaisseaux athéniens ayant été eux-mêmes très éprouvés, les chefs de flotte se retirèrent sans porter secours aux équipages en détresse. Il s'ensuivit, devant l'assemblée populaire, un procès où les stratèges furent condamnés à mort. C'est ce procès qu'étudie, en une longue et savante étude, pleine de détails sur la marine militaire des anciens, M. Paul Cloché). Paul Marmottan. La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811 (*1re partie*). (Le marquis Jérôme de Lucchésini, grand-maître de la cour de la grande-duchesse de Toscane, Elisa, sœur de l'Empereur, fut envoyé par celle-ci pour porter des félicitations à Napoléon lors de la naissance du Roi de Rome. Ce diplomate, — le même que celui de Frédéric-Guillaume III, — entretint, en cette occasion, avec sa souveraine une correspondance sur diverses affaires privées et politiques, où se trouvent maints détails sur la Cour impériale. M. Marmottan reproduit le texte de cette correspondance.) Bulletin historique : Antiquités romaines 1915-1918 (*1re partie*), par Jules Toutain. Histoire de France. Révolution, par Rod. Reuss. — *Id.* (mars-avril 1919). Maurice Courant. La Sibérie colonie russe jusqu'à la construction du transsibérien (*1er article*). (Tentative intéressante d'un tableau d'ensemble très poussé, le plus poussé, semble-t-il, qu'on ait encore dans notre langue, tant sous le rapport des documents que sous celui du programme suivi.) Louis Halphen. Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. V. La conquête de la Saxe (*1er article avec une carte*). (Rappelant que la conquête de la Saxe par Charlemagne a déjà trouvé maints historiens, M. Halphen signale les obscurités jusqu'ici subsistantes : incertitude de la chronologie, notamment en ce qui concerne le capitulaire de Saxe, attribution erronée d'un même caractère à toutes les expéditions de Charlemagne, mauvaise utilisation des récits des annalistes, etc. M. Halphen reprend l'étude des textes.) Bulletin historique : Antiquités romaines, 1915-1918 (*suite et fin*), par Jules Toutain. — *Id.* (mai-juin 1919). Maurice Courant. La Sibérie colonie russe jusqu'à la construction du transsibérien (*suite et fin, avec trois cartes*). (Voir ci-dessus.) Paul Marmottan. La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811 (*suite*). (Voir ci-dessus.) Commandant Weil. L'expulsion des religieuses Dominicaines de leur couvent à Rome (1839). (M. Weil reproduit un curieux document, la dépêche du comte de Latour-Maubourg, ambassadeur à Rome, au maréchal Soult, montrant l'initiative prise par le gouvernement pontifical, à cette date, en fait d'expulsions religieuses.) Bulletin historique : Histoire des Pays-Bas,

par N. Japikse. Dans les trois numéros : comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Chronique. — Nous continuerons la prochaine fois notre bibliographie des Revues d'Histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

René Favareille : *La Réforme administrative par l'autonomie et la responsabilité des fonctions (self-administration)*, Albin-Michel. — Georges Deherme: *Les Forces à régler, I. L'Argent et la Richesse ; II. Le Nombre et l'opinion publique*, 2 vol., Bernard Grasset. — Edgard Milhaud : *La Marche au socialisme*, Bernard Grasset. — Memento.

Voici un livre que nos ministres devraient bien lire, car il suffirait à nous guérir de tous nos maux, bien entendu, politiques. C'est **La Réforme administrative par l'autonomie et la responsabilité des fonctions (Self-administration)** de M. René Favareille. L'auteur, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, a passé dans l'industrie, et ayant pu comparer les procédés administratifs de l'Etat et ceux de l'industrie privée, il se trouve mieux à même que personne d'indiquer comment doit se faire la réforme qu'il prône. L'Etat, aujourd'hui, n'est plus en effet le même qu'autrefois ; il n'avait jadis qu'à diriger un certain nombre de services publics de police, en prenant ce mot dans son sens général, et comme ces services étaient, au début, j'entends en 1789, aux mains d'un pouvoir suspect aux représentants de la nation, ceux-ci avaient cherché, avant tout, à surveiller, contrôler, et même paralyser un peu ce pouvoir. L'Etat moderne a bien conservé ces anciens services de police, mais il y a joint de nombreux, d'énormes services industriels, qui, avant la guerre, arrivaient à un budget total de 3 milliards, ne laissant qu'un milliard environ aux vrais services publics, le cinquième milliard du budget d'alors étant afférent à la dette nationale. Or ce budget de 3 milliards, représentant tous les offices industriels de l'Etat (25 branches, 150 professions diverses, 1 million d'employés), est géré suivant les mêmes règles de contrôle soupçonneux et paralysant qui sont carrément absurdes pour des exploitations économiques. Annualité budgétaire, unité budgétaire, spécialité budgétaire, toutes ces *idola tribus* de nos professeurs de droit constitutionnel suffiraient à mener à la faillite l'industrie la plus solide, l'annualité budgétaire défendant de faire un programme de travaux au delà d'une année, de constituer aucune

réserve et de préparer aucun amortissement, l'unité budgétaire obligeant de confondre pêle-mêle les recettes et les dépenses de 50 usines diverses, et la spécialité budgétaire compartimentant ces usines en plusieurs ateliers séparés par des cloisons hermétiques. De là, d'ailleurs, l'effroyable chaos de toutes ces exploitations et leurs bilans fatalement déficitaires. Tout ce qu'on dit contre l'Etat industriel est juste, mais ne l'est que parce que les conditions dans lesquelles cet Etat travaille l'obligent à la faillite perpétuelle. Pour remédier à ce mal dont nous souffrons depuis si longtemps et de plus en plus, il faut absolument, comme le demandait déjà M. Baudin, dans des livres remarquables dont j'ai rendu compte ici (décembre 1910), renoncer à ces vieilles règles désastreuses et assimiler les industries d'Etat aux industries privées. Mais alors on se heurte à l'esprit politicien ! Celui-ci, consciemment ou non, s'efforce de maintenir le système actuel qui permet de pêcher fructueusement en eau trouble et qui croit que pour industrialiser les services de l'Etat il suffit d'acheter quelques machines à écrire et d'entasser les fonctionnaires dans des locaux étroits et obscurs comme des bureaux de poste parisiens. Industrialiser, c'est tout autre chose ; c'est d'abord constituer un capital d'exploitation permettant un jeu de réserves et d'amortissement, c'est ensuite instituer un conseil d'administration autonome et responsable, en choisissant un directeur lui aussi responsable et maître de ses services, c'est enfin établir un budget industriel avec comptabilité en partie double et bilan faisant ressortir en fin d'année un déficit ou un excédent. En dehors de ces trois règles, pas de salut. Or ces trois règles, et c'est ici que le livre de M. Favareille est tout à fait précieux, sont parfaitement conciliables avec notre régime parlementaire. Déjà nous avons des institutions, comme la Caisse des Dépôts et Consignations et un peu la Monnaie, qui répondent à l'idéal proposé. Il ne serait pas difficile de reconstruire sur les mêmes bases nos autres établissements d'Etat, Poudres, Haras, Chantiers navals, Forges, Chemins de fer, etc. L'auteur, joignant l'exemple au précepte, a rédigé un projet de statuts pour un de ces établissements qui comprendrait les trois manufactures de Sèvres, Gobelins et Beauvais ; la lecture de ces statuts, aride pour des profanes, est un vrai délice pour les techniciens qui voient combien il serait aisé de transformer en société vivante, claire et prospère trois administrations qui sont

en ce moment aussi endormies, obscures et déficitaires que leurs congénères de tout acabit. Mais tout ceci à condition qu'il y ait à la base un capital véritable, apporté par des souscripteurs, représentant les frais de constitution et d'exploitation de l'industrie et entraînant annulation par voie de rachat d'un capital égal de la dette publique. Je me suis un peu étendu sur cette réforme pour en montrer l'intérêt; la proclamation du sens industriel des exploitations d'Etat constituerait une révolution aussi importante que la déclaration des principes de 1789 !

Sous un titre général : *les Forces à régler*, M. Georges Deherme étudie en deux volumes : **L'argent et la richesse** d'abord et ensuite **le Nombre et l'opinion publique**, et il est certain que ces diverses forces ne doivent être ni déréglées ni déséquilibrées. Un pays où l'argent serait le maître absolu et unique pourrait être puissant, prospère et même heureux, car l'argent est bien plus facile à acquérir que la santé, la vertu ou la joie, mais ce serait un pays d'une civilisation bien incomplète et même bien vulgaire ; et un autre pays où l'opinion publique règnerait en maîtresse capricieuse et fugitive, à toute heure et à toute minute, serait dans un état de trépidation perpétuelle qui ne lui permettrait aucun travail utile. Mais à tout ceci nos sociétés politiques ont eu le bon sens d'apporter des correctifs ; la ploutocratie ne peut s'exercer que d'une façon partielle et obscure et à laquelle la démocratie, très complète et très lumineuse, oppose toutes les réserves voulues ; et quant à la fugacité de cette démocratie, elle est combattue par le fait que nos représentants sont élus pour trois, sept ou neuf ans, en attendant que nos gouvernants le soient pour trois, sept ou neuf trimestres, ce qui serait la meilleure solution du problème de l'instabilité ministérielle. Les réflexions de M. Deherme sur la fonction sociale des riches et sur l'amélioration civique des pauvres n'en sont pas moins à lire et à méditer : « La démocratie sera une spiritualité ou ne sera pas », voilà une formule frappante, et on ne peut que le louer du programme de hautes vertus et d'actions magnanimes qu'il trace pour nos républiques modernes. Peut-être le fait il avec un peu de rigueur puritaine, avec un peu de défiance de la nature humaine, et certains demanderont-ils à savoir ce qu'il entend au juste par cette opinion publique organisée, instruite et dirigée qu'il exige ; mais entre gens de bonne foi, de bon sens et de bon vouloir tout s'éclaircit vite ; les libéraux les plus

radicaux dont je m'honore d'être, ne nient pas que l'opinion publique doit être instruite et éclairée ; c'est assurément ce que M. Deherme veut dire quand il parle de dirigée et d'organisée ; on peut donc lui faire confiance et ne pas chercher sous ses formules de ténébreux desseins d'autocratie spirituelle.

Est-il vrai que depuis la guerre **la Marche au socialisme** se précipite? M. Edgard Milhaud l'affirme, mais vraiment il est par trop orfèvre. Cet apôtre des régies municipales et autres ne peut que prophétiser l'imminente parousie de son idéal. En réalité nous nous éloignons de cette socialisation des moyens de production que ces messieurs appellent à grands cris. Sans doute, pendant la guerre, nous avons vu se produire une concentration de beaucoup d'industries aux mains de l'État, mais d'abord la guerre est un état anormal, et ensuite cette concentration n'a pas donné de résultats satisfaisants, on ne l'a vu que trop, et presque tout l'amas des réquisitions, taxations, prohibitions et réglementations n'a été qu'une lamentable faillite. En ce moment, l'Etat, avouant son incapacité en matière économique, passe partout la main aux particuliers, chez nous comme à l'étranger, sauf en Russie, bien entendu, mais précisément la Russie bolcheviste fait la contre-épreuve et montre quelle famine et quelle misère et quel esclavage résultent de la vraie socialisation des forces de production. La reconstitution de notre puissance industrielle ne pourra donc se faire que par les efforts privés, qu'il s'agisse de navires ou de chemins de fer et de mines ou d'usines, et cette guerre aura ainsi consolidé et accru non seulement la grandeur du capitalisme, mais même la lourdeur de ce qu'on pourrait appeler le rentiérisme, puisque nous avons 200 milliards de dettes, dont il nous faudra bien payer les intérêts, car il n'est tout de même pas question encore de faire banqueroute. Le seul socialisme qu'il y a lieu de prévoir, et d'ailleurs d'approuver, c'est celui qui consiste à accentuer les pouvoirs de l'Etat en vue de surveiller, harmoniser, faciliter et purifier les travaux privés, et à étendre ceux des organisations professionnelles tant ouvrières que patronales en vue de coopérer à cette œuvre de police et de justice ; mais ce socialisme-là, tout interventionniste et étatiste qu'il soit, n'a rien de commun avec le bolchévisme ni avec ses ersatz, les régies municipales ou autres chères à M. Edgard Milhaud.

Memento. — Charles Briand : *Donnons une Constitution à la France*,

Bossard. L'auteur a eu la discrétion de résumer son projet de constitution en moins de 50 pages, ce dont il faut le louer. Quant au projet lui-même, il contient des innovations très intéressantes, et d'autres discutables; il semble, par exemple, que M. Briand réserve au président de la République seul l'initiative des lois ; c'est réduire à l'excès les pouvoirs législatifs des deux Chambres ; l'institution d'une Cour suprême chargée spécialement de juger la constitutionnalité des lois ne semble pas non plus une idée bien pratique. — F.-F. Français : *Comment tout bon Français doit voter,* Chiron. De sages considérations, mais un peu tardives ; que l'auteur les réédite dans quatre ans ! — Mission française: *Les Relations économiques de la France avec l'Australie et la Nouvelle Zélande*, Imprimerie Lahure. Ce sont les deux grands rapports officiels de la Mission confiée d'abord à M. Albert Métin, et, à la mort de celui-ci, au général Pau. On les lira avec le plus vif intérêt en regrettant que l'absence d'un nom d'éditeur les rende difficiles à se procurer. Espérons que les spécialisés dans la question les ont reçus directement, et aussi que les pouvoirs publics mettront à exécution les vœux de la Mission : création d'une agence commerciale française en ces pays lointains, création d'un centre français pour recevoir les touristes australiens et néo-zélandais, etc. — Maurice Rondet-Saint *: Les Intérêts maritimes français dans l'Amérique latine*, Payot. Le directeur de la Ligue maritime, grand voyageur sur tous les océans, était tout à fait indiqué pour écrire ce petit livre substantiel et précieux. L'Amérique du Sud est le continent avec lequel nous devrions le plus resserrer nos relations ; tous ces pays sont d'un avenir économique immense, et notre action y serait accueillie avec plus de confiance que celle des Etats-Unis, dont les républiques latines se méfient un peu. La dernière guerre a fait monter au zénith notre prestige dans toute la latinité mondiale, à nous de ne pas laisser perdre l'occasion favorable. Mais, pour cela, M. Rondet-Saint a raison, il faut avant tout des services réguliers de paquebots et de cargos entre la France et l'Amérique du Sud. Pourquoi, d'ailleurs, n'y adjoindrions-nous pas des *tramps* faisant l'intercourse entre ces divers pays américains ? Le *tramping*, commerce libre et vagabond sur toutes les mers, est, si on peut ainsi parler, la pierre de touche des marines marchandes véritablement prospères. — *Enquête économique sur la situation des industries dans le département du Calvados*, Dalesque, Caen. Ici nous revenons en France. Cette enquête a été faite par le Comité consultatif d'action économique de la 3e région militaire et il faut espérer que le ministère de la Guerre fera publier pour les autres régions un rapport aussi complet que celui de l'intendant Scheikevitch pour le Calvados. — G. Barody : *Les directives et la psychologie dans les carrières économiques*, Pattegay, Luxeuil. Une brochure que tout le monde devrait lire. On ne rend pas assez justice

à l'importance de la psychologie, c'est-à-dire des qualités de méthode, de jugement et de volonté dans les réussites d'ordre pécuniaire ; comme le dit avec raison M. Barody, la chance ne joue qu'un rôle secondaire dans le succès économique et elle ne devrait en jouer aucun dans la défaite. — Germain Dorré : *Contre Leipzig une Foire unique*, Propagande économique, 18, rue Kléber, Argenteuil. L'auteur propose toutefois une alternance de ces centres, Paris et Lyon. Il se prononce aussi contre les Expositions universelles, ce qui peut se soutenir, ces *Wordl's fairs* coûtant énormément cher ; mais les foires de Leipzig ou de Lyon coûtent cher aussi et les reproches qu'on peut faire aux Expositions universelles de provoquer et faciliter la concurrence étrangère, ne peut-on pas les faire aussi, aux Foires techniques ou spéciales? C'est à partir de nos Salons de l'automobile que notre industrie d'autos a baissé. — Otto Bauer : *La Marche au socialisme*, Librairie *Humanité*, Paris. L'auteur est le président de la Commission de socialisation à l'Assemblée d'Autriche, et pour lui la marche au socialisme « doit d'abord être conduite sous la forme d'une lutte pour le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ». C'est un autre point de vue que celui de M. Edgard Milhaud, mais moins enthousiasmant encore.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Abbé Wetterlé et Carlos Fischer : *Notre Alsace, notre Lorraine*, 2 vol., l'Edition Française illustrée. — André Mary : *Le Rhin historique et légendaire*, Bernard Grasset. — Henry Bordeaux : *Sur le Rhin*, Plon. — René Gouzy : *Des gorilles, des nains et même... des hommes*, Edit. Spes, à Lausanne.

Parmi les grandes publications de ces derniers mois on a pu remarquer spécialement les deux volumes sur **Notre Alsace, notre Lorraine**, donnés sous la direction de MM. l'abbé Wetterlé et Carlos Fischer, — qui constituent un intéressant et curieux recueil, surtout au moment où nous reprenons contact avec les provinces perdues en 1871. — L'inconvénient, en général, de ce genre d'ouvrages, c'est toujours le morcellement du sujet, si l'on peut choisir parmi les spécialistes afin de leur demander tel ou tel chapitre. Mais celui dont nous parlons donne surtout un aperçu du pays, constitue une sorte de grand album qui présente l'aspect particulier des choses, des faits, mieux qu'un texte général. On s'intéresse ainsi à la période des origines, que traite M. Camille Jullian et dont les monuments les plus curieux, à côté des ruines romaines (aqueduc, amphithéâtre de Metz), sont les stèles en forme de livres, plantés debout sur le côté large de

la couverture, dont le musée de Saverne possède des spécimens nombreux. J'indiquerai ensuite un bon chapitre sur *Strasbourg* de M. André Lichtenberger, avec des légendes sur la cathédrale dont les fondations plongeraient dans un lac mystérieux, peuplé de monstres, — d'ailleurs inexploré, si son accès se trouve dans la cave d'une maison voisine, à présent murée. Pendant le siège de 1870, la cathédrale fut d'ailleurs incendiée, comme plus récemment celle de Reims (1); et, sur la rive droite du Rhin, la foule badoise venait se réjouir au spectacle du bombardement qui avait pour elle l'attrait d'un feu d'artifice. — M. le chanoine Colin donne ensuite une description de Metz, un peu à bâtons rompus, mais où il signale nombre de coins curieux à côté de la célèbre cathédrale. Rue des Trinitaires sont les restes du palais de la reine Brunehaut et au moyen âge on y avait fortifié jusqu'au Mont-de-Piété, ou l'ancien magasin à blé de ville. — Je ne puis que signaler ensuite les pages intéressantes sur *Mulhouse* de M. Ch. Schmidt ; *Colmar*, par l'abbé Wetterlé ; le *siège de Metz en 1870*, par Adrien Vély ; les *Croquis Lorrains* de M. Paul Piquelle sur Sarreguemines, Thionville, Bitche, des vieilles villes féodales comme Boulay, Faulquemont, Morhange, Forbach, la cité abbatiale de Saint-Avold, Sarrebourg, Château-Salins — dont la source fut autrefois environnée d'un donjon, — et Vic-sur-Seille, où les précieux bâtiments de la Monnaie ont été malheureusement restaurés par l'Allemagne. Ce sont ensuite les *petites villes alsaciennes*, que présente M. Carlos Fischer avec nombre de croquis heureux ; *l'Alsace historique*, dont parle M. Rodolphe Reuss, en même temps qu'il indique quelle était la prospérité du pays sous l'ancien régime ; d'intéressantes monographies de M. Christian Pfister, concernant *la Lorraine et les Trois-Evêchés ; l'Alsace au XVIIIe siècle*, par M. J. Rocheblave ; *les arts en Alsace-Lorraine*, par Anselme Laugel ; *le Folk-Lore*, par Emile Hinzelin ; l'*Humour Alsacien*, par Ch. Gérold ; *les Paysages d'Alsace* de F. et J. Régamey ; enfin des articles plus d'actualité de M. P.-A. Helmer : *Quarante-quatre ans de servitude ; le journal d'une famille colmarienne pendant la guerre*, par Mme Valérie Reel ; *les Souvenirs d'un évacué*, par Joseph Siegel ;

(1) Pendant la Révolution, la cathédrale de Strasbourg avait failli déjà perdre sa tour, Saint-Just et Le Bas, après le Lyonnais Téterel, demandant qu'elle fût abattue, car elle aussi se trouvait une « insulte à l'égalité ».

les Mémoires d'un annexé interné en Allemagne, par Paul Bourson ; *les Journées Révolutionnaires*, de Jos-Pfleger et Ch. Frey; *le Carnet d'un Diable Bleu*, par Noël Deschamps; *les Grands jours de la Délivrance*, par Dumont-Wilden, etc..

On doit ajouter que l'ouvrage, publié en livraisons et maintenant achevé, offre quantité d'illustrations, — presque à chaque page, — et nombre de planches hors texte.

§

Avec le **Rhin historique et légendaire**, M. André Mary a publié un florilège de la région qu'arrose le vieux fleuve sur les rives duquel se sont passées tant de choses; un recueil plutôt curieux et qui demandait une connaissance abondante de la littérature spéciale à la région. Les pièces retenues sont classées d'après une division méthodique et qui concernent : le *Rhin politique, la vie privée*, puis les régions diverses, *Alsace, duché de Bade, Palatinat, province rhénane, duché de Berg*, etc. Naturellement il donne des pages de Victor Hugo, tirées de son ouvrage sur *le Rhin*, et qui concernent, après des généralités et la physionomie du fleuve, *le Rœmer de Francfort, l'Ecorcherie et le Ghetto* de la ville ; *la cathédrale de Mayence, Saint-Goarshausen et le Reichenberg ;* un conte sur *les barbiers de Bacharach;* la physionomie de *Cologne, le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle*. On peut citer ensuite des pages de Gérard de Nerval sur *le Rhin* à l'époque de Louis-Philippe : *Strasbourg, le couvent de Lichtenthal, l'assassinat de Kotzebue*. Ailleurs c'est le séjour, encore à Strasbourg, de Goethe, qui raconte ses amours avec une certaine fatuité ; la *fête de Saint-Roch à Bingen ;* un extrait des curieuses lettres de C. A. Collini donnant à la fin du XVIIIe siècle des détails sur la vie intime des Allemands, ou des pages sur la boustifaille, qui tient toujours une grande place dans la vie du pays, tirées de l'*Ancienne Alsace à table*, par Ch. Gerard ou du *Carnet de route d'un gastronome*, d'Edouard Nigeon. Plus loin, on retrouve le voyage de Thann à Bâle de Montaigne, dont le journal de route a été publié à nouveau par M. Louis Lautrey, il y a une quinzaine d'années ; un extrait d'Alphonse de Saintonge, un des vieux cosmographes du XVIe siècle ; des pages curieuses du comte de Puymaigre sur l'*Armée de Condé pendant la Révolution, le siège et la reddition de Mayence en 1793*, — et qui se trouve faire l'éloge

encore du conventionnel Jean Bon Saint-André. Ailleurs c'est un récit du baron Serre sur le séjour de Napoléon Ier et de Joséphine à Mayence encore; celui de la mort de Marceau à Altenkirchen, par Alexandre Dumas ; l'article de Pierre Dayle sur Albert le Grand ; des légendes sur la cathédrale de Cologne, Frédéric Barberousse, etc., recueillies par les frères Grimm ; des histoires tirées du recueil d'Ulenspiegle, etc. Comme curiosité on peut citer la lettre d'un pédant de la Renaissance qui nous raconte que César ne savait pas le latin, et des extraits de Xavier Marmier sur les auberges de la région, — la propreté ou plutôt la malpropreté des hôtelleries badoises où « l'on ne change les serviettes que tous les huit jours, et qui reconnaissent un Français à ce simple détail qu'il en demande une propre. » Grattez l'Allemand...

Le volume de M. André Mary constitue en somme une très intéressante lecture.

§

Dans son volume : **Sur le Rhin**, M. Henry Bordeaux a réuni des pages déjà publiées en 1906 sous le titre de *Paysages romanesques* et des impressions récentes sur *les Fêtes de la Libération* en Alsace-Lorraine et les *Français sur le Rhin* (décembre 1918). C'est Metz encore allemand ; Dusseldorf, où il s'inquiète de la maison d'Henri Heine ; celle de Beethoven à Bonn ; des rêveries à propos du Drachenfeld ; le cimetière de Coblence où dorment de nos morts de 1870 ; la Lurlei, à propos des aventures de Daniel Stern avec Liszt ; Mayence, où il évoque le souvenir de la vieille ville et le séjour de Gœthe, etc... Henry Bordeaux ne décrit pas, le plus souvent, les paysages qu'il traverse, mais il en profite pour raconter les personnages plus ou moins célèbres qui se trouvèrent y vivre. — Il raconte ensuite les fêtes de Metz et de Strasbourg avec la récente occupation française ; puis le séjour de nos troupes en Allemagne, — où il se trouve bien forcé de constater que les populations, malgré des gémissements et lamentations de commande, paraissent avoir beaucoup moins souffert que les nôtres de la récente guerre. Il y a, pour finir, des considérations sur l'avenir des pays, la Société des Nations, etc...

Il me reste à présenter l'ouvrage de M. René Gouzy : **Des gorilles, des nains et même... des hommes**, qui semble d'ailleurs avoir changé de titre, — sans doute par conve-

nance d'éditeur, car il porte dans le haut des pages : *Histoires de la grande forêt, de la brousse et de la côte africaines.*— C'est une suite de récits qui donnent bien la couleur locale, — l'atmosphère, le milieu, — le paysage splendide et hostile de la forêt équatoriale ; des histoires de nains, de bêtes, de chasses qui se terminent parfois tragiquement ; la vie militaire au Congo belge, sous un ciel de feu, parmi les herbes géantes, dans la brousse, sur le grand fleuve où les indigènes se régalent de la viande des hippopotames tués par les blancs, et dont le fétichisme se prosterne devant des tambours hauts comme un homme et que décorent des crânes grimaçants et des guirlandes de tibias. — Mais il y a aussi des détails curieux sur la cuisine qu'on doit faire dans le pays, ou l'on ne peut s'en remettre aux indigènes « qui goûtent la soupe ou le ragoût en y plongeant un doigt couvert de crasse » et emploient pour essuyer les assiettes le même torchon où ils déposent les « chiques », les vers qu'ils retirent de leurs doigts de pieds. — Je citerai enfin l'anecdote du médecin nègre de Libéria montant à bord du courrier sous prétexte de service sanitaire, qui échange des timbres pour collections contre de vieilles frusques, — et titubant, ayant un peu trop liché, ne regagne la terre que parce qu'il y a toujours un bon Dieu pour les ivrognes.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Les sources personnelles de l'Atlantide de Pierre Benoit (L'Echo de Paris, 2 février). — *Le travail sacré* (Le Journal, 21 février). — *Il y a trop de femmes* (Le Matin, 22 février). — *L'Arc de Triomphe est un jouet bien amusant* (L'Eclair, 12 fevrier).

Les journaux ont publié le portrait de M. Pierre Benoît, le jeune et sympathique auteur célèbre de l'*Atlantide*. Au premier regard, comme cette image n'est pas très ressemblante, je n'ai pas reconnu Pierre Benoît, et j'ai pensé que c'était là quelque photographie d'un voleur de colliers ou d'un assassin destiné à une prochaine guillotinade. On ne nous a guère habitués, en effet, à publier dans les journaux les portraits des poètes et des romanciers. Aussi ce n'est que parce que Pierre Benoît est accusé de plagiat que le *Matin* et le *Journal* nous donnent son visage. D'ailleurs Pierre Benoît s'est défendu avec une sincère aisance de cette accusation un peu stupide. Il n'a jamais lu ce

She de Rider Haggard, mais l'eût-il lu, et s'en fût-il servi (ce qui est permis) l'*Atlantide* resterait encore un roman d'une étonnante et savante perfection dans la composition. Mais M. Benoît, en un long article de **l'Echo de Paris**, nous a révélé comment il conçut et écrivit l'*Atlantide*. J'en extrais ce court passage où le jeune auteur nous avoue les sources où il a puisé :

Qu'il me soit permis de mentionner d'abord celles qui me sont propres, celles qu'on intitule en Sorbonne *renseignements de première main*.

Fils d'un officier, à l'âge où les autres enfants entendent parler de Fontainebleau ou de Saint-Cloud, j'ai entendu parler de Rhadamès et de Tombouctou. Les noms de Flatters, de Lenfant, de Morès étaient pour moi ceux de héros merveilleux, mais que j'entendais, journellement, dans la bouche d'officiers qui les avaient connus : telle est l'origine de ce mélange d'imagination et de réalité qu'on rencontre dans mon *Atlantide*.(Le moi est haïssable, mais à qui la faute si je l'emploie.) Tout enfant, je me rappelle, à Gabès, un chef targui, venu en je ne sais quelle ambassade, m'a soulevé dans ses bras. J'ai vu de près « sa face voilée et ses profonds yeux sombres » (l'*Atlantide*, page 128). Plus tard, soldat, j'ai, de Berrouaghia à Boghar, « fait le convoi » avec les disciplinaires et les bataillonnards. Je les ai entendus chanter dans la nuit africaine (l'*Atlantide*, page 49). Etudiant à l'Ecole des Lettres d'Alger, j'ai suivi les cours de Stéphane Gsell, l'historien de l'Afrique du Nord, actuellement professeur au Collège de France, et d'Emile Gautier, l'explorateur de ce Hoggar que je ne prétends pas avoir inventé.

Quant à mes sources de *seconde main*, les voici, simplement, sèchement, mais toutes.

D'abord la thèse de Schirmer sur le Sahara (Paris, 1893), et le livre de Davegrier sur les Touareg du Nord (Paris, 1864). Ce sont les deux ouvrages fondamentaux sur la question. Je les connais à peu près par cœur.

Suit une nomenclature d'auteurs qui vraiment appartiennent à tout le monde, depuis Platon (le *Timée* et *Critias*), Plutarque, jusqu'à Horace de Viel-Castel et au *Moniteur des Dames et Demoiselles*.

De ces aveux, je ne veux retenir que ceci : Pierre Benoît a mis beaucoup de lui-même et de ses souvenirs dans son livre, et c'est sans doute la vraie explication du succès de son beau roman.

Et puis, qu'il sourie, en songeant, toutes proportions gardées, que Corneille, Chateaubriand et Stendhal ont été, et peut-être beaucoup plus justement que lui-même, accusés de plagiat.

M. Clément Vautel continue chaque matin, dans son *film* du **Journal**, à avoir de l'esprit et du bon sens. Je préférerais parfois quelque paradoxe ou quelque ironie, mais il lui faut s'adapter à un si immense public, qui d'ailleurs ne comprendrait pas. Il nous fait aujourd'hui une critique du Salon en plein vent, organisé à l'occasion de l'Emprunt, et il écrit spirituellement :

Et puis que de « travailleurs » ! Ce ne sont que forgerons, charpentiers, débardeurs, citoyens conscients et organisés... Les bons artistes les ont représentés « en mettant un coup » pour la France et pour la République ! Plusieurs de ces gaillards sont tout nus : c'est plus commode, paraît il, pour porter des caisses, taper sur l'enclume et gâcher du plâtre.

Je veux bien, mais pourquoi les ouvriers manuels ont-ils, seuls, l'honneur d'incarner l'idée de « Travail » ? Pourquoi ne s'est-il pas trouvé un seul artiste pour évoquer, sur une des affiches de l'emprunt, l'image d'un penseur devant sa table chargée de livres, d'un savant penché sur ses instruments de laboratoire, d'un ingénieur méditant devant une épure, d'un artiste créant quelque œuvre vivante ?

Je ne nie pas l'importance de l'homme qui exécute, mais n'est-il pas injuste de négliger l'homme qui conçoit ? Le travail n'est pas seulement manuel : il est aussi intellectuel.

Les dessinateurs d'affiches n'y ont pas pensé... Cela ne m'étonne pas. Ils ont des idées de peintres... Les plus libérés d'entre eux sont encore asservis aux formules, envoûtés par les clichés. Pour eux, le Travail, c'est nécessairement un terrassier, un forgeron ou un cultivateur. Jamais ils ne penseront au docteur Roux, au professeur Branly ou à l'inventeur Lumière : ils veulent dessiner des torses avec des muscles amusants et ne comprennent pas que la main qui tient la plume, le microscope ou le compas est une main de travailleur comme celle qui manie la scie, le marteau ou la truelle.

C'est très injuste, en effet, mais il faut bien s'adapter à cette idée toute moderne, quoique purement évangélique, que seul le travail manuel est sacré. Il confère à l'ouvrier une sorte de sacerdoce, en attendant la dictature.

Ce sophisme eût bien étonné les Grecs et les Romains pour qui le travail était la besogne des esclaves, ce qu'il est resté d'ailleurs malgré les prêches socialistes. Les travailleurs manuels semblent d'ailleurs le comprendre ainsi, puisqu'ils ont limité à huit heures leur travail sacré. Cette limitation progressive des heures de tra-

vail est une indication que l'idéal de l'homme n'est pas le travail, mais le repos, et le bien-être. C'est au repos qu'aboutissent les aristocraties sociales ; mais le repos, c'est déjà le sommeil et presque le néant. Le grand rêve de l'humanité, celui que révèlent toute les religions, est de ne rien faire : le nirvanah bouddhique en est la suprême expression, et le Paradis des chrétiens est lui-même un état d'immobilité reposante, éventé d'effluves musicaux. Même le travail intellectuel y est suspendu ; il n'y a plus rien à chercher et à comprendre.

Mais redescendons sur la terre pour y constater que le travail intellectuel ne peut, en aucune façon, être assimilé au travail manuel : le Dr Roux, le professeur Branly, Mallarmé (pour ne citer qu'un écrivain disparu), ne sont pas des travailleurs, mais des artistes désintéressés. Mais la plupart des littérateurs ne sont guère que des travailleurs manuels, plus ou moins habiles et qui se font payer plus ou moins cher.

§

M. Louis Forest pousse, dans le **Matin**, un cri d'alarme: *Il y a trop de femmes !*

Cependant, écrit-il, sans grandes lumières, on peut affirmer que, pour nous, les programmes démographiques dominent tous les autres. Sans Français, plus de France. Donc la crise de la natalité est ce qui importe le plus. Et ce problème en contient un autre, également sérieux, l'excédent des femmes. Nous comptons aujourd'hui un million cinq cent mille femmes de plus que d'hommes. Un professeur anglais, dénonçant, quoique moindre dans l'île, une disproportion du même genre, vient d'affirmer qu'elle crée une classe de femmes, en bas grossières et sans soin, en haut incapables de comprendre que le salut du pays importe plus que la possession d'une automobile.

Des conséquences de ce genre ont-elles été observées chez nous? Je ne sais ; mais ce surnombre de femmes doit faire réfléchir ceux qui, par-dessus les agitations quotidiennes, recherchent les lois générales et leurs effets... Autant dire d'ailleurs qu'il ne fera réfléchir personne.

Montesquieu est mort !

Ce surplus de femmes s'éliminera de lui-même un jour, et l'harmonie des sexes se rétablira. Cependant il y aurait un moyen bien simple d'utiliser pour l'accroissement de la race ce million et demi de femmes que les conventions sociales destinent au triste célibat ou à la plus triste encore prostitution. Ce serait de créer, avec la protection de l'Etat et de l'Eglise, des haras humains où

les femmes, dépourvues d'un étalon légal iraient puiser les fructifications sacrées. Mais cette idée est sans doute trop simple pour être jamais prise au sérieux. Pourtant j'ai déjà rencontré des jeunes filles de fort bonne race, élevées selon les traditions les plus sévères et les plus étroites, me déclarer qu'elles désiraient beaucoup avoir des enfants, mais qu'elles ne voulaient pas alourdir leur vie d'un mari encombrant et inutile. Quel honnête homme refuserait à une honnête femme de fructifier un rêve aussi légitime ?

§

Des hommes ont fait dix fois le tour de la planète sans en rapporter une image ; ils n'ont rien regardé. Des pilotes hardis ou héroïques ont survolé en avion les continents et les océans, sans avoir vu autre chose que sœur Anne : l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Il faut savoir regarder. C'est une spécialité, un métier. Mme Louise Faure-Favier n'a fait que traverser Paris et l'Ile de France en avion, mais la vision qu'elle nous donne de voyage dans l'**Éclair** est un petit tableau bien dessiné et très évocateur.

C'est un court chemin. Voici déjà Versailles qui étale ses jardins. Les parterres de Lenôtre semblent un tapis de mosquée. Mais les corbeilles de Trianon sont des carpettes françaises. Nous allons faire un détour pour allonger la route. Nous passons sur Marly et survolons la Seine verte et tous ses pêcheurs à ligne ! Le grand méandre de la Seine nous amène à Boulogne. Qu'il est petit, le Bois de Boulogne ! J'aime le feston des fortifications. Un trou dans le feston. C'est le commencement des démolitions. L'Arc de Triomphe est un jouet bien amusant. A mille mètres, rien n'est drôle comme de voir circuler les taxis sur la place de l'Etoile ! C'est la place qui tourne et les taxis qui sont immobiles. Sur l'Arc de Triomphe, il y a beaucoup de visiteurs qui lèvent la tête à notre passage. Je vais vous dire une chose que vous ne savez pas : l'Arc de Triomphe a un petit toit qui ressemble à un gros cabochon d'opale.

Nous descendons les Champs-Elysées par dessus les carrosses d'une noce. Vive la mariée ! C'est déjà la Concorde, la Madeleine vert-de-gris et le pont Alexandre-III tout en or.

Je distingue les rues et les boulevards aussi nettement que lorsqu'on les suit avec le doigt sur un plan. Mais quel beau plan, vivant, coloré, où s'enchâssent des diamants : ce sont les vitres des maisons qui scintillent au soleil. Quel beau plan animé ! Les tramways glissent et les voitures et les bateaux aussi. A la gare Saint-Lazare, des trains lancent de la fumée — et tout cela est enfantin... La Tour Eiffel elle-même

est puérile. Seule, Notre-Dame reste massive et imposante, mais son parvis est une courette.

Nous allons « faire les grands boulevards » tout noirs de monde. Pauvre petite humanité qui va, vient comme les fourmis dans une fourmilière. Vaine agitation d'insectes...

Mais trêve de philosophie. Promenons-nous sur la forêt de Saint-Germain et allons voir l'embouchure de l'Oise. Que l'Ile-de-France est douce ! Les rivières y dessinent d'amusantes arabesques dans le plus sensible des paysages. Je resterais là des heures à en contempler les détails précieux et précis comme sur les tableaux des primitifs. Les petits chevaux qui courent autour du champ d'entraînement de Maisons-Laffitte me rappellent certain cheval miniature que je vis à Bruges sur une toile de Memling et qu'on me fit regarder à la loupe. Devant ce beau château de Marly il y a une pelouse, et, au milieu de cette pelouse, un jet d'eau qui semble en verre filé. Voici le hameau du Petit-Trianon.

Allons, ouvrons une dernière fois le vasistas et aspirons largement le bon air si pur. La promenade est finie. Déjà nous nous abaissons vers la terre et sa misère.

Vues de cette hauteur, les choses perdent le caractère exagéré que nous leur accordons, et j'aime le mot de Mme Louise Faure-Favier : « L'Arc de Triomphe est un jouet bien amusant. »

R. DE BURY.

ART

L'Exposition des Aquarellistes, Galerie Georges Petit. — Exposition de Hérain, galerie Georges Petit. — Le groupe amical, galerie Reitlinger — Exposition Claude Rameau, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Jouve, galerie Danthon. — Sept peintres et un sculpteur, galerie des Feuillets d'art. — Les Peintres de Paris moderne, galerie La Boëtie. — M. A.-C. Coppier : *Rembrandt* (dans la collection Art et Esthétique), librairie Alcan. — Marcel Sembat : *Henri Matisse* (la Nouvelle Revue française).

L'aquarelle a toujours brillé en France d'un vif éclat et même d'un éclat excessif. Excellent instrument de notation sous le pinceau d'un Cézanne, d'un Jongkind, d'un Lebourg, elle est utilisée la plupart du temps par des anecdotiers, par des peintres de fleurs peu précis, par des nature-mortistes coquets. Parmi les aquarellistes qui se groupent à **la Société des aquarellistes français**, et nous apportent annuellement leurs bouquets un peu vernissés, il en est qui tentent la figure : mais est-ce une particularité de leur esthétique ou une spécialité aquarellistique de leur goût, en général ils ne voient la figure que médiévale : pas de femmes dont la figure ne soit encadrée d'un

moulin à vent de toile empesée, genre cornette ou hennin, et quelle nostalgie hante les regards de ces disparues, brusquement arrachées au passé et affublées d'ajustements tout neufs, selon des coupes anciennes, ou, pour être plus exact, de ces modernes, de ces vivantes frétées en gentilles dames ou en rêveuses ribaudes du moyen âge, selon les us fixés par Monsieur Maxence. Notons, en contraste avec ces élégances surannées, trois aquarelles de M. Henri Duhem : des moutons dans un paysage du Nord, de frileux soleil, une plage à la claire étendue et des marines très vivantes, rapportées de l'île d'Yeu, par M. Jeanniot, d'exactes et coquettes architectures alsaciennes, d'un intéressant reportage par M. Jean Lefort, de solides notations de paysage de M. Nozal. M. Vignal reproduit avec fougue un concours de peuple aux arènes d'Arles ; cette page sommaire est plus intéressante que celle où il fignole l'ornement... Il y a aussi, sous des signatures diverses, des poilus et des fleurs, des fleurs en quantité.

§

M. de Hérain est un sculpteur et un graveur épris de caractère et doué d'habileté. Il aime les silhouettes paysannes accusées et creusées de rides nombreuses : vieilles gens de Provence ou de Bretagne lui sont de bons modèles dont il traduit bien l'aspect ligneux et la matoiserie du regard. Il a moissonné aux Baux bien des motifs humains : la vieille Madelon, Vérauette en train de conter une histoire, etc... Il les présente d'un beau relief et, parmi ces humbles, il place, vigoureusement évoqué, Charloun, leur poète, leur chansonnier et, sinon leur Homère, leur traducteur d'Homère. Un buste de jeune fille est d'une jolie finesse, et parmi des portraits de contemporains, MM. Aman-Jean, André Rivoire, etc..., il en est de bien saisis dans le caractère du modèle et d'une exécution qui ne manque point de finesse.

§

Galerie Reitlinger, un groupe de peintres se dénomme **le groupe amical** et il a bien raison. Ce groupe a trouvé avec simplicité l'étiquette qui devrait être appliquée à tous ces groupes qui se présentent, composés d'artistes que ne réunit aucun lien esthétique et souvent sans autre affinité que d'être unis par le hasard dans la dilection du même organisateur. Ici on peut se plaire à un nu de M. Biloul, à des ports de Charente, à lumière méridionale de M. Balande, qui sait figurer l'encombrement des

barques près d'un quai, à des aquarelles prestes de M. du Gardier, à des canaux parisiens finement décrits en atmosphère exacte par M. Renefer. M. Deluermoz, un peu romantique, dessine fort bien les chevaux. Son cavalier arabe est présenté avec une belle fougue. M. Lesellier voit juste. M. Avy pousse au joli : l'écueil, c'est la fadeur, je ne dis point qu'il y tombe, mais il la côtoie de bien près. M. P. Albert Laurens pourrait faire mieux que cette imagerie coquette.

§

M. **Claude Rameau** est homme de goût. Pas une de ces évocations, la plupart notées dans le Morvan ou le Comtat, qui n'offre son agrément. C'est de la peinture très agréable. Est-elle très solide? Souvent, sans doute, mais pas toujours. Très sensible aux finesses du décor, le peintre a moins souci de la construction ; mais c'est fort intelligent : les bouquets d'arbres sont nuancés comme des bouquets de fleurs, et les ciels observés avec soin. Ce n'est pas du tout une peinture indifférente.

§

M. **Jouve** est un de nos meilleurs animaliers; il a illustré remarquablement le *Livre de la jungle;* les animaux qu'il dessine, quoique bien observés, ne seraient tout de même pas déplacés dans une épopée sur la faune du monde; il les stylise et il est peut-être plus préoccupé de relief et de lyrisme que d'exactitude matérielle ; mais ce relief et le galbe sculptural, il l'obtient, pour des tigres, pour des buffles somptueusement harnachés, pour des oiseaux de nuit lourds et puissants. Quand il fait intervenir dans ses dessins la silhouette humaine, il la traduit noble: il a du style et il a de la force.

§

Aux **Feuillets d'Art**, petite exposition de huit bons artistes, parmi lesquels M. Picart-Ledoux, dont le *Paysage décoratif* et la *Femme assise* sont très curieux. L'exécution de M. Picart-Ledoux est simple et logique; il semble que pour mieux se donner au souci de la construction (et il équilibre fort bien les masses), il tienne trop en bride un beau tempérament de coloriste dont il avait donné des gages éclatants. M. Gaspard-Maillol est solide et sincère : la vigueur de son art procède de sa sincérité et de son habileté de graveur ; sa technique est souple et riche. M. Raoul Dufy montre une belle page : le *Jardin abandonné*. M. André

Fraye est un excellent peintre de marines. MM. Bouquet, Jacquemot, Voguet font preuve de talent et la sculpture de M. Beguin est animée de robustesses.

§

Il est fort intéressant qu'une société existe, qui s'appelle les **Peintres du Paris moderne**, et qui soit prête à enregistrer toutes les tendances d'un modernisme parisien. Il est à regretter qu'elle n'ait pas existé depuis des époques reculées et qu'un groupement de cette sorte n'ait pas incité les anciens peintres à nous laisser des documents sur la vie architecturale de Paris. Pour le passé, nous sommes sur ce point très pauvres et des tableaux comme ceux de Dagnan, qui nous donnent l'aspect des anciens boulevards ou de la Cité, sont rares dans notre histoire de l'Art. Depuis, le document parisien a pris sa revanche avec les romantiques et surtout les impressionnistes. Actuellement cela foisonne et ce n'est point un mal. Peut-être pourrait-on désirer que les artistes qui peignent le Paris moderne soient soucieux de transcrire le caractère neuf qui se dégage des nouveaux moyens de transports et de nous donner Paris à sa date quotidienne. Il en est encore beaucoup qui montrent aux vieux quartiers et aux quais, et aux berges de la Seine, une fidélité peut-être un peu tenace : mais cela fera tout de même du bon document, quoique un peu monotone. Les peintres du Paris moderne ne s'interdisent point de songer à la figuration de Paris et de noter au passage, par le pinceau ou le crayon, des célébrités parisiennes ; c'est leur droit et ce leur est l'occasion de jolies pages. L'exposition est nombreuse. Notons les études, toujours curieuses par leur harmonie très détaillée, de M. Victor Charreton, les vues d'un faire sincère de M. Gilbert Bellan, des Seines harmonieuses de M. André de Fontaine, une fête, Boulevard Saint-Jacques, tumultueuse à souhait de M. Gihon, des ponts pittoresques de M. Hillairet, des neiges bien diaprées de M. Igonnet de Villers, dont la *Démolition au Pont de la Tournelle* est une page bien venue, le *Pré Catelan*, de M. Jacquemot, les parades foraines spirituellement vues par M. J.-L. Lefort, une belle étude de M. Gaston Prunier, la *Seine au quai de Javel*, les vieilles rues d'un faire très curieux et très strict, de M. Jouas, le *14 Juillet* de Steinlen, les jolies études féminines de M. Renaudot, les figurants de la vie parisienne, les bouquinistes ou bouquetières alertement décrits

par M. Jodelet, l'église Saint-Martin-des-Champs de M. Fernand Truffaut, les clairs paysages de M. Zanon, la cité nerveusement présentée par M. de Terlikowski, très agile et très harmonieux, les peintures et les eaux-fortes de Mme Armington, les aquarelles de danseuses de M. Franck Armington et les belles sculptures de M. Berthoud.

§

M. A.-C. Coppier, dont on connaît les remarquables travaux sur **Rembrandt**, a condensé dans une biographie de Rembrandt pour la collection *Art et Esthétique*, que dirige M. Pierre Marcel, l'essentiel de ce qu'on sait sur Rembrandt et des clartés nouvelles qu'il a projetées sur cette grande figure. M. Coppier aime son modèle et se passionne à en conter la gloire et les douloureuses aventures. Combien cela vaut mieux qu'un froid portrait, surtout quand cette verve et cette chaleur d'admiration sont fondées sur la documentation la plus exacte et une entente exceptionnelle des procédés du maître admiré. Les anecdotes caractéristiques abondent ainsi :

Le 9 avril 1639, dans la vente aux enchères de la cargaison d'œuvres d'art rapportées d'Italie par van Offeland, on vit passer une pièce admirable, le *Balthazar Castiglione*, qui fut adjugé 3.500 florins à un agent secret du roi de France, nommé Lopez, qui s'enrichissait en Hollande dans des achats d'armes et de munitions. Rembrandt, qui venait d'acheter sa maison, ne put soutenir cette enchère. Mais il sut s'inspirer fortement du tableau, dont il fit ce croquis à la plume de roseau et au brou de noix qu'on conserve à l'Albertina de Vienne. L'impression du chef-d'œuvre fut si puissante, que le maître étudia, peu après, ce portrait bien connu qui n'en est qu'une variante rembranesque et figure dans son œuvre gravé sous le titre de *Rembrandt accoudé*. On sent que l'artiste s'est étudié devant la glace en serrant les mâchoires, comme si les italianisants d'Amsterdam lui eussent jeté en défi ce *Balthazar Castiglione*, si éloigné de sa conception picturale et de son style. Il semble que le jeune maître sort à peine d'une de ces discussions esthétiques, où ses mots à l'emporte-pièce lui ont fait de nouveaux ennemis. Ses yeux braqués comme des pistolets, son nez mobile aux narines frémissantes, sa moustache en bataille, tout indique que le chef de clan tenait alors à Amsterdam le rôle combatif d'un Delacroix au milieu des Ingristes du XIXe siècle...

Le rôle réaliste de Rembrandt, la surprise causée par l'apparition de ses nus parmi les bourgeois d'Amsterdam, si bourgeois que

les magistrats municipaux réglementaient tous les détails de la vie privée, jusqu'au menu des mariages, le nombre des convives, l'heure de se mettre à table et d'en sortir, la taxe et le nombre des musiciens, dans ce milieu de mômiers fossiles les *nus* de Rembrandt apparaissent comme une profanation.

On citait le peintre devant les tribunaux religieux, qui essayaient d'intimider Hendrikje et l'admonestaient pour avoir impudiquement posé. C'est pour ses hardiesses réalistes, c'est aussi pour avoir défendu Spinoza que Rembrandt fut persécuté, qu'on utilisa des créances pour provoquer sa ruine, même au prix de la perte d'une partie de la somme à recouvrer, l'esprit de haine sectaire parlant plus haut que la cupidité chez ses ennemis. Les souffrances qui assombrirent les dernières années de la vie de Rembrandt sont contées avec détail. La biographie de M. Coppier est du plus haut intérêt quand elle montre, chez Rembrandt une vigueur de pensée débordant son art de peintre, touchant à tout problème intellectuel, et que s'affirme chez ce grand peintre la plus large générosité de caractère.

§

Marcel Sembat a préfacé un petit recueil de reproductions d'**Henri Matisse** (publié par la *Nouvelle Revue française*) et caractérisé à merveille, en quelques pages, le talent du peintre et son évolution. Qu'il est fâcheux que son cadre obligatoirement restreint ait réduit Marcel Sembat à ne formuler que les lignes générales de son sujet, car c'est un vif plaisir que d'entendre parler d'art de façon aussi alerte et aussi profonde. En indiquant les influences qui s'exercèrent sur Matisse débutant (un débutant dont la personnalité avait déjà des arêtes vives et coupantes), Marcel Sembat cite Monet et Paul Signac, et ainsi est établie, en toute vérité, la filière des peintres qu'on a appelés les Fauves, faute de pouvoir trouver, dans un manifeste qu'ils auraient signé, une étiquette pour les désigner. Henri Matisse n'est point théoricien. Il parle peu, et pourtant, à certains tournants de son évolution, on eût aimé qu'il précisât ses principes de rénovation. Il s'est borné à montrer des œuvres, et c'était l'essentiel. L'étude de Marcel Sembat, dans sa forme familière et par son attention à éclairer d'une lumière nette tous les points de développement du peintre dont il traite, est d'un excellent exégète. En même temps qu'Henri Matisse, elle explique avec

sûreté l'essence et les directions de tout un groupe de peintres, les plus doués de notre temps, de ceux qui ont apporté le plus d'accords nouveaux ; elle les situe vis-à-vis de leurs illustres devanciers.

GUSTAVE KAHN.

L'ART A L'ÉTRANGER

A propos d'une œuvre disputée : Le « Spartacus » de Vela. — On ne dira pas que les obstacles suscités par certaines puissances à la formation de la Ligue des peuples font oublier aux Genevois le rôle nouveau dont leur ville a été honorée.

Bien qu'on l'ait qualifiée « la plus petite des grandes villes », la future capitale des Nations dispose, outre ses places déjà ornées de monuments, d'un certain nombre d'emplacements dignes d'être rehaussés par la présence d'œuvres d'art plus ou moins appropriées à son caractère, à son rôle humanitaire, à son histoire ou aux admirables perspectives de ses horizons. A ce point de vue, la richesse de Genève s'est plutôt mesurée, jusqu'ici, au petit nombre de sculpteurs que le pays a produits. Pradier, qui était un des fils de l'illustre cité, lui a laissé un *Jean-Jacques*, qui, penché sous le vol des mouettes, médite à l'ombre des peupliers de l'Ile Rousseau, en contemplant les premiers gradins des Alpes. Ses jardins du Grand-Quai ont reçu, il y a cinquante ans, le *Monument National*, aujourd'hui démodé et déprécié. Le Bernois Alfred Lanz l'a pourvue d'une statue équestre du *général Dufour*, à laquelle il faudrait souhaiter plus de mobilité et de vie. Près de celle-ci se déploie encore le *Mur des réformateurs*, récemment inauguré et qui vaut surtout par la particularité de son caractère. Ajoutons le *Mausolée du duc de Brunswick* érigé en conformité des volontés du testateur sur le type du tombeau de Scaliger à Vérone, puis la statue du patriote *Philibert Berthelier*, de Regazzoni, adossée à la Tour de l'Ile. Et voilà à peu près tout ce que Genève recèle en fait d'œuvres sculpturales en plein air, car nous ne saurions faire entrer dans cette énumération tout le peuple de bustes disséminé dans ses parcs et jardins.

C'est assurément là quelque chose. Toutefois est-il permis de s'attendre à mieux. Ainsi, quelques-uns des personnages dissimulés sous les bosquets du Jardin Anglais, de la Promenade des Bastions et d'autres squares, tels le naturaliste Charles Vogt et

James Fazy, le père de la Genève moderne, seraient peut-être dignes d'un plus grand honneur.

Cependant, même avec tout cela, le siège de la Société des Nations ne nous offre aucune œuvre d'inspiration directe qui soit vraiment remarquable. Et c'est certainement de cette absence qu'on a dû s'aviser dernièrement en suggérant l'érection, sur la voie publique, du *Jérémie* de Rodo de Niederhausern, que la Confédération aurait récemment acquis avec le dessein d'en doter le Musée d'art de la ville de Genève.

Soit ! Mais *non bis in idem!* ont dû s'écrier les Tessinois, ou tout au moins les habitants de Lugano, en observant que l'on réclamait également, à Genève, la mise au plein air du *Spartacus* de Vela, jugé trop étroitement logé dans le vestibule du même Musée et qui, selon eux, ne s'y trouverait qu'en dépôt. Voici ce qu'écrit à ce sujet un correspondant de Lugano :

> Il convient de rappeler que le *Spartacus*, propriété de la Confédération, est destiné à Lugano, où il a séjourné pendant un grand nombre d'années. Il était alors propriété du baron von Dervies et décorait le grand vestibule de son château de Trevano, près de Lugano. A la mort du baron, ses héritiers firent transporter la statue en Russie, mais plus tard la famille von Dervies le mit en vente. Le Conseil fédéral l'acheta et la fit revenir en Suisse. A plusieurs reprises, il promit aux Tessinois que la statue de Vela serait envoyée à Lugano dès qu'on lui aurait préparé un emplacement convenable. Même le retard de l'envoi du *Spartacus* au Tessin est un des griefs que quelques mécontents reprochent le plus souvent à l'autorité fédérale.

On ne saurait trop admirer la vigilance des Tessinois. Mais aussi pourquoi leur riante ville de Lugano attendrait-elle que s'offre un emplacement convenable?

N'est-ce donc pas assez que la ligne des quais, dont la courbe entoure la gracieuse baie de son lac? Et que lui faut-il de plus que les caps qui limitent si harmonieusement son horizon? Il semblerait plutôt que tout soit emplacement propice à pareille œuvre dans cette petite cité altière et coquette où rien ne parle que de libération, depuis le *Monument de l'Indépendance tessinoise* jusqu'à la statue de *Guillaume Tell*, cet autre esclave révolté, ciselée par le même Vela. Et puis, si Lugano est encore en Suisse, elle occupe de ce pays l'extrême frontière, non moins que Genève. Or Spartacus se trouverait tout aussi à l'aise là-bas en

face de l'Italie régénérée qu'ici devant les Alpes de Savoie. Ceci d'autant plus qu'il a son histoire bien à lui, ce *Spartacus*, une histoire liée de près à la vie du grand sculpteur de Ligornetto. Car si Vincenzo Vela est né Suisse, si d'aucun temps il ne devait perdre de vue le village natal qu'il se réservait de doter de son musée, devenu un lieu de pèlerinage, s'il vint même mourir dans cette humble bourgade de tailleurs de pierres dont il tenait les premières prédispositions à dégrossir le marbre, il n'en dut pas moins au voisinage de l'Italie et sa formation artistique et l'inspiration de ses œuvres les plus personnelles.

Dès l'âge de quatorze ans nous le voyons rejoindre à Milan son frère aîné Lorenzo. Ce dernier, ayant pressenti que le petit le devancerait dans l'art de faire vivre la pierre blanche, s'applique à lui ouvrir les voies et à stimuler son ardeur. Il va commencer par faire admettre Vincenzo dans l'atelier du marbrier du Dôme, lequel voit dans ce gamin l'être qu'il lui faut pour se suspendre ou grimper parmi la forêt d'aiguilles fleuronnées dont se hérisse l'admirable cathédrale, et pour en inspecter les défectuosités.

Cependant, au-dessus de tout cela, l'enfant s'éblouit d'une perspective plus brillante encore, celle de sa propre étoile. Aussi, au travail de jour ajoute-t-il le travail de nuit, pendant lequel son aîné l'initie et l'applique au dessin. Admis bientôt à l'Académie de Brera, Vincenzo ne tarde pas de remporter le prix unique de l'Ecole de figures pour un bas-relief représentant une *Scène du Déluge*. Il a maintenant dix-huit ans, et ce succès permet au frère dévoué de le faire admettre dans l'atelier de Cacciatori, qui, après l'avoir employé à l'exécution de commandes d'un caractère semi-commercial, ne tarde pas à s'effaroucher des hardiesses de son élève.

A la suite d'un voyage à Rome, les sentiments juvéniles de Vela s'éveillent aux préoccupations politiques et sa générosité le porte à la cause de ceux qui préparent la libération de l'Italie. Mais l faut courir au plus pressé. Tandis que les Mazzini, les Manin, es Garibaldi et les Cavour organisent le *Risorgimento*, la Suisse est en proie aux complots qui vont aboutir à la guerre ivile et à la défaite de l'alliance catholique séparatiste connue sous e nom de Sonderbund. L'ordre rétabli dans son pays, l'artiste ondit au secours du Milanais contre l'Autriche. A Custozza, où e lieutenant Vela commande un détachement de carabiniers volontaires, embusqué dans le cimetière de Somma-Campagna, il

recueillera dans ses bras son ami Carloni atteint d'une balle en plein cœur.

Cette incursion hors du domaine de l'art est d'autant moins superflue qu'elle lui a fait des ennemis et que, dans l'impossibilité de ravaler les œuvres qu'il a laissées à Rome, ceux-ci tournent l'obstacle en prétendant que son ciseau, « incapable de traiter le nu, ne ferait jamais que de broder des chemises ».

Vela avait ainsi une double revanche à prendre, élever une protestation solennelle contre l'insinuation et faire de cette même protestation un défi. Car il n'avait pas rapporté de Rome que des maquettes de saints et des statuettes de Pie IX. Il avait aussi exploré les profondeurs des annales de la Ville éternelle et c'est de cette résolution que devait naître son *Spartacus*, cette symbolisation du peuple échappé des liens de la tyrannie. Le torse formidable, les muscles rétractés, le regard plein de menace, ayant pour tout vêtement une draperie pendante à une ceinture de cuir et rejetée sur la hanche gauche, le gladiateur s'élance en dissimulant à demi dans l'un de ses poings serrés le glaive vengeur.

Où part-il ainsi? A coup sûr pas contre les bêtes, dont il sait trop bien l'innocence des férocités! D'ailleurs les vestiges de chaînes pris à ses pieds précisent une résolution autrement plus violente. Dans le *Serment de Spartacus* du Jardin des Tuileries, Barrias a campé un jouvenceau d'un tragique émouvant, mais en lequel l'âge ne permet pas de résumer un tel excès de puissance. Quant au *Spartacus* de Foyatier, il traduit plus d'indignation que de courroux et d'impétuosité. Aussi, de tout l'œuvre du sculpteur de Ligornetto, son *Spartacus* est-il demeuré le morceau de prédilection, celui en lequel l'artiste avait visiblement enfermé le rêve de sa jeunesse et l'effort suprême de son sentiment. Ni le *Christophe Colomb* de Gênes, ni son *Napoléon mourant* du musée de Versailles, ni aucun des monuments prodigués sur les places des grandes cités d'Italie ou dans leurs musées, pas plus que le *Guillaume Tell* de Lugano ne prétendraient à l'égaler.

Puisque nous venons de parler de Genève et des sculptures qui décorent ses places, rappelons, avant de terminer, que Vela avait dû se charger de la construction du *Mausolée de Brunswick*. Son projet, que nous avons sous les yeux (1), révèle une sobriété

(1) *Vincenzo Vela*, par Romeo Manzoni. 1 vol. grand in-4° avec illustrations et planches hors texte.

de lignes et d'ornements, une sveltesse et une grâce d'ensemble qui font déplorer que, contrarié dans ses vues quant à l'emplacement et aux conditions de solidité, l'artiste ait purement et simplement coupé court aux pourparlers.

En résumé, pour revenir à notre *Spartacus*, sans marquer de préférence entre les deux villes qui se le disputent, on peut se demander quel emplacement lui serait propice dans la capitale des Nations. Irait-on dresser *Spartacus* devant le futur sanctuaire du droit international ? Au fait, Lausanne a bien érigé le *Guillaume Tell* de Mercié devant l'édifice de la Cour suprême de Justice et nul ne s'en plaint, pas même les grands juges, qui pourraient cependant voir dans le héros montagnard bandant son arc un défi aux lenteurs de la justice actuelle. Au surplus, Genève, qui est le foyer artistique le plus actif de la Suisse, trouverait à se dédommager chez elle. L'œuvre de Rodo de Niederhausern n'est pas tout entière dans le *Jérémie* qu'elle vient de recevoir de la Confédération.

Cet autre grand artiste était sien, et cependant la capitale française semblerait en avoir compris la puissance sinon avant elle, tout au moins à un égal degré. D'autres œuvres sont à sa portée, sans trop parler des survivants tels que James Vibert et Angst. Ainsi, la capitale des Nations trouverait une consolation aux exigences des Tessinois et se pourrait même réjouir avec eux de voir le *Spartacus* rejoindre son pays d'origine. L'œuvre trouverait là un cadre sympathique et harmonieux sous le ciel que mirent les lacs italiens en avant de quelque promontoire de la gracieuse cité, qui est demeurée, en même temps que la sentinelle la plus avancée du sud de la Suisse, la plus pénétrée de l'esprit des héros du *Risorgimento*.

LOUIS COURTHION.

URBANISME

La Renaissance des Cités. — Le village modèle. — Francis Delaisi : *La coopérative de construction*. — A. Duchêne : *Pour la reconstruction des cités industrielles*. — Adolphe Dervaux : *L'Edifice et le Milieu*.

Il fut un temps où les « urbanistes », ces fols qui préconisaient une esthétique de la ville, étaient clairsemés dans le monde. On ne les écoutait guère. C'étaient des indépendants, des artistes solitaires, qui, affligés de voir que l'architecture moderne tendait, de

plus en plus, à l'impersonnalité ou à la copie servile des méthodes anciennes, tentaient de réveiller l'amour-propre national, réclamaient un effort collectif pour la création d'un style nous appartenant en propre et caractérisant notre époque.

Tous les services d'architecture des villes étaient entre les mains de fonctionnaires doctes en archéologie, capables de reproduire, sans en excepter un listel, tel temple grec ou telle villa romaine, rendus à la France, malgré le grand élan du moyen âge et de la Renaissance, par les esprits rétrogrades de la période classique. Ces personnages, revenus de Rome où l'on persiste à maintenir des écoles d'art et non des écoles d'histoire de l'art, pouvaient être des techniciens remarquables : rarement ils manifestèrent quelque effervescence d'imagination ou quelque ardeur de création. Il est vrai, et c'est leur excuse, ils étaient eux-mêmes sous la domination de municipalités ennemies de toute innovation et de propriétaires ayant découvert dans la caserne l'idéal de la bâtisse. D'autre part des servitudes ridicules et des règlements étroits bridaient leurs velléités d'initiative.

Ils se contentèrent donc de maintenir, de conserver, de perpétuer les types classiques, et, la question des terrains rares et chers survenant à propos pour motiver leur inertie, ils bâtirent en hauteur au lieu de bâtir en largeur, adoptant définitivement le concept casernier des marchands de loyers.

Cependant l'intervention des urbanistes ne demeura point tout à fait vaine. Elle provoqua des enquêtes internationales qui amenèrent l'adoucissement des rigides réglementations des façades et la loi sur l'embellissement des villes. Elle suscita l'émulation entre architectes qui participèrent à des concours d'où sortirent des physionomies de maisons plus neuves, plus riantes, plus animées. On varia le décor extérieur qui devint pompeux et boursouflé, mais rarement esthétique. Ces tentatives eurent le rare bonheur de faire reflorir des arts qui paraissaient à jamais abandonnés, sculpture sur bois, ferronnerie, faïences polychromes, etc...

Et nous en sommes restés là. Il n'y a pas eu, en somme, de mouvement général, comme en Belgique, et surtout comme en Allemagne, où, quoi qu'on en dise, à côté de réalisations ridicules, on rencontre, souventes fois, des résultats heureux. Notre style architectural demeure stationnaire, tandis que le style de notre

mobilier, mal encouragé cependant par l'acheteur méfiant, tend peu à peu à se stabiliser dans quelques formes agréables et à gagner en confort.

§

Or la guerre, en détruisant nos villes, villages et hameaux et en nécessitant d'innombrables et importantes reconstructions, a posé de nouveau, et impérieusement, le problème de l'urbanisme. Les esthéticiens maintenant pullulent et multiplient les publications. Parviendront-ils à secouer l'apathie des fonctionnaires de l'Etat et des municipalités ? Nous ne le croyons guère. Ces hommes, impuissants jusqu'à l'heure à créer une formule de beauté nouvelle, ont été naturellement mis à la tête de ce labeur immense. Ils s'efforcent de canaliser dans leur sens conservateur et rétrograde les aspirations novatrices des groupes indépendants.

Ils paraissent d'ailleurs y être aidés par des sociétés dont la mieux organisée, **la Renaissance des Cités**, rêve surtout d'assembler en son sein le plus grand nombre de personnages représentatifs. L'affiche de cette société contient, en son milieu, un diagramme des plus curieux à ce point de vue. Nous en recommandons la lecture. On y trouvera représentées toutes les branches de l'activité sociale, bibliothèques et archives comprises, par les fonctionnaires les plus déterminés à ne point innover, mais, au contraire, à maintenir les méthodes routinières de la bureaucratie et de l'administration. Seuls dans cette théorie de gens décoratifs, patentés, munis de titres impressionnants, ne figurent pas les artistes. On a simplement oublié la branche de l'esthétique comme superflue.

Nous avons entre les mains une circulaire de cette société. Cette circulaire porte le titre : **Le village modèle**, et contient deux questionnaires d'ordre purement administratif. Aucune préoccupation du milieu, du climat, de l'art. Il s'agit simplement de multiplier partout le village modèle arrêté selon certains plans et probablement sans variété. C'est, si nous ne nous abusons, le procédé de la reconstruction en série, la substitution de l'entreprise à l'initiative privée généralement si féconde en résultats harmonieux. Les fondateurs de la société ne le dissimulent nullement d'ailleurs dans leur programme, et l'une de leurs brochures de propagande, écrite par M. Francis Delaisi : **La Coopérative de Construction**, accuse nettement cet état d'esprit

en fournissant aux intéressés des régions détruites un plan de groupement d'énergies et de ressources, d'où les préoccupations d'art sont exclues sans rémission.

M. A. Duchêne, dans une autre brochure : **Pour la reconstruction des Cités industrielles**, publiée par *la Renaissance des Cités*, est surtout amateur d'ordre, de plan défini. Il raille les méthodes adoptées dans la construction des villes sous l'impulsion d'Haussmann, ne s'apercevant pas qu'il revendique un système parallèle. Lui aussi ne s'accommode point des aspects variés et pittoresques. Ce qu'il souhaite, c'est une « subordination aussi parfaite que possible entre la ville et la vie de ses habitants », c'est une adaptation de l'une à l'autre. Nul ne pourra s'élever contre ces vues assurément intelligentes, car elles ont pour but d'agrandir le domaine de l'hygiène, d'activer les moyens de production et de richesse. Mais M. A. Duchêne, architecte paysagiste, déploie un sens administratif dont il ne se rend peut-être pas compte, et qui a sans doute fait, à la *Renaissance des Cités*, le succès de ses idées applicables à la reconstruction d'Albert. Le lisant, on croit retrouver le sec esprit d'organisation de ces utopistes qui établissaient un cadre en imaginant qu'il conviendrait nécessairement à ses habitants éventuels. Sans doute il ne veut point que sa cité manque d'agrément et revête l'aspect des cités ouvrières aux corons alignés sur des rues noires et mélancoliques. Il y situe des verdures et des jardins. Il s'inquiète un peu, très peu, de la beauté du logis. Mais quels que soient ses maigres sacrifices à l'esthétique, nous craignons que l'on ne s'ennuie terriblement dans sa ville où tout sera prévu, catalogué, classé. L'ennui, a dit le poète,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Si la *Renaissance des Cités* et ses tenants, et ses complices nés, les architectes de l'Etat et des villes, dédaigneux du régionalisme, s'avisaient de rebâtir le Nord et l'Est de la France, sans doute les originaires de ces contrées infortunées décideraient-ils de n'y revenir plus jamais. Que la *Renaissance des Cités* reste une société d'entr'aide sociale. C'est un beau rôle. Qu'elle réponde à l'appel des maires que tenteront l'édification du village modèle, et qui souhaiteront son concours. Mais qu'elle se garde de remplacer l'entrepreneur et le maçon de Lorraine, par exemple, ou le

manieur de torchis de la Somme par ses techniciens et ses maçons. Seuls ces artisans sauront redonner à leurs villages démolis, avec la tendresse qui convient, l'orientation et les divisions utiles, l'aspect qu'ils eurent jadis, l'aspect conforme au paysage et le style rustique qui fait de la maison comme une fleur et de la bourgade comme un bouquet épanouis au milieu des champs et des verdures. Ce sera long, mais la France y gagnera en pittoresque. Les sociétés favorables à la construction en série pourront toujours (avec de grandes chances d'être écoutées) prodiguer leurs conseils d'hygiène et faciliter cette lente reviviscence en multipliant les baraques Adrian.

Il semble que M. Adolphe Dervaux, s'il était consulté sur ces points, partagerait notre avis. Il a publié récemment dans la collection *Urbanisme* (Librairie Ernest Leroux) un bon ouvrage : **L'Edifice et le Milieu**, qui traite de toutes les questions concernant l'esthétique des villes. Il n'y apporte point d'éléments nouveaux, car il suit étroitement, en les complétant, ses devanciers en cette matière. Ses conclusions surtout sont à retenir : « Pour restaurer les villes, écrit-il, tout programme unique et universel, arrêté d'avance serait inutile et dangereux... N'apportons aucune idée préconçue, aucune conception de cabinet pour reconstruire... C'est la déplorable habitude de tracer chez soi, sur un géométral, autant que le préjugé anti-moderniste, qui a détruit l'harmonie de nos villes. » Il se défie, avec raison, des paperassiers et des fonctionnaires. Il veut que le bâtisseur conçoive ses édifices sur le terrain et non dans son bureau. L'intelligence et la connaissance approfondie d'un milieu lui paraissent, pour construire, aussi nécessaires que le savoir professionnel.

Pas plus pour lui que pour nous, d'ailleurs, il n'est question d'éliminer l'architecte de la restauration ou de l'embellissement des villes. Mais à ce technicien, calculateur de statique et de résistance des matériaux, il faut adjoindre des artistes. Louis XIV, qui disposait pourtant d'architectes de génie, l'avait compris. Seul l'artiste dessinera de belles façades, et, associant son goût à la science de son compère, composera de belles perspectives, organisera la cité de façon que l'utile n'y nuise pas à l'agréable. L'architecte, cela est triste à dire, ne reçoit point de culture artistique. Nous en trouvons au cimetière l'exemple le plus frappant. Substitué à l'artiste dans la conception des monuments, il supprima

incontinent l'art funéraire. Eduqué pour bâtir des maisons, il éleva sur les caveaux de nos morts des maisons minuscules, qui, accolées les unes aux autres, formèrent des rues. Il situa, dans la ville vivante, la nécropole qui en est l'image réduite, avec ses mornes géométries. On peut donc en déduire, et de maints autres constats qu'il serait aisé d'énumérer, que dans la rénovation de nos cités le rôle de l'architecte doit être strictement un rôle de collaboration, jamais un rôle de direction.

ÉMILE MAGNE.

CHRONIQUE ARMORICAINE

Basse-Bretagne. — *Mouez-ar-Vro* (La Voix du Pays). Le premier numéro de cet hebdomadaire a paru le 13 sept. 1919, à Morlaix. F. Gourvil, son Rédacteur-administrateur, marque, dans son article de tête « aux Bretons », la position que *M. a. V.* veut prendre dans le journalisme en Bretagne, et il remet aux Bretons sincères la destinée du journal. Il entend que la *Question Bretonne* soit à égale distance de deux camps opposés : celui de l'Unité française et celui de l'Humanitarisme. Il réfute, du premier camp, l'objection banale élevée contre le fédéralisme, et il rejette, du second, l'accusation de rétrécir l'idée de Patrie aux frontières de la Bretagne :

> La France, dit-il, et, par son extension, l'humanité ont autant d'intérêt que la Bretagne elle-même à ce que le peuple breton soit supérieurement organisé intellectuellement et économiquement ; la bonne organisation d'un pays dans de tels ordres d'idées ne peut qu'être utile à tous les autres, — ne fût-ce qu'à titre d'exemple.

C'est le bon sens même. — M. F. Gourvil ajoute :

> *M. a. V.* se propose d'être... un instrument d'éducation et d'union nationale des Bretons. Pour cela nous avons soigneusement écarté de son programme toutes choses susceptibles de diviser au lieu d'unir, et, en premier lieu, *la politique de parti*, *la polémique*, *les personnalités*, *la défense d'intérêts particuliers*, etc...

Les numéros suivants de *M. a. V.* ont témoigné que ce ne sont point là des mots. On trouve dans *M. a. V.* des comptes rendus, manifestes de tous partis, même les plus hostiles à la *Question bretonne*, exposés avec une impartialité qui fait grand honneur aux rédacteurs de ce journal. Qu'il soit l'organe central dont notre petit pays a tant besoin. Qu'il ne se borne pas à être

un miroir : qu'il soit aussi une tête et un cœur. Ainsi l'entend son rédacteur :

Les grands souffles purs, d'où qu'ils viennent, pourront toujours y pénétrer à l'aise, et, en retour, de ses baies large ouvertes, nous voulons que les idées puissent prendre leur envol au grand soleil.

L'ânerie à la mode parmi les « esprits avancés » ayant toujours été que la propagation et la culture de la langue bretonne servent des buts obscurantistes, Gourvil imprime en grosse manchette dans le nº 4, la hardie sentence de Bebel :

Tout peuple et toute fraction de peuple qui parle une autre langue maternelle que le peuple dirigeant peut revendiquer, au point de vue des intérêts de la civilisation et à celui des droits humains, le droit d'être instruit dans la langue qu'ont parlée ses pères.

Un tel « obscurantisme » est traversé de lueurs qui font cligner de l'œil à certains chats.

Dans son numéro du 25 octobre *M. a. V.* préconise l'enseignement de l'histoire locale, et cite ce témoignage :

L'instituteur qui, le premier, m'a parlé d'Henri II Plantagenet m'aurait sûrement mieux fait retenir son nom et l'époque à laquelle ce roi vivait, s'il avait pu me préciser que ce personnage vint en personne faire le siège de ma ville natale en 1187, et qu'il faillit être tué au Parc-au-Duc, au cours d'une chasse au sanglier.

C'est fort juste. Mais allons plus loin et frappons plus fort. L'histoire générale n'engendre les histoires locales que dans la mesure où les individus peuplant les différents pays du monde naissent faibles et demeurent esclaves des puissances éloignées des centres de leurs propres vies. Ils ne sont alors que les pantins dont ces puissances tirent les ficelles. On peut concevoir un autre train des choses. Si le but de l'Education est de faire des individus forts et libres, l'individu ne devrait-il pas être *d'abord* instruit à prendre conscience de lui-même, et de ce qui l'entoure le plus immédiatement, — bref à savoir qu'il est un élément *important* dans les opérations du monde et non pas du tout *insignifiant*, comme le lui enseigne l'actuelle histoire générale ? Si l'individu comprenait que de ses propres faits et gestes, de sa volonté, de ses actes, de ses pensées, et même de ses états d'âme les plus ordinaires dépendent la guerre ou la paix du monde, n'y aurait-il pas bientôt quelque chose de changé ? — Après tout l'Histoire générale n'est qu'un total des histoires locales. Si celles-

ci sont des sommes de veuleries, ignorances, misères, tel est le total (comme actuellement). Mais l'Histoire générale peut être un total d'histoires locales pleines d'énergies, de conscience et de joie ? Cela dépend des individus...

Buhez-Breiz (La vie de la Bretagne). P. Mocaër, le fondateur de ce périodique mensuel, à Brest, est le délégué ordinaire des groupes armoricains aux *eisteddfodau* de Galles, et l'auteur de la remarquable brochure préfacée par J. Loth, professeur au Collège de France : « L'Enseignement bilingue au pays de Galles ».

Le *B. B.* disait, sous sa signature :

Le paysan breton est sorti de chez lui en allant aux tranchées, et il s'est rendu compte que s'il y a bien des manières d'être Français, c'est encore la sienne qu'il préfère... Il est certain qu'il s'est, à l'heure actuelle, recréé en Bretagne un milieu de culture bretonne, à l'armature très solide, et dont les tenants appartiennent à toutes les classes sociales et à tous les niveaux de culture. C'est cette intelligence bretonne qui entend prendre en main le développement de son pays... *Nous voulons aider à l'avènement d'une Bretagne réellement celtique.*

Le premier numéro de *B. B.* rappelait ces lignes énergiques de Calloc'h-Bleimor, empreintes de sarcasme carlylien (Bleimor eût été notre Carlyle catholique) :

Je songe que le pauvre écrivain breton qui s'adresse aujourd'hui à nos nobles, au nom, pourtant, de la Patrie, ressemble un peu à cette vieille qui promène sa lanterne en vain dans la misère d'un charnier. Allons, debout, cadavres ! Debout charognes ! *Pred eo ! Pred eo !* Il est temps ! vous dont les noms sonnent comme des épées. Voyez : les gueux sont là, nous autres, à votre porte, criant la grande détresse qui est au royaume de Bretagne, attendant des chefs et des armes pour continuer à tenir !...

§

Irlande. — *The Watchword* (octobre 11-1919) conte la fondation de l'*Institut travailliste James Connolly* (James Connolly Labour College). La seconde réunion a eu lieu à Dublin en septembre dernier sous la présidence de Nora Connolly, veuve du grand poète martyr irlandais, *patriote internationaliste.* Une série de huit conférences sur l'*Histoire de l'industrie irlandaise* devant amorcer d'autres conférences, — sur la *langue gaëlique*, entre autres, — y a été définitivement décidée. Du reste, l'esprit du programme dudit *Institut* s'inspire fidèlement de la

pensée et de la vie de l'homme extraordinaire qui fut à la fois catholique, celtisant ardent et ultra-révolutionnaire (1).

William Diack (*The Scottish Review.* Winter number), comparant le programme de l'*Institut* irlandais à celui de l'*Institut travailliste Ecossais* (Scottish Labour College), qui cependant servit de modèle aux Irlandais et compte plus de 1.500 ouvriers-étudiants, — remarque avec raison que dans le programme écossais manque la note celtique, laquelle retentit au contraire dans tout le mouvement travailliste irlandais. Voilà un trait commun aux prolétaires écossais et aux prolétaires bas-bretons. Nos syndicats d'instituteurs ou nos bourses de travail de Basse-Bretagne sont en effet hostiles ou réfractaires (pour la plupart) au celtisme. Cela prouve sans doute que les révolutionnaires de Basse-Bretagne ou de Haute-Ecosse n'ont pas — comme les Irlandais — bu le calice jusqu'à la lie... Ils en auraient ouvert les yeux, et pris plus pleinement conscience de ce mot énorme : Révolution, dont ils n'ont pas un sens très sûr, puisqu'ils confondent antipatriotisme et internationalisme.

A leur défense il faut dire que si les vocables nations ou patries les effarent, c'est que nations et patries revêtent plus que jamais des formes monstrueuses de rapaces ou d'oiseaux de proie. Les bonnes âmes (s'il en fut !) contemporaines du Léviathan, de la Frégate ou de l'Ichtyosaure n'auraient guère prévu dans ces créatures des âges tératogéniques nos mirifiques et succulentes dorades, nos jolis et doux lézards, nos gais et charmants passereaux ? Cette guerre mondiale n'est après tout qu'un épisode de la Titanomachie. Moloch, ou Saturne, ou les Pythons règnent toujours. Néanmoins *le temps viendra* d'Apollon, d'Athénê et de Christ. *Dieu n'est pas ; il sera.* Ainsi des Nations *vraies* et des *vraies* Patries. « Sinn Fein » disent les Irlandais : « Nous-mêmes » ! Ce disant et se faisant, ils identifient l'Irlandais et l'Homme de toutes les Nations. Et ils ont raison, car au plus profond de soi-même chacun doit trouver autrui.

Memento. — Je répare un oubli involontaire envers M. Etienne Port, directeur du *Fureteur Breton*, inspecteur général de l'Instruction publique. Son nom eût dû paraître en vedette au compte rendu du Guesclin, puisqu'il était président de la fête.

(1) *The Irish monthly* (aug. 1919) donnait sur la vie et l'œuvre de J. Connolly un article bien remarquable signé L. Mckenna, S. J.

Trois bonnes nouvelles : 1° L'évêque de Quimper vient de recommander à toutes les écoles libres de donner une heure par semaine à l'étude de la langue bretonne ; 2° La Société Archéologique du Finistère, dans sa séance du 16 janvier dernier, a voté à l'unanimité, sur la proposition de M. Ogés, instituteur public à Gouesmac'h, des vœux qui seront transmis à tous députés et sénateurs du Finistère, en faveur de l'enseignement bilingue (français-breton) dans tous les établissements bas-bretons d'enseignement ; 3° l'admirable petit périodique de la langue vannetaise fondé par Loèiz Herrieu (*Barh-Labourer*), interrompu par la guerre, va reprendre.

ÉMILE MASSON.

LETTRES CATALANES

Carlos Rahola (*suite*). — Dans notre dernière « Chronique catalane » nous n'avons, faute d'espace, pu qu'indiquer qu'en Carlos Rahola la francophilie se double d'un désintéressement absolu, qui doit nous la rendre d'autant plus chère. Nous nous réservions, en effet, de revenir sur cet aspect spécial d'un écrivain dont le patronymique, aussi bien, évoque autre chose encore qu'une individualité isolée, mais certes toute une dynastie de catalanistes représentatifs.

Quel est le Français un tant soit peu familier avec la production catalane contemporaine qui ignore l'œuvre de feu Federico Rahola, décédé, jeune encore, en novembre dernier ? N'eût-il écrit que cette seule poésie : *La vinya morta*, immortelle élégie, qui figurera à jamais dans les *Anthologies* catalanes, qu'il serait déjà assuré de survivre. C'est, si l'on veut, du « floralisme », de l'école de Pons i Gallarza, mais que l'on compare cette pièce fameuse avec *L'olivera mallorquina*, d'une part, et les *Goigs de la Verge de Nuria*, de l'autre, et l'on sera aussitôt fixé sur la position vraie de ce poète dans la renaissance des lettres catalanes. Et tant d'autres charmantes compositions de sa féconde et communicative verve sont là, qui témoignent de son idéalisme optimiste, de son humaine sympathie, de son sens du terroir : véritable représentant d'une Catalogne immaculée, toute blanche et pudique, Utopie peut-être, survivance aussi, sans doute, dont il serait impie de rejeter en bloc l'évocation gracieuse.

Mais Federico Rahola fut autre chose encore. Poète, il associait au culte de la fantaisie des orientations spirituelles apparemment contradictoires et inconciliables. S'il s'occupa de politique, ce

fut surtout en patriote catalan, en homme du *Renaixement*, où les chants de l'aède ne sont qu'un *confirmatur* aux homélies de l'agora. D'où la force d'attraction de cette personnalité sur les masses, dont la campagne électorale lors du scrutin sénatorial à Gérone a laissé un si vif souvenir. En tant qu'économiste, Federico Rahola, en défendant les sources de la richesse catalane, y voyait surtout le maintien et l'élargissement d'un patrimoine collectif en vue de la consolidation de l'avenir et non une tranche isolée de la science sociale, en relation avec telles ou telles lois, telles ou telles industries. Que l'on relise sa dernière œuvre publiée, ce *Catecismo de Ciudadania*, au titre symbolique, où M. J. Ventosa y Calvell a mis un prologue dicté par l'amitié et sorte d'hommage *ante mortem* à l'ami inoubliable....

Comme Carlos Rahola, D. Federico, son parent, avait vu le jour à Cadaqués et le premier a célébré la dévotion du défunt pour ce coin privilégié de l'Ampurdán, à l'ombre des monts du *Cabo de Creus*, qu'agrémente l'éclair argenté de l'arbre cher à Minerve, où sourit le *mare nostrum* en des criques merveilleuses, et l'on y conservera longtemps le souvenir de *la illa d'En Rahola*, de *l'île de Rahola*, où les murs blancs d'une petite *cella*, une vigne, les pins maritimes, les tamaris, le virent, tant de fois, rêver et travailler ! Ainsi que l'écrivait D. Carlos dans un article de la revue géronaise *Mercurio*, « dans les moments de repos, après des périodes d'intense agitation et de lutte, l'auteur de *Sangre Nueva* revenait à sa cité natale pour s'y tonifier, y reprendre des forces, y retremper son esprit pour d'autres travaux, mais non point pour s'y reposer... » (article : *Federico Rahola, su devoción á Cadaqués*).

Mais laissons les morts et passons aux vivants. C'était hier que la *Veu* célébrait l'heureuse intervention, aux *Cortes* madrilègnes, de D. Pedro Rahola, député de Barcelone, en faveur de la Catalogne.

Si ce n'était — écrivait l'organe de la *Lliga* dans son *leader* du 28 janvier la brève et ferme intervention de notre ami, don Pere Rahola, nous pourrions dire que la session parlementaire de lundi a été, une après-midi de plus, perdue.

Et n'eût-il prononcé que cette sentence lapidaire : « que le problème social de Catalogne ne se résout point par un tournoi ora-

toire », que D. Pedro Rahola en eût dit assez (1). Un autre Rahola, D. Darío, dirige, à Gérone même, *El autonomista*, journal républicain du soir,où la cause alliée a été vaillamment soutenue. Et c'est aussi dans cet organe que nous avons trouvé — au n° 6010 — le texte du merveilleux discours prononcé, en catalan, par D. Carlos Rahola aux derniers jours de novembre 1918, lors du banquet en faveur des Alliés, où le meilleur de l'intellectualité alliophile de la région affirma solennellement un idéal qu'elle avait eu la vaillance de maintenir haut et pur en dépit de tous les pronostics sinistres du troglodytisme réactionnaire et germanophile prêchant, inlassablement, la ruine de la France.

De ce banquet, où M. Léon Audouard, au nom de la colonie française, et M. Joseph Estève, au nom du consul de France, prirent, ainsi que d'autres amis catalans de notre patrie, la parole, ce fut, à coup sûr, la belle harangue de D. Carlos Rahola qui constitue le souvenir littéraire durable. Petit chef-d'œuvre d'éloquence forte et nue, elle vaudrait d'être traduite en son entier. Le début, déjà, en est caractéristique :

Gérone est une de ces villes qui ont le renom d'être germanophiles. Ici, comme dans presque toutes les cités d'Espagne où prédominent certains éléments, il y a eu des hommes enthousiastes de la discipline, de l'ordre, de la méthode, de l'organisation allemandes et aussi — pourquoi le taire? — des actes sauvages des soldats d'Allemagne. Ces hommes n'ont protesté devant aucun crime, pour épouvantable qu'il fût ; les zeppelins et les sous-marins étaient, pour eux, un enchantement; ils prétendaient que la Belgique n'était pas une nation, — comme si cela eût pu justifier la brutale invasion teutonne! — ils disaient — et cette monstruosité, nous l'entendîmes plus d'une fois! — que peu importait que la cathédrale de Reims fût détruite, car ces gens, qui savaient faire tant de choses, en construiraient une nouvelle à sa place : hommes, en un mot, auxquels on eût voulu ouvrir le cœur pour scruter s'il y restait une seule fibre sensible et qui, comme suprême argument, quand on leur parlait des assassinats d'enfants, de femmes et de vieillards par les sinistres bourreaux du Tragédien, vous répondaient par un définitif : *La guerra és la guerra !*

(1) Le texte du discours de ce député nationaliste, en réponse à celui de D. Melquiades Alvarez et contre le syndicalisme actuel barcelonais, est dans la *Veu* du 29 janvier. Il n'est « bref » que par comparaison, car il y occupe cinq colonnes et demie. D. Pedro Rahola s'y déclare admirateur des théories sociales — syndicats professionnels — « de M. Duguit, le grand professeur de l'Université de Bordeaux ».

Puis, à cette vision d'une Gérone si impitoyablement ennemie de la France, Carlos Rahola oppose celle, délicieuse et touchante, de la Gérone accueillant à bras ouverts, en juillet 1918, les petits Parisiens qu'à la demande du *Foyer Français* de Barcelone, Mme Brisson conduisait à l'asile de paix et de quiétude, loin des « gothas » et des « berthas » affolants, dans le cadre de la mer latine et des augustes Pyrénées. Ces cinquante fils ou filles, sœurs ou frères de héros, la Présidente des Maisons Claires les fait descendre, pour s'y reposer une nuit, à Gérone :

Quand les enfants descendaient des wagons, je ne sais comment, par un vrai miracle, la gare s'emplissait de monde, d'amis de la France, et en un instant toutes les difficultés du logement furent résolues. Tous voulaient avoir chez eux ces petits, partager avec eux le pain blanc de rêve, leur préparer un petit lit immaculé. Peu d'instants après, les enfants de France jouaient avec nos enfants, riant mutuellement de ne pas se comprendre, pleins d'ingénuité et de charmes. Les alliophiles de Gérone étaient tout fiers d'être, ne fût-ce que quelques heures, les parrains de ces petits êtres qui avaient vécu dans la plus grande tragédie qu'aient vue les siècles ; qui, un jour, soudainement, avaient trouvé leur foyer vide d'un père ou d'un grand frère ; qui, peut-être, avaient entendu lire, parmi les sanglots, une mystérieuse lettre venue du front, lettre qui, aussitôt, avait causé un silence profond et creusé un vide que rien, jamais plus, ne comblerait; qui, dormant le plus pur des sommeils, se réveillaient, dans le sursaut qui glaçait leur cœur et, demi-nus, dans les ténèbres, devaient descendre aux caves jusqu'à ce que les hurlements prolongés des sirènes annonçassent, enfin, que les odieux semeurs de mort s'étaient éloignés...

A cette évocation des nuits parisiennes — de ces nuits passées *bajo el Clamor de las Sirenas*, comme le perpétuera le beau recueil que vient de publier Ventura Garcia Calderon (1) — quel commensal du banquet de Gérone n'eût pas frissonné? L'orateur, en terminant, leva son verre *per la germanor de França, Catalunya i Espanya*. Mais souvenons-nous que la France, que ces intellectuels catalans proposent à l'admiration de leurs concitoyens, c'est celle que le poète Joseph Carner nous suggérait, dans sa conférence du dimanche 21 décembre 1919 à Tarrasa : une France profondément modifiée, décentralisée, autonomisée, guérie de ce vieux despotisme bureaucratique parisien qui

(1) *Bajo el clamor de las sirenas*, avec un prologue de Gómez-Carrillo. Paris, 1920, Editions d'*America Latina*, 176 pp., petit in-8.

en fait une mauvaise caricature de monarchie byzantine, ou, si l'on préfère une autre formule, une civilisation tant bien que mal gérée par des fonctionnaires (1)...

Memento. — *El Figaro* a inauguré, dans son numéro du mardi 27 janvier, un supplément hebdomadaire : *La vida catalana*. M. Pompeyo Fabra y établit la géographie du catalan, avec ses deux subdivisions, occidentale et orientale, à la première desquelles appartiennent la province de Lérida et la région de Tortosa et de Valence, tandis que la seconde comprend le reste de la Catalogue et les îles Baléares ; en tout — avec l'enclave française des Pyrénées-Orientales — 60.000 kilomètres carrés et un peu plus de 4.000.000 d'habitants. Dans le numéro du mardi 3 février, bon article de José Pla sur *Francisco Pujols et sa philosophie*, ainsi que de Mario Aguilar sur le *Théâtre catalan*. Dans celui du mardi 10 février, quelques bonnes réflexions de J.-M. de Sagarra sur *José Carner, poète*.

Dans notre dernière *chronique* nous indiquions l'urgence de rapports réguliers, dans tous les ordres de l'activité sociale, avec la Catalogne. Nous voyons, dans la *Revue d'Espagne* du 15 janvier, par une *note* de la page 12 : *Barcelone et l'Institut Français en Espagne*, que quelque chose a déjà été fait en ce sens sur le domaine universitaire. Espérons que les efforts de toutes les bonnes volontés ne vont pas tarder à s'organiser. D'autant plus que l'Allemagne veille. L'*Institut Ibéro-Américain* de Hambourg (*Iberoamerikanisches Institut, Rotenbaumstrasse, 36, Hamburg*) annonce qu'il s'occupera activement de politique et de littérature catalanes dans la Revue : *Spanien*, à laquelle collaboreront d'éminents Catalans, sous la direction du *privatdozent* d'études hispaniques et catalanes, F. Krüger, qui vient de publier sa leçon d'ouverture sur la Renaissance catalane. Sans doute y aura-t-il toujours, en Catalogne comme en Espagne, deux clans hostiles : celui des germanophiles et celui des latinophiles. C'est à la France qu'il importe de ne pas céder le terrain conquis depuis 1914.

Si nous sommes bien informé, le premier dimanche de mai prochain, au *Consistoire* des *Jeux Floraux* barcelonais, les catalanistes du *Coq Catalan*, des *Montanyes Regalades* et de la *Revue Catalane* de Perpignan rendront à leurs amis d'outre-Pyrénées les amabilités dont ceux-ci les gratifièrent lors des fêtes de Joffre à Rivesaltes, en octobre dernier. On nous assure que non seulement Joffre, président des *Jeux Floraux*, viendra, à cette occasion, à Barcelone, mais que M. Viviani l'y accompagnera et que l'ex-président du Conseil, l'été de 1914, y pro-

(1) Le résumé de cette conférence à la Jeunesse Nationaliste de Tarrasa : *Les faits politiques et la réaction intellectualiste*, est dans la *Veu* du 27 décembre, p. 7.

noncera diverses conférences. En français, sans doute, mais qui ne sait que notre idiome est si courant, à Barcelone, que les meilleurs poètes de l'heure présente y composent des vers français : tels José Carner, Alfonso Maseras — dont *la Caravane* est charmante (1), — J. Pérez Jorba et Pablo Turull, entre autres ?

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES NÉERLANDAISES

Le nouveau roman de Mme Jo van Ammers-Küller, **Maskerade**, se passe dans les milieux universitaires et ce titre est emprunté à la fête quinquennale que les universités hollandaises ont coutume de célébrer sous le nom de « lustrum » et qui sert à commémorer l'anniversaire de leur fondation. Ces fêtes duraient huit jours et avaient pour couronnement (je parle au passé, car la guerre a interrompu cette tradition qui sera reprise, cette année, dans la ville de Leyde) une « Maskerade ». Les étudiants reconstituaient dans un décor approprié et édifié souvent à grands frais quelque épisode de l'histoire médiévale ou de l'antiquité et, pendant plusieurs journées, les personnages, princes, manants et autres, dans leurs travestis, ne se départissaient pas un moment de leur rôle, jusqu'à la représentation à grand arroi qui clôturait les solennités. Mme van Ammers-Küller est un de nos jeunes écrivains en prose et un de nos écrivains de théâtre qui ont eu déjà le plus de succès. Elle est originaire de Delft, ville universitaire, et habite Leyde, autre ville universitaire, et connaît donc bien le monde qu'elle s'est proposé de décrire.

Le roman — ou du moins la première partie de l'œuvre, qui est aussi la meilleure — se déroule à Delft avant et pendant la « maskerade » et cette ambiance prend le sens d'un symbole, l'auteur nous présentant en général les gens comme portant aussi un masque et jouant un rôle dans les rapports de leur existence journalière. L'auteur témoigne ainsi d'un sentiment très vif du contraste entre l'essence des êtres et leur apparence. Cette interprétation de la vie n'est pas des plus neuves et a déjà souvent servi ; mais, à lire l'ouvrage de Mme van Ammers-Küller, il se constate qu'un lieu commun très usagé peut susciter encore une œuvre puissante quand il a été revivifié par une âme à la sensibilité profonde.

(1) Voir cette pièce à la p. 327 du n° 310 de *Lectura Popular*, dédié aux *Poésies* de Maseras.

L'héroïne du roman est la cadette d'un professeur, dont le ménage est parfaitement décrit dans tout ce qu'il a de caractéristique. Tine perçoit d'un coup d'œil particulièrement aigu et avec une cruelle analyse ce qu'il y a de mensonger dans les simulacres sociaux et dans le mariage. Elle devine les manœuvres de sa mère pour trouver un mari à sa sœur Hanny, qui, sincèrement éprise de l'homme que sa mère lui a souhaité, Frits van Warmelo, devient la victime du jeu charmant et cruel que celui-ci a engagé avec elle ; et, pendant ce temps, le digne professeur, qu'est le père, dans sa perpétuelle distraction, n'a guère de contact avec la vie. Tine lit derrière la mine affable des étudiants, que sa mère invite non sans arrière-pensée à ses petits dîners, les signes secrets des passions ; et, de ces passions, elle en a aperçu comme une échappée, un jour qu'avec une amie elle visitait le champ de foire. Cette révélation furtive l'obsède, et, en même temps, la comédie sentimentale qui se déroule dans son entourage l'emplit d'une hésitation et d'une angoisse qui menacent de lui devenir fatales. Lorsqu'un jeune homme lui parle d'amour et que tous deux se laissent aller au ravissement de leur cœur, tout à coup elle se sent convoitée et l'horreur qu'elle éprouve de ce désir, qui, à ses yeux, ravale son amour, la fait fuir. Elle manque sa vie, car celle-ci, déviée de la route heureuse où la jeune femme eût trouvé la satisfaction de tout son être, ne sera plus que quelque chose de voulu et de factice. Elle prendra plus tard un mari, le meilleur homme du monde sans doute, et qui lui donnera un foyer paisible et de charmants enfants ; mais ce qu'elle ressent pour lui n'est pas l'amour essentiel et véritable. Un jour, elle rencontre l'autre, celui qu'elle a seul et profondément aimé, et peu s'en faut qu'elle ne le suive. Elle reste : la rencontre n'a été pour elle qu'une brève et radieuse irruption dans son existence morne et résignée.

Tel est le contenu de cet ouvrage dont les principales qualités consistent dans l'élan lyrique, dans les traits si nets avec lesquels sont dessinés les personnages principaux et accessoires. Egalement la description des milieux a une grande exactitude d'atmosphère ; et tous ceux qui connaissent les intimités de la vie hollandaise s'en rendront compte. L'observation des détails chez les personnages et dans les faits est particulièrement aiguë, et rendue d'une façon des plus suggestives ; la langue est, pour l'auteur, un outil à la fois puissant et souple, qualités bien suffisantes

pour faire de ce roman une belle et même très belle œuvre.

Mais, à côté de ces qualités, il y a des défauts et le défaut capital de l'œuvre, c'est la défectuosité de la composition. La première partie, la mascarade, qui donne son titre à l'ouvrage, est bien établie ; mais une fois que cet épisode est achevé et que l'auteur nous expose pendant les longues années subséquentes la vie de son héroïne, le récit perd de sa hauteur et de son attrait. Tine, qui sert de porte-parole à l'auteur, nous est montrée au début comme une partie intégrante de son milieu, tout en restant la figure principale ; à un moment donné, ce milieu disparaît et ce n'est plus que fortuitement qu'il nous est parlé de ces personnages qui ont cependant excité notre intérêt. Le contraste avec le récit si serré du commencement nous donne maintenant l'impression de quelque chose de hâté. Sans méconnaître les mérites de la seconde partie, on pourrait dire que la première forme un tout, et que la suite n'est plus qu'une annexe, volumineuse, il est vrai, mais inférieure au point de vue littéraire.

J.-L. WALCH.

LETTRES RUSSES

L'influence du bolchevisme sur la littérature russe. — La revue *Griadoustchaia Rossia* (La Russie future). — Boris Sokolov ; *Au tournant.* — La presse russe à l'étranger.

Le bouleversement accompli par l'instauration du régime bolcheviste en Russie se fait sentir dans tous les domaines de la vie russe, sans exception, et particulièrement dans l'art et la littérature. Le gouvernement bolcheviste a supprimé totalement la presse indépendante. Quelles que fussent les rigueurs de la censure sous l'ancien régime, il existait cependant des revues et des journaux d'opposition. Même c'était les seuls qui atteignaient de forts tirages, et le gouvernement, bon gré mal gré, devait compter avec eux. Le gouvernement bolcheviste proclamant ce principe : que l'Etat est tout, n'admet que la presse gouvernementale. Quatre-vingt-dix pour cent des journaux qui paraissent actuellement en Russie s'intitulent les *Izvestia* de telles ou telles provinces ou villes, de tels ou tels soviets. Il y a également différentes *Pravda* et quelques *Rabatchaia Gazetta* (Journal des ouvriers), mais tous ces journaux ne sont que des organes officiels ou officieux du gouvernement bolcheviste. Le seul journal

consacré à l'art et à la littérature, *Iskoustvo*, a pour directeur M. Lunatcharsky, commissaire du peuple pour l'Instruction publique.

La littérature, cependant, n'a pas totalement disparu en Russie soviétique. Malgré toutes les difficultés actuelles de l'édition, surtout en Russie, le gouvernement a publié différents ouvrages et il existe un mouvement littéraire, même très curieux et très intéressant, dont nous parlerons en détail dans un article spécial. Pour le moment nous voulons seulement indiquer l'influence qu'a eue l'instauration du bolchevisme sur les destinées de la littérature en Russie. Il nous faut noter tout d'abord, comme l'un des résultats principaux de cette influence, l'émigration de la littérature russe à l'étranger. La classe intellectuelle, presque tout entière suspecte de tendances contre-révolutionnaires, s'est vue forcée de fuir et d'émigrer à l'étranger. Aussi voyons-nous paraître en France, en Angleterre, en Allemagne, des journaux, des revues, des livres écrits par des Russes, soit en langue russe, soit en langue étrangère.

A Paris, parmi ces publications nées de l'émigration russe, nous citerons une grande revue : **Griadoustchaia Rossia** (La Russie future), dont le premier numéro est paru il y a un mois et dont les rédacteurs en chef sont : Tchaïkovsky, V. Henry, Landau et le comte A. Tolstoï. La parution de cette revue est une date. Pour comprendre son importance, il faut savoir que depuis le commencement du XIXe siècle, les revues ont joué un grand rôle, le plus grand rôle peut-être, dans le développement et l'éducation littéraire et politique de la société russe. Les revues groupaient toujours les meilleures forces littéraires et étaient les véritables flambeaux de la pensée russe. Le *Sovremennik* (Le Contemporain), fondé par Pouchkine, où brillait, aux années 60, Tchernychevski ; les *Otietchestvennia Zapisky* (Les Annales de la Patrie), qui publièrent les œuvres les plus marquantes de Stchedrine et les articles de Mikhaïlovsky, lus par toute la Russie ; le *Rousskoié Slovo*, le *Diélo*, le *Viestnik Evropy* et plus tard *Rousskoié Bogatstvo* et *Rousskaia Mysl*, toutes ces revues furent, on peut le dire, de véritables écoles qui élevèrent plusieurs générations des classes intellectuelles russes. En province surtout, où la presse quotidienne n'existait pour ainsi dire pas, les revues étaient attendues avec une impatience fébrile et chaque numéro avait des centaines de mille de lecteurs.

La revue *Griadoustchaia Rossia* a conservé précisément le caractère des grandes revues russes : on y trouve des articles politiques et des articles littéraires. Parmi les premiers nous mentionnerons l'article de M. Landau-Aldanof, auteur d'un livre que nous avons déjà signalé aux lecteurs du *Mercure de France : Lénine*. L'article a pour titre *Le Feu et la fumée*. C'est une série de courtes études sur les questions du jour. « La troisième Rome et la troisième Internationale » est consacrée à la doctrine bolcheviste. L'auteur, par des considérations fortement étayées, prouve que le bolchevisme n'est en somme que l'aboutissement logique du mouvement slavophile des années 40. Le slavophilisme, prêchant la haine des Occidentaux et de leur civilisation, devait fatalement aboutir au bolchevisme qui met en pratique ses absurdes théories.

Aussi très intéressant et très documenté est l'article signé N. P., intitulé l'*Armée rouge*. C'est l'histoire de la formation de cette armée, composée d'abord de bandes de pillards sans discipline ni cohésion, dont on aurait pu avoir raison avec quelques régiments d'une armée disciplinée et qui, organisées par Trotzky, en sacrifiant un à un tous les principes bolchevistes, sont devenues une armée puissante, merveilleusement disciplinée, avec laquelle il faut désormais compter.

Dans la partie littéraire signalons d'abord une page inédite de Pouchkine, communiquée à la revue par le meilleur connaisseur du grand poète national russe, M. Oniéguine, possesseur d'une remarquable collection des manuscrits et des souvenirs de Pouchkine. M. Derental, dans une nouvelle intitulée *Papa*, dessine un type très curieux de révolutionnaire russe de nouvelle formation. La *Griadoustchaia Rossia* commence dans son premier numéro la publication d'un roman du comte A. Tolstoï : *Khojdénié po Maukam* (Le chemin de Croix), étude de la société russe dans les années qui précédèrent le bolchevisme. Dès les premières pages l'auteur y dessine en maître la désagrégation de la société qui fait pressentir son sort futur. Le bolchevisme n'est pas encore intronisé, mais il est déjà là : dans les mœurs, dans la famille, dans la science, dans l'art. Sous son influence tout se disloque, prend des formes monstrueuses, et tout annonce son règne prochain, d'où peut-être sortiront de nouvelles formes de la vie.

Mentionnons encore dans la partie littéraire de « la Russie future » des poèmes de Minsky, Ropchine et d'un tout jeune homme qui nous paraît brillamment doué : Nabokoff ; un article très intéressant de Roditchev, député aux quatre Doumas et à la Constituante, à propos du cinquantenaire de la mort de Herzen, et, du doyen de la littérature russe P. Boborykine, la première partie de ses *Souvenirs*, où il parle de sa rencontre avec Herzen et Bakounine. Enfin le professeur V. Henry a écrit pour la revue, dont il est l'un des directeurs, un très intéressant article sur l'état actuel de la science.

Comme nous l'avons dit plus haut, beaucoup de littérateurs russes, forcés d'émigrer, publient maintenant leurs œuvres à l'étranger. C'est ainsi que Boris Sokolov vient de faire paraître à Paris, un recueil de récits sur la vie actuelle en Russie, intitulé **Na Povoroté** (Au tournant). L'action se passe tantôt à Moscou, tantôt à une station de chemin de fer, tantôt dans un pays idyllique, mais partout c'est le sang, la violence, le pillage, la fusillade, le meurtre. Parmi ces récits, trois entre autres : *Dans le wagon*, *Pendant la nuit*, *Une seule fois* sont assez terrifiants pour inspirer les auteurs attitrés du Grand-Guignol.

Ce recueil de récits n'est que le premier de toute une série de livres et de brochures déjà sous presse ou annoncés pour paraître prochainement. Un peu partout à l'étranger se fondent maintenant des maisons d'éditions russes, dont quelques-unes déploient une grande activité. Telle est, à Paris, la maison J. Povolotzki, qui édite « la Russie future » et prépare différentes publications très intéressantes et utiles. Elle annonce, entre autres, une série de recueils portant comme titres les noms des différents pays : Angleterre, France, Allemagne, Italie, Scandinavie, etc., et, en sous-titre, « Pendant cinq ans ». Chaque recueil contiendra le tableau complet de la vie du pays pendant les cinq années terribles 1914-1919. Le recueil intitulé l'*Allemagne* promet surtout d'être intéressant, ayant pour auteur le célèbre homme d'Etat et savant russe, P. Milioukov. La même maison commence aussi la publication d'une « Bibliothèque » en trente-deux volumes, consacrée à « l'histoire de l'émancipation de la pensée ».

A côté des revues en langue russe, publiées à l'étranger, des journaux hebdomadaires et quotidiens paraissent en France, en Allemagne, en Angleterre et surtout en Amérique. A Paris paraît

en ce moment un grand quotidien russe *Rossia* (La Russie). Parmi les journaux publiés en langue française, mais ne s'occupant que de la Russie, nous citerons *la Russie démocratique*, éditée par la Ligue pour la Régénération de la Russie ; *la République russe*, organe d'une autre ligue politique russe : la Ligue républicaine ; *Pour la Russie*, organe du parti socialiste révolutionnaire ; *la Cause commune*, dirigée par V. Bourtzev. Ces publications sont toutes républicaines et antibolchévistes, mais ne sont pas d'accord entre elles sur la façon de lutter contre le bolchevisme. Enfin, mentionnons encore un organe consacré spécialement à la question juive : *La Tribune juive*. Bien que s'occupant très peu de politique, ce journal, dont les colonnes sont pleines du martyre des Juifs dans les différents pays de l'Europe orientale, est violemment antibolcheviste.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Gabriel Deville : *L'Entente, la Grèce et la Bulgarie*, Figuière. — Charles Dufayard : *L'Asie mineure et l'Hellénisme*, Alcan. — Henri Grappin : *Considérations sur les frontières occidentales de la Russie et la paix en Europe*, Imp. Carlos Gourmont. — Thomas Jonnesco : *La Question Roumaine*, Payot et Cie. — V. Dédecek : *La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques*, Bossard.— Jacques Ancel : *L'Unité de la politique bulgare*, Bossard. — Camille Mauclair : *Pour l'Arménie libre*, Flinikowski, 216, boulevard Raspail.

Le livre de M. Gabriel Deville, **L'Entente, la Grèce et la Bulgarie**, voudrait éclairer un des épisodes diplomatiques les plus obscurs de la grande guerre. C'est d'ailleurs un plaidoyer. M. Deville était en 1914 ministre de France à Athènes et, en 1915, il fut mis en disponibilité, parce qu'il avait déplu à la fois au gouvernement grec, dont il blâmait l'attitude, et au gouvernement français, dont il désapprouvait l'obstination à reformer le bloc balkanique. Si les choses se sont bien passées comme le raconte l'auteur, on ne peut que le renvoyer absous. Mais dans les milieux diplomatiques on peut avoir tort tout en ayant raison, et je ne suis pas sûr que l'auteur n'ait pas commis un certain nombre de gaffes, qu'on devine à travers son récit, et qui expliquent le renvoi dont il fut frappé. C'est l'inconvénient de bombarder diplomates d'anciens laissés pour compte du scrutin électoral. Assurément, quand M. Pichon avait nommé ministre de France à Athènes cet ex-député socialiste abandonné par ses électeurs, il pouvait croire que nulle difficulté ne se présenterait

pour lui dans ce poste de tout repos, mais avec des Kaisers comme Guillaume II, les postes de tout repos deviennent vite centres d'agitation grave. M. Gabriel Deville ne semble pas avoir manœuvré dans ce milieu spécial de la cour hellénique avec l'habileté qu'il aurait sans doute déployée dans les couloirs du Palais Bourbon ; mais, ceci dit, il faut lui savoir gré d'avoir percé à jour dès le début la fourberie de Constantin et de sa femme et d'en avoir averti les bureaux du Quai d'Orsay qui ne semblent pas d'ailleurs avoir profité du renseignement. Quant à l'idée du bloc balkanique chère à M. Delcassé, l'auteur avait raison de montrer dans ses rapports combien elle était difficile et dangereuse ; toutefois cette idée pouvait se soutenir au début, et je crois que M. Delcassé n'eut pas tort d'essayer de la réaliser. A vrai dire, ce bloc se serait certainement formé s'il n'y avait eu ni Constantin sur le trône de Grèce, ni Ferdinand sur le trône de Bulgarie, ni Carol sur le trône de Roumanie, et ceci doit nous faire amèrement regretter que ces trois Etats n'aient pas été des républiques. Même avec ces rois inféodés au Kaiser, l'entreprise n'était pas absurde ; Constantin, complètement à la merci des puissances maritimes, ne pouvait pas marcher contre l'Angleterre et la France ; Ferdinand, pris entre la Turquie, la Serbie et la Roumanie, devait, pendant quelque temps au moins, chercher à voir venir le vent ; c'était donc entre les mains du roi Carol qu'était la décision ; s'il avait suivi son peuple et marché avec nous, il entraînait à sa suite Ferdinand et même Constantin ; or, M. Delcassé pouvait sans excès d'optimisme espérer qu'il marcherait avec nous. En prévoyant le contraire, M. Gabriel Deville a fait preuve de perspicacité, ou peut-être seulement de massivité, mais enfin les événements lui ont toujours donné raison.

Délicate aussi est la question que traite M. Charles Dufayard dans son livre **L'Asie mineure et l'hellénisme**. Le mot de Cicéron sur ce pays : *Barbarorum agris quasi attexta ora Græciæ*, une bande de terre grecque appuyée sur une terre de Barbares, a toujours été exact, et le reste encore aujourd'hui ; or rien de plus difficile à concilier que les droits respectifs de deux peuples divers, quand l'un occupe l'intérieur d'un pays et l'autre son littoral, surtout si le premier est de niveau médiocre et le second de civilisation brillante et s'appuyant sur d'autres éléments fraternels d'au delà des mers. Les villes grecques d'Ionie et d'Eolie

avaient assez habilement résolu la difficulté autrefois ; elles entretinrent avec Crésus des relations amicales, puis s'accommodèrent de la suzeraineté en somme légère des Perses ; la conquête d'Alexandre, puis celle de Rome ne firent que consolider leur prééminence ; les populations de l'intérieur, toutes de race japhétique (le *Lud* sémitique de la Genèse n'est pas l'éponyme des Lydiens) acceptaient très volontiers la supériorité hellénique. La vraie difficulté se révéla quand des peuplades tout à fait étrangères et hostiles envahirent l'Asie mineure, Arabes, Turcs, Mongols, et submergèrent les anciens habitants d'ailleurs peu nombreux et peu organisés. C'est d'ailleurs un problème très obscur et très attirant de savoir ce que sont devenus ces aborigènes, et si, sous les apparences turques ou tartares, ne subsistent pas d'authentiques descendants des vieux Phrygiens, des vieux Cappadociens et même des vieux Galates nos frères. Quoi qu'il en soit de ce point, reste à concilier le droit de ces deux éléments, d'une hostilité irréductible de par la religion plus encore que de par la race. Sacrifier les chrétiens aux musulmans est inadmissible, mais d'autre part subordonner les Turcs de l'intérieur aux Grecs du littoral serait excessif. C'est ici que la Société des Nations, si sottement tournée en ridicule par nos beaux esprits, pourrait jouer un rôle excellent en assurant pendant le temps qu'il faudrait la police de ces régions turbulentes, ce qui permettrait d'ailleurs à la civilisation hellénique de prendre la part supérieure qui lui revient. Une confédération anatolienne, où trouveraient place plusieurs petites républiques grecques, turques, arméniennes, kurdes, caucasiennes, etc., paraît être la solution qui garantirait le mieux le droit des divers éléments ethniques et l'expansion légitime du génie d'Hellas.

Le problème que traite M. Henri Grappin dans son travail **Considérations sur les frontières occidentales de la Russie et la paix en Europe**, problème de la civilisation polonaise par rapport aux diverses cultures voisines de Ruthénie, de Lithuanie, de Lettonie, etc., est à peu près semblable. Cette civilisation est incontestablement supérieure, et dans les pays en question les populations rurales subissent docilement l'ascendant spirituel des grandes villes polonaises. De là la prétention très compréhensible des Polonais à garder sur tous ces pays un ascendant politique aussi. La solution, ici également,

serait une confédération de l'Europe orientale, dans laquelle entreraient les deux grands Etats polonais et moscovite et beaucoup d'autres républiques autonomes, mais subissant le contrôle de l'organe confédéral, et même pendant assez longtemps encore celui de la Société des Nations. Mais ici on se heurte à l'ancien impérialisme moscovite que les tsars, d'esprit allemand, et même depuis longtemps de race allemande, ont inoculé à leurs sujets; l'ancienne aristocratie russe était annexionniste à tous crins, et la récente *intelliguentsia* bourgeoise ne l'était pas moins, qu'on se rappelle Milioukof, et le nouveau bolchevisme l'est encore plus, puisqu'il médite de repétrir le monde entier à son image. C'est d'ailleurs pourquoi tous ces petits Etats se sont abstenus si soigneusement d'intervenir en Russie pour rétablir l'ordre soit en un sens soit dans l'autre; ils craignaient trop que l'ancienne Moscovie se réveillât et ils préfèrent voir la nouvelle continuer à mijoter dans son jus léniniste.

HENRI MAZEL.

§

Sur **la Question Roumaine** M. Thomas Jonnesco a publié deux petits volumes de documents, précédés d'une étude résumant l'histoire du pays, donnant le tableau de ses luttes et de ses aspirations.— Un fait qui a été quelque peu oublié, en somme, c'est qu'en 1916 le roi Carol se déclara prêt à entrer en guerre, — mais aux côtés des Empires centraux, et il s'y était même engagé par traité. La vive opposition qui se manifesta le fit battre en retraite, et avec son successeur le roi Ferdinand, la lutte fut décidée *par l'intérêt national*, — afin d'établir la grande Roumanie, en annexant au pays la Bucovine, la Bessarabie et surtout la Transylvanie, sa forteresse naturelle. La guerre contre l'Austro-Allemagne a coûté en somme à la Roumanie de 800.000 à 1 million d'âmes, sur une population de 7 millions 500.000. Mais ce fut au cours de la lutte qu'on décréta la réforme politique et sociale du royaume. La révolution russe, le désarroi des troupes envoyées pour soutenir la Roumanie paralysèrent l'offensive qu'allaient prendre nos alliés; toutefois ils arrêtèrent celle de Mackensen. Il fallut bientôt traiter cependant (9 mars 1918), — à l'avantage de l'ennemi; mais sa déconfiture finale remit tout en question. — La publication de M. Th. Jonnesco réunit divers discours et articles, des conférences sur les Roumains de Hongrie

ou les relations franco-roumaines, l'assemblée d'Albe-Julia, etc. Avant la guerre, les capitaux des entreprises dans le pays étaient surtout fournis par l'Allemagne, qui avait ses intentions. M. Th. Jonnesco voudrait y voir se substituer ceux de l'Entente. Mais il y a des choses plus pressées, — et d'abord ne faudrait-il pas que nous arrivions à joindre les deux bouts ?

La publication de M. V. Décécek sur **la Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques** aura du moins l'avantage d'apporter quelques précisions et renseignements sur le pays et les peuples slaves de l'Autriche qui occupent la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Slovaquie et le territoire ruthène, soit le nord de l'empire, au sud des Carpathes. L'auteur en décrit les diverses régions, — où l'on trouve d'admirables reliquaires du moyen-âge comme Prague, — et retrace leur histoire, qui fut plutôt mouvementée. Il parle également de la renaissance littéraire qui se développa de 1780 à 1848, des arts, de la culture intellectuelle et physique, de la vie économique, etc. Ce petit livre constitue en somme un excellent manuel, appuyé d'une documentation abondante, et il a l'avantage de présenter clairement une question d'intérêt, avec le nouvel état de l'Europe, et qui ne nous est pas jusqu'ici suffisamment familière.

Une autre publication intéressante encore est celle de M. Jacques Ancel sur **l'Unité de la Politique Bulgare** (1870-1919) et les événements qui amenèrent enfin la capitulation des « Bougres », prélude de la débâcle austro-allemande. On sait que les Bulgares prétendent s'apparenter aux Hongrois et Finnois, et comme eux descendre des Huns qui se seraient maintenus dans l'Europe centrale. Les provinces qu'ils convoitent, — une carte jointe au volume prend soin de l'indiquer, — c'est surtout la Macédoine, carrefour et champ de bataille des peuples de la région, que revendiquent également les Grecs et les Serbes. Il y eut d'ailleurs en Bulgarie un moment d'enthousiasme pour les victoires allemandes ; l'impérialisme bulgare crut pouvoir obtenir non seulement Monastir, mais Nich, Andrinople, la Dobroudja et atteindre Salonique. Mais la chance tourna ensuite et les Bulgares ne pensèrent plus qu'à s'arranger avec leurs adversaires ; tandis que le tsar Ferdinand disparaissait de la scène politique, ils intriguèrent pour conserver quand même une part du gâteau. Cette mentalité surtout accommodante ne dédaigne pas la manière forte

quand elle y peut recourir impunément. M. Jacques Ancel cite un communiqué de la région militaire de Monastir recommandant (1914) d'exterminer les femmes qui sont « les facteurs les plus puissants du serbisme », et il parle encore des mœurs politiques du pays, où chacun des élus ne pense qu'à s'emplir les poches, — comme bien ailleurs, du reste — en partant de cette idée, en somme logique, « qu'il faut toujours traire la vache qui a le plus de lait ».

Pour l'Arménie libre, de Camille Mauclair, est un recueil d'articles écrits au cours de la guerre en faveur du malheureux pays où pillèrent et massacrèrent les Turcs, — articles de discussion et de propagande publiés dans le *Soleil du Midi*, *le Phare de la Loire*, *la Dépêche de Toulouse*, etc. Camille Mauclair, entre temps, s'en prend à Pierre Loti, qui eut la malheureuse idée de défendre ses amis de Constantinople, — qu'il voit toujours derrière les beaux yeux d'*Azyadé* et avec le souvenir de sa jeunesse perdue.

CH. LE BOUCHEUR.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Republik Oesterreich. Diplomatische Akten-Stücke zur Vorgeschichle des Krieges 1914, 3 vol., Vienne, Staatsdrückerei. — *Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch*, 4 vol. Charlottenburg, Deutsche Verlagsgesellschaft. — Karl Kautsky : *Wie der Weltkriegenstand*, Berlin, Paul Cassirer. — Major général Sir E. Callwell : *The Dardanelles*, London, Constable. — Victor Margueritte : *Au bord du gouffre* (août-sept. 1914), Flammarion. — Général H. Le Gros : *La genèse de la Bataille de la Marne*, Payot. — Paul Crokaert : *L'immortelle mêlée*, Perrin. — Georges Guitton : *La poursuite victorieuse*, Payot. — Edmond Deverin : *Feuillets*, Maison d'Art et d'Edition — L. Brossolette : *Histoire de la grande guerre*, Armand Colin.

Si, après la publication des documents officiels sur les origines de la guerre, parus, tant en Allemagne qu'en Autriche, les habitants des anciens Empires centraux ne sont pas pleinement édifiés sur la responsabilité de leurs dirigeants, on ne sait pas ce qui pourrait encore servir à les renseigner. A vrai dire, pour nous qui connaissions, dès le début de la guerre, par le *Livre jaune* français, toute la trame du complot germanique, ces recueils de pièces tirées des archives diplomatiques de la Wilhelmstrasse et du Ballplatz n'offrent plus guère qu'un intérêt de détail. Tout au plus y trouvons-nous des précisions au sujet de certains faits, d'une importance capitale pour la genèse du conflit mondial, et qui étaient jusqu'à présent demeurés dans l'ombre. Mais la reproduc-

tion des rapports des ministres présentés à leurs souverains, les comptes rendus de conseils et d'entrevues, dont le public n'aurait probablement pas eu connaissance avant de longues années, si les circonstances ne les avaient pas fait sortir au grand jour, bref, toute cette cuisine de la haute politique conserve un intérêt permanent et fournira aux historiens de l'avenir d'importants éléments de recherches. On lira, avec intérêt, comment travaillait François-Joseph, comment travaillait Guillaume II et quel fut le rôle des deux empereurs dans la préparation de la guerre. Alors que la fameuse lettre de l'empereur d'Autriche à l'empereur allemand, remise à Potsdam le 5 juillet 1914 par l'ambassadeur comte Szœgyeny, accompagnée d'un mémoire antérieur à l'attentat de Serajevo, est la seule trace d'une intervention quelconque du vieux souverain dans les affaires de son pays, les documents allemands mettent pleinement en valeur la politique personnelle de Guillaume de Hohenzollern, lequel, par ses gestes impulsifs et désordonnés, rendit impossible toute action diplomatique et hâta la catastrophe.

Les **Diplomatische Aktenstücke** du gouvernement autrichien sont présentés comme un complément au *Livre rouge*, paru en 1915. La publication en a été confiée par l'Office des affaires étrangères de Vienne au docteur Roderich Goos qui n'a ajouté aucun commentaire au 182 pièces et annexes qui forment 3 volumes. Au moment où l'éditeur entreprit sa tâche, la question du rattachement de l'Autriche allemande à l'empire était à l'ordre du jour. M. Goos, par une présentation habile des documents, semble donc s'être appliqué d'une part à dégager la responsabilité de l'Allemagne et d'autre part à décharger les hommes d'État magyars, avant tout le comte Tisza, pour rejeter tous les torts sur le comte Berchtold. L'Allemagne n'aurait été qu'un instrument aveugle entre les mains des intrigants de Vienne, qui poussaient à la guerre avec la Serbie, sans se soucier des conséquences que celle-ci pourrait entraîner. On sait, au contraire, que Berlin ne cessa d'envoyer à Vienne des encouragements à une action énergique, alors que le moindre avertissement, accompagné d'un appel à la modération, eût fait reculer le gouvernement autrichien. Guillaume II constata, à vrai dire, que la réponse de la Serbie était satisfaisante et qu'il n'y avait aucune raison pour lui déclarer la guerre, mais il ne fit rien pour tempérer l'ardeur du

« brillant second », et pour le mettre en garde contre toute démarche inconsidérée.

Il ressort également des documents autrichiens que l'Allemagne, bien qu'elle eût nié le fait pendant toute la durée de la guerre, connaissait le texte de l'ultimatum remis à Belgrade le 24 juillet, le comte Berchtold l'ayant communiqué à M. de Tschirschky, ambassadeur allemand à Vienne, dès le 21. La communication officielle ne fut faite à Berlin que le 24, simplement pour sauver les apparences. Il y a, du reste, trace de cette petite manœuvre dans une lettre du secrétaire d'Etat Zimmermann au sous-secrétaire d'Etat von der Bussche que reproduit Kautsky et qui porte la date du 11 août 1917. Zimmermann y invite son subordonné à démentir une information de l'*Evening News* relative à cette communication, vu que, selon lui, personne ne peut être à même de connaître la vérité.

On trouvera encore dans le premier volume des *Aktenstücke* le rapport du chef de section Wiesner, du 13 juillet 1914, déclarant que rien ne permettait d'affirmer que le gouvernement de Belgrade ait connu les préparatifs de l'attentat de Serajevo. Ces quelques détails suffiront à montrer l'intérêt de cette publication, où il y aurait beaucoup de choses à glaner, s'il ne fallait pas nous borner.

La publication allemande offre des garanties d'authenticité beaucoup plus sérieuses que la publication autrichienne. Elle est, en outre, infiniment plus complète que le travail entrepris par M. Goos. On peut admettre, jusqu'à preuve du contraire, que M. Kautsky y a fait figurer toutes les pièces qu'il était en mesure d'atteindre pendant les sept mois qu'il a passé à explorer les archives de la Wilhelmstrasse. La genèse de l'entreprise vaut du reste d'être rappelée. Lorsque M. Karl Kautsky fut nommé secrétaire d'Etat adjoint aux Affaires étrangères par les commissaires du peuple qui assumèrent la charge de gouverner le *Reich*, après la révolution du 9 novembre, une de ses premières préoccupations fut d'assurer la sécurité des Archives, afin d'empêcher les détournements. Il proposa alors, pour déterminer les responsabilités du gouvernement impérial, de publier les documents relatifs aux origines de la guerre. Son projet fut approuvé par les commissaires du peuple et il en poursuivit l'exécution, bien que ses amis politiques, les socialistes indépendants, eussent abandonné le

pouvoir fin décembre 1918. Aidé d'abord par sa femme, puis par plusieurs autres collaborateurs, Kautsky travailla avec une telle diligence que la publication, dont la mise à jour avait été terminée le 28 mars, aurait pu être terminée avant l'ouverture des négociations de Versailles. Mais le gouvernement n'entra pas dans ses vues. M. de Brockdorff-Rantzau ne tenait pas à se présenter devant les Alliés avec l'aveu de la culpabilité allemande. Il fit donc rédiger, par quatre personnalités qui furent qualifiées officiellement d' « Allemands indépendants », les professeurs Hans Delbruck, Max Weber et Mendelssohn-Bartholdy, ainsi que le comte Montgelas, un *Livre blanc*, choix tendancieux de pièces peu compromettantes, lequel fut remis aux représentants de l'Entente à Versailles, au mois de juin 1919. Notons, en passant, que sauf une courte mention dans la presse de l'époque, ce *Livre blanc* n'a jamais été ni connu ni discuté chez nous.

M. Kautsky attendait toujours les ordres du gouvernement au sujet de l'impression des documents, lorsqu'il apprit un jour, par l'entremise d'un journal, au mois de septembre de la même année, que la publication avait été confiée à d'autres mains. En effet, le professeur Schücking et le comte Montgelas furent chargés officiellement de surveiller l'impression, mais ils eurent au moins la loyauté de demander à M. Kautsky de vouloir bien contrôler leur travail, ce qui permit à celui-ci de s'assurer qu'aucun texte n'avait été ni soustrait ni altéré.

Le recueil « devenu légendaire »,ainsi que s'exprime M. Kautsky, vit enfin le jour à la fin de l'année 1919. Il s'intitule **Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch** et sera dès lors mentionné dans la presse, pour plus de simplicité sous le nom de « Documents Kautsky ». Les quatre volumes comprennent 879 numéros, plus 124 pages d'annexes et d'éclaircissements. Les notes qui accompagnent le texte et les tables analytiques et systématiques en font un ouvrage de recherche de la plus haute importance, malgré le mauvais papier qui a servi à l'impression. Le premier tome embrasse la période qui va de l'attentat de Serajevo jusqu'à la remise de la note autrichienne à la Serbie ; le second s'étend jusqu'à la mobilisation russe, le troisième jusqu'à la déclaration de guerre à la France, le quatrième enfin jusqu'à la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Russie. Il n'est pas sans intérêt, cependant, de mentionner qu'il y a, en tête du pre-

mier volume, six pièces antérieures à la dépêche de l'ambassadeur allemand à Vienne (qui parle de l'attentat de Serajevo), dont la première mentionne un article du *Birjevia Viedomosti* (Courrier de la Bourse) de Pétersbourg, que le comte de Pourtalès, ambassadeur allemand à la cour de Russie, signale à l'attention de son gouvernement et dont il souligne le caractère belliqueux (13 juin). Il s'agit, par la reproduction de cette pièce, en tête des *Documents*, d'inciter l'opinion à penser que le foyer de l'incendie se trouvait à ce moment-là à Pétersbourg et que l'attitude ultérieure de l'Allemagne a été dictée par les informations pessimistes venues de Russie. La traduction de l'article russe est accompagnée des premières notes marginales de Guillaume II, ces notes marginales qui forment le principal intérêt de cette publication. L'empereur écrit entres autres : « Les Russes découvrent enfin leur jeu ! » — et l'on remarque aussitôt dans quel sens les éditeurs entendent égarer l'esprit du lecteur. Mais cette impression est aussitôt corrigée, si l'on prend garde à un télégramme adressé le 15 juillet par M. de Jagow au prince Lichnowsky, ambassadeur allemand à Londres, où le secrétaire d'Etat dit :

Il s'agit maintenant d'un problème éminemment politique, choisir l'occasion, qui est peut-être la dernière, d'asséner à l'idée de la grande Serbie le coup fatal, *dans des conditions relativement favorables*.

En d'autres termes la *localisation du conflit*, préconisée par l'Allemagne, tendait à éliminer les grandes Puissances, au lieu de faire appel à leur concours pour provoquer une détente. On aperçoit distinctement la manœuvre allemande : Faire croire à des courants belliqueux en Russie ; écraser la Serbie pour humilier la Russie, sans qu'elle ait recours aux armes. Si, par contre, la Russie et la France entraient en jeu, obtenir la neutralité de la Grande-Bretagne et le concours de l'Italie.

On ne saurait mieux suivre dans leurs détails, les *Documents Kautsky* qu'en ayant recours à M. Kautsky lui-même. Celui-ci, écarté de la publication officielle par le gouvernement du *Reich*, a profité de la connaissance qu'il avait eue de l'ensemble des pièces diplomatiques, pour faire paraître pour son compte un ouvrage, au cours duquel il soumet les dirigeants de l'Empire à une critique impitoyable. **Wie der Weltkrieg entstand**, paru quelques jours avant les quatre volumes de documents, est certainement l'ouvrage le plus complet qui ait été

publié sur les origines de la guerre. Si l'on fait abstraction de la phraséologie marxiste, indispensable dans ce genre de publication, il n'a jamais été écrit de pamphlet plus incisif contre le régime impérial en Allemagne, et il faut s'étonner que, trois mois après que ce livre ait vu le jour en Allemagne, aucune traduction n'en ait encore paru. M. Kautsky est un polémiste de premier ordre. Il faut admirer la froide ironie avec laquelle il commente les gestes de Guillaume II pendant la période préparatoire de la guerre, les sarcasmes dont il accompagne la reproduction des propos du dément couronné qui précipita son pays dans le cataclysme, après l'avoir aveuglé jusqu'à lui faire croire qu'il combattait pour sa défense. Avec toute son habileté de comédien-né, l'ex-souverain était parvenu à endormir toute l'Europe en poursuivant secrètement, pendant sa croisière dans la mer du Nord, du 7 au 27 juillet, les intrigues qui devaient rendre le conflit inévitable. Un détail ignoré jusqu'ici mérite d'être signalé en passant. Le 11 juillet, le comte de Wedel, qui se trouvait dans la suite de l'empereur, télégraphie de Bergen à M. de Jagow pour lui demander s'il faut envoyer le télégramme usuel de félicitations au roi de Serbie, à l'occasion de son anniversaire, télégramme dont la minute avait été soumise à l'empereur par la Wilhelmstrasse. M. de Jagow répond : *oui !* « car l'omission des félicitations habituelles pourrait surprendre à Belgrade et éveiller des soupçons ».

C'est ainsi que, ajoute Kautsky, et de la façon la plus cordiale, toute les bénédictions du ciel furent appelées sur la tête du « cher cousin », au moment même où l'on s'apprêtait à lui plonger le poignard dans le dos. (Ce « cher cousin », qu'une note marginale de l'empereur appelait « un criminel couvert de sang ».)

Les discussions avec M. de Bethmann-Hollweg, que l'empereur appelle dédaigneusement « mon chancelier civil », au moment où Guillaume II allait rentrer à Berlin, forment encore un des épisodes les plus burlesques dans la préparation de la sanglante tragédie. Guillaume II ne cesse de faire le fanfaron, mais M. Kautsky pense que dès la remise de l'ultimatum à la Serbie, il considère la guerre générale comme inévitable. La résolution de l'Italie de demeurer neutre le remplit de rage et sa colère ne connaît plus de borne, quand il lit les rapports Lichnowsky relatant ses conversations avec Sir Edward Grey. A partir de ce moment

là, il devient inquiet et perd beaucoup de son assurance. Les choses ne tournent décidément pas comme il le prévoyait et M. Kautsky est persuadé que, dès le 30 juillet, il considérait déjà la partie comme perdue. Il pouvait dire en effet : « Je n'ai pas voulu *cela.* »

HENRI ALBERT.

§

Les profanes apprécient les généraux d'après les commandements qu'ils ont eus et, s'ils ont fait la guerre, d'après les succès qu'ils ont remportés. Ceux qui ont étudié l'art militaire ont une autre façon de les juger. Ils se demandent comment ces généraux ont agi (ou auraient agi) dans des circonstances données. L'homme de guerre, comme tout professionnel, résout les problèmes qui se posent à lui en appliquant des règles qu'il a apprises ou trouvées auparavant. Au fur et à mesure que l'armement et les ressources des adversaires changent, ces règles doivent être modifiées. Celui qui y manque (comme Joffre) commet inévitablement des erreurs grossières. Avoir prévu comment il faudrait procéder est la condition indispensable pour éviter des fautes. Le major-général Sir E. Callwell est un de ceux qui avaient, bien avant la guerre de 1914, décrit la tactique qu'elle indiquerait. Le livre intitulé *Tactics of to-day*, qu'alors simple colonel il publia en 1900, préconise les principes que nos grands chefs apprirent à nos dépens de 1914 à 1916. Il n'échappa pas à l'attention de l'état-major allemand, comme le prouve un article des *Vierteljahrshefte*, mais le nôtre semble l'avoir complètement ignoré.

Une histoire de l'expédition des **Dardanelles** par un homme de cette valeur mérite d'autant plus d'attirer l'attention que Callwell était employé à l'état-major de Londres au commencement de l'expédition. Il est donc plus qu'un compilateur de talent, il est aussi un témoin.

Callwell commence par déclarer que lorsque le grand-duc Nicolas, le 2 janvier 1915, demanda au War Office de faire une démonstration contre la Turquie pour soulager la Russie dans le Caucase, « les Alliés n'avaient pas de forces militaires suffisantes en Orient (ou pouvant y être promptement envoyées) pour justifier une expédition terrestre sur un grand pied contre la Turquie », mais en avaient assez pour l'inquiéter sérieusement au sujet de la sûreté de son point vital, si des détachements avaient été concentrés

dans les îles de Ténédos, Imbros et Lemnos, et si en même temps on avait bombardé les forts des Dardanelles. On pouvait aussi menacer les communications de la Turquie à travers le Taurus par un débarquement dans le golfe d'Alexandrette. Mais l'amiral Carden, qui commandait les forces navales anglaises dans la Méditerranée, lorsqu'on lui demanda s'il croyait possible de forcer les Dardanelles avec des navires, répondit qu'on ne pouvait pas le faire d'un seul élan, mais que des opérations sur une grande échelle avec un grand nombre de vaisseaux permettraient à son avis d'y arriver. « La méthode de procéder que suggérait l'amiral n'avait jamais été examinée sérieusement et elle attira par suite beaucoup l'attention. Les experts navals à Londres l'examinèrent à fond et l'approuvèrent dans une certaine mesure, le grand mérite que l'on trouvait à ce plan étant que l'entreprise pouvait toujours être abandonnée si l'expérience de ses commencements la révélait trop difficile. »

Commencée le 19 février, cette attaque se termina le 18 mars par un désastre : 4 cuirassés coulés par des mines flottantes et 3 autres mis hors de combat (2 par les obus, 1 par une mine).

Ces dangers des mines et non la crainte des batteries de côte déterminèrent de Robeck à abandonner ses opérations et à attendre l'intervention de l'armée... On a dit que les Turcs étaient complètement démoralisés... et la victoire à portée de main de la flotte si elle avait persévéré... Rien de ce qui était arrivé n'avait pu suggérer aux chefs navals que leur tâche était presque accomplie. Tous les signes indiquaient au contraire que le projet de se frayer un chemin à travers les détroits *à l'aide des seuls navires* avait été une bévue dès le commencement, aussi bien au point de vue technique et tactique qu'au point de vue stratégique.

Dès le 16 février, d'ailleurs, le gouvernement avait décidé qu'un corps expéditionnaire serait préparé une partie en Egypte et une partie en Angleterre, et, le 11 mars, Sir Ian Hamilton avait été nommé pour le commander. Il était même déjà arrivé en partie devant les Dardanelles le 18 mars, mais sa répartition sur les vaisseaux ayant été faite sans méthode, Hamilton se décida à le renvoyer en Egypte pour regrouper les troupes. « Il en résulta, dit Callwell, un délai particulièrement malheureux », que les Turcs, certains maintenant d'être attaqués, mirent à profit.

Le 25 avril, Hamilton attaqua enfin, à la fois dans le sud de

la presqu'île (cap Helles) et à l'ouest (Anzac). Callwell l'approuve de n'avoir pas fait son attaque, ni sur la côte d'Asie (projet en grande faveur parmi les Français), ni simultanément en face de Ténédos (sur la côte d'Asie) et à l'isthme de Boulaïr (comme Liman de Sanders, le généralissime turc, dit l'avoir redouté). Callwell déclare que les hauteurs (Pacha Dagh) qui dominent en Europe le point le plus resserré des détroits étant la clef de ceux-ci, s'en emparer était le vrai but de l'expédition. Toute attaque commençant loin de celui-ci devait permettre à l'ennemi de concentrer ses forces avant que le but ne fût atteint. Or, la véritable supériorité des Alliés résidait dans la possibilité pour eux d'employer toutes leurs forces sur un seul point, tandis que les Turcs, avant le commencement de l'attaque, devaient se garder sur tous. Il croit de plus que le débarquement eût gagné à être opéré sur un plus grand front au milieu de la presqu'île, au nord de Gaba Tepe, ce qui était possible en y employant les troupes françaises auxquelles Hamilton fit faire une diversion aussi inutile que dangereuse sur la côte d'Asie à Kum Kale (on s'y fût contenté d'une diversion purement navale, comme celle qui fut faite à Boulaïr le 25) et en renonçant aux attaques de la pointe sud de la presqu'île (ou tout au moins en les réduisant). Sur ce dernier point, comme à Kum Kale, les troupes, débarquant en plein jour, n'échappèrent à un désastre que parce que les Turcs s'abstinrent de tirer tant que leurs ennemis ne furent pas arrivés sur la grève, perdant ainsi l'occasion de les détruire pendant qu'ils s'approchaient dans des bateaux où rien ne les protégeait. Malgré cet heureux hasard, on ne put gagner assez de terrain avant l'arrivée des renforts turcs le 26 au soir, et les sanglants efforts qui suivirent n'aboutirent qu'à montrer l'impossibilité de réussir suivant le plan jusqu'alors suivi. Callwell y voit une preuve que celui jetant 40.000 hommes au nord de Gaba Tepe, tel qu'il l'avait préconisé au War Office en 1906, en août 1914 et au commencement de 1915, et qui « aurait apparu à ceux qui étaient sur les lieux comme le plus hardi ou peut-être même comme fou, était cependant le seul juste ».

Ce qui rendait le plus grave cet échec était l'apparition des sous-marins : très peu après le débarquement, ils furent signalés et coulèrent deux cuirassés. L'amiral de Robecq prévint qu'ils rendaient désormais impossible une opération contre Boulaïr avec de gros vaisseaux...

Dès le 10 mai, Hamilton demanda des renforts ; on lui envoya alors une division ; mais ce n'est qu'en juin que le nouveau gouvernement l'informa de l'envoi de 5 autres divisions. Elles devaient arriver entre le 10 juillet et le 10 août. L'effectif eût dû alors être environ de 160.000 baïonnettes, mais le remplacement des pertes étant mal assuré, il n'atteignit 110.000 hommes que peu de jours. L'artillerie et les munitions furent d'ailleurs toujours en quantité infime et on ne put jamais préparer suffisamment une attaque avec l'artillerie.

Hamilton, pour utiliser ces renforts, se décida à employer le gros de ses forces à attaquer le nord de la position turque en débarquant 2 divisons à Suvla. Cette opération, exécutée la nuit du 6 au 7 août, en partie à l'aide de chalands automobiles en acier, réussit parfaitement, les Turcs n'ayant là que 3 bataillons, mais malheureusement Hamilton n'avait pas donné assez nettement l'ordre de pousser rapidement en avant pour occuper vers Anafarta la crête des hauteurs qui dominent à l'Ouest le terrain où débarquaient les Anglais et à l'est le chemin par où devaient venir les renforts turcs. Le général Stopford, qui commandait à Suvla, ne montra ni activité, ni énergie, et la précaution qu'avait prise Hamilton de ne faire initier au secret que le moins d'officiers possible, rendit impossible les initiatives des subalternes, ceux-ci ne sachant pas ce qu'on voulait faire. Callwell fait observer que le secret aurait dû être complètement levé à partir du moment où les bateaux quittèrent Imbros, Lemnos et Mytilène pour Suvla. Il n'en fut rien. La journée du 7 ne fut donc employée qu'à forcer à la retraite les quelques Turcs qui se trouvaient là. La tête des renforts turcs (7e et 12e divisions venant de Boulaïr) arriva ce soir-là peu après que Hamilton, inquiet de l'inaction de Stopford à Suvla, se fut décidé à y venir d'Imbros. Les ordres donnés par Hamilton à son arrivée, sans passer par la voie hiérarchique, amenèrent même l'abandon de Scimitar Hill et des hauteurs près d'Abrikja. L'attaque pour les reprendre le 9 et le 10 échoua avec de lourdes pertes.

En résumé, les opérations contre les Dardanelles ont pu réussir trois fois : 1° quand l'attaque fut entreprise le 8 février, si des troupes avaient débarqué ce jour-là comme elles le firent le 25 avril ; 2° le 25 avril, si ce jour-là presque tout le corps expéditionnaire avait débarqué *de nuit* au nord de Gaba Tepe et

poussé énergiquement en avant ; 3° le 7 et 8 août, si les troupes débarquées à Suvla avaient poussé le 7 jusqu'à la crête des hauteurs dominant Abrikja et Anafarta pour attaquer le 8 les Turcs au sud-est et se relier à Anzac.

A ces trois occasions militaires il faut en joindre une qui a peut-être manqué par la faute de la diplomatie alliée : le 1er avril, le cabinet Gounaris s'était déclaré prêt à agir contre la Turquie, si les Alliés amélioraient légèrement les conditions consenties par son prédécesseur. On ne lui répondit même pas. Le 1er mai, après l'échec de l'attaque sur terre, il retira son offre, ce qui lui eût été impossible si l'on s'était hâté de le prendre au mot et d'engager des troupes grecques dans les premières opérations.

ÉMILE LALOY.

§

Au bord du Gouffre. Sous ce titre tragique M. Victor Margueritte nous raconte l'histoire des cinq premières semaines de la guerre. Je ne crois pas que l'on puisse trouver dans l'histoire d'une nation une période plus passionnante, au point de vue de la psychologie des grands premiers rôles, de l'intensité de la crise sociale comme au point de vue simplement militaire. Elle est devenue plus passionnante encore du fait qu'une ligue d'intérêts encore toute puissante s'est constituée pour déformer la vérité et forger une légende au profit des responsables. Et l'on sait que les légendes ont la vie dure dans un pays où la crédulité est comme un besoin de l'âme populaire, surtout aux heures des grands bouleversements. Son goût passionné pour la vérité et la justice, sa sensibilité vibrante, ses facultés d'émotion devaient conduire M. V. Margueritte à tenter de nous montrer la vérité, dans sa nudité, opération un peu rude, mais salutaire pour une nation qui a failli mourir de l'aveuglement, de la vanité professionnelle et, disons le mot, de l'insuffisance de ses augures, dont on avait fait choix pour des raisons sans excuse.

Nous nous sommes, écrit M. V. Margueritte, en ces tristes mois de juillet et d'août 1914, trouvés en présence d'une véritable faillite du commandement, militaire et civil. Pour préciser, — le pouvoir civil ayant, dès le 31 juillet 1914, ou, à plus exactement parler, depuis le 29 juillet 1911, totalement sinon officiellement abdiqué aux mains de la puissance militaire, — nous nous sommes trouvés en présence de la faillite du haut commandement.

Et M. V. Margueritte instruit son procès. Il le poursuit avec une extrême sévérité, sans faiblesse, sans indulgence, en s'appuyant sur une documentation nourrie, solide, neuve en plusieurs de ses parties. Il a parfois la poigne un peu dure du justicier qui, malgré lui, éprouve un certain plaisir à serrer plus étroitement le patient. Mais, vraiment, après ce que nous avons subi, on comprend de telles opérations sans chloroforme. Après le livre si courageux de M. Engerand, les études solides, patientes et objectives du général Palat, le réquisitoire de M. Victor Margueritte achève de nous montrer le drame et les personnages qui l'ont joué dans leur pleine lumière. Il n'est pas possible ici, faute de place, de le suivre dans l'exposé des faits ; mais nous pouvons dire qu'il a tout élucidé, en s'en tenant aux lignes essentielles, même la fameuse manœuvre de von Kluck, qui a donné lieu à tant de discussions et qui a paru si longtemps mystérieuse. Elle s'imposait cependant, avec la force de la logique, au chef de la 1re armée allemande, pour qui la tentation était grande de se glisser entre la 5e armée et l'armée anglaise, celle-ci se refusant, à chaque heure davantage, vers le sud. Si la manœuvre avait réussi, c'était l'enveloppement de notre 5e armée et tout le dispositif de nos armées séparé du camp retranché de Paris et de la 6e armée. Mais un chef, d'une valeur exceptionnelle, veillait de ce côté : le général Galliéni. Il est permis d'espérer qu'un avenir prochain verra la reconnaissance nationale porter un hommage tardif vers cette grande figure, dont les qualités d'initiative et d'indépendance de caractère s'opposent, avec une telle force éducative, en la circonstance, aux qualités d'obéissance passive, seules vertus de tant d'autres célébrités de médiocre aloi. Si complet, si nourri, si définitif, en apparence, que soit ce réquisitoire, l'ère des discussions reste loin d'être close. Le Grand Quartier Général de Vitry-le-François n'admet pas ses erreurs. « Nous aurions réussi à percer le centre allemand, a dit le maréchal Joffre devant la Commission d'enquête de 1919, si les 4e et 5e armées avaient bien marché. » Ainsi l'accusation pèse toujours, de haut, sur les exécutants. M. V. Margueritte fait remarquer combien cette accusation est tardive en ce qui concerne la 4e armée, dont le commandant en chef, le général de Langle de Cary, ne cessa pas d'être maintenu dans les plus hauts postes et comblé d'honneur. Quant au chef de la 5e armée, le général Lanrezac, qui ne tar-

dera plus à présenter sa défense lui-même, son cas est plus clair. Il suffit, pour s'expliquer sa disgrâce de connaître la terrible boutade qu'on lui prête pour stigmatiser le prurit offensif de certaines personnalités du Grand Quartier Général : « Attaquons, attaquons... comme la lune ! » Cette virulente boutade, qui a dû piquer jusqu'au sang certaines susceptibilités, ne respire-t-elle pas le bon sens de notre race ? Espérons qu'elle ouvrira les portes de l'Académie française au général Lanrezac, à son tour ; cela ne fera qu'un militaire de plus dans l'illustre Compagnie, et non l'un des moins originaux.

Le 15 septembre 1917, la *Revue de Paris* publiait un article anonyme intitulé : *Précisions sur la bataille de la Marne.* L'auteur de cette version de la bataille de la Marne écrivait au début de son exposition cette phrase prémonitoire : « Inutile de dire que les faits cités ici sont à l'abri de toute contestation. » Ces derniers mots en lettres capitales. Ainsi, il fallait croire sur parole l'auteur anonyme, qui n'apportait d'ailleurs aucune sorte de documentation à l'appui de ses affirmations. Inutile de dire que cette version ne faisait que reproduire celle déjà bien connue et qu'on pourrait dénommer la version de l'Imagerie d'Epinal : la masse de manœuvre calée à gauche, tous les détails de la bataille classés dès le premier jour de la retraite dans l'esprit du grand metteur en scène, le choix du terrain où chaque armée retrouvera ses énergies, miraculeusement, etc. etc. Depuis 1917, l'histoire de cette magnifique reprise de nos armées a singulièrement évolué. Le général H. Le Gros, dans une étude purement militaire intitulée : **La Genèse de la bataille de la Marne**, apporte à son tour une version qui a toute apparence d'être à peu près définitive, au moins en ce qui concerne la période de préparation de la bataille. En faisant simplement état des Instructions du G. Q. G., le général Le Gros établit péremptoirement que le Commandant en chef, en prenant la décision de pousser le recul de ses armées jusque derrière les lignes d'eau de la Seine et de l'Aube, obéissait à la seule préoccupation, qu'il considérait désormais comme une nécessité : se retrancher sur des positions choisies en attendant la décision des armées russes en Prusse Orientale. L'action de ces dernières ne manquerait pas d'être décisive. Ce n'était qu'une question de jours. En attendant, nos armées se reconstitueraient sur leurs nouvelles positions avec

les ressources des dépôts. Le général Le Gros souligne avec raison que lorsqu'un Chef a le dessein de prendre l'offensive, à la première occasion, il ne va pas, de propos délibéré, se placer derrière une ligne d'eau. Dans la journée du 3 septembre, le général Galliéni eut une intuition de génie, qui le conduisit à provoquer une reprise générale de l'offensive, en utilisant pour une attaque de flanc toutes les forces concentrées sous son autorité dans le camp retranché de Paris. Il réussit — on sait comment — à obtenir du Commandant en chef d'entrer dans ses vues. Les dés étaient jetés. Hiérarchiquement, à partir de cette heure suprême, le généralissime reprenait le premier rôle. On connaît la repartie que l'on prêtait récemment au maréchal Joffre, après bien d'autres mots plus ou moins authentiques. A quelqu'un qui lui soumettait les objections soulevées contre son initiative personnelle à la Marne il répondait : « Je ne sais pas si c'est moi qui ai gagné la bataille de la Marne. Je ne demande pas de droits d'auteur. Mais une chose dont je suis bien certain, c'est que c'est la France qui a gagné la bataille de la Marne ; et je trouve cela suffisant. » Sans nier la qualité d'à-propos de cette repartie, il n'en est pas moins vrai que l'histoire perdrait toute valeur éducative si elle ne recherchait pas avec la dernière minutie à nous montrer les événements et les hommes sous leur véritable jour.

JEAN NOREL.

§

Sur « l'épopée militaire belge » M. Paul Crokaert a publié un volume : **l'Immortelle mêlée**, qui mérite d'être lu même après les divers ouvrages qui ont raconté l'effort de nos voisins dans la guerre de 1914-1918. Très au courant des faits de la campagne, M. Paul Crokaert a pu en discuter non seulement les circonstances, mais les possibilités, les responsabilités et les fautes, tant que son livre est à la fois une œuvre de politique, d'histoire militaire et même de stratégie. Détail assez ignoré, dès le début de la campagne il fut proposé de pénétrer chez l'ennemi « le plus avant possible », — tentative qui l'eût bien estomaqué ! — alors que la résistance n'aboutit qu'à défendre Liége, Namur, — et à la bataille de Charleroi. Mais M. P. Crokaert est obligé d'indiquer les conditions de précarité dans lesquelles entra en guerre la Belgique, — et à quel point lui marquait toute préparation même défensive. Cependant l'affaire de Liége avait été pour l'ennemi

un premier déboire, et contre les 30.000 hommes du général Leman il en usa plus de 76.000 qui furent même renouvelés. De même, devant les 550.000 hommes de von Kluck et von Bulow, aidés d'une artillerie formidable, les Belges ne purent en aligner que 80.000. Les troupes allemandes furent cependant battues à Haelen et perdirent 3.000 hommes. Mais, retardé dans sa marche, l'ennemi se vengea en brûlant, assassinant partout sur sa route. M. P. Crokaert discute longuement ensuite les circonstances qui ont empêché les troupes françaises et anglaises de secourir la Belgique, et parle de la bataille de Namur où les alliés échappèrent à l'encerclement que tentait l'ennemi. Ce fut ensuite la retraite, — pendant que brûlait Dinant. A propos d'Anvers, enfin, il parle longuement de la question de l'Escaut, — qui n'a pas encore reçu de solution. La force de la place, d'ailleurs, était surfaite et ses défenses même inachevées, comme son armement dérisoire en face de la formidable artillerie de l'adversaire. Le bombardement y détruisit 15.000 maisons, démolit et pulvérisa les forts ; mais l'armée put s'échapper, et, après la retraite, attendit derrière l'Yser, où vint se briser la furieuse offensive de l'Empire d'Allemagne.

La Poursuite victorieuse (26 septembre-11 novembre 1918), de l'aumônier Georges Guitton, raconte les combats du 415e régiment d'infanterie et de l'armée Gouraud après la bataille de Reims, qui reconduisirent enfin les Allemands en retraite jusqu'à la Meuse, et dont on avait même commencé le passage quand survint l'armistice. C'est un récit d'enthousiasme et même d'émotion, — surtout aux pages de la fin et quand se produisirent les engagements de Dom-le-Mesnil et de Vrigne-Meuse. Mais on y peut suivre pas à pas l'avance des nôtres par Pont-Faverger, Junéville, le canal des Ardennes, Moutgon, Lametz, Feuchères, Sapogne, etc. — et, comme bien d'autres, l'auteur constate qu'en se retirant les Boches n'ont laissé partout que la dévastation, — sans parler des excréments.

En un petit volume simplement intitulé : **Feuillets** (1904-1918) Edmond Deverin a donné également des souvenirs, des épisodes, noté de courts tableaux, des scènes vécues de ces quatre années de campagne. C'est l'avance du début jusqu'à la frontière belge ; Reims sous le bombardement ; la guerre de tranchées du côté de Soupir ; des scènes, des paysages d'hiver, les conversa-

tions du poste qui doit aller la nuit réparer des fils de communication sous l'avalanche des obus ; le défilé des blessés et des prisonniers pendant le combat, etc. Il note aussi de jolies choses attendries sur les bêtes du front; plus loin l'avance des troupes, lors du dégagement de Saint-Quentin, l'aspect de la région et des villages morts ; la bataille du Chemin des Dames ; puis à l'arrière le Grand Quartier du château de Compiègne avec l'assaut des avions allemands, — enfin l'occupation de Metz et le retour lamentable des prisonniers sortis des geôles d'outre-Rhin.

De M. L. Brossolette, la librairie Colin publie enfin un travail synthétique, une **Histoire de la grande guerre**, qui a essayé de dégager « la logique interne du conflit » et où se trouvent passés en revue ses origines et causes ; puis les opérations en Belgique et en France, la bataille de la Marne et la course à la mer ; les opérations en Pologne et en Serbie ; l'expédition des Dardanelles ; la bataille de Verdun ; celle de la Somme ; l'intervention américaine enfin et la grande bataille de France ; l'armistice et la paix de Versailles. C'est, en raccourci, l'histoire de toute cette période mouvementée et tragique, un travail d'ailleurs bien fait, substantiel et qui en a groupé les événements les plus remarquables. Le volume est illustré d'une vingtaine de cartes et cartons qui en constituent le meilleur commentaire.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Suisse.

VIEILLES QUERELLES ET DUPLICITÉ SOCIALISTE. — Que mes compatriotes se rassurent, je n'ai nullement l'intention de reprendre mes chroniques sur la Suisse. La guerre est finie. Que les neutres reposent en paix. Si l'on retrouve mon nom sous cette rubrique, ce n'est qu'accidentellement, pour une mince affaire personnelle, la simple justification d'un passage d'une de ces anciennes chroniques, dont quelques-uns voudraient aujourd'hui voir contester la véridique et scrupuleuse documentation.

J'ai reçu cette lettre :

Le 30 janvier 1920.

Mon cher confrère,

Je crois devoir vous communiquer une lettre de M. Paul Graber publiée par *le Populaire* du 23 courant. Elle constitue, sur un point seu-

lement entre beaucoup d'autres, une tentative de réplique à une réponse de plus de deux colonnes que j'ai fait insérer dans cette même feuille, après deux condamnations en justice, dans son numéro du 17.

Sur l'affaire Grimm, dont il est ici question, j'avais donné pour toute référence votre lettre du 18 janvier 1918 publiée dans le *Mercure de France*.

Pour très suffisante que soit à mes yeux et à ceux de tous les historiographes l'autorité de Louis Dumur en matière de textes défaitistes, vous auriez lieu peut-être de préciser définitivement, à l'adresse de nos adversaires qui ne nous pardonnent pas la victoire, l'état exact de la question.

Inutile de vous dire que, par ministère d'huissier, je réponds de rechef au *Populaire*.

Bien cordialement.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

Voici l'affaire dont il s'agit. Le 17 janvier 1920, *le Populaire* publiait, après condamnation du Tribunal civil de première instance de la Seine, une réponse de M. Paul-Hyacinthe Loyson à un article paru dans ce journal plus d'un an auparavant, le 17 novembre 1918. Dans la lettre de M. Loyson figurait cette citation d'un de mes articles, en réplique à une assertion du *Populaire* niant que Grimm ait été un agent de l'Allemagne :

« Grimm est le chef politique de Guilbeaux ; or, Grimm, Allemand naturalisé, est un agent de l'Allemagne. » (Louis Dumur, lettre du 18 janvier 1918 dans le *Mercure de France*).

Le 23 janvier 1920, *le Populaire* publiait la lettre suivante que lui adressait M. Paul Graber, conseiller national suisse, celle même que me communique M. Paul-Hyacinthe Loyson :

Cher camarade,

La réponse de M. Loyson me tombe sous les yeux. J'espère que vos lois sur la presse vous autoriseront de publier la mise au point ci-dessous.

. . . .

Grimm *ne fût jamais* le chef politique de Guilbeaux. Ce dernier fit partie de la section du Parti socialiste suisse de Genève et Grimm, au 18 janvier 1918 (date de la lettre de Dumur), n'appartenait à aucune instance suisse de notre Parti. Il n'y avait donc de l'un à l'autre *aucun lien, aucun rapport organique*. Bien plus, il n'y avait pas *de rapports personnels*.

Grimm n'est pas un Allemand naturalisé, mais appartient à une *vieille famille suisse*.

Grimm ne fut pas expulsé pour des menées « germaniques ». Etant de ceux qui le condamnèrent sans pitié, malgré la communauté de notre action pendant de longues années, je crois être bien placé pour affirmer que ni la presse socialiste qui le condamna, ni le Conseil fédéral qui rapporta aux Chambres à ce sujet, n'élevèrent ce reproche.

Nous lui avons reproché, nous, Suisses socialistes et zimmerwaldiens, d'avoir trempé dans une sorte de diplomatie secrète qu'il condamnait politiquement avec nous. *Personne ne put jamais lui reprocher d'avoir travaillé à la demande de quelqu'un ni dans un but intéressé.*

Il ne fut pas admis cependant — et avec raison — qu'un député suisse, voyageant avec la recommandation de nos autorités puisse profiter du service diplomatique pour se mêler de problèmes intéressant la politique de guerre.

Je tenais à vous faire parvenir ces rectifications matérielles.

Berne, 19 janvier 1920.

E. PAUL GRABER

Député au Conseil national suisse,
Secrétaire du Parti socialiste suisse.

La nouvelle réponse de M. Paul-Hyacinthe Loyson a paru le 21 février dans *le Populaire*, qui, cette fois, n'a pas attendu un an et un second procès pour s'exécuter. Mais, ayant été mis en cause, je crois devoir répondre de mon côté à M. Paul Graber.

Les « rectifications » de M. Paul Graber portent en somme sur trois points :

1° Grimm ne fut pas le chef politique de Guilbeaux ;

2° Grimm n'est pas d'origine allemande ;

3° Grimm n'a pas été un agent de l'Allemagne.

Sur le premier point M. Paul Graber donne comme unique argument qu'au 18 janvier 1918, date de ma lettre au *Mercure*, Grimm n'appartenait plus « à aucune instance suisse » du Parti socialiste. C'est exact, puisque Grimm, mis en accusation devant le Comité central du Parti socialiste suisse, réuni à Aarau le 1er septembre 1917, et d'ailleurs absous par 18 voix contre 15, donna le 5 septembre sa démission de membre de la direction du Parti. Mais la date de ma lettre ne signifie rien et je l'écrirais maintenant que ce serait exactement la même chose ; seul importe le texte où j'examinais le rôle de Guilbeaux en 1916 et 1917. Or, en 1916, Guilbeaux participa activement à la fondation et fut membre militant d'un parti socialiste zimmerwaldien à Genève ; il avait donc parfaitement pour chef politique Robert Grimm, le

membre le plus influent du comité directeur du Parti et le chef incontesté de sa portion zimmerwaldienne, de beaucoup la plus nombreuse. En 1917, Guilbeaux devient bolchévik et a pour chef Lénine, ce qui d'ailleurs ne change pas grand'chose à sa situation, puisque Grimm et Lénine sont en plein accord et que c'est Grimm qui est le principal organisateur du départ de Lénine pour la Russie à travers l'Allemagne, en avril 1917. M. Graber joue donc sur les mots, ou plutôt sur les dates, et son démenti n'existe pas, sinon pour les lecteurs du *Populaire*.

Sur le deuxième point, M. Graber affirme que Grimm n'est pas un naturalisé allemand et qu'il appartient à une vieille famille suisse. C'est la première fois, à ma connaissance, que cette affirmation se produit. La presse bourgeoise, tant en Suisse qu'à l'étranger, a toujours traité Grimm d'Allemand naturalisé, sans que Grimm, que je sache, ait jamais protesté ni établi son origine. Je ne ferai pas de citations de la presse bourgeoise pour répondre à Graber, mais en voici une d'un journal socialiste suisse, *le Grütli*, qui n'est sans doute pas de la nuance la plus avancée, mais qui n'en est pas moins socialiste pour cela. Ces lignes datent de l'époque de l'affaire Hoffmann :

Le conseiller national Grimm est un naturalisé resté Allemand. C'est un pangermaniste. Quand il a vu son pays, l'Allemagne, en danger, il a, conformément aux désirs de Berlin, entrepris ce travail de taupe des assemblées de Zimmerwald et de Kienthal.

Il n'y a plus que les imbéciles qui ignorent que ces parlottes ont été faites uniquement au profit de la Mittel-Europa.

Grimm, plus puissant qu'un Graber et beaucoup plus instruit qu'un Naine, fut en réalité l'organisateur de Zimmerwald. Il a naturellement endoctriné et trompé, en les enfarinant de paix blanche, tous les confusionnistes. Il n'était du reste pas difficile de venir à bout de leur perspicacité.

C'est donc en criant, non pas contre les gouvernements et les peuples assassins, mais contre tous les gouvernements de l'Europe, en reprenant la vieille « bringue » de la lutte du travail contre le capital et de la responsabilité de tous les gouvernements bourgeois, qu'il a pu obtenir son wagon spécial à travers l'Allemagne pour aller à Pétrograd. Rien ne nous étonne de cet individu, c'est un socialiste Allemand.

L'ex-conseiller fédéral Hoffmann est un fils de naturalisé Allemand resté Allemand. Il y a longtemps que nous flairons sa trahison. Elle ne nous surprend pas.

Voyez-vous ce conseiller fédéral, bourgeois, capitaliste et militariste, s'acoquinant avec le représentant des victimes du capital, des anti-patriotes, des anti-militaristes et de tous les anti possibles ?

Comme les conseillers fédéraux doivent être fiers et les zimmerwaldiens aussi ! Avions-nous assez raison de dire que l'Internationale ouvrière sombrait dans la faillite et le déshonneur ? Elle se vautre maintenant dans la trahison !

Si maintenant on nous apporte la preuve que Grimm, contrairement à ce que tout le monde croit, n'est pas un naturalisé allemand, mais un Suisse authentique, il ne resterait qu'à le déplorer hautement, car ce qui pouvait encore s'expliquer par la « voix du sang », l'amour de l'ancienne patrie, deviendrait beaucoup moins clair, et la conduite de Grimm pendant la guerre ne pourrait plus être jugée que comme tout à fait infâme.

Troisième point : Grimm n'a pas été un agent allemand. Ceci est affaire d'appréciation. Libre à M. Graber de le dire s'il le croit, et même s'il ne le croit pas. Il est vrai aussi qu'à Aarau les conclusions très sévères de la minorité de la commission d'enquête, non moins que celles plus accommodantes de la majorité, écartèrent ce chef d'accusation. Les loups ne se dévorent pas entre eux et les socialistes se ménagent. Mais pour tout homme de bon sens, tout esprit impartial, tout historien objectif, il ne peut pas faire l'ombre d'un doute que Robert Grimm n'ait travaillé pour l'Allemagne, pour la victoire allemande, pour la paix séparée avec la Russie, pour les socialistes majoritaires allemands, pour Scheidemann, pour Hindenburg, pour le Kaiser. L'homme qui, au meeting du 7 février 1915 à Milan, apportait officiellement, de la part de la Social-démocratie *allemande*, le salut des socialistes *allemands*, l'homme qui, en 1917, se concertait à Berne avec le diplomate impérial allemand von Tattenbach pour négocier le voyage de Lénine, l'homme enfin de l'affaire Hoffmann, stipendié ou non, agissait pour le compte de l'Allemagne. Et c'est ce qui s'appelle précisément être « un agent allemand ». C'est d'ailleurs en qualité d' « agent allemand » que Grimm fut expulsé de Russie par le gouvernement de Kerenski.

Pas plus que tout à l'heure je ne citerai sur ce point des journaux bourgeois. On a lu plus haut ce que *le Grütli* pensait de Grimm. Mais voici qui est mieux. C'est une citation du propre journal de Graber, *la Sentinelle* de la Chaux-de-Fonds. Sous le titre : « Comment le *Volksrecht* cherche à repêcher Grimm », *la*

Sentinelle publiait, pendant la période électorale qui précéda les élections d'octobre-novembre 1917 au Conseil national, un article de M. C. Naine, député socialiste de Neuchâtel, collègue et ami de Graber, où on lit :

Vous désirez, Messieurs du *Volksrecht*, blanchir Grimm pour le présenter comme candidat au Conseil national : c'est votre affaire.

L'homme de confiance de M. Hoffmann *pour transmettre les messages secrets du gouvernement allemand* à des personnages plus secrets encore est votre homme.

Le président de la commission internationale issue de Zimmerwald, qui a trahi les principes de Zimmerwald, est, selon vous, qualifié pour représenter les Zimmerwaldiens de Zurich.

Celui qui a abusé de la confiance qu'avaient en lui les révolutionnaires russes est digne de la confiance des révolutionnaires zurichois.

Le citoyen suisse qui a gravement violé notre neutralité est tout indiqué pour aller la défendre aux Chambres, au nom des ouvriers zurichois.

L'intrigant qui s'est embourbé jusqu'au cou dans les mensonges d'une diplomatie retorse est à vos yeux tout à fait apte à défendre l'idéal de vérité que représente le socialisme.

Tel est votre point de vue, allez-y : je n'ai pas à me mêler de vos affaires, et je ne vous aurais sans doute pas attaqués à ce sujet.

Mais parce que Graber et moi, avec d'autres, du reste, nous n'avons pas eu la lâcheté de proclamer que Grimm est encore digne de tous les mandats qu'il détient, et que, par un scrupule peut-être excessif, nous nous sommes contentés de dire qu'il appartient à ses mandataires de se prononcer, vous pensez pouvoir nous calomnier et vous vous imaginez que nous allons vous laisser faire !

Qu'ajouter à cette exécution ?

Qu'aujourd'hui Graber veuille passer l'éponge sur le passé, c'est son affaire, comme dit Naine. Pour moi et pour tous les honnêtes gens, socialistes ou non, la cause est entendue.

Les « rectifications » de Graber au *Populaire* sont donc nulles et non avenues. Je maintiens tout ce que j'ai dit de Grimm dans mes articles du *Mercure* comme dans mon livre *les Deux Suisse*. Tout, hormis ce qui touche à l'origine de Grimm, qui demeure provisoirement douteuse, et où je me borne à prendre acte de la déclaration de Graber, tout en l'espérant inexacte, que Robert Grimm appartiendrait à une vieille famille suisse, pour sa honte et pour la nôtre.

LOUIS DUMUR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Brand Whitlock: *Abraham Lincoln*. Traduit de l'anglais par l'auteur; Payot. 5 »

Littérature

André Geiger : *La résurrection d'Olympie*; Plon. 4 50

Philéas Lebesgue et B. Tokine : *Anthologie des poèmes yougo-slaves*; les Humbles. 2 »

Dr Lucien Nass : *Curiosités médico-artistiques*, 3e série. Avec 249 grav. M. François. 4 50

Ed. Rocher : *Louis Pergaud*, conférence; Les Forgerons. » »

Joseph Souilhé : *Etude sur le terme* Δυναμις *dans les dialogues de Platon*; Alcan. 5 »

Joseph Souilhé : *La notion platonicienne d'intermédiaire dans la philosophie des dialogues*; Alcan. 5 »

Laurent Tailhade : *Quelques fantômes de jadis*; Edition franç. illust. 5 »

A. Zéréga-Fombona : *Le Symbolisme français et la poésie espagnole moderne*. « Les hommes et les idées, n° 29 »; Mercure de France. 1 50

Musique

Van den Borren : *Orlando de Lassus*; Alcan. 3 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Andrée d'Alix : *Le Rapatriement*. Préface de M. le chanoine Griselle; Bloud. 3 50

Henri Galli : *L'Offensive française en 1917. De Soissons à Reims*; Garnier. 3 50

Camille Jullian ; *La Guerre pour la patrie*; Bloud. 3 50

~~Charles Le~~ Goffic : *Les trois maréchaux*; Bloud. 3 50

Henry-Amour de Villebonne : *La Retraite du Vardar*. Préface de Paul Adam; Bloud. 3 50

Poésie

Paul Banos ; *Tableaux espagnols*. Bois gravés d'Edouard Laferdie; les Tablettes, St-Raphaël. 4 50

M. Barrère-Affre : *Le Moucharabieh*; Les Tablettes, St-Raphaël. » »

Henry Bataille : *La quadrature de l'amour*; Fasquelle. 10 »

Gabriel Brunet : *Par delà les tombeaux*; Figuière. 3 90

Louis Cabanis-Brunel : *Premières Gammes*; Revue litt. et artistique. 3 50

Henri Dutheil : *Les sous-sang*; s. n. d'édit. » »

André Lamendé : *Sous le clair regard d'Athéné*; Delalain. » »

François Laugier : *La vaine attente*; Les Tablettes, St-Raphaël. 6 »

Paul Lieutier : *La grande tourmente*; Sansot. 4 50

Marcel Millet : *Le Jeu des départs*; Cahiers indépendants, Bruxelles. 4 »

Jules Mousseron : *Fleurs d'en bas*. Préface de M. André Jureuil ; Lib. Générale, Lille. 1 50

Marcel Poignard : *Offrande à la préférée*; Figuière. 4 50

Bernard Taft : *La moisson rouge*; Méricant. 6 »

Roman

Henri Ardel : *Le feu dans la cendre*; Plon. 5 »

Michel Corday : *Les embrasés*; Flammarion 5 75

Claude Farrère : *La dernière déesse*; Flammarion. 5 75

André Foucault : *Les grimaces de la gloire*; Flammarion. 5 75

Maurice Genevoix : *Jeanne Robelin*; Flammarion. 5 75

Gérard-Gailly : *Sur le bord droit de la Crête sacrée*; Bossard. 2 40

Marguerite Henry-Rosier : *Gilbert Tiennot*; Grasset. 5 »

Charles Heyraud : *Jean*; Grasset. 5 »

Pierre de La Batut et André Bira

beau : *L'homme aux trois peaux*; Edition franç. illust. 4 50

Raymond Lefebvre : *Le Sacrifice d'Abraham* ; Flammarion. 5 75

Paul Margueritte : *Gens qui passent*; Flammarion. 5 75

Jules Mousseron : *Les Boches au pays noir*; Tallandier, Lille. 3 »

Victor Snell : *L'Idée de Berthe*; Soc. mutuelle d'édition. 4 50

Alexis Noël : *Maman et moi* ; Plon. 5 »

Jean Vignaud : *Sarati le terrible*; Renaissance du livre. 5 »

Sciences

M. Leclerc du Sablon : *L'unité de la science*; Alcan. 3 50

R. Lespieau : *La molécule chimique*; Alcan. 3 50

Dr L. Murat : *Les merveilles du monde animal ;* Téqui. 3 50

Sociologie

Joseph Barthélemy : *Le vote des femmes*; Alcan. 10 »

René Besnard et Camille Aymard : *Où va-t-on ?* Hachette. 6 »

Gabriel Maisne : *Raymond Poincaré*, biographie critique, avec un portrait, un autographe, des opinions et une bibliographie; Sansot. 1 30

R. Legendre : *Alimentation, Ravitaillement*. Préface de Ch. Richet; Masson. 8 »

Théâtre

Gabriel de Pimodan : *Un amour à Sparte*, drame en vers; Messein. 2 50

Varia

Guides bleus : *Bourgogne, Franche-Comté, Morvan, Jura, Lyonnais ;* Hachette. 15 »

Voyages

Abbé Félix Klein : *En Amérique à la fin de la guerre*; Beauchesne. 7 »

A. R. de Lens : *Le harem entr'ouvert*; Calmann-Lévy. 4 90

Félix Serret : *Les trente-six métiers de l'émigrant*; Plon. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La patrie des artistes et M. Camille Saint-Saëns. — Une œuvre inconnue de Paul Adam. — Le centenaire de Gustave Nadaud. — Baron ou la gaieté de nos pères. — Une sépulture pour Laurent Tailhade. — L'invention des tanks. — Nederland Frankrijk. — Les vrais Hirsutes. — La Valse des Hydropathes. — Nouvelles de Russie. — Les belles légendes.

La patrie des artistes et M. Camille Saint-Saëns. — Sous ce titre, le *Mercure de France* a publié, dans son numéro du 15 février, un écho de M. Camille Pitollet rappelant que des adages comme : « L'art n'a pas patrie, mais les artistes en ont une » sont aussi vieux que le monde civilisé et qu'il est téméraire d'en attribuer la paternité à Saint-Saëns, à Degas ou à Pasteur. Un ami de M. Camille Saint-Saëns, M. Jean Bonnerot, bibliothécaire à la Sorbonne, n'est pas de cet avis. Pour lui, la phrase est de Saint-Saëns. Les raisons qu'il nous a données, et que nous résumons ci-dessous ne nous paraissent nullement infirmer la thèse de M. Pitollet.

La phrase, nous dit M. Bonnerot, se trouve dans une lettre de Saint-Saëns à Edmond Hippeau datée du *5 mars 1881*, lettre publiée dans le

Voltaire du 6 mars 1881 et quelques jours plus tard dans la *Renaissance musicale* du 13 mars 1881 ; cette lettre est reproduite, en appendice, dans *Germanophilie* de Saint-Saëns, page 96. On y lit :

Je serai tant qu'on voudra pour Wagner contre Brahms, pour Wagner contre les Philistins : pour l'Allemagne contre la France jamais. Mes prédilections musicales ne me feront jamais oublier que si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une, et qu'il ne convient pas à l'Ecole française de s'abriter en France sous la protection de l'étranger.

M. C. P... affirme, continue M. Bonnerot, que Pasteur aurait écrit avant Saint-Saëns la même phrase. Voyons le texte. Dans une des lettres de Pasteur datée d'Arbois (Jura) 1871 à M. le doyen de la Faculté de médecine de Bonn, on trouve cette phrase.

En vous demandant de rayer mon nom de la liste des membres honoraires de votre faculté, j'ai cédé à deux sentiments français : l'un, que la science n'a pas de patrie, l'autre que les rois sont des hommes méprisables comme tous les autres hommes quand ils outragent les lois de l'humanité. (Deuxième lettre du 9 mars 1871 publiée dans une *Correspondance entre un savant français et un savant prussien pendant la guerre...* page 17-18 ; Bibliothèque Nationale Ln 27 43774.)

Ce n'est là qu'une partie de la phrase incriminée.

En septembre 1876, au banquet d'adieux du Congrès International des sériciculteurs, à Milan, Pasteur dit ces mots :

La science n'a pas de patrie, la science est la plus haute personnification de la patrie. La science n'a pas de patrie, parce que le savoir est le patrimoine de l'humanité, le flambeau qui éclaire le monde La science doit être la plus haute personnification de la Patrie, parce que de tous les peuples, celui-là sera toujours le premier qui marchera le premier par les travaux de la pensée et de l'intelligence. (Cf. R. Vallery-Radot : *La Vie de Pasteur*, page 657.)

Ce n'est pas là non plus la phrase cherchée.

Pasteur adressa le texte de ce toast à son élève et ami E. Duclaux. Mais celui-ci ne s'en souvint plus et, consacrant quelques lignes d'hommage au maître disparu (*Annales scientifiques de l'Ecole normale supérieure*, 1895, page 392), il écrit :

La science n'a pas de patrie, mais les savants en ont une, disait Pasteur dans un toast porté à Milan, et il ne l'a jamais oublié.

Duclaux reportait aussi à 1876 un mot qui était de 1888 et modifiait légèrement le texte en disant *le savant* au lieu *de l'homme de science*.

Enfin, le 14 novembre 1888, le jour de l'inauguration de l'Institut Pasteur, en présence du Président de la République, Pasteur lut, ou plutôt, vaincu par l'émotion, fit lire par son fils un discours où l'on trouve cette phrase :

Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une, et

c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde. (*Compte rendu de l'Inauguration*, brochure de 32 pages in-8°, publiée par les *Annales de l'Institut Pasteur*, 1888, pages 29-30.)

Il n'est donc pas besoin de recourir à la lettre de Pasteur datée de 1895 ! D'ailleurs la question avait déjà été posée à Saint-Saëns en novembre 1914 ; il avait répondu à M. Pierre Giffard :

Il y a longtemps déjà que j'ai écrit la phrase en question et je suis convaincu d'avoir été le premier à l'écrire ; c'est tout ce que je puis dire à ce sujet. Si Pasteur a dit quelque chose d'analogue, je l'ignorais : mais il me semble que le mot n'aurait pas passé inaperçu. D'ailleurs, je n'y mets pas d'amour-propre ; l'essentiel est que le mot ait fait fortune.

Cette lettre de Saint-Saëns à M. Giffard a été publiée dans l'*Auto*, numéro du 24 novembre 1914.

Faudra-t-il, conclut interrogativement l'ami de Saint-Saëns, faudra-t-il citer aussi les textes, un jour, pour prouver que Saint-Saëns s'appelle bien Saint-Saëns, et que ses aïeux se nommaient ainsi avant 1789, qu'il eut un oncle curé de Neuville-le-Pollet, et qu'il n'est pas — malgré son nez — israélite, ni de près, ni de loin ?

Nous avons répondu à M. Bonnerot par des remerciements et par le mot de Kipling : Ceci est une autre histoire...

§

Une œuvre inconnue de Paul Adam.

Monsieur le Directeur,

Dans aucune des études récentes que j'ai lues concernant Paul Adam, il n'a été question — même sous forme de simple allusion — du *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, par Jacques Plowert, 1 vol. in-12, publié en octobre 1888, par Vanier, bibliopole.

Est-ce ignorance ou dédain ? L'ignorance serait regrettable et le dédain peu justifié.

Ainsi que nous le révèle Adolphe Retté dans son livre *Le Symbolisme* (page 206), Jacques Plowert est, en effet, le pseudonyme de Paul Adam, et il me paraît difficile de parler congrûment du *Thé chez Miranda* et de la période symboliste de Paul Adam, sans connaître ce petit dictionnaire de la langue symboliste.

Les difficultés auxquelles donne lieu, aujourd'hui, l'attribution des œuvres de Shakespeare et de Molière nous incitent à fixer, dans l'intérêt des Abel Lefranc et des Pierre Louys de l'avenir, ce point de bibliographie.

Veuillez agréer, etc... NOEL SABORD.

§

Le Centenaire de Gustave Nadaud. — Il y aurait quelque injustice, à une époque où l'on chante beaucoup, de ne pas célébrer avec quelque faste le centenaire du bon Nadaud. On lui doit des couplets

qui sont restés légendaires, quand ce ne serait que les *Deux Gendarmes* avec son refrain :

> Brigadier, répondit Pandore,
> Brigadier, vous avez raison !

Ses petits poèmes ne sont pas tous des chefs-d'œuvre de prosodie, mais il y en a pour tous les goûts. Il en est de sentimentaux :

> Dans un jardin du voisinage
> Deux merles avaient fait leur nid ;
> Deux œufs étaient le témoignage
> Du doux serment qui les unit...

Il en est d'humanitaires comme dans le *Vin de Marsala* :

> Ah ! que maudite soit la guerre
> Qui fait faire de ses coups-là !
> Qu'on emporte mon verre...
> C'était à Marsala.

Il en est de grivois comme dans *l'Épingle sur la manche*, de délicatement comiques comme dans *l'Aimable Voleur*, de dramatiques : *Les Trois Hussards*. Tous témoignent d'ailleurs d'une rare facilité de versification et d'un tact de brave homme.

Nadaud, au reste, était demeuré, malgré qu'une certaine notoriété lui fût venue, extrêmement simple dans ses goûts.

Il avait été invité, en 1868, aux fêtes impériales, à Compiègne, et s'était trouvé un peu gêné au milieu des gens habitués aux réceptions fastueuses de la Cour. Napoléon III, dit M. Libert, qui rapporte l'anecdote, s'était aperçu de l'embarras du chansonnier et s'empressait de le mettre à l'aise. Il l'aborda un soir dans les jardins du Palais.

— Mon cher Nadaud, lui dit le souverain, j'entends que vous vous trouviez ici comme chez vous.

— Ma foi, Sire, répondit Nadaud, bonhomme, j'avoue à Votre Majesté qu'en venant à Compiègne je m'imaginais que je serais beaucoup mieux chez moi...

Il faut ajouter que si Nadaud ne devint jamais un chansonnier dont la popularité atteignit celle d'un Béranger, c'est que, précisément, il ne fut pas un opposant systématique à l'Empire et qu'on lui tenait rigueur dans le peuple de n'être pas un persifleur du régime.

§

Baron ou la gaieté de nos pères. — La mort de Baron marque la fin d'une époque. C'est le dernier représentant de la gaieté du Second Empire qui a disparu, une gaieté qui n'avait point la nervosité de la nôtre et qui aimait peu le libertinage grossier. Ce n'était pas non plus l'ironie qui faisait sourire à la fin du XVIIIe siècle ; c'était plutôt l'ahurissement de l'esprit devant des rapprochements de mots ou d'idées

bizarres, devant des coq-à-l'âne imprévus. Le rire du vaudeville, en somme, de qualité souvent contestable, mais sans méchanceté et sans polissonnerie.

Baron fut le meilleur représentant de cette bonne humeur. Il avait un accent qui eût pu lui interdire la scène, une voix nasillarde qui n'avait rien de plaisant. De ses défauts il avait su tirer d'extraordinaires effets qui restaient dans la mémoire de ceux qui les avaient entendus. Les Goncourt prisaient beaucoup l'excellent acteur, qui était d'ailleurs assez spirituel et dont Edmond, dans son Journal, en 1882, rapporte cet amusant propos.

31 mai. — Un mot drôle de Baron, l'acteur. Je ne sais plus quel vieil auteur, tout près d'être centenaire, tenait des propos abominablement réactionnaires dans le foyer des Variétés. Baron s'approche de lui, et, avec la voix comique qu'on lui connaît, lui dit :

— Toi, tu sais, nous t'avons oublié en 93, mais la prochaine fois nous ne te manquerons pas.

§

Une sépulture pour Laurent Tailhade. — Au Conseil municipal, M. Riotor s'est fait dans les termes suivants l'interprète d'un vœu tendant à la concession d'un terrain dans un cimetière parisien pour la sépulture de Laurent Tailhade :

Messieurs, j'ai l'honneur d'appeler toute votre bienveillante attention sur une pétition qui m'est transmise, très appuyée par un groupe d'écrivains et d'hommes politiques dont quelques-uns furent longtemps des nôtres ici même et dont l'un d'ailleurs présida cette Assemblée.

Dans cette pétition, Mme veuve Laurent Tailhade sollicite une sépulture dans un cimetière parisien pour la dépouille mortelle de son mari demeurée au caveau provisoire de Combs-la-Ville (Seine-et-Marne).

Ce remarquable écrivain est mort pauvre, très pauvre. D'une culture générale nourrie aux plus hautes sources de l'hellénisme, d'une redoutable éloquence gasconne, styliste parfait, polémiste ardent et convaincu, dont la plume se doublait d'une épée, il eût pu comme d'autres, plus facilement, faire une brillante fortune dans la politique d'aventure ou la littérature commerciale. Il se contenta d'être tout d'abord le poète précieux du Parnasse, puis le dilettante désabusé qui regarde couler la vie, de plus en plus morose jusqu'à l'amertume, enfin le pamphlétaire féroce que vous connaissez tous.

Il s'est fait ainsi d'irréconciliables ennemis, qui ne s'inclinent même pas devant la paix respectable du cercueil. Cette Assemblée en compte beaucoup, je le sais. Mais je sais aussi que cette Assemblée, à l'image de Paris, aime le courage et les lettres, tous ceux qui rehaussent l'esprit ou la langue de notre France, quelle que soit leur philosophie politique, qu'ils portent, depuis Rivarol et Chamfort, les noms de P.-L. Courier, de Louis Veuillot, de Rochefort, de Drumont, de Léon Bloy ou de Laurent Tailhade.

Vous vous souviendrez surtout de l'auteur de ces joyaux des Muses, *le Jardin des rêves*, *Vitraux*, *Poèmes élégiaques et aristophanesques*, des *Lettres*

familières, qui reflètent une âme toute vibrante de générosité. Et vous accorderez à cette veuve le coin de terre qu'elle réclame pour son cher disparu.

La proposition a été renvoyée à la deuxième Commission.

§

L'invention des tanks. — M.-J. Cazes, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, nous a présenté un Voltaire inventeur de tanks. Que l'auteur de *Zaïre* eût été dans l'art militaire un précurseur, cela ne paraît point douteux après la lecture de cette intéressante étude ; mais, qui fut le premier inventeur des chars d'assaut ?

La question vaut d'être posée et la Grande-Bretagne, considérée jusqu'ici comme la patrie des tanks, a estimé intéressant d'élucider ce petit problème historique.

A cet effet, une commission royale a été instituée. Sa tâche n'était certes pas aisée. S'il lui était facile d'évincer, sans s'y attarder, ceux qui prétendaient, comme le fit une dame, avoir vu des tanks dans une vision, il lui était infiniment plus difficile d'établir les droits plus sérieux du lieutenant-colonel Boothby, du commodore M. S. Sueter, de M. de Mole ou du major général E.-D. Swinton — pour ne citer que les plus notoires parmi les concurrents. Aussi le rapport qu'elle vient de publier ne conclut-il pas d'une manière définitive et se borne-t-il à enregistrer la part de chacun à la création et au perfectionnement du puissant engin de guerre.

Au cours de l'enquête, nul n'a songé à rappeler que si les Romains — c'est l'historien Juif Josèphe qui nous l'apprend — employaient des forts blindés, ce fut un Ecossais qui le premier, semble-t-il, eut l'idée de les rendre mobiles, créant ainsi de véritables tanks. Cet Ecossais n'est autre que le célèbre mathématicien inventeur des logarithmes : Napier de Merchiston, qui naquit en 1550.

En 1596, Napier — déterminé sans nul doute par le danger que peu de temps auparavant l'invincible Armada avait fait courir à sa terre natale — donnait son invention au gouvernement, à la seule condition que son secret ne fût jamais utilisé, sauf en cas de nécessité absolue, telle qu'une menace d'invasion par exemple.

La machine, dont le projet figure parmi diverses « inventions secrètes, profitables et nécessaires pour la défense de ces îles », est ainsi décrite :

> Un chariot de métal, à l'épreuve de la balle, dont le mouvement est contrôlé par ceux qui sont à l'intérieur et d'où des balles sont tirées par de petits trous, cependant que l'ennemi est abattu et tout à fait indécis quant à la défense et à la conduite à adopter contre une bouche de métal mouvante.

Dans un petit volume intitulé : *Le Joyau. Une défense de l'honneur de l'Ecosse*, publié en 1652, sir Thomas Urguhart, parlant de cette « invention presque incompréhensible », prétend que tout le monde en

parlait alors en Ecosse, bien qu'elle fût encore inconnue de tous, sauf de son auteur.

Après avoir déclaré que celui-ci, en raison de ses « qualités d'esprit en matière d'inventions pratiques », mérite d'être comparé avec Archimède, sir Thomas Urguhart apporte quelques précisions sur cette machine.

Elle avait été construite par son auteur, dit-il, de telle sorte qu'à l'aide de ressorts secrets et internes et autres dispositifs appropriés, le tout renfermé à l'intérieur, elle pouvait... débarrasser un champ de quatre milles de circonférence de toute créature vivante dépassant un pied de haut qui s'y serait trouvée — quelque voisines qu'elles pussent être l'une de l'autre.

Napier, poursuit l'auteur du *Joyau*, « avait pu se faire fort d'être en mesure, avec la seule aide de cette machine, de tuer trente mille Turcs sans risquer la vie d'un seul chrétien ».

§

Nederland Frankrijk. — Pendant toute la durée de la guerre, on a accusé la Hollande de témoigner une trop grande sympathie à l'Allemagne : un certain nombre de commerçants néerlandais faisaient des affaires chez nos ennemis. Ces « profiteurs » neutres sont-ils restés germanophiles ? Nous l'ignorons. Mais l'élite et le peuple — ces deux vraies forces des nations — ont toujours été et sont demeurés, en Hollande, chaudement francophiles.

C'est du moins ce que nous assure le prince des poètes, Paul Fort, qui vient de terminer aux Pays-Bas une série de conférences sur la *Poésie française* et *les Temps héroïques du Symbolisme*. Appelé par le Comité de la *Nederland Frankrijk* (*Hollande-France*), il s'est rendu successivement à La Haye, Leyde, Amsterdam, Groningue, Rotterdam, Utrecht, Deventer, Harlem, Arnhem, Nimègue, et il a reçu partout un accueil enthousiaste, qui l'a touché d'autant plus qu'on lui avait dit, à lui aussi, que les Hollandais étaient pour la plupart germanophiles.

C'est, toujours d'après Paul Fort, une erreur absolue, qu'il serait désormais excellent de ne plus exprimer publiquement, si nous voulons ne pas être désagréables à nos amis de Hollande, qui sont légion.

Mais, en attendant, le Kaiser est toujours à Amerongen...

§

Les vrais « Hirsutes ». — Ils ne furent, sous un autre nom, que la résurrection des Hydropathes, avec le même président, Emile Goudeau. On se retrouvait tous les samedis, entre poètes et amateurs, dans un sous-sol de café, loin des gêneurs et des braillards.

On n'y vit jamais Paul Verlaine ni Laurent Tailhade, pas plus que Léon Bloy, Jean Richepin, déjà glorieux, ni Gustave Courbet, mort depuis quatre ans ! C'était en 1881 : Laurent Tailhade était alors ignoré,

et Paul Verlaine, disparu depuis dix ans et qu'il fallut redécouvrir, n'avait pas encore publié les *Poètes maudits !*

En revanche, c'est aux Hirsutes que Jean Moréas, à peine parisianisé, débita ses premiers vers, célébrant sa patrie avec un redoutable accent méridional :

> Je chante les étés brûlants, les lourds étés,
> Qui font mûrir, là-bas, le noir raisin des treilles
> Et s'épanouir les précoces pubertés.
> Je chante les étés des Cyclades vermeilles...

C'est aux Hirsutes encore que Mac Nab vint dire ses *Poèmes mobiles*.

Parmi les mieux disants et les plus applaudis, citons Edmond Haraucourt, de *légendaire* et voluptueuse mémoire, Paul Marrot, Armand Masson, Georges Lorin, Jules Jouy, Jean Rameau, Paul Bilhaud, Jules Lévy, Grenet-Dancourt, Félix Decori, Joseph Gayda et le brillant compositeur Fragerolle.

Plus rarement venait le sombre et chevelu Maurice Rollinat, qui méditait déjà son retour aux champs après l'édition des *Névroses*.

Au piano, comme écrivait récemment Jean Ajalbert, accomplissant ce miracle d'ajouter à Baudelaire, il était un *possédé*. Le génie ruisselait sur son front, dans le feu de ses regards, dans la fureur démoniaque ou la douceur divine de la voix, dans le geste irrésistible des mains qui arrachaient au piano pantelant des plaintes, des sanglots, du charme, de l'épouvante...

L'invasion des Hirsutes par le peuple des philistins est une pure légende.

Pour son malheur, Goudeau devait bientôt faire la rencontre de Rodolphe Salis, adroit commerçant. Alors ce fut l'exode général des poètes à *l'Institut* du Chat-Noir, et la fin brutale des Hirsutes, décapités de leur président nécessaire. — Dr E. CALLAMAND.

§

La Valse des Hydropathes.

Tunis, le 19 février 1920.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, avec une attention et un intérêt qu'explique le nom que je porte, les échos, articles et lettres publiés par le *Mercure* sur l'origine des Hydropathes. Permettez-moi d'apporter au débat ma modeste contribution. La valse des Hydropathes n'est pas viennoise, mais bien hongroise, comme son auteur, mon grand-oncle Joseph Gung'l, dont les mânes ont dû frémir à cette confusion. Enfin c'est Gung'l et non pas Gungl' qu'il faut dire et écrire.

Croyez, etc.

J.-NIC. GUNG'L
Avocat au Barreau de Tunis,
Médaillé de 1870-71.

§

Nouvelles de Russie. — Maxime Gorki est ressuscité, le 26 février dernier. Cette dernière nouvelle de Russie a été transmise par une dépêche de l'Agence Reuter ainsi conçue :

Londres. — *Maxime Gorki a été élu député au Soviet central de Moscou.*

Rappelons, sans les commenter, les précédentes nouvelles concernant le célèbre écrivain.

Le 4 août 1918, on annonçait sa mort des suites d'une crise de dysenterie ; le 8 août de la même année, Gorki, comme si de rien n'était, proclamait son intention de combattre le bolchévisme ; un an plus tard, en août 1919, il était tué par un communiste letton ; le voici aujourd'hui rallié au bolchévisme et député (?) au Soviet central. A suivre...

A suivre également : Les aventures de l'amiral Koltchak. En effet, un télégramme de Londres 1er mars annonce, d'après la *Krasnaïa Gazeta*, que l'amiral Koltchak n'a pas été exécuté, mais qu'il est prisonnier.

§

Les Belles Légendes. — Extrait d'un compte rendu d'une conférence faite à l'Université des *Annales* par M. Rageot (*Comœdia*, du 10 février) :

En 1820, il (Beethoven) n'entend plus rien et le drame poignant de cette surdité a été raconté dans la page émouvante que Schiller a écrite au sujet de *Fidelio* dont M. Rageot nous fait l'impressionnante lecture.

Ce dut être impressionnant, en effet, pour les auditrices des *Annales*, qui en ont bien entendu d'autres. Schiller était mort en 1805, quelques mois avant la première représentation de *Fidelio:* vous voyez comment il put écrire une page émouvante sur Beethoven, — qu'il n'avait jamais vu, — en 1820.

Cette page, à tout le moins inédite, paraîtra, sans nul doute, avec la conférence elle-même, dans *Conferencia*. Ce doit être bien curieux.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

CHEMINS DE FER DE L'EST

A l'occasion de la mise en circulation trois fois par semaine (les lundi, mercredi et jeudi), ıs le régime commercial, d'un train de luxe entre Paris-Prague et Varsovie, en transit par la isse et l'Autriche, la Compagnie des Chemins de fer de l'Est a l'honneur de porter à la connais- ıce du public les dispositions ci-après relatives à la délivrance du visa autrichien des passeports, x voyageurs utilisant ce train.

Au départ de Paris, la Légation de Suisse donnera un visa valable pour se rendre en Autriche traverser ce pays.

Ce visa sera donné dans les conditions suivantes :

° Les autorisations d'entrer en Autriche ne seront délivrées que si la nécessité du voyage a été blie d'une façon suffisante ;

° Les autorisations de traverser le territoire de la République d'Autriche ne seront accordées si le voyage ne comporte pas d'arrêts en Autriche et seulement quand l'intéressé sera déjà nis au bénéfice d'une autorisation de pénétrer dans l'État limitrophe où il se rend ou de le verser s'il doit emprunter le territoire dudit État limitrophe pour atteindre le but de son age ;

Il sera perçu pour chaque visa un émolument de Chancellerie de 9 francs de France.

Les visas en question seront délivrés par le bureau des Passeports de la Légation, 6, avenue tor-Hugo, à Paris.

u départ de Prague et de Varsovie, le visa autrichien sera délivré par les chargés d'affaires de épublique d'Autriche dans ces deux capitales.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

2 MAISONS rappt à Paris, **rue Cerisier, 7** et à **CLICHY**, rue Paris, 48. 6 Pavillons à adjer Etude de Me VAVASSEUR, Not. à Colombes, le dimanche 21 mars 1920, 1 heure **Mise à prix : dep. 8.000 fr.**

Vente Etude CORPECHOT, notaire à Noisy-le-Sec, le 23 mars 1920, à 2 heures **MAISON** d'habitation à **NOISY-LE-SEC** (Seine), 2, rue de Paris, et **terrain à Noisy-le-Sec**, lieu dit *La Folie*, Cce : 222 m. **M. à p. 5.000 fr.** et **300 fr.** S'adresser Etudes : CORPECHOT, notaire à Noisy-le-Sec, BRUNET et THOREL avoués à Paris.

---

3 MAISONS à **PARIS. 23 MARS.** Adjon 1 ench. Ch. Not. Cont. Rev. Mise à prix.
36, QUAI DE BÉTHUNE. 726m 20.800 f. **200.000 f.**
10, R. FRANCS-BOURGEOIS. 300m 19.420 f. **200.000 f.**
18, Bd SAINT-GERMAIN. 210m 20.790 f. **200.000 f.**
S'ad. not. Mes DESTREM et PÈRE, 9, pl. Petits-Pères

Mon Quai BOURBON, *55, et r. du Bellay, 1* (Angle) Cce 223m R. b : 20.300 fr. M. à p. **250.000 fr.** Adj. Ch. Not. 23 mars. Me THÉRET, not., Bd Saint-Denis.

Mon 67, r. VAN DAMME Cce 350 m. Rev. br. 7.930 fr. Mise à prix : **60.000 fr.** Adj. Ch. Not. Paris 23 mars. Me THÉRET, not., 24 Bd. Saint-Denis

---

Mon neuve à Paris R. ED.-GONDINET, 3; 262 m. C. R. br. 22.535; m. à p. **230.000 f**
Adj. ch. not. 23 Mars, GUÉRIN. Not., 182, R. Rivoli.

Vente au Palais, à Paris, le 31 mars 1920, à 2
5 VILLAS MEUBLÉES, dénommées « Rip », « Idéale **«La Gaîté», «La Normande» et «La Picarde»,** et
TERRAIN A PARIS-PLAGE. 2 pièces de ter à **OCCOCHE**
Mises à Prix : 20.000 fr., 20.000 fr., 20.000 f 4.000 fr., 30.000 fr., 30.000 fr., 50 fr. et 50 f
S'adresser à MMes **DOYÉ** et THOREL, av. à Pa et Lefebvre, notaire à Paris.

Etude de Me MAUGIN, notaire à Verberie (Oi
VERBERIE (OISE) **Chasse et Pêche** 1.500 m. *forêt Compiègn*
A vendre à l'amiable CHATEAU de Capy, partie boi prairies, pet. ferme. Cce 2
Libre. Cession droit dommages guerre. **Pri 160.000 fr.** — 2o **Petit Moulin**, force 6 HP. p Oise. Bâtiments, jardins, Terrains, Fac. s'agrand Cession droit domm. guerre. **Libre. Prix : 10.000**
3o **Maison** d'habon centre **Verberie**, jard., vas bât. pouv. convenir comm. ou inde. **Prix : 40.000**

BULLETIN FINANCIER

L'amélioration très nette qui s'était manifestée dans les tendances de la Bourse au cours de ces rnières semaines s'affirme chaque jour plus vigoureusement. Au fort des affaires, beaucoup ıffaires, et l'optimisme règne en maître.

C'est dire que l'argent est toujours abondant, puisque en dehors des sommes élevées canalisées r l'emprunt en cours, il s'en trouve en quantité suffisante pour s'employer en achats de toutes rtes.

Nos rentes ne restent pas en arrière, ainsi qu'en font foi les cours ci-après : 3 o/o 58,20 ; 4 o/o 17 70,80 ; 4 o/o 1918 71,50 ; 5 o/o 87,95. Quant aux obligations du Crédit National toujours t bien achalandées, leurs cours oscillent entre 499 et 500 francs.

La perspective d'une prochaine reprise des relations avec la Russie a fait sortir de sa torpeur groupe des valeurs moscovites où l'on enregistre de fortes plus-values, ce sont d'abord les dif-ents types de rente qui se présentent en hausse de plusieurs points : Consol. 4 o/o 1er et 2e s. ,50 ; 4 1/2 o/o 1909 48,25, 3 o/o 1891-94 39 fr., 5 o/o 1906 58 fr., puis, les valeurs industrielles i par bonds successifs atteignent des cours élevés : Platine, 1190 ; Bakou, 2550 ; Lianosoff 698 ; ula, 680 ; Maltzoff, 683. Parmi les autres fonds d'Etat étrangers dont la tenue est particulière-nt brillante, nous trouvons l'Extérieure espagnole à 211 fr. ; la Dette Unifiée d'Egypte à 145 fr. ; Japonais 4 o/o 1905 à 149 francs.

En dépit de la grève des cheminots déclanchées de façon si peu opportune et qui fut, heureuse-nt, de courte durée, les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer se montrent résis-ıtes, heureusement influencées par le relèvement de leurs tarifs : P.-L.-M , 760 ; Est, 700 ; Nord, 900 ; Orléans, 940 ; Midi, 795. Même constatation en ce qui concerne le Métropolitain qui re-nd à 435, tandis que le Nord-Sud s'améliore à 171 et l'Omnibus à 617 francs.

Il va de soi que nos grandes banques qui sont particulièrement intéressées à la reprise générale ıstatée, se sont mises à l'unisson de l'activité ambiante et que leurs cours témoignent éloquem-nt de la confiance dont elles jouissent si légitimement : Comptoir National d'Escompte, 1.030 ; ciété Générale, 705 ; Banque de Paris, 1570 ; Crédit Lyonnais, 1.540 ; Crédit Foncier de France, 2. A signaler au groupe étranger la hausse de la Banque Ottomane à 780 et du Crédit foncier yptien à 1.009.

Par ailleurs, les Transports maritimes s'inscrivent en nouvelle avance : Chargeurs français, 985 ; Transatlantique, 575 ; Maritime Française, 780.

La tenue des valeurs métallurgiques ne laisse rien à désirer, là également on assiste à une envo- de cours considérable : Penarroya, 2.200 ; Fives-Lille, 3.490 ; Basse-Loire, 335 ; Tréfilerie du vre, 249. De même, les charbonnages font preuve d'une grande activité et sont en nouvelle avance : ınzy, 1.650 ; Bruay, 2.445 ; Héraclée, 945.

Au compartiment des titres de produits chimiques et des phosphates, le relèvement des cours général et se chiffre dans bien des cas par plusieurs centaines de francs : Etablissements Kuhl-nn, 1.000 fr. ; Alais-Camargue, 877 ; Phosphate de Gafsa, 2.350 ; Phosphates Tunisiens, 760.

Nous assistons aussi à une vive poussée des valeurs cuprifères : Rio, 2.320 ; Boléo, 1.010 : Mon-atini, 169. Cette dernière société, d'après une information de Milan, proposerait un dividende 12 lire par action, contre 8 lire précédemment.

Les avis défavorables reçus de Londres n'ont eu aucune répercussion sur les pétrolifères cotées notre place. On estime généralement mal fondées les conclusions de la Commission anglaise que la hausse des pétroles n'est pas due à une combinaison d'intérêts, mais motivée par l'énorme nande qui se produit dans le monde entier. La hausse s'étend à tout le groupe : Colombia, 3.200 ; osnyi priv., 3.398 ; Nafta, 259, Omnium International des Pétroles, 1.650 ; Royal Dutch, 45.900 ; xican Eagle, 640.

Les Mines d'or et de diamants sont très fermes, favorisées par la tension du change et la re-se du prix de l'or : De Beers, 1.540 ; Jagersfontein, 340 ; Rand Mines, 236 ; Transvaal, 68 ; ldfields, 120.

Les Mines du Mexique progressent de leur côté et vont toujours en faveur. L'Estrellas se tient 15 ; Nazarem à 76,50. La Mexico of el Oro accentue sa progression à 480 fransc.

Bonnes dispositions des caoutchoutières qui restent bien orientées : Financières, 420 ; Malacca, ; Padang, 649.

Dans le groupe des valeurs diverses, nous relevons les cours en hausse ci-après : Etablissements gougnan, 2.750 ; Magasins modernes, 465 ; Paris-France, 2500.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalite de leurs matières paraît en volumes à bref delai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE			ETRANGER		
Un an	48	fr.	Un an	55	fr.
Six mois	25	»	Six mois	29	»
Trois mois	13	»	Trois mois	15	»
Un numéro	2 50		Un numéro	2 85	

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros et tous les tomes antérieurs à 1920 se vendent 2 fr. 50 et 7 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.